

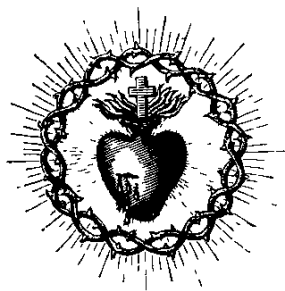
La Dévotion au Sacré-Cœur

Ce qu'elle est et comment les Saints la pratiquèrent

DOCTRINE - ICONOGRAPHIE - HISTOIRE

~~~~~

OUVRAGE ORNÉ DE 90 GRAVURES DU XV<sup>e</sup> AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE



Bureaux de l'Action Franciscaine  
60, rue des Saints-Pères  
PARIS (VII<sup>e</sup>)

Librairie Saint-François  
4, rue Cassette  
PARIS (VI<sup>e</sup>)





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



# **LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR**

**Doctrine, Iconographie, Histoire**





**EXTRAIT DE L'ACTION FRANCISCALNE**

**Février 1914 et mois suivants.**



# La Dévotion au Sacré-Cœur

## Ce qu'elle est

### et comment les Saints la pratiquèrent

---

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, depuis trois siècles, a pris, par le monde entier, les développements les plus merveilleux. Elle est aujourd'hui la joie de l'Église et son espoir. Notre patrie, depuis les malheurs de 1870 surtout, a mis en elle sa confiance. Le monument qui, des hauteurs de Montmartre, domine Paris, atteste la foi de son peuple tout entier. Consacré enfin, en octobre 1914, au jour de la fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, après 40 années de travaux gigantesques ininterrompus, il marquera dans son histoire, on n'en peut douter, un renouveau de vie chrétienne, l'aurore de la paix religieuse et l'annonce du triomphe définitif pour l'Église du Christ.

Si nous concevons de tels espoirs, c'est l'excellence même de cette dévotion qui nous y invite : « L'amour est fort comme la mort, dit l'Écriture, *fortis ut mors dilectio* (1). » Or, c'est dans l'amour même du Christ Jésus, Dieu fait homme, que cette dévotion établit les âmes. Qui donc pourrait douter qu'elles n'y puisent le courage de ces sacrifices nécessaires, auxquels le Ciel accorde toujours la résurrection et la victoire.

Nous voudrions autant que possible, pour notre faible part, engager les âmes dans la voie de cette dévotion. Or le but manifeste du culte du Sacré-Cœur est, selon la parole du Christ, d'allumer dans le monde le feu de l'amour divin, *veni ignem mittere in terram* (2). Pour en bien comprendre l'économie,

(1) *Cant.*, VIII, 6. — (2) *LUC.*, XII, 49.

l'à-propos et le développement, il importe donc de savoir en quoi consiste cet amour divin, qu'il s'agit de répandre parmi les hommes. Nous traiterons donc d'abord cette question fondamentale. Puis nous montrerons comment le Christ, ayant reçu de son Père la mission de répandre ce divin amour dans le monde, en a posé la source intarissable dans l'acte de son immolation au Calvaire, — comment aujourd'hui il nous ouvre cette source toute grande dans la dévotion à son Sacré-Cœur, — et comment enfin il transforme les âmes sous l'action de cet amour tout-puissant.

Après cette partie doctrinale, nous raconterons comment cette dévotion s'est introduite dans l'Église, et par quelles formes elle a passé, pour arriver au développement qu'elle présente aujourd'hui.

Désirant être bref et précis, nous ne marquerons que les points essentiels de cette doctrine et de cette histoire.

Voici donc les divisions de notre travail :

## PREMIÈRE PARTIE : LA DOCTRINE

1° *L'amour qui vit au sein de Dieu, — ou l'amour divin, ce qu'il est.*

2° *L'amour qui s'immole, — ou Jésus crucifié, unique foyer de l'amour divin pour le monde entier.*

3° *L'amour qui se donne, — ou le Sacré-Cœur, véritable source de l'amour divin pour les hommes.*

4° *L'amour divin dans nos âmes.*

## DEUXIÈME PARTIE : L'HISTOIRE

1° *Les origines.*

2° *Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup>, — ou le Sacré-Cœur dans la famille franciscaine.*

3° *Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.*

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I. — L'Amour qui vit au sein de Dieu ou l'Amour Divin, ce qu'il est.

Dieu est puissance, amour, lumière.

Sa puissance, il l'a montrée dans l'œuvre de la création. Elle s'exerce encore aujourd'hui, dans la conservation de toutes choses et, à titre exceptionnel, dans les miracles qu'il lui plaît d'accomplir pour notre salut. Mais, en dehors de ces interventions extraordinaires, cachée sous le voile des lois stables et uniformes qui gouvernent le monde, elle reste inaperçue aux yeux inattentifs. Sa grande manifestation aura lieu au dernier jour, quand Dieu viendra juger les vivants et les morts et qu'il établira les bons dans la gloire et rejettera les méchants dans les ténèbres extérieures.

Sa lumière, certes, remplit l'univers. Le soleil qui éclaire les espaces matériels, la raison et l'intelligence qui illuminent les esprits, en sont une manifestation. Cependant, pour brillante qu'elle soit, cette manifestation n'offre qu'un reflet, une image bien pâle de la pure lumière divine. La foi elle-même, bien plus vivante, ne présente la vérité qu'en figures et en énigmes. Pour jouir de la pleine lumière de Dieu, goûtée en elle-même et non plus dans ses ombres, il nous faut attendre notre admission dans le royaume des élus, au séjour de la gloire.

L'amour, au contraire, dès cette vie, c'est là son privilège, ouvre au cœur de l'homme, sans ombre et sans voile, les trésors et les richesses de la charité divine. Tandis que l'intelligence de l'homme ne peut pas contempler à découvert le visage de Dieu sans mourir, selon la parole dite à Moïse (1), *non enim videbit*

(1) *Exod.*, xxxiii, 20.

*me homo et vivet*, son cœur peut, dès ici-bas, le posséder et l'embrasser dans sa substance et goûter, sans intermédiaire, ses mystérieux épanchements (1). Cette différence entre l'intelligence et le cœur, au point de vue des communications divines, doit être bien remarquée ; elle est d'une importance primordiale, car elle fonde tout l'ascétisme et toute la mystique chrétiennes.

La morale philosophique se contente ordinairement de montrer à l'intelligence son devoir et elle s'arrête là. L'ascétisme et la mystique chrétienne s'appliquent surtout à mettre la volonté en relation avec Dieu pour recevoir communication de son amour et pour allumer, développer en elle l'étincelle de la charité divine. Ces deux sciences croient au mystère de l'amour divin et s'efforcent d'en faire bénéficier les âmes. Ce mystère, le voici :

Dieu est amour, *Deus charitas est*. Il est une nature infinie, non égoïste ni solitaire, mais une nature qui se communique en trois personnes égales et semblables. Et il trouve son bonheur, sans limites, dans cette communication mystérieuse.

Le monde est égoïste par nature. Il a des désirs sans bornes, mais une nature misérable et stérile. Le peu qu'il possède ne le satisfait donc pas, il trouve n'en avoir jamais assez. Au lieu de communiquer aux autres facilement, il cherche plutôt à tout accaparer à son profit personnel et au détriment des autres. Il est égoïste et partant malheureux, puisque le bonheur n'est que dans l'amour qui se donne.

A ce monde égoïste, Dieu est venu révéler l'amour, c'est-à-dire

(1) Quand nous disons *sans intermédiaire*, nous voulons dire sans l'intermédiaire d'une créature, d'une substance créée. Nous n'excluons pas l'intervention de la grâce qui est, elle aussi, quelque chose de créé et qui agit, comme on dit en philosophie et en théologie, à la manière des accidents et non à la manière des substances individuelles. Dans la foi, l'intermédiaire entre Dieu et l'âme, c'est la parole du Christ continué par l'Église. Cette parole ne sera plus nécessaire pour connaître Dieu, quand nous le verrons face à face, et son enseignement disparaîtra, *evacuabitur quod ex parte est* (I Cor., XIII, 10). La charité, au contraire, nous unit à Dieu sans l'intermédiaire d'aucune parole ou autre chose créée, mais directement. La mort ni la claire vue de la gloire ne la feront donc disparaître. A cause de cela, elle est la plus grande des vertus. *Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc : major autem horum est charitas* (I Cor., XIII, 13).

Le mystère de l'amour de Dieu  
se communiquant au monde  
est l'objet de la mystique chrétienne



Cette gravure forme le frontispice de la *Théologie Mystique* du P. Victor GELEN, frère mineur capucin, publiée à Cologne en 1647.

se révéler lui-même, manifester le mystère de sa vie, dans le but de l'y associer.

Cette révélation de l'amour qui est en lui, Dieu l'a faite par son Fils consubstantiel, son Verbe coéternel. Il l'a envoyé dans le monde raconter aux hommes le mystère de sa vie intime; et nous l'avons entendu répéter sous mille formes diverses, durant tout le temps de sa mission évangélique, cette double affirmation : le Père est amour et le Fils est amour.

Le Père aime son Fils, il met en lui toutes ses complaisances, sa joie et son bonheur et il lui donne tout ce qu'il possède.

Le Fils aime son Père et il fait, en toutes choses, sa très sainte volonté.

Le Père et le Fils, tous les deux, aiment les créatures, dans l'unité du Saint-Esprit, et s'appliquent à leur communiquer tous les biens.

Le Père et le Fils trouvent leur joie et leur bonheur infini dans l'exercice éternel de ce mutuel amour.

Écoutons tous ces témoignages.

### **1° L'amour de Dieu, le Père, pour son Fils Jésus-Christ.**

Les témoignages de l'amour du Père pour le Fils sont abondants à travers l'Écriture. Cependant ils se sont manifestés en trois circonstances, d'une manière plus solennelle : sur les bords du Jourdain, aux débuts de la vie publique de Jésus, — sur le Thabor, lors de la Transfiguration, — enfin peu de jours avant le grand drame de la Passion.

Nous allons rappeler brièvement ces circonstances :

« Jésus étant baptisé, écrit saint Matthieu (1), il sortit de l'eau, et aussitôt les cieux lui furent ouverts et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant sur lui.

« Et voici une voix du ciel disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, « en qui j'ai mis mes complaisances. »

(1) MATTH., III, 16-17.

Cette scène frappa vivement tous les esprits et donna au monde une première preuve palpable de la divinité de Jésus-Christ et de sa mission. Les trois évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc se plaisent à la rapporter.

La scène du Thabor fut plus grandiose et plus décisive encore. Les mêmes évangélistes ont voulu la consigner tous les trois.

Jésus, avec Pierre, Jacques et Jean, monta sur le Thabor. « Là il fut transfiguré devant eux, raconte saint Matthieu (1). Son visage devint resplendissant comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la neige.

« Et voici qu'apparurent Moïse et Elie, parlant avec lui.

« Et Pierre de dire à Jésus : « Seigneur, il fait bon d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes, l'une pour vous, une autre pour Moïse, une autre pour Elie. »

« Il parlait encore et voici qu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre ; et voici qu'une voix sortant de la nuée disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. « Ecoutez-le. »

Cette scène, plus encore que la première, frappa les apôtres. Et, longtemps après, saint Pierre la rappelait aux premiers chrétiens et la donnait comme un argument décisif en faveur de la foi qu'il prêchait.

« Ce ne sont pas des fables savantes, écrivait-il (2), que nous proposons, quand nous vous prêchons la puissance et la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ ; mais nous avons été les contemplateurs de sa grandeur.

« Car il a reçu de Dieu le Père l'honneur et la gloire, alors qu'une voix descendit sur lui des magnificences de la gloire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. »

« Et cette voix nous l'avons entendue venir des cieux, alors que nous étions avec lui sur la montagne sainte. »

La troisième manifestation eut lieu à Jérusalem, le jour du triomphe de Jésus et de son entrée glorieuse au milieu du peuple, qui l'accompagnait en chantant et en portant des rameaux. Des gentils, qui assistaient au spectacle de cette foule croyante,

(1) MATTH., XVII, 1-5. — (2) S. PETR., II Epist., I, 17.

s'étaient sentis émus et ils avaient demandé à voir Jésus et à lui parler.

« Philippe, auquel ils s'étaient adressés, raconte saint Jean (1), le dit à André. Et André avec Philippe le dit à Jésus.

« Alors Jésus leur répondit, en disant : « L'heure est venue, où le « Fils de l'homme va être glorifié.

« En vérité je vous le dis, si le grain de froment ne tombe à terre « et n'y meurt, il reste seul. Mais, s'il y meurt, il porte beaucoup de « fruit...

« Et voici maintenant que mon âme se trouble. Et que dirai-je ? « Père, sauvez-moi de cette heure. Mais n'est-ce pas pour cette heure « même que je suis venu ? O Père ! Glorifiez votre nom. »

Alors une voix descendit du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai « encore. »

Et la foule qui l'entourait, et avait entendu, disait que c'était le tonnerre. D'autres disaient : « Un ange lui a parlé. »

Mais Jésus répondit : « Ce n'est pas pour moi qu'est venue cette « voix, mais pour vous. C'est maintenant l'heure où le monde va être « jugé, c'est l'heure où le prince de ce monde va être jeté dehors. Et « moi, quand j'aurai été élevé de terre (sur la croix), j'attirerai tout à « moi. »

Le Père aime donc le Fils, comme il aime son nom, et il entend le glorifier à son heure et de la manière mystérieuse qu'il a décidée dans sa sagesse : il lui a tout donné, le monde entier des créatures ; et ce tout, qui est son héritage, c'est du haut de la croix que le Fils l'attirera en sa possession.

Partout, dans l'Évangile, éclate cette affirmation que la vie intime de Dieu est une vie d'amour : l'amour d'un Père pour son Fils sorti de son sein. Et saint Jean résume énergiquement cette doctrine, quand il dit : « Le Père aime le Fils, et il a tout remis entre ses mains. *Pater diligit Filium et omnia dedit in manu ejus* » (2).

Le don n'est-il pas le signe et l'expression de l'amour ? Si le Père donne tout à son Fils, c'est qu'il l'aime sans mesure.

Mais ce n'est pas seulement le domaine des choses créées que

(1) JOANN., XII, 20-30. — (2) JOANN., III, 35.



le Père donne à son Fils, il lui a donné, dès l'éternité, les richesses de sa substance ; et, dans le temps, dans sa nature humaine, il lui a donné son Esprit de grâce et de vérité.

Quand Philippe demandait à voir son Père, Jésus se contenta de répondre : « Philippe, celui qui me voit, voit mon Père. Comment peux-tu dire : Montrez-nous votre Père.

« Ne pouvez-vous croire que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi. Les paroles que je vous dis, ne viennent pas de moi. Mon Père qui demeure en moi accomplit tout ce que je fais. Pourquoi ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi (1) ? »

Et, un peu après, s'adressant à son Père, il témoigne encore que ce Père lui a tout donné :

« Et tout ce que j'ai est à vous, ô Père ; et tout ce qui est à vous est à moi (2). »

Et Jean-Baptiste avait marqué, devant les Pharisiens, par ce même signe, la grandeur du Christ, au-dessus de lui et au-dessus de toute créature (3).

« Celui qui vient d'En-Haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre est de la terre et ne raconte que des choses de la terre. Celui qui vient du Ciel, est au-dessus de tous...

« Celui que Dieu a envoyé, apporte les paroles de Dieu, car Dieu donne l'esprit sans mesure.

« Le Père aime son Fils et il a *tout donné entre ses mains*. *Pater diligit Filium et omnia dedit in manu ejus.* »

## 2° L'amour du Fils pour le Père.

Le Père aime le Fils, avons-nous dit. Cet amour de complaisance, dont il se sent entouré, le Fils le rend à son Père, dans la même plénitude et la même perfection. Les Écritures sont plus brèves en paroles sur ce point ; mais elles en donnent des preuves par des actes qui dispensent de toute parole.

(1) JOANN., XIV, 8-12. — (2) JOANN., XVII, 10. — (3) JOANN., III, 31-35.

Le Fils a témoigné son amour pour son Père en accomplissant en toute chose sa très sainte volonté.

« Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, » aimait-il à répéter (1). Et ailleurs : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père (2). *Quæ placita sunt ei facio semper.* »

Mais c'est dans l'œuvre de son sacrifice, sur le Calvaire, qu'il a surtout manifesté son amour pour son Père. Saint Paul, racontant le drame de sa venue dans le monde, met dans sa bouche les paroles suivantes :

« Entrant dans le monde (3), il dit (à son Père) : Les victimes et les oblations ne vous ont pas été agréables. Alors vous m'avez donné un corps.

« Les holocaustes pour le péché ne pouvaient vous satisfaire.

« Alors j'ai dit : Me voici, je viens. Car en tête du Livre il est écrit de moi que je ferai votre volonté. »

Cette volonté du Père que le Fils vient accomplir, c'est le sacrifice du Calvaire, la mort sur la croix.

Il ne pouvait donner une plus grande preuve d'amour. Car « personne ne peut avoir un amour plus grand que celui qui donne sa vie pour ses amis (4). »

### 3° Le Père et le Fils aiment les hommes et toutes créatures.

Nous aurons occasion plus loin de donner des preuves les plus nombreuses de cet amour du Père et du Fils pour les hommes et pour toutes créatures. Nous voulons nous borner ici à en donner quelques témoignages.

Le premier témoignage démontre l'amour du Père pour toutes ses créatures, et c'est Jésus qui le donne :

« Dieu a tant aimé le monde, disait-il à Nicodème (5), qu'il lui a donné son Fils unique, *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret*, afin que celui qui croit en lui ne périsse pas, mais soit associé à sa vie éternelle. »

(1) JOANN., IV, 34. — (2) JOANN., VIII, 29. — (3) *Hebr.*, X, 5-9. — (4) JOANN., XV, 13. — (5) JOANN., III, 16.

Les autres témoignages vont démontrer l'amour du Fils pour tous les hommes :

« Comme mon Père m'a aimé, disait-il à ses apôtres (1), ainsi je vous ai aimés. »

L'amour du Père pour le Fils est infini, nous l'avons dit plus haut. L'amour du Fils pour les hommes ne peut donc être plus grand, car il est semblable à cet amour. Non seulement Jésus aime les hommes, comme son Père l'a aimé lui-même ; mais encore, à l'exemple de ce Père, il leur communique tout ce qu'il a reçu de ce Père, sa mission, sa sainteté, sa gloire, et l'amour dont son Père l'a aimé. La gloire, c'est pour l'heure de l'éternité ; mais la mission, la sainteté, l'amour et ses délices cachés, c'est déjà pour le temps de la terre.

« O mon Père, s'écrie-t-il, après la Cène (2), comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les envoie dans le monde.

« Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité.

« Et je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui croiront en moi par leur parole.

« Afin que tous soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi, ils soient en nous une même chose et que le monde croie que vous m'avez envoyé.

« Et, cette gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'il soient un, comme nous sommes un nous-mêmes.

« Moi en eux et vous en moi, qu'ils soient consommés dans l'unité ; afin que le monde sache que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé moi-même.

« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient, eux aussi, où je suis et qu'ils soient avec moi, qu'ils voient ma gloire que vous m'avez donnée : parce que vous m'avez aimé avant la constitution du monde.

« Père juste, le monde ne vous connaît pas ; mais moi je vous connais. Et ceux-ci ont reconnu que vous m'avez envoyé.

« Et je leur ai fait connaître votre nom et je le ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux. »

Voilà donc clairement affirmé l'amour du Christ pour les hommes ainsi que la nature de cet amour. Le Christ aime les

(1) JOANN., XV, 9. — (2) JOANN., XVII, 18-26.

hommes, comme son Père l'aime lui-même. Son amour est, au milieu de nous, l'image sensible de l'amour divin qui brûle au sein de Dieu, son Père. *Qui videt me videt et Patrem meum*, pourrait-il dire encore, à propos de cet amour. Qui voit mon amour pour les hommes, voit l'amour de mon Père dans son image parfaite.

Mais si le Christ aime les hommes, comme son Père l'a aimé lui-même, il doit, comme l'a fait son Père pour lui-même, leur communiquer tous ses trésors et toutes ses perfections, tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède, son amour et sa gloire. Sa gloire, il leur en fera part dans l'éternité ; mais son amour il peut le donner dès le temps de cette vie. Nous allons maintenant étudier le mystère de cette communication.

---

## II. — L'Amour qui s'immole ou Jésus crucifié unique foyer de l'Amour Divin pour le monde entier.

Dieu est amour, avons-nous dit, c'est là sa vie intime et personnelle (1). Il est Père ; le Père aime son Fils, le Fils aime son Père et ils sont heureux, d'un bonheur infini, dans l'acte éternel de cet amour.

Le Père aime toutes ses créatures ; il aime les hommes et son Fils les aime avec lui. Il l'a donc envoyé pour leur porter le plus grand des trésors : les richesses de sa vie d'amour. Il veut qu'ils y participent.

Mais comment le Christ associera-t-il les hommes, dès ici-bas, à la vie d'amour, qu'il mène avec son Père ?

Ce sera en vivant, au milieu d'eux, dans sa nature humaine, cette vie de l'amour divin. Si le soleil échauffe le monde de ses

(1) Dieu est encore lumière et puissance, comme nous l'avons dit en commençant ; mais, pour les motifs exposés plus haut, nous ne l'envisageons ici que dans sa vie d'amour.

rayons ardents, c'est parce qu'il est lui-même une fournaise brûlante. Ainsi en sera-t-il du Christ. Il sera le soleil de l'amour, au milieu des âmes ; et sa chaleur développera en elles les ardeurs de l'amour divin.

Dans son discours après la Cène, nous avons entendu Jésus suppliant son Père d'accorder à ses apôtres le don de l'amour, « afin, disait-il, que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et moi en eux. » Et, comme disposition à cet amour, il demandait pour eux la sainteté, par ces paroles mystérieuses (1) :

« Père, sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. Pour eux, je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient sanctifiés eux-mêmes, dans la vérité. »

Cette sainteté dans la vérité, que réclame le Christ pour ses apôtres, en demandant pour eux l'amour, qu'est-elle donc et en quoi consiste-t-elle ? — Elle est la condition essentielle de l'amour divin, sans laquelle cet amour n'est plus digne de Dieu, n'est plus l'amour vrai, mais une contrefaçon de l'amour. Nous allons essayer de faire comprendre ce caractère de la sainteté qui distingue l'amour divin de tous les autres amours profanes.

L'amour, avons-nous dit, est le don de soi-même et de tout ce qu'on possède. La sainteté de l'amour exige que ce don soit total, complet, sans restriction, sans réserve, en un mot, loyal et sans mensonge, *in justitia et sanctitate veritatis* (2).

Pour que l'amour, au cœur de l'homme, soit digne de Dieu, il faut qu'il revête cette sainteté, qu'il soit le don de soi-même à Dieu, sans mesure et sans réticence.

Mais au cœur de l'homme, égoïste par nature, quoi de plus difficile à faire comprendre que cette sainteté ? Quoi de plus difficile à faire pratiquer ?

Jésus pourtant va l'entreprendre et voici ce que, dans sa grande sagesse, il a imaginé :

(1) JOANN., XVII, 17. — (2) Eph., VI, 24.

Au milieu du monde, il établira, en sa personne, un exemple vivant de ce saint amour, auquel il veut nous associer, un exemple parlant, éclatant comme le soleil. Et il invitera tous les hommes à venir s'instruire à sa lumière et à s'y conformer.

Cet exemple parfait du saint amour, ce sera son sacrifice du Calvaire.

Sur la Croix, en effet, Jésus accomplit le don de soi-même à son Père, le don de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il possède, il l'accomplit d'une manière intégrale, sans restriction aucune et sans réserve. Il lui sacrifie son corps, son âme, ses amis, sa mère, son honneur, sa vie, son sang, jusqu'à la dernière goutte. Et ce sacrifice, cet holocauste, profite à la fois à Dieu qu'il honore, et à l'homme qu'il rachète du péché. Quelle plus grande manifestation d'amour Jésus pouvait-il inventer ?

On peut donc le dire en vérité : le sacrifice de la Croix fut l'autel et le sacrifice de l'amour pur et saint, de l'amour digne de Dieu. Les plaies du Christ, son cœur ouvert sont autant de bouches qui crient vers Dieu : « O Père, que puis-je vous offrir encore que je ne vous aie pas déjà donné ? *Mea omnia tua sunt* (1). Tout ce que vous m'avez donné, je vous l'ai rendu, jusqu'à la dernière obole. »

Et aux hommes Jésus peut tenir le même langage. « Je vous ai donné ma vie, mon corps, mon sang, ma divinité, que puis-je ajouter encore ? *Majorem charitatem nemo habere potest quam ut vitam suam donet pro amicis suis* (2). Il n'y a pas d'amour plus grand que de donner sa vie pour ses amis. »

O Jésus en Croix ! Vous êtes le soleil radieux de l'amour ! Vos plaies sont autant de rayons ardents. Par elles vous réjouissez le Ciel et vous éclairez la terre.

Mais vous êtes plus encore qu'une lumière, vous êtes chaleur et vie, car l'ardeur qui brûle dans votre cœur, vous avez la puissance et la volonté de la communiquer à nos âmes. Et vous seul

(1) JOANN., XVII, 10. — (2) JOANN., XV, 13.

avez reçu cette puissance. Dieu vous a fait l'unique soleil, l'unique foyer pour répandre dans le monde sa vie d'amour.

C'est dans ce sacrifice du Calvaire, en effet, que Dieu a fixé le lieu de la rencontre des âmes avec lui dans l'amour, en attendant l'éternelle rencontre dans la gloire. Et il n'en existe point d'autre au ciel ni sur la terre. « *Cum exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum*, disait-il (1), quand je serai élevé de terre en croix, j'attirerai tout à moi. » Ceci a été dit pour la terre.

Pour le ciel, il est d'autres affirmations tout aussi décisives de la même vérité. La nouvelle Sion, la Jérusalem céleste n'aura pas d'autre temple ni d'autre soleil que l'Agneau immolé, et personne n'y entrera, s'il n'est inscrit dans le livre de l'Agneau. Écoutons saint Jean (2) :

« En elle je ne vis point de temple, car le Seigneur Dieu tout-puisant est son temple, ainsi que l'Agneau.

« Elle n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer, car la clarté de Dieu l'illumine et sa lampe est l'Agneau...

« En elle il n'entrera rien de souillé...; nul n'entrera s'il n'a été inscrit dans le livre de vie de l'Agneau. »

Du reste, l'Évangile et la liturgie sont pleins de la même affirmation : le Christ, dans son immolation, est l'unique voie qui conduit au Père, qui conduit à l'amour, qui conduit à la gloire.

Nous avons, plus haut, entendu le Christ, dans son extase, rendant grâces à son Père, s'écrier (3) :

« Toutes choses m'ont été livrées par mon Père. Et personne ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père et personne ne connaît qui est le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler. »

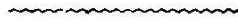
« Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler », qu'est-ce à dire, si ce n'est que

(1) JOANN., XII, 23. — (2) *Apocal.*, XXI, 22-27. — (3) LUC., X, 22.

Le lieu de rencontre de Dieu et des âmes  
dans l'amour



O Christ ! tu m'as ravi le cœur,  
Comment mettrais-je un frein à l'amour dont je t'aime ?  
*(Cantique de Saint François.)*





Dieu n'accorde son amour paternel qu'à ceux-là que le Christ veut bien associer lui-même à son œuvre et à son sacrifice, par lequel il a mérité l'amour de son Père ?

Cette vérité, Jésus ne cessait de la répéter.

Dans ses adieux à ses apôtres, il leur disait, pour les consoler, qu'il s'en allait vers son Père leur préparer une place dans sa maison, et ensuite qu'il viendrait les chercher :

« Je reviendrai vers vous, disait-il (1), et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi vous-mêmes.

« Et où je vais, vous le savez, vous savez aussi le chemin.

« Et Thomas de lui dire : Seigneur, nous ne savons où vous allez. Comment pouvons-nous savoir le chemin ?

« Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi. »

Dans la parabole du Bon Pasteur, il enseigne la même doctrine : il est la porte unique qui donne accès dans le bercail et l'unique pasteur qui sait conduire les brebis aux gras pâturages. Tous les autres ne sont que de faux bergers, venus pour égorger le troupeau et pour le perdre.

« En vérité, en vérité, dit-il (2), celui qui n'entre pas par la porte dans le bercail, mais s'introduit par ailleurs, celui-là est un voleur et un brigand...

« Je suis la porte. Par moi, celui qui entre sera sauvé, il entrera et sortira (à son gré) et il trouvera de gras pâturages. »

Et quels sont ces gras pâturages, où Jésus veut conduire ses brebis ? C'est l'amour de son Père, dont il veut les faire jouir avec lui.

Dans sa belle prière au jour de la Cène, il s'en exprime en des termes d'une sublime splendeur (3) :

« Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis ils soient avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que tu m'as donnée, (c'est-à-dire) comment tu m'as aimé avant la constitution du monde.

(1) JOANN., XIV, 2-6. — (2) JOANN., X, 1-18. — (3) JOANN., XV, 24-26.

« Père juste, le monde ne te connaît pas, mais moi, je te connais, et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé.

« Et je leur ai fait connaître ton nom et je le ferai connaître, afin que *l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux.* »

Et ailleurs encore (1) :

« Un grand jour de fête, Jésus se tenait debout et il criait disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.

« Celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. »

Le Christ est donc l'unique source de la vie divine pour la créature, il est l'unique foyer de l'amour divin ; et ce foyer, il l'a établi dans le grand acte de son sacrifice de la croix. Là, il se donne à son Père d'une manière sainte et parfaite, et le Père se donne à lui, à son tour, d'une manière parfaite, en le couvrant de sa gloire dans sa résurrection et son ascension. Si nous voulons participer à ce divin amour, entrons dans ce foyer vivifiant et unissons nos sacrifices au sacrifice de l'Agneau.

Dans ses Lettres aux premiers chrétiens, saint Jean se plaisait à insister sur cette même vérité.

« Celui qui croit dans le Fils de Dieu, dit-il (2), porte en lui le témoignage de Dieu (3)... Et ce témoignage consiste en ceci que Dieu nous a donné la vie éternelle. Et cette vie est dans son Fils. Celui qui possède le Fils possède la vie ; celui qui ne possède pas le Fils ne possède pas la vie.

« Je vous écris ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez dans le nom du Fils de Dieu. »

Je suis *l'alpha et l'oméga*, le principe et la fin, disait Jésus en parlant de lui-même (4). C'est dans son sacrifice du Calvaire que cette parole trouve son entier accomplissement. Ce sacrifice donne la mesure totale, depuis le commencement jusqu'à la fin, de l'amour de Dieu pour les hommes et pour toutes ses créatures.

(1) JOANN., VII, 37-38. — (2) JOANN., II Epist., IV-V.

(3) Ce témoignage, c'est, d'après saint Paul, le sentiment de l'amour filial au fond de notre cœur, la voix de l'Esprit qui nous fait crier vers Dieu : *Abba, Pater*, c'est-à-dire : Mon Dieu, vous êtes mon Père.

(4) *Apocal.*, I, 8.

Ne cherchez pas ailleurs d'autres témoignages de cet amour divin. Il n'en existe pas sur terre, ni au ciel, ni dans les enfers. Dans toute la création il n'y a qu'un seul témoin de cet amour, c'est Jésus et Jésus crucifié. Lui seul proclame dignement cet amour, c'est-à-dire que lui seul le proclame en vérité, par la parole et dans les faits. Les autres ne sont que des échos de plus en plus affaiblis de sa grande voix, des témoins secondaires qui ne font que répéter la parole et l'affirmation du Maître.

« A Jésus-Christ donc, qui est le témoin fidèle, le premier d'entre les morts, le prince des rois de la terre, qui nous a aimés, qui a lavé nos péchés dans son sang, qui a fait de nous des rois et des prêtres au service de Dieu son Père, à lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles (1). »

Ce témoin fidèle nous a révélé, en le réalisant, tout le plan de l'amour divin. Dieu voulant ramener à lui toutes ses créatures, si bas qu'elles soient tombées, les faire entrer en participation de sa vie divine, a réalisé ses projets de miséricorde, par le sacrifice de son Fils, auquel toute créature est invitée à communier. Et c'est la communion à ce sacrifice qui fait entrer les âmes dans l'amour divin.

Tout ce qui est lumière éclaire, tout ce qui est chaleur chauffe, tout ce qui est amour divin ici-bas éclate en sacrifices, ou plutôt en communion avec le sacrifice de la Croix. La vie divine ne connaît pas d'autres formes, d'autres expressions, d'autres accents pour s'épanouir dans les âmes.

Philosophes aveugles, ne nous parlez donc plus de l'amour du Dieu créateur pour tous les ouvrages sortis de ses mains. Là n'est point son cœur. Il n'a tiré du néant les merveilles de la création qu'en vue du drame divin du Calvaire, comme on dresse un temple en vue des sacrifices qu'on y doit célébrer.

Et vous, théologiens, ne nous parlez plus de l'amour du Dieu Rédempteur pour les hommes qu'il a voulu racheter du péché et

(1) *Apocal.*, 5.

de la mort. Car Dieu n'a voulu la Rédemption que par amour pour son Fils, pour lui donner l'occasion de déployer les richesses et les ressources infinies de son amour sanctificateur.

Dieu aime son Fils et n'a pas d'autre amour. Il a mis en lui toutes ses complaisances. Et s'il est écrit que Dieu nous aime, nous aussi, chétives créatures, et qu'il veut que nous l'appelions du nom de Père, sachez que, s'il nous aime en vérité, c'est uniquement dans l'amour qu'il porte à son Fils. Il nous aime comme membres de son corps, comme participants à son Esprit et comme associés à l'oblation sainte de son sacrifice.

Il ne faut donc plus s'étonner si, dans les Écritures, le nom de Jésus se trouve élevé au-dessus de tous les noms, et cela à cause de son sacrifice d'amour.

« Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, dit saint Paul (1). A cause de cela Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tous les noms, afin que, au nom de Jésus, tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

---

### III. — L'Amour qui se donne ou le Sacré-Cœur, véritable source de l'Amour Divin pour les hommes.

D'après la doctrine que nous avons exposée, il n'y a donc qu'une chose qui soit agréable à Dieu, sur terre comme au ciel, l'amour de son Fils Jésus, tel qu'il l'a manifesté dans son sacrifice du Calvaire. C'est en participant à cet amour que l'homme devient, lui-même, agréable aux yeux de Dieu, mérite de l'appeler son Père et de participer aux joies de la vie divine.

Le foyer de cet amour, pour le monde entier, n'est autre que Jésus lui-même, dans son corps, dans son âme, dans sa divinité. Le corps du Christ, dans la manifestation de cet amour, reçut,

(1) *Philip.*, II, 8.

pour sa part, la fonction de souffrir, de répandre ses sueurs, son sang et de mourir. Il donna ainsi, aux yeux des hommes, la preuve matérielle de l'amour qui brûlait caché au fond de l'âme du divin Sauveur.

L'amour, en effet, se prouve, non par des paroles mais par les actes, *probatio amoris exhibitio operis*. Et plus l'œuvre entreprise par amour est dure et pénible, plus elle témoigne d'un amour ardent et sincère. Si donc vous voulez juger de l'amour de Jésus, arrêtez-vous à contempler l'œuvre qu'il entreprend par amour de son Père d'abord, afin de réparer l'offense causée par le péché, pour notre amour ensuite, afin de créer, sur terre, en notre faveur, un foyer de sanctification. Mesurez la grandeur de cette œuvre et ses difficultés, les travaux et les douleurs qu'elle a exigés, et vous aurez la mesure de l'amour de Celui qui l'a entreprise.

Mais ces travaux et ces douleurs comment l'homme, qui ne voit que par ses sens, pourra-t-il les apercevoir, les estimer et les juger s'ils ne s'extériorisent dans le corps, de façon à frapper ses yeux ?

Pour nous permettre de contempler la grandeur de son amour, il fallait donc que Jésus souffrit dans son corps. Et ses souffrances corporelles ont pour nous le caractère de manifestation et de preuve sensible de son amour.

Certes toutes les douleurs corporelles de Jésus, quelles qu'elles soient, présentent ce caractère de manifestation et de preuve de son amour. Cependant le cœur eut un rôle spécial dans cette expression, et ce rôle, on peut l'envisager au sens réel ou au sens symbolique.

Au sens réel, le cœur de Jésus joua un rôle spécial dans l'expression de son amour, parce qu'il fut affecté, plus que les autres organes corporels, par les douleurs et les tourments de l'Homme-Dieu, dans l'œuvre de notre Rédemption.

Il en fut certainement ainsi. Car, dans toute souffrance éprouvée par une partie quelconque du corps, le cœur reçoit

toujours un contre-coup pénible, qu'on appelle l'*émotion*. Sous l'influence des nerfs vaso-moteurs, nous dit la science d'accord avec l'expérience, il accélère alors ou ralentit son mouvement ; il arrête l'apport du sang vers les membres ou il le précipite d'une façon désordonnée ; et de la sorte il détermine un malaise local ou même général très pénible. Par l'intermédiaire des mêmes nerfs vaso-moteurs, il reçoit également le contre-coup de toutes les peines et joies morales et des travaux intellectuels tant soit peu pénibles ; et, il le fait sentir au reste du corps, en occasionnant ce malaise local ou général dont nous avons parlé. Certes le cœur ne souffre pas par lui-même. Mais, à cause de ce contre-coup, de cette *émotion*, qu'il supporte de nos joies, de nos peines, de nos espérances et de nos déceptions, il est désigné vulgairement comme le siège de nos affections. Il n'en est pas le siège au sens d'organe, mais il en est véritablement le siège au titre de centre physiologique de répercussion. Il est impressionné par l'ensemble des affections qui atteignent l'être humain, il transmet cette impression au reste du corps, et ainsi il la manifeste au dehors (1).

Dans les douleurs qu'éprouva Jésus, et par lesquelles il nous témoigna son amour, son cœur eut donc une part importante, prépondérante. Il ressentit le contre-coup de toutes ses douleurs physiques et morales et en propagea l'émotion jusqu'au dehors. Physiologiquement il resta donc la meilleure expression de son amour ; il en fut le signe sensible et comme le sacrement si l'on peut parler ainsi. Et, à ce titre, il mérite d'être honoré d'un hommage spécial, dans le culte que l'on doit à l'amour de l'Homme-Dieu.

Au point de vue de sa signification symbolique, le Cœur de

(1) On dit d'un homme qu'il a du cœur, lorsqu'en face d'une souffrance physique ou morale, il éprouve une émotion. Plusieurs fois, Jésus pleura et se troubla, au dire de l'Évangile. Or, dans la production de l'émotion, le cœur joue un rôle prépondérant, nous l'avons dit, par l'afflux ou le retrait du sang, qui cause la rougeur, la pâleur et les autres désordres organiques. La plupart de ces affections se traduisent au dehors et deviennent le signe évident de la souffrance endurée.

Jésus mérite encore nos hommages, car il offre l'image la plus parfaite de l'amour de l'Homme-Dieu et de son rôle dans le monde de la grâce.

Le cœur, en effet, est le centre qui distribue effectivement le sang dans tout l'organisme ; cette distribution dépend de lui et est faite par lui ; et, en distribuant le sang, il distribue aussi la vie au corps. La vie a commencé, pour le corps, le jour où le cœur commença à battre et à distribuer le sang aux organes naissants. La vie cessera, quand le cœur arrêtera le mouvement de sa distribution. C'est pour cela qu'il a été appelé le *primum vivens et ultimum moriens*.

Qui ne voit dans cette fonction le symbole parfait du rôle de Jésus dans la distribution, au monde des âmes et des esprits, de l'amour divin, unique source de la vie surnaturelle ? Comme nous l'avons exposé longuement, en effet, les créatures n'arrivent à la vie surnaturelle qu'en recevant participation de l'amour divin, tel que Jésus l'a vécu sur la terre, et dont le résumé et l'expression la plus parfaite se trouvent dans son sacrifice de la Croix. C'est donc de Jésus que part l'amour divin pour se répandre dans le monde des âmes et des esprits, à peu près comme du cœur part le sang, pour se déverser à travers le corps tout entier. En ce sens, donc, la fonction du cœur symbolise merveilleusement le rôle du Christ dans l'œuvre de notre salut. Et, en adorant le Sacré Cœur, nous adorons le Christ lui-même dans sa fonction de distributeur de toutes les grâces et spécialement de l'amour divin à travers tout le corps de l'Église.

Toutefois ces deux raisons que nous venons d'apporter, pour rendre compte de la dévotion au Sacré-Cœur ne sont pas les plus importantes. Il nous tarde d'arriver à une autre raison plus essentielle et plus fondamentale encore : *la blessure que la lance fit à ce divin Cœur*. C'est là que nous contemplerons les merveilles de l'amour qui se donne.

Cette blessure fut la dernière et suprême injure que Jésus accepta de la main de ses ennemis. Elle combla la mesure de son

calice et elle marqua la limite extrême des outrages qu'il avait mis dans ses desseins de souffrir pour nous témoigner son amour. Tant que ce dernier coup n'avait pas été porté, la grande œuvre de sa Passion ne pouvait être considérée comme achevée. La blessure de la lance y mit le sceau définitif et dernier : *Pone me ut signaculum super cor tuum* (1), pourrait-on dire de cette blessure. Elle montra que l'amour est fort comme la mort et ne se laisse pas arrêter par elle, *fortis est ut mors dilectio*. Car, même après sa mort, Jésus voulut encore recevoir ce dernier outrage de la main de ses ennemis. De la sorte, la blessure de son cœur, en comblant la mesure de son sacrifice, nous révéla l'excès de son amour.

C'est alors que, tout étant définitivement consommé par cette blessure, dans l'œuvre de notre Rédemption, Jésus voulut que cette même blessure provoquât les mystérieux épanchements de ses grâces de salut et qu'elle devînt, pour le monde, la source de la vie et le foyer de l'amour.

Écoutons sur ce point le témoignage de l'Écriture et des docteurs :

Les soldats vinrent, raconte saint Jean (2), et ils brisèrent les cuisses des deux (voleurs) qui avaient été crucifiés avec Jésus.

Quand ils se furent approchés de Jésus, et qu'ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes.

Mais un des soldats, de sa lance, lui ouvrit le côté et aussitôt sortit du sang et de l'eau : *Unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exiit sanguis et aqua*.

Et celui qui a vu a rendu témoignage ; et son témoignage est vérité. Et il le sait, celui-là, qu'il dit la vérité afin que vous croyiez, vous aussi.

Et ces choses ont été faites, afin que s'accomplît l'Écriture Vous ne briserez aucun de ses os.

Et cet autre passage qui dit : Ils fixeront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé.

La plaie du côté, c'est donc sur elle qu'il faut fixer nos regards. *Videbunt in quem transfixerunt*. Et qu'y verrons-nous ?

(1) *Cant.*, VIII, 7. — (2) *JOANN.*, XIX, 32-37.



Et d'abord l'ouverture béante de la plaie nous criera, comme nous venons de le dire, l'excès de l'amour du Fils de Dieu. Puis, regardant dans ses profondeurs, nous verrons jaillir, en deux ruisseaux, de l'eau et du sang : *et continuo exiit sanguis et aqua*.

Ce n'est pas là un épanchement naturel. La science nous dit que le côté, le cœur ne pouvaient contenir ce mélange de sang et d'eau. Par un miracle nouveau, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui, de la blessure béante du Cœur, les fit jaillir, ce sang et cette eau. Et de ce sang et de cette eau, nous disent les saints Pères, il tira les sacrements de notre salut, il donna à l'eau du baptême et de la pénitence la puissance d'effacer les péchés de nos âmes, et au sang, c'est-à-dire au sacrifice, la force d'y produire et d'y développer la vie, c'est-à-dire les ardeurs de l'amour divin.

Avec ces sacrements et dans ces sacrements naquit l'Église, la nouvelle Eve, sortie du côté du nouvel Adam, pour être la mère de tous les vivants.

« Le soldat ouvrit le côté, s'écrie saint Jean Chrysostome (1). Et il écarta la paroi du temple. Et moi j'ai trouvé le beau trésor et je me félicite d'être entré en possession des plus brillantes richesses.

« Tel a été le destin de cet Agneau. Les Juifs l'ont mis à mort et c'est moi qui mange le fruit du sacrement. De son côté sont sortis le sang et l'eau. Je ne veux pas, chers auditeurs, que vous passiez à la légère sur un si grand mystère. Il me reste à vous en révéler le contenu caché. J'ai dit que cette eau et ce sang nous manifestaient le symbole du baptême et des augustes mystères. C'est sur eux, en effet, qu'a été fondée l'Église, par l'eau de la régénération et par la rénovation dans l'Esprit-Saint; sur le baptême, dis-je, et les augustes mystères qui, comme il nous apparaît, sont sortis du divin côté. De son côté donc le Christ a tiré l'Église, comme du côté d'Adam sortit Ève, son épouse.

« C'est pour cela que Paul atteste et affirme : « Nous sommes de son corps et de ses os », voulant faire entendre que nous sortons de son côté. Car, si du côté d'Adam Dieu créa la première

(1) *Hom. 84 S. Joan.*, 19. Leçons du bréviaire à la fête du Précieux Sang.

femme, ainsi, de son côté, le Christ, pour nous, a tiré l'eau et le sang dans lesquels il a bâti son Église ».

*Tres sunt qui testimonium dant in cælo*, Il y en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel, s'écrie saint Jean (1) : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit.

Et il ajoute aussitôt, comme s'il voulait marquer qu'il y avait, sur terre, quelque chose d'aussi grand ou de même ordre :

*Tres sunt qui testimonium dant in terra : Spiritus, sanguis et aqua*. Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, le Sang et l'Eau.

C'est l'Esprit-Saint dont il s'agit ici. Du sang et de l'eau sortis du Cœur de Jésus, il fit jaillir, pour les âmes, la vie divine, telle que ce Jésus était venu l'apporter et la vivre, au milieu du monde : vie d'amour filial envers le Père céleste, vie d'holocauste, de sacrifice et d'immolation, qui doit se changer, un jour, en vie de gloire pour l'éternité.

En présence de tous ces trésors divins, découverts dans le Cœur de Jésus transpercé par la lance, qui donc ne tomberait en adoration et n'éclaterait en cantiques d'actions de grâces ? Ce Cœur, nous le constatons maintenant d'une manière manifeste, est véritablement, pour nous et pour toute créature, un trésor, une source inépuisable de richesses et de vie.

« Dieu nous a donné la vie éternelle, s'écrie saint Jean (2), et cette vie éternelle est dans son Fils. » O chrétiens, ouvrez tout grands vos yeux et votre cœur, et allez vers le Christ. Vous contemplerez en lui des splendeurs de vie, telle que la nature la plus exubérante, en comparaison de cette richesse, n'est qu'un désert stérile. Il vous donnera de son abondance ; il versera dans votre âme des trésors d'énergie et de joie qui renouvelleront votre jeunesse.

Approchez de lui, il est le temple dont parle le prophète, d'où sort un fleuve d'eau vive, qui efface les péchés et féconde

(1) JOANN., I Epist., v, 7-8. — (2) JOANN., v, II.

« En présence de tous les trésors divins, découverts dans le Cœur de Jésus transpercé par la lance, qui donc ne tomberait en adoration ? »



Cette gravure forme le frontispice de « *L'Amour de Jésus*, composé en italien par le R. P. Barthelémy SOLUTIVE, récollect de l'Ordre du P. Saint François, traduit par le R. P. F. Charles JOVYE, religieux du même Ordre », édité à Lyon, en 1623.



les âmes pour la vie éternelle. *Vidi aquam egredientem de templo a latere dextro et omnes ad quos pervenit aqua ista salvi facti sunt et dicent alleluia* (1). Et ce fleuve impétueux réjouit la Cité de Dieu. *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (2).

J'irai donc vers vous, Seigneur Jésus, et je visiterai votre temple, et vous me ferez contempler ses trésors, *ut videam voluptatem domini et visitem templum ejus* (3).

---

#### IV. — L'Amour Divin dans nos âmes.

Jésus est donc venu au monde apporter la vie d'amour qui est la vie de son Père céleste. Il a vécu cette vie au milieu de nous et il nous a invités à la vivre avec lui. Il a fait de son cœur le foyer toujours brûlant où nous pouvons aller en chercher l'étincelle, ou en ranimer l'ardeur, lorsqu'elle menace de s'éteindre.

Qu'est-ce que cette vie d'amour produit dans nos âmes? Quels biens y apporte-t-elle? Telle est la question à laquelle nous voudrions essayer de répondre.

Il faut dire d'abord que c'est une vie ineffable, puisqu'elle est divine. C'est un amour délectable, amour béatifiant! C'est de cette vie et de cet amour que parlait Jésus dans son Sermon sur la montagne.

« *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.* » Ce royaume des cieux, c'est cette vie d'amour, vécue en union avec Jésus.

« *Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* » ; ils le verront dans son amour ; car Dieu leur en fera goûter les délices.

« *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ;* » ce n'est pas dans les jugements des hommes qu'ils trouveront cette justice dont ils ont soif, mais

(1) *Liturgie de l'eau bénite.* — EZECH., XLVII, 1-2. — (2) Ps. XLV, 5. — (3) Ps. XXVI, 4.

dans les jugements de Dieu, car ces jugements sont dictés par l'amour.

« *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux*, car ils obtiendront miséricorde ; » celui qui pour Dieu se dépense au service de son frère et lui donne son cœur et son amour, celui-là recevra en récompense l'amour béatifiant qui brûle au cœur du Père céleste.

O admirable échange ! Je donne à Dieu dans la personne du pauvre la sueur de mon front, une larme de mes yeux, une goutte de mon sang, et Dieu me donne l'abondance de sa divinité (1).

« *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Il fallait que le Christ souffrit, disait Jésus aux disciples d'Emmaüs (2), et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. C'est la loi nouvelle du royaume fondé sur l'Évangile.

Mais que sont ces persécutions en comparaison de la gloire qu'elles nous assurent pour l'éternité ? *Non sunt condignæ passionēs ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (3).

Et il ne s'agit pas seulement de l'éternité et de l'espérance des biens futurs. Déjà nous sommes entrés en jouissance de ces biens, car nous en avons reçu les arrhes, votre Esprit d'amour, ô Jésus, qui est justice, paix et joie, *justitia et pax et gaudium in Spiritu Sancto* (4). Et cette paix et cette joie, comme disait saint Paul, dépassent tout sentiment, *quæ exsuperat omnem sensum* (5).

Cette joie, elle remplissait les apôtres, au sortir du Sanhédrin, où ils avaient été battus de verges. *Ibant apostoli gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (6).

C'est elle qui consolait les premiers chrétiens, quand, à cause

(1) *O admirabile commercium, Creator generis humani, animatum corpus sumens, de Virgine nasci dignatus est, et procedens homo sine semine largitus est suam deitatem.* Marie donna au Verbe de Dieu une goutte de son sang ; et le Verbe, en retour, donna au monde les richesses de sa divinité.

(2) Luc., xxiv, 46. — (3) Rom., viii, 18. — (4) Rom., xiv, 17. — (5) Philip., iv, 7. — (6) Act., v, 41.

de leur foi au Christ, ils se virent dépouillés de leurs biens. *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* (1). Le monde leur enlevait la richesse qui passe ; mais ils trouvaient au dedans de leur cœur une richesse impérissable et inviolable, *meliozem et manentem substantiam* (2), votre amour, ô Christ, qui réjouit et rassasie les âmes saintes, sans mesure, *Satiavit animam inanem et animam esurientem satiavit bonis* (3), votre amour, ô Christ, qui s'irradie dans les âmes en joie inaltérable.

N'est-ce pas de cet amour, fruit du sacrifice et des larmes, dont vous parliez en parabole (4) : « Une mère, quand elle enfante, est dans la tristesse, car son heure est venue. Mais quand elle a enfanté un fils, elle est dans la joie, parce qu'il est né un homme dans le monde. Vous donc aussi, en ce moment, vous êtes dans la tristesse, mais je vous reverrai bientôt, et votre cœur sera dans la joie, et cette joie, personne ne vous l'enlèvera ! »

Il avait dit, peu auparavant (5) : « Gardez mon commandement et vous demeurerez dans mon amour... et ma joie sera en vous et votre joie sera complète ! »

Cette joie intérieure, fruit de l'amour, *fructus autem Spiritus est pax, gaudium* (6), est le don évangélique par excellence, il surpasse tous les autres dons et il est offert, sans argent, *venite et emite absque argento vinum et lac* (7).

Le don des miracles, si merveilleux qu'il soit, n'est rien en comparaison de l'amour.

Allez, disait Jésus aux apôtres, comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, guérissez les malades, chassez les démons, ressuscitez les morts et annoncez partout la bonne nouvelle. « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. »

C'est sa puissance divine qu'il leur communiquait.

Et les apôtres allaient, ils guérissaient les malades, chassaient les démons, prêchaient l'Évangile, étaient reçus partout avec

(1) *Hebr.*, x, 34. — (2) *Hebr.*, x, 34. — (3) *Ps.* CVI, 9. — (4) *JOANN.*, XVI, 22. — (5) *JOANN.*, XV, 10-11. — (6) *Galat.*, v, 22. — (7) *ISAÏE*, LV, 1.

honneur. Émerveillés, ils revenaient vers le Maître et lui disaient : « Même les démons nous obéissent en votre nom. »

Mais Jésus de leur dire : « Oui, je vous ai donné puissance sur les serpents et les scorpions. Aucun ennemi ne prévaudra contre vous.

« Cependant en cela ne vous réjouissez pas, mais réjouissez-vous de ce que vos noms soient écrits dans le ciel (1). »

Cette inscription, dont parle ici Jésus, c'est le titre d'enfant de Dieu, qui ouvre aux âmes les trésors de l'amour divin. Participer à la puissance de Dieu, ce n'est rien ! participer à son amour, c'est tout pour le cœur de l'homme, car c'est la vie.

Aussi, après avoir dit cette parole, Jésus, continue l'Évangile (2), entra dans le ravissement, *exultavit Spiritu Sancto*, et il dit :

« Je le confesse devant vous, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et vous les avez révélées aux petits. Il en est ainsi, parce que ainsi il a plu devant vous.

« Toutes choses m'ont été livrées par mon Père ; et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler.

« Et il se tourna vers ses disciples et il leur dit « Bienheureux les yeux qui ont vu ce que vous voyez. Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez, et ils ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. »

Cette vision après laquelle les rois et les prophètes avaient soupiré vainement, c'est la vision du Père ; cette parole qu'ils avaient désiré d'entendre, c'est la parole du Père. Voir le Père, entendre le Père, cela suffit pour être heureux. « Seigneur, disait Philippe, montrez-nous le Père et cela nous suffit (3). » Parole apaisante ! vision béatifiante ! car c'est la parole, la vision

(1) LUC., x, 19-20. — (2) LUC., x, 21-24. — (3) JOANN., XIV, 8.

de l'amour, que le Christ est venu révéler au monde et manifester à nos cœurs. C'est pour cela qu'après les paroles extatiques que nous venons d'entendre, l'Évangile ajoute aussitôt :

« Et voici qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter et lui dit : Que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?

« Et Jésus lui dit : Dans la loi qu'est-il écrit ? Qu'y lisez-vous ?

« Le docteur lui répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même.

« Alors Jésus lui dit : Vous avez bien répondu. Faites cela et vous vivrez (1). »

« Faites cela et vous vivrez. » Oui, il suffit d'aimer Dieu et son prochain pour avoir la vie, car la vie est dans cet amour. Mais cet amour, digne de Dieu, ne se trouve qu'en vous, ô Christ, et ceux-là seuls le possèdent qui viennent le chercher en vous et communier à votre cœur.

Le docteur de la loi ne le comprit point. Il passa son chemin. Et il ne trouva point le véritable amour de Dieu et du prochain, en qui se trouve la vie éternelle.

Mais moi, qui crois en vous, Seigneur, je ne veux point passer mon chemin. Puisque j'ai trouvé l'amour qui donne la vie éternelle, je veux m'établir dans cet amour et y fixer ma demeure. *Manete in dilectione mea* (2), vous-même m'y invitez. En m'ouvrant votre cœur par la lance du soldat, vous m'en avez ouvert l'entrée. Et plus jamais cette entrée ne se refermera. Puisque votre cœur était déjà mort, quand il reçut sa blessure, cette blessure est inguérissable. C'est donc vous qui l'avez voulue inguérissable, pour nous apprendre que votre cœur nous serait toujours ouvert.

Mais ce cœur, que nous ouvre la lance, n'est déjà plus un cœur de chair, puisque la vie de l'homme s'en est retirée ; c'est le cœur d'un Dieu, car il garde son union indissoluble avec la divinité.

(1) LUC., X, 25-28. — (2) JOANN., XV, 9.



L'amour que je viens puiser dans ce cœur est donc bien l'amour divin et lui seul, sans mélange.

De ce cœur, où réside, dans sa plénitude, l'Esprit de Dieu, de ce cœur s'échappe l'eau et le sang. *Et continuo exivit sanguis et aqua.*

Le sang et l'eau qui sortent de votre cœur inanimé, ô Jésus, n'auraient aucune vertu s'ils n'étaient unis à l'Esprit divin qui continue d'habiter ce cœur. *Caro non prodest quidquam, Spiritus est qui vivificat* (1). C'est cet Esprit qui les féconde.

Mais qu'elle est merveilleuse, cette fécondité qui s'échappe de ce cadavre pantelant ! Oh ! que je comprends bien maintenant votre parole mystérieuse « Si le grain de froment ne tombe dans la terre et n'y meurt, il reste seul. Mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (2). »

Votre cœur est mort, et voici que, sous l'action de l'Esprit, deux fleuves s'en échappent, du sang et de l'eau. Ces deux fleuves s'en vont arroser la terre et y susciter la plus merveilleuse des moissons.

Et c'est cette fécondité même qui rend témoignage à leur vertu. Car ce qu'ils font sortir de la terre, c'est la vie éternelle pour les âmes, la vie et l'amour des enfants de Dieu.

L'esprit, le sang et l'eau rendent témoignage, dit saint Jean (3). « Et voici leur témoignage. Ils attestent la vie éternelle que Dieu nous a donnée. Et cette vie est dans son Fils.

« Qui possède le Fils possède la vie ; qui n'a pas le Fils n'a pas la vie.

« Et je vous écris ceci, afin que vous sachiez que vous avez la vie, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. »

Nous croyons au nom du Fils de Dieu, qui est Jésus, sauveur des hommes, I H S, *Jesus hominum salvator*. Et nous possédons Jésus sous deux formes palpables mais mystérieuses, son Cœur Sacré et son Sacrement d'amour. Et ces deux formes n'en font qu'une, car son Sacrement n'est que la continuation de son

(1) JOANN., VI, 64. — (2) JOANN., XII, 25. — (3) I JOANN., V, 11-13.

sacrifice d'amour ; et de ce sacrifice son cœur n'est-il pas le principe unique et total ? N'est-ce pas de lui qu'est venu tout le sang répandu par toutes les blessures et par lequel nous avons été rachetés ? N'est-ce pas de lui, enfin, que l'Esprit a fait jaillir ces deux fleuves d'eau et de sang, au bord desquels est venue se fonder la cité des Saints, la nouvelle Jérusalem ?

O Cœur sacré, Cœur de l'amour, qui s'immole en actions de grâces, Cœur eucharistique, puisque c'est de vous que la vie prend sa source, c'est en vous que je veux établir ma demeure (1). Vous serez mon asile pour le temps et pour l'éternité.

Vous êtes le creux du rocher, où la colombe aime à dresser son nid ; car elle y vit en paix, à l'abri de la tempête, à l'abri du vautour, à l'abri de la flèche qui, durant le jour, fend les airs.

Votre corps, ô Jésus, est un temple, le temple du nouveau Salomon, dont toutes les pierres font entendre un hymne d'adoration. Dans leur rage folle, les Juifs impies ont voulu le détruire ; mais, en trois jours, vous l'avez reconstruit plus beau, plus saint et plus glorieux. Car chacune de vos cicatrices, et surtout cette ouverture béante de votre cœur ne cessent d'intercéder pour nous devant le trône de Dieu, *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (2). Devant sa majesté, elles crient en gémissements inénarrables (3), et lui redisent : « Dans mon amour, ô Père, que pouvais-je vous offrir de plus que je ne vous

(1) *Cœur Eucharistique*, cette expression est assez récente ; elle nous semble traduire cependant une idée très juste. Si, en effet, le Cœur de Jésus voulut répandre tout son sang, ce fut d'abord pour expier nos péchés. Mais, si, remontant plus haut, nous demandons pourquoi Jésus voulut expier nos péchés, il nous répondra que ce fut pour faire la volonté de son Père. Et, en dernier lieu, pourquoi voulut-il faire la volonté de son Père ? Ce fut, comme tout bon fils, pour lui témoigner sa reconnaissance de la vie et des biens qu'il en avait reçus. *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam*. Que rendrai-je à mon Père pour tout ce qu'il m'a donné ? pourrait-il dire. J'accepterai ce calice (ce rôle de sauveur des hommes par mon sang), qu'il m'a préparé.

Le sacrifice du Calvaire fut donc, en dernière analyse, un sacrifice d'actions de grâces, un sacrifice eucharistique, selon le nom qu'on lui donne à la Messe. Le cœur considéré comme principe ou symbole de ce sacrifice peut, en conséquence, recevoir ce nom de Cœur Eucharistique. L'Eglise, en autorisant les confréries du Cœur Eucharistique, semble d'ailleurs l'avoir consacré.

(2) *Ad Heb.*, VII, 25. — (3) *Rom.*, VIII, 26.

aie donné d'un cœur grand et généreux, *corde magno et animo volenti* (1).

Mais votre Cœur, ce Cœur ouvert est le tabernacle et l'autel de ce temple nouveau, non fait de main d'homme, *non manufactum* (2). Ailleurs que sur cet autel que nul n'ose vous immoler des victimes, car ce n'est que dans l'amour de votre Christ, que les offrandes vous sont agréables, *in qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Christi semel* (3). Et c'est ce cœur qui distribue, dans tous les membres, le sang qu'il faut verser, l'amour qu'il faut répandre, sang et amour sans lesquels il n'y a pas de rémission des péchés, *sine sanguinis effusione non fit remissio*, ni d'entrée dans le Saint des Saints, *per proprium sanguinem introivit in Sancta* (4).

Avec l'épouse des Cantiques, je cherchais l'amour et j'interrogeais tous les gardiens de la cité. A peine avais-je dépassé les portes, tout près du mur d'enceinte, sur le Golgotha, j'ai trouvé celui que mon cœur aime. C'est là qu'il dort, en plein midi, sur l'arbre de la croix. C'est là qu'il paît ses brebis, dans ses pâturages divins (5). Avec lui, je veux écouler le reste de mes jours.

(1) *Macc.*, I, 3. — (2) *MARC.*, XIV, 58. — *Epis. ad Heb.*, IX, 21. — (3) *Hebr.*, X, 10. — (4) *Hebr.*, IX, 22 et IX, 12. — (5) *Cant.*, I, 6. *Ubi pascas, ubi cubes in meridie.*

---



## DEUXIÈME PARTIE

---

### L'HISTOIRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

#### I. — Les Origines.

D'après ce que nous avons exposé, dans la première partie, nous pouvons dire que l'objet formel de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est le mystère de l'amour divin, se révélant et se communiquant au monde par le Verbe, Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, crucifié sur le Calvaire.

Ce mystère de l'amour divin dans le Christ, à la vérité, est l'objet de tout le culte chrétien. Depuis la prédication de l'Évangile, l'homme docile à l'appel de la foi ne doit plus chercher, en effet, d'autre voie pour s'approcher de Dieu que le Christ dans son sacrifice. *In ipso, per ipsum et cum ipso*, lit-on au Canon de la messe, en lui, par lui et avec lui est tout honneur et gloire pour Dieu, tout salut et toute espérance pour l'homme.

C'est ce qu'affirmait Jésus lui-même, lorsqu'il invitait ses apôtres à prier désormais en son nom : « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous sera accordé. » C'est au nom de Jésus que les apôtres prêchaient et faisaient leurs miracles. Et saint Paul ne cessait de protester : « qu'il n'y avait pas d'autre nom au Ciel ni sur la terre en qui nous puissions espérer le salut. »

Le culte de l'amour divin, de par l'Évangile même, s'est donc trouvé rattaché indissolublement, dès l'origine, à la personne même du Christ. Et le signe de cette personne, sa manifestation sensible, a été son nom sacré, le nom de Jésus. C'est pour cela que les chrétiens ont accoutumé, dès le commencement, et ont continué, à travers les siècles, de placer toutes leurs prières et

leurs actions, même les plus vulgaires, sous la protection de ce saint Nom.

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou fassiez quelque autre chose, disait saint Paul, faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Cependant, si le culte chrétien a toujours gardé, à travers les âges, le même objet direct et précis : l'amour de Dieu dans le Christ Jésus, les symboles, sous lesquels l'Église l'a présenté aux yeux et à la dévotion des fidèles, ont varié à travers les siècles (1).

Les mentalités changent, en effet, avec les époques, et il devient nécessaire d'adapter les formes extérieures, les symboles du culte aux divers états de l'âme humaine.

Notre-Seigneur, en annonçant aux apôtres les luttes qu'ils auraient à supporter dans la suite des temps, jusqu'à la fin du monde, insiste sur ce fait que la charité ira en s'affaiblissant. « *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* Et parce que l'iniquité sera débordante, la charité de beaucoup ira en se refroidissant (2). »

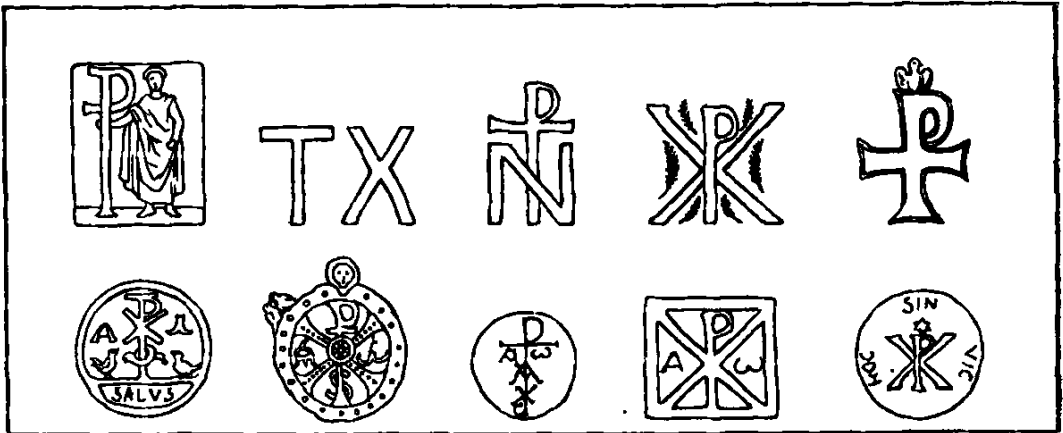
Comment combattre ce refroidissement constant de la charité ?

L'histoire de l'Église nous apprend qu'à toutes les époques, où ce refroidissement a été plus considérable, Dieu a toujours suscité une nouvelle forme, un nouveau symbole de la dévotion envers le mystère de son amour. Et cette forme, ce symbole a toujours revêtu une expression plus touchante, plus vivante, plus parlante au cœur et aux yeux. On sent, conformément à la prophétie évangélique, que l'indifférence, la froideur vont en

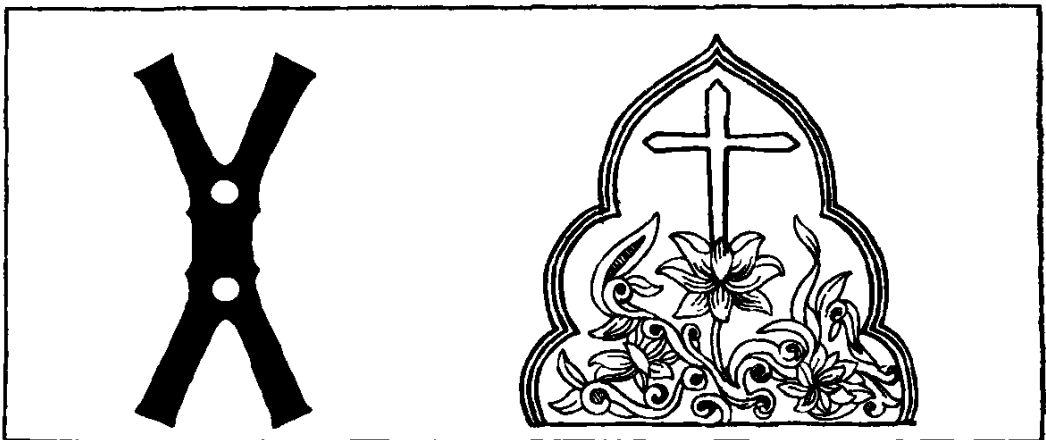
(1) Nous prenons ici le mot symbole dans un sens large. Le sens strict de ce mot désigne une image quelconque qui rappelle un objet absent, ou encore un signe arbitraire de reconnaissance entre initiés. Dans les symboles du culte chrétien que nous allons étudier, les images choisies par la piété chrétienne, pour rappeler le mystère de l'amour de Dieu dans le Christ, ne seront pas, le plus souvent, choisies arbitrairement ; mais elles seront constituées soit par des objets qui ont servi positivement au Christ, comme moyen de nous témoigner son amour, tels les instruments de la Passion, soit par les plaies mêmes de son corps, qui sont une expression plus vivante encore de ce même amour, etc. Le symbole tendra à se rapprocher de plus en plus de la réalité et à nous en offrir comme un résumé, un raccourci.

(2) MATH., XXIV, 4-15.

## Les Premiers Symboles de la Foi Chrétienne



LES DIVERS SYMBOLES DE LA FOI CHRÉTIENNE AUX PREMIERS SIÈCLES  
(INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES)



CROIX TROUVÉES EN CHINE

1<sup>o</sup> Croix de Saint-André en fer, découverte au Kiang-Si, portant le nom de l'empereur Soun-Ou qui régnait vers l'an 230.

2<sup>o</sup> Croix de Tsuen-Tscheou-Fou, vers 600-625.



grandissant. Pour la vaincre, Dieu est obligé de faire appel à des expressions plus énergiques et plus palpables de son amour.

Les symboles dont l'Église se servit, durant les trois premiers siècles, pour exprimer le mystère de la croix et de l'amour divin dans le sacrifice, nous paraissent froids et vides aujourd'hui. Ils s'adressent plus à l'intelligence qu'aux sens et au cœur. Ce sont des combinaisons de lettres et de signes, où le nom du Christ domine avec un emblème qui rappelle la croix plutôt qu'il ne la représente.

Parmi ces emblèmes le X P, les deux premières lettres du mot grec Χριστός, *Christus*, se voient le plus fréquemment. Elles sont souvent déterminées par la première et la dernière lettre de l'alphabet grec, α et ω, qui indiquent que ces lettres X P désignent bien le Christ des Ecritures, le principe et la fin, *principium et finis*, de tout le culte, de toute la foi, de toute la religion.

Les symboles les plus imagés, mais moins anciens peut-être, représentent le Christ portant sa croix ou sous la figure du bon Pasteur. La croix *seule* est figurée de bonne heure sous la forme du T, le *tau* grec, que Tertullien appelait le symbole du Seigneur. τοῦ κυριακοῦ σημειοῦ τυπόν.

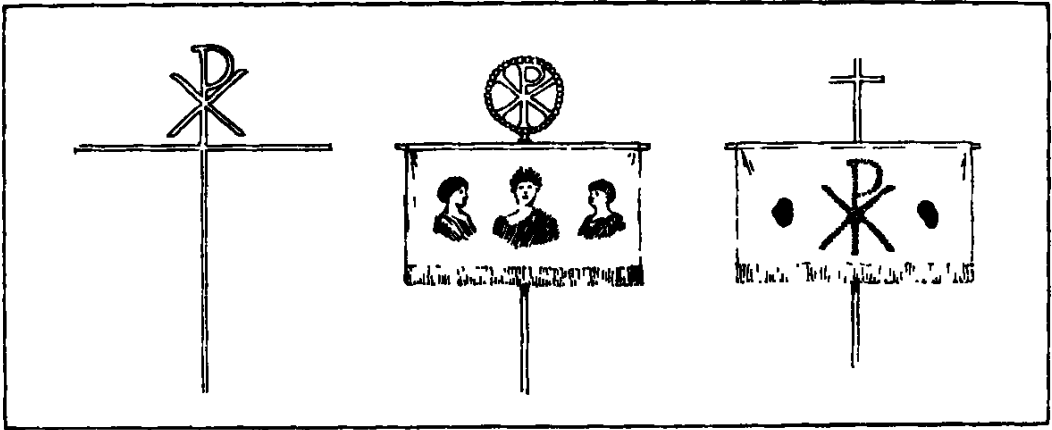
Un autre signe, le *poisson*, joua aussi un grand rôle. Il était surtout un symbole mnémonique destiné à rappeler à la mémoire la formule même qui contient les éléments essentiels de notre foi. Le nom grec du poisson, en effet, ιχθυσ, a le privilège d'être formé des premières lettres des cinq paroles qui expriment dans la même langue cette formule Ἰησοῦς Χριστὸς υἱὸς Θεοῦ σωτήρ, *Jesus Christus filius Dei salvator*, Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauveur.

Le triomphe du christianisme amena un autre symbole, dont la diffusion semble avoir été causée surtout par le labarum de Constantin.

On se souvient, en effet, du miracle de la croix apparaissant, dans le ciel, aux yeux de Constantin et de son armée, avec ces



## Le Labarum de Constantin (313)



Voici, d'après Eusèbe (*Vit.*, II, 7-9), la description du Labarum :

« Le Labarum était une haste allongée recouverte d'or et munie d'une antenne transversale, à l'instar de la croix. Au sommet de la haste, était fixée une couronne d'or et de pierreries, au centre de laquelle était le monogramme du Christ, notre Sauveur, c'est-à-dire les deux premières lettres grecques du nom du Christ, le X et le P réunis en un seul chiffre. L'empereur porta toujours ce monogramme divin gravé sur son casque.

« A l'antenne, obliquement traversée par la haste, était appendu, en guise de voile, un tissu d'étoffe de pourpre enrichie de pierres précieuses artistement combinées entre elles et qui éblouissaient les yeux par leur éclat. Tel était le sacré symbole dont le héros se servit toujours depuis comme d'un signe protecteur et divin contre ses ennemis. Il faisait porter devant ses légions un étendard dessiné sur ce modèle. »

Nous ne croyons pas que le premier Labarum ait porté ce voile, qui cache la forme de la croix. Nous l'avons donc montré d'abord sans voile.

Le Labarum de Jovien (363-364), est une haste terminée par la croix latine au lieu d'une pointe, l'étoffe porte le monogramme.

Une médaille de Crispus, fils de Constantin (317-326), représente le Christ en majesté d'une main bénissant et de l'autre tenant une croix latine.

mots : « Dans ce signe tu vaincras, *in hoc signo vinces*, » et de la grande victoire qui donna la paix à l'Église. Le signe de la croix devint, dès lors, le signe du chrétien, l'affirmation officielle de sa foi. Chaque fidèle prit l'habitude de former, sur lui-même et sur les objets, ce même signe de la croix. Il entendait témoigner ainsi sa foi au mystère de la Rédemption et produire un acte d'adoration en l'honneur de la sainte Trinité et en l'honneur du Christ s'immolant pour notre salut.

Tout le moyen âge adora la Croix et, dans ses hymnes, en célébra le mystère d'amour.

### SAINT FRANÇOIS ET LE CRUCIFIX

Le labarum était une croix toute nue et ne racontait peut-être pas assez vivement le mystère qu'elle signifiait (1). La piété chrétienne ne tarda donc pas à y représenter la divine Victime attachée par les clous, et l'on eut le crucifix.

D'après le *Dictionnaire biblique* (2), « les deux plus anciens monuments chrétiens sur lesquels on voit Jésus-Christ attaché à la croix sont du v<sup>e</sup> siècle. »

L'un est une sculpture sur bois des portes de Sainte-Sabine, à Rome, et l'autre, un ivoire conservé au British Museum, à Londres.

Mais ces crucifix semblent être plutôt une illustration de l'Évangile qu'une image destinée au culte. Ce culte s'affirma plus positivement durant le haut moyen âge, sans parvenir toutefois à s'implanter partout.

Quand arriva le xiii<sup>e</sup> siècle, cette image du crucifix, si parlante qu'elle fût, n'était plus guère comprise de la multitude des âmes. François d'Assise lui-même était passé bien souvent, avec piété certes, mais sans grande émotion, devant le crucifix de Saint-Damien. C'est alors, on le sait, qu'il entendit le cri de dou-

(1) Les Croix les plus anciennes, pour la plupart, celles trouvées en Chine, par exemple, et remontant aux premiers siècles, sont comme le *labarum* et n'ont pas de Christ. (Voir *Le Crucifix*, par le P. HOPPENOT, ch. VI.)

(2) Art. CROIX.

leur poussé par la sainte Victime : « François, répare mon église, car, tu vois, elle tombe en ruines. »

François comprit bientôt de quelle église il s'agissait, l'Eglise des âmes, chargée de publier, d'adorer et de revivre l'amour d'un Dieu immolé sur la croix. Cette Eglise oubliait l'amour de son chef et roi.

François aussitôt se sentit rempli de douleur, à la pensée d'une telle ruine de la foi et d'une telle ingratitude. Et on le vit s'en aller, à travers les bois et la campagne, pleurant, se lamentant et criant : « L'amour, l'amour n'est pas aimé ! »

Toute sa vie fut occupée à méditer sur l'amour du Christ en croix, à contempler d'un regard de plus en plus amoureux la divine victime, jusqu'au jour où il finit, en quelque sorte, par se transformer en elle et s'identifier avec elle, dans la scène si touchante de la stigmatisation.

Dans sa dévotion au Crucifix, le regard de François semble s'être porté à la fois sur toutes les blessures, par lesquelles Jésus voulut nous traduire son amour. Si, en effet, elles s'imprimèrent toutes en même temps sur sa chair, c'est qu'il les avait toutes, en même temps, adorées dans son âme et dans son cœur. Sa dévotion, faite de simplicité et divinement équilibrée, contemplait le divin Crucifié, tel qu'il a voulu se présenter à nos yeux. Pour vaincre l'incrédulité des apôtres, Jésus ne leur avait-il pas présenté toutes ses plaies, sans exception ? « *Videte manus meas et pedes* (1), Voyez mes mains et mes pieds » ; et à Thomas : « Mets ton doigt dans la plaie de mes mains et ta main dans la plaie de mon côté (2). » Où Jésus n'avait établi aucune préférence exclusive, saint François n'en devait pas établir lui-même. Nous croyons cependant qu'il accorda une attention spéciale à la plaie du côté, parce que de fait, dans le drame de la Passion, elle a une importance particulière. La pratique adoptée par sainte Claire, sa fille privilégiée, que nous rapporterons plus loin, nous autorise à penser qu'il en fut ainsi.

(1) LUC., XXIV, 39. — (2) JOANN., XX, 27.

Dans une hymne pour la fête de saint François, Celano pose à notre saint cette question : Pourquoi as-tu été attaché à la croix ?

*Dicas nobis, Francisce,  
Cur affixus sis in cruce? (1)*

Et François répond : Parce que j'ai renoncé au monde, parce que j'ai suivi la croix, parce que j'ai porté la vie du Christ. Alors l'amour de Jésus s'est emparé de mon âme, sa douceur a rempli tout mon cœur et grandi ses désirs. Mon âme m'a emporté vers les hauteurs et j'ai vu, dans ma ferveur, Jésus sous l'apparence d'un séraphin... A ce spectacle, pressé par l'amour, je me suis senti, par la douleur, fixé à la croix, transformé dans mon âme et changé en mon Bien-Aimé.

Se sentir transformé en Jésus par l'amour puisé dans la contemplation de la Croix, voilà tout François. Un miroir sans tache, quand il est exposé aux rayons brûlants du soleil, devient lui-même un soleil ardent, ainsi était l'âme toute pure de François sous les rayons de l'amour divin qui sortaient de la croix. Vers ce soleil d'amour, le cœur de François était toujours ouvert ; il devenait un autre Christ. Et parce que la bouche parle de l'abondance du cœur, François ne cessait de parler de son Jésus.

Le frère Sylvestre, dans son sommeil, vit sortir de la bouche de François une croix d'or qui atteignait les cieux et embrassait la terre. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que la grande voix de François devait faire retentir par le monde entier l'amour de Jésus crucifié ?

« La bouche parle de l'abondance du cœur, écrit Celano, en parlant de François (2) ! Et la source de son amour, puisé dans la contemplation, après avoir rempli toutes ses entrailles, s'échappait avec force au dehors. Tout était pour lui occasion de s'occuper de Jésus. Partout il portait Jésus avec lui : Jésus dans son cœur, Jésus dans sa bouche, Jésus dans ses oreilles, Jésus dans ses yeux, Jésus dans ses mains, Jésus dans tous ses

(1) CELANO, édition Édouard d'Alençon, p. 449.

(2) CELANO, *S. Francisci vita*, p. 121.

## Saint François et le Crucifix

---



« L'amour, l'amour n'est pas aimé ! »



membres... Que de fois le long du chemin, en méditant et en chantant Jésus, il oubliait les fatigues du chemin et invitait tous les éléments à louer Jésus avec lui.

« C'est parce que toujours, dans son cœur, avec un amour merveilleux, il portait et conservait Jésus et Jésus crucifié, qu'il mérita, par un privilège unique, la très grande gloire d'être marqué du sceau de ce doux Sauveur, que dans son extase il contemplait dans une gloire inénarrable et incompréhensible, assis à la droite de son Père, avec lequel il règne, triomphe et commande dans l'unité du Saint-Esprit. Amen. »

Le rôle de François d'Assise fut de remettre en évidence, aux yeux du monde, le mystère de l'amour divin dans le sacrifice du Calvaire. Et le moyen qu'il employa fut d'attirer les regards vers le Crucifix (1), c'est-à-dire vers l'image de l'Homme-Dieu, attaché sur la croix et frappé des cinq plaies mortelles, avec une attention spéciale, sur la plaie du cœur.

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion créée par saint François, le culte du Crucifix se répandit partout. Il devint et il est resté le principal symbole de la foi et de la piété chrétienne.

En même temps, cette attention spéciale qu'il accorda toujours à la plaie du cœur ira en se fortifiant et elle deviendra bientôt une dévotion particulière, la dévotion au Sacré-Cœur.

(1) Dans le Crucifix, François contemplait, avant tout, l'amour de Dieu se donnant à l'homme. Qu'on lise sa prière de prédilection, et l'on s'en rendra compte facilement :

« Seigneur, je vous en prie, que l'ardeur embrasée et délicieuse de votre amour détache mon âme de toutes les choses qui sont sous le ciel, afin que je meure par amour de votre amour, ô vous qui, par amour de mon amour, avez daigné mourir. »

Le cœur étant le symbole naturel de l'amour, il était tout naturel que les regards de François se fixassent de préférence sur la plaie du cœur.

---

## II. — Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup> ou le Sacré-Cœur dans la famille Franciscaine.

Saint François, nous l'avons dit, à cause de la puissance de son amour, mérita de porter dans son cœur, dans son âme, dans tous ses membres, tout le mystère de la vie et de la mort de Jésus. Et, s'il fixa son regard et sa demeure, d'une façon plus spéciale et quasi habituelle, sur la sainte montagne du Calvaire, il n'oublia pourtant aucune des scènes si touchantes, par lesquelles le Fils de Dieu, depuis la Crèche jusqu'au Golgotha, voulut nous donner un témoignage spécial de son amour.

Les disciples du Stigmatisé, les franciscains des trois Ordres, suivirent l'exemple de leur Père. Néanmoins, ne pouvant étendre autant leur regard, ils se fixèrent plus exclusivement dans la contemplation de la Croix et des Cinq Plaies ; et, de suite, ils accordèrent une place à part, privilégiée, à la plaie du côté et du cœur.

Ce caractère spécial de la piété franciscaine éclate, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, de la façon la plus manifeste. Nous ne citerons que quatre ou cinq noms. Mais ils suffiront pour nous renseigner sur l'esprit de cette dévotion, car, de l'aveu de tous, ils représentent l'expression la plus fidèle et la plus authentique de la piété franciscaine. Nous voulons citer saint Antoine, saint Bonaventure, Ubertain de Casale, pour le premier Ordre, sainte Claire, pour l'Ordre des Pauvres Dames, et sainte Marguerite de Cortone, pour le Tiers-Ordre.

Nous verrons ces grands saints enseigner et pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur, à peu près de la même manière qu'on le fait depuis les trois derniers siècles. L'intervention de l'Église, depuis trois cents ans, s'est bornée à consacrer, par des décisions officielles et des fêtes liturgiques universelles, ce que les Franciscains pratiquaient à titre individuel ou en des manifestations intimes.

Conformément à la doctrine exposée plus haut, cette dévotion s'exercera, sous deux formes distinctes. Tantôt elle vénérera, sous le signe symbolique de ce cœur, l'amour de Jésus pour les hommes, qui s'est surtout manifesté dans la passion et qui appelle, de notre part, compassion, reconnaissance et réparation ; tantôt elle adorera l'amour de ce même Jésus pour Dieu son Père, amour qui le pousse à s'immoler pour sa gloire, et qui nous invite à nous associer à son sacrifice et à son immolation, par ce qu'on appelle « la vie d'union ».

Ces deux actes, du reste, ne sont point indépendants l'un de l'autre : le premier appelle le second et en est la préparation et ce n'est que dans ce deuxième acte, c'est-à-dire dans l'union du cœur de l'homme avec le cœur de Jésus, pour vivre le même amour et la même immolation, que s'achève et s'épanouit la véritable dévotion au divin Cœur (1).

Plusieurs écrivains modernes, entre autres le P. Bainvel, dans son article sur le *Sacré Cœur* dans le *Dictionnaire de théologie catholique* et dans son livre *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, et beaucoup de ceux qui gravitent autour de la Bienheureuse Marguerite-Marie, ne nous semblent pas avoir suffisamment bien saisi cet objet véritable de la dévotion au Sacré-Cœur. Ils ont été hypnotisés par cette parole si touchante de Jésus à la Bienheureuse : « Voilà le Cœur qui a tant aimé les hommes et qui n'en reçoit que des ingratitude ! » Et ils ont placé l'objet premier de cette dévotion dans le *mutuel amour de Jésus pour les hommes et des hommes pour Jésus*. Ils ont à peine mentionné l'amour de Jésus pour son Père et l'amour du Père pour son Fils. Bien plus, ils semblent à peine avoir soupçonné que cette vie d'union dans l'amour fût la fin principale dans la dévotion au

(1) L'amour de Jésus pour l'homme, si manifeste partout dans l'Évangile et ailleurs, joue le rôle d'appât, pour nous faire entrer dans son amour d'immolation à la volonté de son Père. C'est cet amour qui est d'abord mis en avant, pour nous attirer vers Jésus. Mais, une fois qu'il a mordu à cet appât, le petit poisson est aussitôt attiré vers l'amour d'immolation à la volonté de Dieu, le Père, qui est l'objet principal de la dévotion, *primum in intentione, ultimum in executione*.



Sacré-Cœur. Au lieu de la mettre en relief et au premier plan, rarement ils y font allusion.

« L'amour que nous honorons dans ce culte, écrit le Père Bainvel (1), c'est l'amour de Jésus pour les hommes, l'amour qui demande une réciprocité d'amour : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, » disait Jésus à la Bienheureuse Marguerite-Marie... » Et il ajoute : « L'amour de Jésus pour les hommes ne va pas sans son amour pour son Père, il en est tout pénétré, il y prend sa source, il y a son motif... L'amour de Jésus pour les hommes fut un amour surnaturel, un amour réglé, et donc tout *informé* par son amour pour son Père. » Mais cet amour pour son Père n'est pas, aux yeux du docte Jésuite, *l'objet direct et immédiat* de notre dévotion : « Nous avons dit, continue-t-il, que tous les textes entendent l'amour du Sacré-Cœur comme son amour pour les hommes (2)... En tant qu'emblème d'amour, c'est son amour pour nous que Jésus nous découvre en nous découvrant son Cœur ; mais en nous découvrant ce Cœur adorable, il nous le montre dans toute sa réalité, comme idéal de notre vie non moins que comme objet de notre amour (3). »

En un mot, aux yeux du P. Bainvel, l'amour de Jésus pour les hommes est *l'objet direct et immédiat* de la dévotion au Sacré-Cœur ; l'amour de Jésus pour son Père n'est l'objet de cette dévotion que *par extension*.

A la vérité, pour justifier sa thèse, le P. Bainvel se trouve un peu gêné par des textes embarrassants, qu'il cite, du reste, loyalement. Il y a, en particulier, la *Réplique aux Exceptions* du promoteur de la foi, texte officiel au premier chef :

« Il faut considérer dans cette dévotion, dit ce texte, le Cœur de Jésus :

« 1<sup>o</sup> Comme ne faisant qu'un (à cause de l'union étroite) avec son âme et sa divine personne ;

« 2<sup>o</sup> Comme le symbole ou le siège naturel de toutes les vertus et de tous les sentiments intérieurs du Christ, et en premier lieu

(1) *Loc. cit.*, p. 126. — (2) *Loc. cit.*, p. 128. — (3) *Loc. cit.*, p. 129.

de l'immense amour qu'il a eu pour son Père et pour les hommes, *imprimisque amoris illius immensi quo Patrem et homines persecutus est.* »

Ce texte place donc l'amour du Cœur de Jésus pour son Père sur le même plan que son amour pour les hommes, et même il le nomme d'abord.

Le P. de la Colombière l'avait compris de la sorte : « Les principales vertus qu'on prétend honorer dans le Cœur de Jésus, déclare-t-il, sont premièrement un amour très ardent de Dieu, son Père (1). »

Malgré ces déclarations officielles si nettes, le P. Bainvel persiste à placer au second plan, comme objet de la dévotion au Sacré-Cœur, l'amour de Jésus pour Dieu, son Père.

Cette inadvertance a eu la fâcheuse conséquence de lui rendre peu intelligible la dévotion franciscaine au Sacré-Cœur.

« Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, le culte se propage, écrit-il (2) ; on ne voit pas qu'il se développe en lui-même. Le plus souvent il se rattache à la plaie du cœur ; çà et là il va au cœur indépendamment de la plaie, le cœur étant regardé comme organe de vie affective et symbole d'amour. Les faveurs faites aux privilégiés sont : d'être admis à coller ses lèvres sur la plaie du côté, pour y puiser l'amour et les richesses du cœur ; de pénétrer dans ce cœur pour s'y reposer comme dans une oasis, pour s'y promener comme dans un beau jardin ; pour s'y plonger comme dans une fournaise d'amour et de pureté ; d'être embrasé d'une étincelle partie de ce cœur, d'échanger son cœur contre celui de Jésus et de ne vivre, en quelque sorte, que par le cœur divin ; de se sentir uni à lui pour louer Dieu, ou de pouvoir l'offrir au Père céleste comme notre bien propre ; d'y trouver un asile assuré contre les assauts des démons, un refuge contre la colère même de Dieu. »

C'est un résumé parfait de la dévotion au Sacré-Cœur, telle

(1) Cf. P. BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 96 et 128.

(2) *Loc. cit.*, p. 204-205.

qu'elle fut pratiquée depuis le XIII<sup>e</sup> siècle et telle qu'elle l'a été depuis lors par tous les saints. Elle honore au premier plan l'amour de Jésus pour son Père ; et elle s'alimente du désir de vivre en union avec cet amour. Et cependant le P. Bainvel n'aperçoit dans cette dévotion que le mutuel amour de Jésus et de la créature : « Le symbolisme, on le voit, continue-t-il, occupe une grande place dans ces faveurs et visions ; il va toujours à montrer combien Jésus nous a aimés, combien il est nôtre, comment nous pouvons et devons l'aimer de retour. »

Non, le symbolisme et le reste tendent, ici et partout, à nous faire comprendre que notre cœur doit s'unir avec le Cœur de Jésus, de façon à n'avoir qu'un amour avec lui, l'amour qui s'immole pour Dieu d'abord, pour les hommes ensuite. Et si cet amour s'immole pour les hommes, c'est parce que Dieu, le Père, a voulu qu'ainsi Jésus aimât les hommes et qu'ainsi il veut que nous les aimions avec Jésus : *in ipso, per ipsum et cum ipso*, répète la liturgie de la messe, après saint Paul.

Que nos lecteurs aient soin de se bien pénétrer de l'exposé doctrinal que nous venons de tracer sous leurs yeux. Il leur donnera la clef nécessaire pour entrer dans l'intelligence complète des nombreuses citations qui vont suivre.

---

### SAINT ANTOINE DE PADOUE (1195-1231)

Saint Antoine de Padoue fut le disciple privilégié de saint François ; et, parmi les interprètes de son esprit, il fut le plus fidèle. Or, dans ses écrits et ses sermons, on le trouve tout appliqué à orienter les âmes vers le Cœur de Jésus.

Une tradition rapportée par le P. Blondelet dans la *Vie de Saint Antoine* (1), raconte que le secret de la dévotion au Sacré-Cœur fut révélé à ce grand thaumaturge franciscain par la

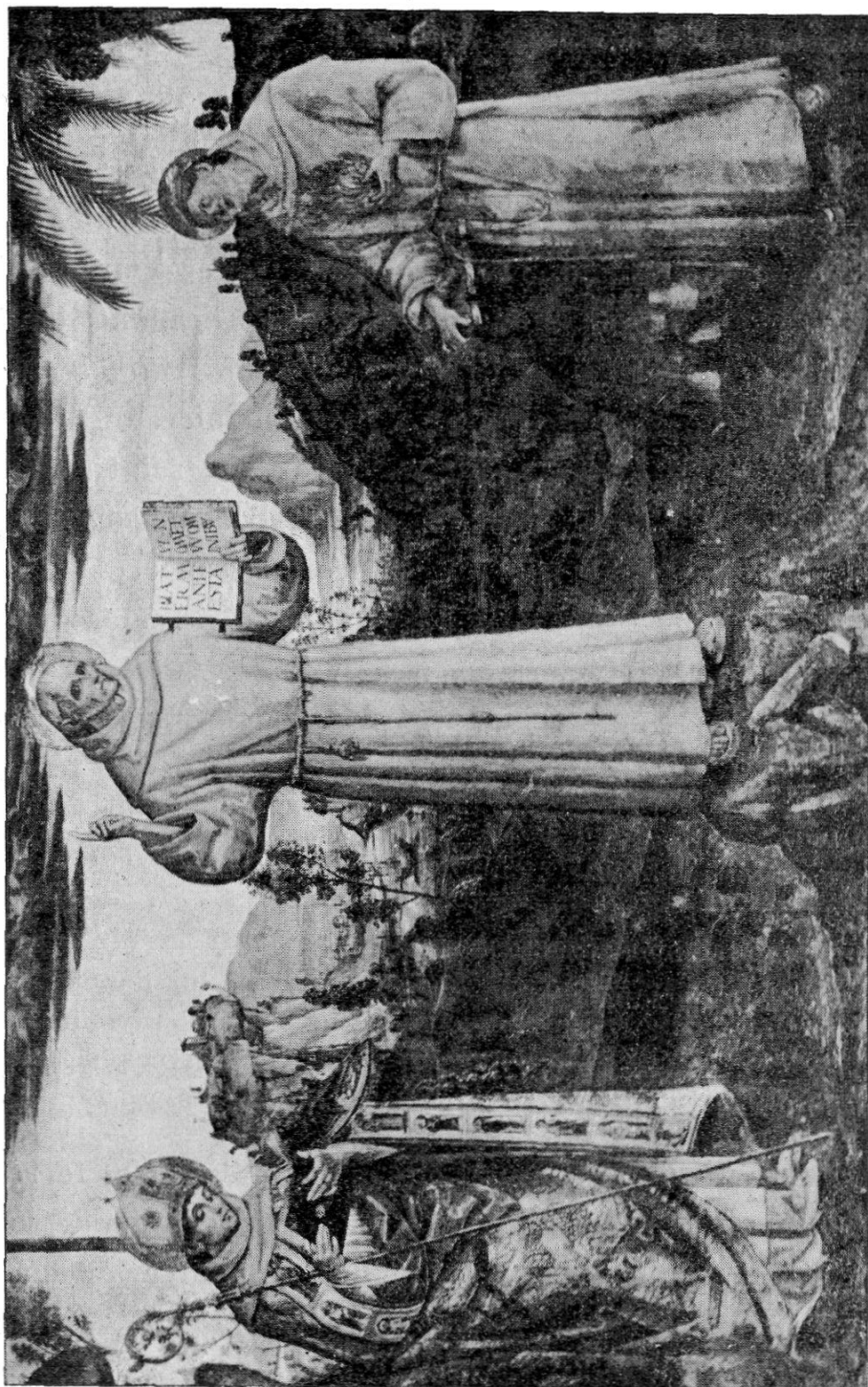
(1) Cf. Le P. HENRI DE GRÈZES : *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 46 et suiv.

Sainte Vierge elle-même. Il était dans l'austère solitude de Montepaolo, lorsque cette bonne Mère lui montra un cœur couronné, sur lequel était fortement empreinte l'image du Sauveur crucifié. Tout autour s'enroulait la corde franciscaine. Et Marie lui dit que c'était là le cœur de son Fils et qu'il trouverait en lui le principe de toute ferveur et de toute inspiration.

Est-ce un souvenir de cette vision qu'ont voulu rappeler certaines images de notre saint ou simplement donner un témoignage de son amour pour le Sacré-Cœur ? Elles le représentent, en effet, tenant à la main un cœur enflammé. Et Wadding, qui écrivait au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, affirme « avoir vu un grand nombre d'images très anciennes sur lesquelles saint Antoine est représenté tenant devant sa poitrine un livre surmonté d'un cœur enflammé ». Aujourd'hui au lieu d'un cœur sur le livre on place l'Enfant Jésus. Mais on le reconnaîtra facilement, ce sont là deux formes de la même tradition : le cœur de Jésus, pour saint Antoine, révélait le Christ tout entier mieux que son corps. Celui-ci, comme il va nous le dire, ne présentait à ses adorateurs que l'autel d'airain ; son cœur, au contraire, leur découvrait l'autel d'or du tabernacle.

Aussi dans les visions de la Bienheureuse Marguerite-Marie, saint Antoine, après saint François, joue-t-il un rôle important.

« Un jour de la fête de saint Antoine, nous dit-elle, étant en oraison, je vis l'âme de ce bienheureux portée par les anges aux pieds du Christ. Notre-Seigneur ouvrait toute grande la plaie de son Cœur ; et ce Cœur tout rayonnant de lumière attirait et absorbait, en quelque sorte, l'âme de saint Antoine, comme la lumière du soleil absorbe toute autre clarté. Dans le Cœur de Jésus, l'âme du saint m'apparaissait comme une pierre précieuse, étincelante, qui en remplissait toute la cavité. Le jeu varié de ses couleurs me représentait les vertus du saint ; elles brillaient d'un éclat merveilleux dans l'océan de lumière du Cœur de Jésus, à l'honneur du Christ, à la gloire du saint lui-même. Jésus prit ensuite cette perle dans son Cœur, et il la donna au Père céleste qui la fit admirer aux anges et aux saints. »



**Saint Louis de Toulouse, saint Bernardin de Sienne, saint Antoine de Padoue  
tenant à la main un cœur enflammé.**

**Tableau de PINTURICCHIO, à l'Ara Cœli (1484) (Cliché de GIRAUDON).**

La dévotion de saint Antoine au Sacré-Cœur présente les deux caractères que nous avons reconnu lui être essentiels : compassion et reconnaissance pour les souffrances du divin Cœur qui s'est immolé pour nous, union à son sacrifice en laquelle est la vie pour les âmes.

Toutefois, dans les pages qu'on va lire, saint Antoine insistera surtout sur les mystères de cette vie d'union avec Jésus dans l'amour. Car c'est là, avons-nous dit, le point central de la dévotion ; et un saint, comme lui, devait s'y élever d'un premier élan. A ses yeux le Cœur de Jésus est *le soleil des âmes* qui les chauffe pour l'amour, — *la demeure des âmes aimantes*, — *l'autel du sacrifice*, sur lequel il faut venir s'immoler.

Cependant, au milieu de ces hautes élévations, saint Antoine n'oubliera pas d'inviter les âmes à verser les larmes de la compassion et à chanter l'hymne de la reconnaissance.

### 1° Le Christ soleil.

#### Son cœur foyer de chaleur et de lumière.

Dans son homélie sur le jugement dernier, saint Antoine commente ce passage de l'Évangile, *Erunt signa in sole...* Il y aura des signes dans le soleil.

« Quoi d'étonnant, dit-il, puisqu'il y a déjà eu en lui des signes de miséricorde ! Notre soleil, c'est Jésus-Christ, soleil rayonnant de l'humanité, lumière des intelligences. Voyez en lui ces signes de rédemption, de miséricorde et d'amour : ses cinq plaies. »

Et il compare ses cinq plaies aux cinq cités de la terre de Chanaan, dont parle Isaïe. L'une d'elles portait le nom de soleil. Or la cité du soleil, dit-il, c'est la plaie du cœur, foyer de chaleur et de lumière pour l'humanité.

Voici ce passage de son discours.

« *In die illa erunt quinque civitates in terra Ægypti, loquentes lingua Chanaan... Civitas solis vocabitur una.* En ce temps-là, il y aura dans la terre d'Égypte cinq cités qui parleront la langue de Chanaan et l'une d'elles s'appellera la cité du soleil. »

Après avoir expliqué comment ces cinq cités représentent les cinq plaies, il en arrive à la cité du soleil et il dit :

« Et l'une de ces cités sera appelée la cité du soleil. Si les cinq plaies du Sauveur sont des cités de refuge, *la plaie de son cœur divin est la cité du soleil*, l'éternel foyer de la lumière et de la chaleur surnaturelles, *vulnus lateris est civitas solis*. Par l'ouverture du côté de Jésus, la porte du Paradis nous a été ouverte ; par elle la splendeur de la lumière éternelle est arrivée jusqu'à nous... On dit généralement que le sang tiré du flanc de la colombe prévient la cécité, en faisant disparaître les taches qui se forment sur les yeux. Or le sang que la lance du soldat a fait jaillir du cœur transpercé de Jésus, a illuminé les yeux de l'aveugle-né, c'est-à-dire de l'humanité jusqu'alors plongée dans l'idolâtrie. »

## 2° Le Cœur de Jésus est la demeure des âmes saintes.

Lors de son arrivée à Limoges, saint Antoine s'en alla prêcher aux religieux de Saint-Martin et il leur commenta ce verset du psaume cinquante-quatrième : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo et requiescam*. Qui me donnera des ailes comme à la colombe et je volerai et je me reposerai.

L'endroit où il veut se reposer, c'est le creux de la pierre, c'est-à-dire la plaie du côté. le Cœur de Jésus. Écoutons ses paroles :

« Établissez votre demeure dans la pierre. Or, la pierre, c'est Jésus-Christ. Établissez-vous en lui ; qu'il soit le terme de vos pensées, l'objet de vos affections. Jacob, dans le désert se reposa sur la pierre et s'endormit ; et, dans son sommeil, il vit le ciel ouvert ; il conversa avec les anges, il fut béni du Seigneur...

« Soyez comme la colombe qui établit son nid au plus profond du creux de la pierre. Si Jésus-Christ est la pierre, le creux de la pierre où l'âme religieuse doit se réfugier, c'est la plaie du côté de Jésus-Christ, *Foramen istud est vulnus in latere Christi*. N'est-ce pas à cet asile choisi que le divin Epoux appelle l'âme religieuse, quand il lui dit dans le Cantique : « Lève-toi, ma colombe, mon amie, mon épouse ; « hâte-toi de venir dans les ouvertures du rocher, dans les profondeurs « de la pierre (1). » Le divin Epoux parle des creux multiples de la

(1) Cant., XIV, 13-14.

Pierre, mais il parle aussi de la grotte profonde, *caverna maceris*. Il y a, dans sa chair, de nombreuses blessures et il y a la plaie de son côté ; celle-là mène à son cœur et c'est là qu'il appelle l'âme dont il a fait son épouse. Il lui a tendu les bras ; il lui a ouvert son côté et son cœur, pour qu'elle y vienne s'y cacher ; *Christus enim non solum se, sed etiam latus et cor columbæ aperuit, ut se ibi absconderet.* »

### 3° Le Cœur de Jésus est notre autel d'or.

Dans son sermon sur le Jeudi Saint, *De multiplici cœna Domini*, saint Antoine explique le lavement des autels avec l'eau et le vin ; et à cette occasion il enseigne que le Christ est notre autel, mais que son Cœur est notre autel d'or.

Les parfaits, dit-il, accomplissent mystiquement la cérémonie du lavement des autels. Nous lisons, en effet, qu'il y avait dans la loi ancienne deux autels : l'autel d'airain ou des holocaustes, qui était hors du sanctuaire, à la vue de tout le peuple ; et l'autel d'or ou des parfums, qui était dans le sanctuaire même. Or le Christ lui-même est notre autel. En ces jours-là, dit le Prophète, l'autel du Seigneur se dressera dans la terre d'Égypte et il portera à son extrémité le titre du Seigneur. Voyez notre autel dressé sur le Calvaire, au milieu du monde qu'il sauve par la vertu de son sacrifice. Lisez au-dessus de lui le titre du Seigneur : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. »

Mais Jésus-Christ est tout à la fois ces deux autels dont parle la loi antique : autel d'airain dans son corps tout sanglant, immolé à la vue de tout son peuple, *autel d'or dans son cœur tout brûlant d'amour*. Et ces deux autels demandent et provoquent les larmes avec lesquelles nous devons les arroser en ce jour. Le premier demande des larmes de compassion et de repentir ; le second, des larmes de tendresse et de dévotion...

Mais n'oublions pas que l'autel extérieur n'est que d'airain, tandis que l'autel intérieur est d'or. La méditation des souffrances extérieures de Jésus-Christ est sainte et méritoire sans doute ; *mais, si nous voulons trouver de l'or pur, il nous faut aller à l'autel intérieur, au cœur même de Jésus, et étudier les richesses de son amour.*

### 4° La dévotion au Cœur de Jésus.

Elle a pour objet l'amour dont ce Cœur est embrasé et que l'âme contemple avec tendresse, compassion, reconnaissance et en formulant la volonté de rendre amour pour amour et de s'unir à



son sacrifice. Nous venons déjà d'entendre saint Antoine inviter à cette dévotion. Il va continuer en termes d'une pressante tendresse :

« On lave les autels avec de l'eau et du vin, dit-il (1). *Répondons sur notre autel d'or, sur le Cœur de Jésus, l'eau de nos larmes, des larmes d'une tendre dévotion, et méditons les sublimes inventions de son amour. — Et vous, mes frères, dit-il dans le panégyrique d'un apôtre, soyez les amis de Jésus comme l'ont été les apôtres. Et d'abord n'ayez avec Jésus qu'un même cœur. Donnez-lui votre cœur, il vous le demande : Mon fils, donne-moi ton cœur. Il ne le repoussera point, quelque indigne qu'il soit de lui. Vous ne rejetterez pas, est-il écrit, le cœur contrit et humilié. Pour gagner votre cœur, il vous donne le sien sur la croix ; et pour que vous n'en doutiez pas, il a voulu que son côté fût ouvert. »*

Et saint Antoine ajoute que c'est par ce don, cette manifestation de son cœur que Jésus veut acheter et perfectionner l'œuvre divine. Il s'appuie sur le texte de l'Ecclésiastique : « *Cor suum dabit in consummationem operum* (2), Il appliquera son cœur pour achever ses œuvres. » Dans l'auteur sacré il s'agit du laboureur et de l'artisan. Mais saint Antoine l'applique à Jésus, le divin laboureur, le divin artisan. Et il montre ce laboureur céleste fécondant le sol ingrat de nos âmes et *donnant son cœur pour tracer, sur cette glèbe aride, de fertiles sillons. Il montre cet artiste éternel occupé à graver en nous la ressemblance de son Père et donnant son cœur, pour que la ressemblance soit parfaite, etc.*

C'est en appliquant son cœur à son ouvrage que tout travailleur, potier, forgeron, artiste, laboureur, amène son œuvre à sa dernière perfection. Ainsi en est-il de Jésus. Il a donné son cœur pour *achever de perfectionner son œuvre, pour faire de nous des vases d'élection.*

En parlant ainsi, saint Antoine n'annonçait-il pas déjà que la dévotion au Sacré Cœur serait le couronnement de toutes les

(1) Sermon *De multiplici Cæna Domini.*

(2) *Eccli.*, xxxviii, 31.

autres, le dernier et le plus pressant appel de l'amour de Dieu à la terre. Cette annonce prophétique, nous entendrons bientôt un autre franciscain la renouveler en termes encore plus précis et plus formels.

---

### SAINTE CLAIRE D'ASSISE (1194-1252)

Sainte Claire d'Assise peut être regardée comme la première propagatrice de la dévotion au Sacré-Cœur. Elle l'organisa dans son petit couvent de Saint-Damien sous la forme de la dévotion aux Cinq Plaies, dans laquelle la plaie du cœur obtenait une place privilégiée.

Toutefois, comme nous l'avons dit, elle ne voulait pas négliger les autres mystères de la vie du Sauveur. Elle s'en explique bellement dans sa quatrième lettre à la bienheureuse Agnès de Prague, alors qu'elle lui demande de s'adonner à la contemplation et de chercher dans la vie de Notre-Seigneur le miroir spirituel de son âme.

« Regardez, chaque jour, dans ce miroir, écrit-elle, ô reine et épouse de Jésus-Christ ! contemplez-y bien souvent votre face, afin de vous parer, au dehors et au dedans, des fleurs les plus diverses de toutes les vertus et de vous revêtir de tous les ornements qui conviennent à la fille et à l'épouse du Roi suprême...

« Venez et voyez-y d'abord ce doux Jésus couché dans une crèche, dans la plus grande pauvreté, et enveloppé de chétifs langes. — O l'admirable humilité ! O la pauvreté surprenante !... Au milieu de ce miroir, regardez la bienheureuse pauvreté de la sainte humilité, pour l'amour de laquelle il a voulu tant souffrir.

« A l'extrémité du miroir, considérez l'ineffable amour par lequel il a voulu être attaché sur le bois de la Croix et y mourir d'une mort infâme. Ce miroir, attaché à la Croix, avertissait les passants et disait à tous : O vous qui passez par le chemin, faites attention et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. Répondons à Celui qui appelle et qui gémit ; répondons-lui d'une même voix et d'un même cœur : Oui, sans cesse, je me souviendrai de vous, ô divin Jésus, et mon esprit sera affligé au dedans de moi. »

Voici, d'après l'auteur contemporain qui a écrit sa vie, Thomas de Celano, comment elle s'appliquait à la contemplation des plaies du Sauveur.

« La contemplation douloureuse, *planctus*, de la Passion du Sauveur lui est familière, écrit-il. De ses blessures sacrées, tantôt elle puise des affections pleines d'amertume, *merrhatas affectiones*, tantôt elle aspire les joies les plus douces. Les larmes du Christ souffrant l'enivrent, et Celui que, dans son cœur, l'amour imprime chaque jour plus profondément, elle ne cesse de le rappeler à sa mémoire.

« Elle apprend à ses novices à pleurer le Christ en croix ; et, ce qu'elle enseigne en paroles, elle le traduit en actes par son exemple. Car souvent, dans ses exhortations privées sur ce sujet, un ruisseau de larmes accompagne et prévient ses paroles. De toutes les heures du jour, c'est à Sexte et None qu'elle a coutume de ressentir la plus grande douleur, [parce que la première de ces heures rappelle le crucifiement et la seconde l'ouverture du côté et du cœur, ajoute Marc de Lisbonne (1)].

« Afin donc de nourrir sans cesse son esprit des délices du Crucifix, elle redisait très fréquemment une *prière des Cinq Plaies de Notre-Seigneur*. L'office de la Passion, qu'avait institué saint François, le grand amant de la Croix, elle l'apprit par cœur et le récitait avec le même amour.

« Elle portait comme ceinture, sur la chair, une cordelette à treize nœuds épais, comme un moyen secret de se rappeler les blessures du Sauveur. »

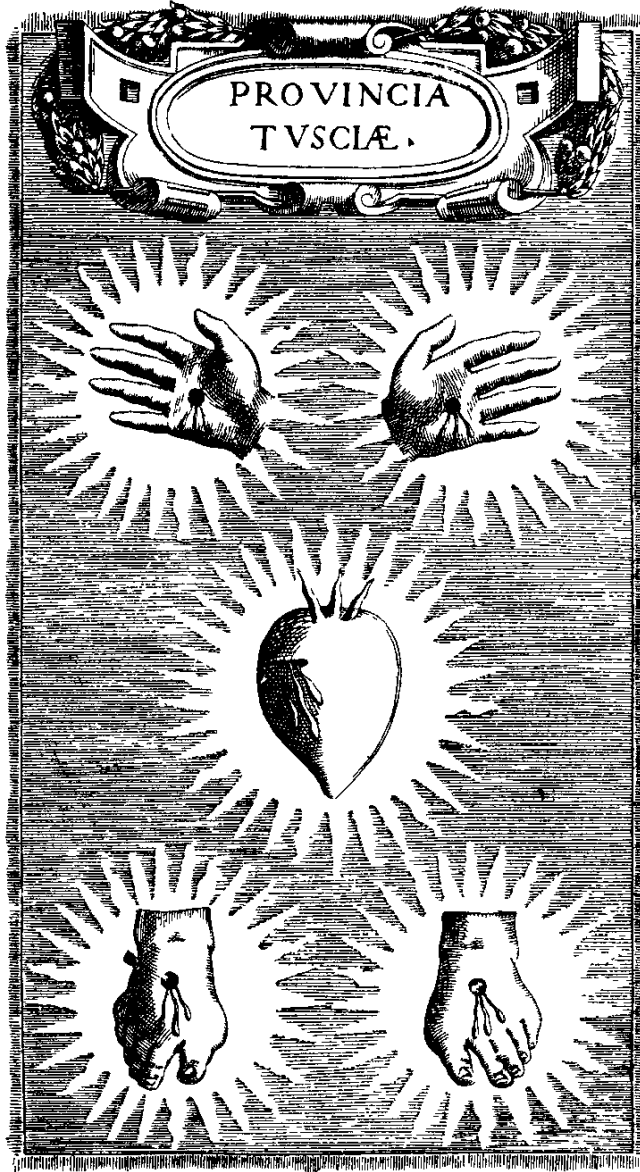
Voici la partie de sa longue prière des Cinq Plaies, qui concerne la plaie du Cœur (2) :

Louanges et gloire vous soient rendues, ô très aimable Jésus, pour la très sainte plaie de votre côté. Par cette plaie sacrée, par cette infinie miséricorde que vous avez montrée en voulant que *votre cœur fût ouvert*, et que vous déployez en faveur de nous tous, après en avoir

(1) Lib. VIII, c. xx. Sa *Chronique* est de 1557.

(2) Nous ne savons si le texte de cette prière est bien authentique. Nous l'empruntons à la vie de la sainte par l'abbé Demore.

## La Dévotion aux Cinq Plaies



Cette gravure des Cinq Plaies est extraite du livre de Gonzaga, *De Origine Seraphicæ Religionis*, Rome 1587. Elle montre comment la dévotion au Sacré-Cœur était comprise dans la dévotion aux Cinq Plaies.



fait part au soldat Longin, je vous en conjure, ô très doux Jésus, ne vous contentez pas de m'avoir purifiée du péché originel par le baptême ; daignez encore me délivrer de tous les maux passés, présents et à venir, accordez-moi une foi vive, une espérance inébranlable et une charité parfaite, afin que je vous aime *de tout mon cœur*, de toute mon âme et de toutes mes forces.

*Oraison.* — Dieu tout-puissant et éternel, qui avez racheté le genre humain par les cinq plaies de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, accordez-nous, nous vous en supplions, qu'après avoir honoré, chaque jour, ces mêmes plaies, nous puissions par les mérites de son sang et de sa mort être préservés de la mort subite et éternelle.

« Et elle ne passait pas de jour, écrit Nicolas de Lire, sans saluer et vénérer le Cœur du Christ ; et, dans cet exercice, elle goûtait des délices ineffables. »

Ces textes suffisent pour démontrer la dévotion de sainte Claire, non seulement à la Passion de Jésus, non seulement aux Cinq Plaies, mais pour affirmer une dévotion spéciale au divin Cœur. Elle vénérât l'amour de Jésus, en même temps pour compatir à ses souffrances et pour s'unir à son sacrifice.

---

## SAINT BONAVENTURE (1221-1274)

Saint Antoine a été l'apôtre du Sacré-Cœur. Sainte Claire se montra la zélatrice de sa dévotion. Saint Bonaventure en sera le théologien, pour l'Église entière et pour les siècles futurs.

Quand l'Église, en effet, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur, voulut donner à tous ses clercs, dans les leçons du II<sup>e</sup> nocturne, un résumé de sa doctrine sur ce mystère, c'est aux écrits du séraphique docteur, à la *Vitis mystica* (1), qu'elle l'emprunta. Et,

(1) Le P. Bainvel, dans son livre *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 193. hésite, nous ignorons pour quels motifs, à reconnaître à saint Bonaventure la paternité de la *Vitis mystica*, parfois attribuée à saint Bernard. Mais la critique objective ne laisse désormais aucun doute à ce sujet.

Sur 175 manuscrits consultés par des éditeurs de Quaracchi, un seul, le n<sup>o</sup> 15, de Munich, attribue cet ouvrage à saint Bernard, et encore une autre main a corrigé plus tard et a écrit le nom de saint Bonaventure. Huit autres

par ce choix, elle l'a sacré, pour ainsi dire, le docteur officiel du Divin Cœur.

Comme saint Antoine, dans sa doctrine sur le Sacré-Cœur, saint Bonaventure insiste surtout sur ce fait que le Cœur de Jésus est le foyer divin, où nos cœurs doivent aller chercher l'amour qui donne la vie aux âmes. Il rappelle certes aussi l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes et le devoir de la reconnaissance et de la compassion, mais il y insiste moins.

Dans les pages qui vont suivre, il montrera que le Cœur de Jésus, blessé sur la croix, est pour le monde *l'unique voie qui conduit à l'amour divin, il en est le foyer, la demeure, le temple, la source inaltérable.*

Toutefois, quand saint Bonaventure enseigne que le Cœur de Jésus est la voie qui conduit à Dieu, il n'entend point exclure les autres mystères de la vie du Christ, ni même les créatures. A ses yeux, le divin Crucifié est, pour tout l'univers, le temple unique où il faut adorer, son Cœur en est le sanctuaire, le lieu de rencontre des âmes avec Dieu dans l'amour. Mais la création tout entière, parce qu'elle raconte à sa manière les bontés de son Auteur, forme les innombrables degrés qui conduisent au saint parvis. Et celui qui arrête son cœur à goûter Dieu dans ses œuvres créées, par le fait même de cette contemplation, se sent rapproché du Christ et mieux disposé à comprendre Celui qui est la grande manifestation de l'amour divin dans le monde.

C'est pour avoir su hiérarchiser ainsi toutes les créatures dans le mystère du Christ, que saint Bonaventure a mérité d'être proclamé le docteur mystique par excellence.

Écoutons-le nous dire que l'amour de Jésus crucifié est l'unique voie qui conduit au ciel et que son Cœur est l'unique foyer de cet amour.

de la même ville attribuent le traité à saint Bonaventure ; un seul n'a pas de nom d'auteur. Sur les 174 autres manuscrits, 126 conservés dans les bibliothèques les plus diverses, l'attribuent à saint Bonaventure, et 46 n'ont pas de nom d'auteur. Aussi les éditeurs, après Sbaralla et Bonelli, le déclarent authentique. Oudin lui-même l'avait déclaré non indigne du saint docteur, *ob gravitatem et dictionem latinam !*

**1° L'amour de Jésus crucifié est l'unique voie  
qui conduit au ciel.**

Quand nous parlons de cet amour de Jésus qui est l'unique voie vers le ciel, nous l'entendons dans le sens exposé plus haut. Nous ne voulons pas dire seulement qu'il faut aimer Jésus, pour aller au ciel, nous voulons dire surtout qu'il faut vivre, en notre cœur, l'amour dont vécut le Cœur de Jésus. C'est cet amour qui est, d'après le séraphique docteur, l'unique chemin qui conduit au ciel.

Voici à ce sujet les enseignements précis, formulés dans *l'Itinéraire de l'âme à Dieu* (1). Il y parle du chemin qui conduit à la paix promise par l'Évangile.

« A l'exemple du bienheureux père saint François, écrit-il, avec une âme haletante, je recherchais cette paix (évangélique), moi pécheur, qui, le septième depuis sa mort, lui succède dans la charge de ministre général des Frères. Or, il arriva, par la permission divine, que, à l'époque de l'année où l'on célèbre son trépas, la trente-troisième année, je me retirai sur l'Alverne comme vers un lieu de repos pour y trouver cette paix de l'esprit. J'étais là, occupant mon esprit de quelques élévations spirituelles vers Dieu, et, entre autres, se présenta devant moi le souvenir du miracle, accompli en ce lieu, en faveur du bienheureux François, la vision du séraphin ailé, semblable au Crucifié. Pendant que je m'occupais de cette pensée, tout à coup il m'apparut que cette vision manifestait à merveille le ravissement de ce bienheureux Père dans la contemplation et la voie par laquelle on peut y parvenir (2).

« Car les six ailes du séraphin peuvent, à bon droit, signifier les six ravissements de la contemplation, *sex illuminationum suspensiones*, lesquels sont comme autant de degrés ou de chemins, par où l'âme s'élève vers les dispositions nécessaires à son entrée dans la paix, par le moyen des extases de la sagesse chrétienne, *ut transeat ad pacem per ecstaticos excessus christianæ sapientiæ*. Mais ce chemin vers la paix n'est point ailleurs que dans le très ardent amour du divin Crucifié, *Via autem non est nisi per ardentissimum amorem Crucifixi*.

(1) *Prologue*.

(2) « In cujus consideratione statim visum est mihi quod visio illa prætenderet ipsius Patris suspensionem in contemplando, et viam per quam pervenitur ad eam. » *Itin. mentis in Deum*.

C'est cet amour qui ravit saint Paul jusqu'au troisième ciel et le transforma dans le Christ, au point de lui faire dire : « Avec le Christ, je suis cloué sur la croix ; mais, si je vis, ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». C'est cet amour qui absorba à ce point l'âme de François qu'il se manifesta jusque dans sa chair, alors que, pendant deux années avant sa mort, il porta dans son corps les stigmates sacrés de la Passion ».

C'est donc bien, aux yeux de saint Bonaventure, l'amour de Jésus crucifié, vivant au cœur de Paul et de François, qui a transformé ces grands saints à l'image du Crucifié. Cet amour est l'unique porte qui conduit à Dieu. Le séraphique docteur va encore insister sur cette grande vérité :

« L'image des six ailes du séraphin, continue-t-il, représente les six degrés de la contemplation, qui commencent aux créatures et conduisent jusqu'à Dieu en possession duquel nul ne peut entrer, si ce n'est par le Crucifix, *ad quem nemo intrat, nisi per Crucifixum*. Car celui qui n'entre pas par la porte, mais veut entrer par une autre voie, celui-là est un voleur et un brigand. Mais, si quelqu'un s'introduit par cette porte, il entrera et sortira (à son gré) et il trouvera de fertiles pâturages.

« Aussi saint Jean, dans l'Apocalypse, s'écrie : « Bienheureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. Ils auront pouvoir sur l'arbre de vie et ils entreront, par la porte, dans la cité. » C'est-à-dire que nul ne peut, par la contemplation, entrer dans la céleste Jérusalem, s'il ne se sert du sang de l'Agneau comme d'une porte (1).

Cette doctrine mise à la base de l'*Itinéraire de l'âme à Dieu* a toujours été et restera toujours celle de la mystique chrétienne : la contemplation, l'amour du Crucifix est l'unique porte qui fait entrer les âmes dans la paix intérieure et en possession de Dieu. Car cette contemplation donne au cœur de l'homme l'amour d'immolation qui brûlait au Cœur de Jésus. Et c'est en cet amour que réside la vie.

(1) *Nam qui non intrat per ostium sed ascendit aliunde, ille fur est et latro. Si quis vero per hoc ostium introierit, ingredietur et egredietur et pascua inveniet. Propter quod dicit Joannes in Apocalypsi : Beati qui lavant vestimenta sua in sanguine Agni, ut sit potestas eorum in ligno vite et per portas ingrediantur civitatem ; quasi dicat quod per contemplationem ingredi non potest Jerusalem supernam, nisi per sanguinem agni intret tanquam per portam. Itin. mentis ad Deum. Prologus, 3.*



**2° Le Cœur de Jésus est, pour toutes les âmes, l'unique foyer de son amour, il en est la demeure.**

C'est dans le chapitre de la *Vitis mystica* (1), auquel l'Église a emprunté les leçons de l'office, que saint Bonaventure développe magnifiquement cet axiome de sa doctrine mystique. Nous allons la donner ici dans son texte, en la résumant sous plusieurs chefs, afin d'en faciliter l'intelligence.

**a) Le Cœur de Jésus a été blessé par l'amour et est mort d'amour.**

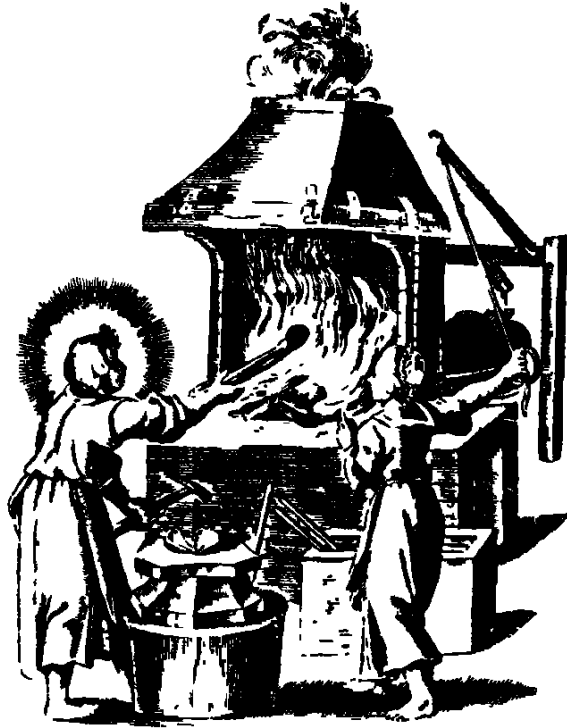
Ils percèrent et transpercèrent non seulement ses mains, mais aussi ses pieds et son côté, et ils perforèrent, avec la lance de leur haine rageuse, les profondeurs de son cœur très saint. Certes, depuis longtemps déjà, la lance de l'amour l'avait transpercé. *Tu as blessé mon cœur, a-t-il dit (2), ô ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur.* Elle a blessé votre cœur, ô bien-aimé Jésus, *vo*tre épouse, *vo*tre sœur, *vo*tre amie ; qu'était-il besoin qu'il fût blessé par vos ennemis ! Que faites-vous donc, ô ennemis ? S'il est blessé ou mieux puisqu'il est blessé, le cœur du très doux Jésus, pourquoi lui faire une seconde blessure ? Ignorez-vous donc qu'une blessure, faite au cœur, suffit à le faire mourir et à le rendre, en quelque sorte, insensible ? Il est mort le cœur de mon très doux Seigneur Jésus, parce qu'il a été blessé. L'amour, par sa blessure, s'est emparé du cœur de Jésus époux, *la mort d'amour* en a pris possession.

**b) Le Cœur de Jésus est la maison de l'amour ; il fait bon y habiter.**

(La mort d'amour a pris possession du cœur de Jésus). Comment donc l'autre mort pourra-t-elle y pénétrer ? *L'amour est fort comme la mort* et même plus fort que la mort. La première mort, c'est-à-dire la mort causée par l'amour de beaucoup de morts, *dilectio multorum mortuorum*, ne pourra donc être expulsée de la maison du cœur, parce qu'elle l'a conquise d'une manière inviolable par sa blessure. Si deux hommes également forts se rencontrent pour la lutte, et que l'un soit dans la maison et l'autre dehors, peut-on douter de la victoire en

(1) Cap. III. — (2) *Cant.*, IV, 9.

## L'Union des Cœurs dans l'amour divin



*Unio Amoris*  
*Ce feu, cet enclume, et marteau,*  
*De deux cœurs ne'n feront qu'un beau.*

*L. Messager excus'*

Cette gravure est de Messager et de 1631. Elle est extraite de : *Les Emblemes d'amour divin et humain ensemble... par un Père Capucin.* Elle est une belle traduction, par l'image, de la doctrine de saint Bonaventure sur « l'unité de cœur avec Jésus ».



faveur de celui qui est à l'intérieur (1) ? Jugez donc combien grande est la force de l'amour, puisqu'il est le maître de la maison du cœur et qu'il tue par la force de sa charité. Et cette force de l'amour se manifeste non seulement dans le Seigneur Jésus, mais encore dans ses serviteurs. Ainsi donc, depuis longtemps, il était blessé et mort, le cœur du Seigneur Jésus, *mis à mort à cause de nous, traité comme l'agneau du sacrifice* (2). Elle vint cependant, la mort corporelle et elle vainquit pour un temps, mais pour être vaincue pour l'éternité.

Mais, puisque déjà nous sommes entrés, une première fois, dans le cœur de Jésus, et *qu'il est bon d'y habiter* (3), ne nous en éloignons pas à la légère, car c'est de lui qu'il a été dit : *ceux qui s'éloignent de vous seront écrits sur la terre* (4). Mais que réservez-vous à ceux qui s'approchent de vous ? Nous nous approcherons de vous, dit le Cantique, et, *en vous, nous serons dans la joie et dans l'allégresse au souvenir* (5) de votre cœur. *Oh ! qu'il est agréable d'habiter* (6) dans ce cœur. Le bon trésor, la perle précieuse, c'est votre cœur, ô très bon Jésus ; nous l'avons trouvée en creusant le champ de votre corps. Qui donc dédaignerait cette perle ? Que dis-je ? Je veux donner toutes mes perles, mes pensées et mes affections, je les échangerai pour acheter cette perle. *Mon esprit tout entier, je veux le jeter dans le cœur du bon Jésus et sans faute il me le nourrira* (7).

### 3° Le Cœur de Jésus est le temple de l'amour ; l'unité de cœur avec Jésus.

Dans la suite du même chapitre de sa *Vitis mystica*, saint Bonaventure développe cet autre axiome de sa mystique, que, par l'amour, nous ne formons *qu'un cœur*, avec Jésus. Cela signifie, selon la doctrine exposée précédemment, que nous devons adorer Dieu notre Père avec l'amour du Cœur de Jésus, en lui empruntant son amour. Cette doctrine sera reprise, sous mille formes, par tous les mystiques.

« Dans ce temple, dit-il, dans ce Saint des Saints, dans cette arche du Testament, *j'adorerai et je louerai le nom du Seigneur*, et je dirai avec David : *J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu* (8). Oui, j'ai trouvé le cœur du roi, mon Seigneur, mon frère et mon ami, du très bon Jésus, Et alors ne prierai-je donc pas ? Oh ! oui, je prierai. Car son

(1) LUC., XI, 22. — (2) PS. XLIII, 22. — (3) MATH., XVII, 4. — (4) JER., XVII, 13. — (5) *Cant.*, I-3. — (6) PS. CXXVII, 15. — (7) PS. LIV, 23. — (8) PS. V, 8. PS. LXVIII, 31. et II Reg., VII, 27.

cœur est aussi mon cœur, je le dis hardiment. Si, en effet, ou plutôt puisque le Christ est *mon chef* (1) (ma tête), comment ce qui appartient à mon chef ne m'appartiendrait-il pas aussi ? Car, de même que les yeux de ma tête corporelle sont véritablement mes yeux, ainsi le cœur de mon chef spirituel est véritablement mon cœur. Il est donc bien à moi. Voici donc que Jésus et moi nous n'avons qu'un seul cœur. Et quoi d'étonnant ? *La multitude des croyants n'avaient-ils pas eux-mêmes qu'un seul cœur* (2) ? Puis donc, ô très doux Jésus, que j'ai trouvé ce cœur qui est à vous et à moi, je vous prierai, ô mon Dieu. Ouvrez à mes prières le sanctuaire de vos largesses, bien plus, attirez-moi tout entier dans votre Cœur. Certes, la difformité de mes péchés est un obstacle ; mais votre Cœur n'est-il pas dilaté et agrandi par une incompréhensible charité ? Et n'êtes-vous pas celui *qui seul peut rendre pur l'homme formé d'un germe impur* (3) ? O vous, la beauté sans égale, lavez-moi de plus en plus de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché. Ainsi purifié par vous, je pourrai m'approcher de vous qui êtes très pur ; et, dans votre cœur, *tous les jours de ma vie*, je serai digne *d'habiter et de contempler aussi et de faire votre volonté* (4).

#### 4° Le Cœur de Jésus est la source de l'amour toujours visible et toujours ouverte.

Après avoir montré que le Cœur de Jésus est pour le monde entier le foyer de l'amour, qu'il en est la maison où il fait bon d'habiter, le temple où nos prières sont exaucées, il va montrer qu'il est, pour chacun de nous, la source de ce même amour intarissable et toujours ouverte. C'est pour nous l'ouvrir que la lance du soldat l'a blessé.

« Si donc, s'écrie-t-il, il a été ouvert, votre côté (ô Jésus), ç'a été pour nous en ouvrir l'entrée ; s'il a été blessé, votre cœur, ç'a été pour nous procurer, dans cette vigne, une demeure à l'abri des troubles extérieurs ; et mieux encore il a été blessé *pour que, par sa blessure visible, la blessure invisible de l'amour nous devînt manifeste*. Car si quelqu'un met de l'ardeur dans son amour, c'est qu'il a été blessé par l'amour. Et quel moyen, mieux approprié (pour Jésus), de manifester cette ardeur que de permettre à la lance de blesser non seulement son côté, mais encore son cœur. Et donc la blessure charnelle révèle la blessure spirituelle. C'est ce qu'insinue élégamment l'auteur déjà cité,

(1) *Ephes.*, IV, 15. — (2) *Act.*, IV, 32. — (3) *JOB*, XIV, 4. — (4) *Ps.* L, 4, XXVI, 4, CXLII, 10.

qui répète deux fois ce mot : *Tu m'as blessé*. De ces deux blessures, en effet, la sœur et l'épouse est cause. C'est comme si l'Époux disait ouvertement : Parce que tu m'as blessé du zèle de ton amour, la lance du soldat m'a aussi blessé. Qui, en effet, pour son ami, se laisserait percer le cœur d'une lance, si auparavant il n'avait reçu la blessure de son amour ? Il dit donc : « *Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur* (1). » Mais pourquoi l'appelle-t-il *sœur* et *épouse* ? Ne pouvait-il pas montrer suffisamment son amour d'époux en l'appelant seulement sa sœur ou son épouse ? — Et aussi, pourquoi épouse et non femme, *quare sponsa et non uxor*, alors que tous les jours, sans discontinuer, l'Église et toute âme fidèle enfante à son époux, au Christ, une génération de bonnes œuvres ? Je réponds en peu de mots : d'ordinaire l'amour des épouses est plus ardent, parce que leur union est plus récente ; plus tard, avec le temps, l'amour lui-même en prend à son aise. Notre époux donc, afin d'insinuer la grandeur de son amour, qui ne diminue pas avec le temps, appelle son amie son épouse, parce que son amour est toujours nouveau.

Mais l'amour des époux est charnel aussi ; afin donc d'écartier toute pensée charnelle dans son amour, notre époux appelle son épouse du nom de sœur, parce qu'il n'y a rien de charnel dans l'amour qu'on porte à ses sœurs. Il s'écrie donc : *Tu as blessé mon cœur, ma sœur et mon épouse*, comme s'il disait : « Parce que je t'aime ardemment comme une épouse et chastement comme une sœur, mon cœur a été blessé à cause de toi. »

Saint Bonaventure voit donc dans le cœur de Jésus d'abord la maison de l'amour ; dans cette maison il fait bon habiter ; ce cœur est encore le temple de l'amour où Dieu se plaît à exaucer nos prières et à laver nos iniquités ; — enfin la blessure matérielle a pour but de révéler l'amour du cœur spirituel. Le saint docteur termine son chapitre en invitant l'âme chrétienne à la reconnaissance.

##### 5<sup>e</sup> Amour pour amour ou le devoir de la reconnaissance.

« Qui donc n'aimerait un cœur ainsi blessé ? Qui n'aimerait de retour un cœur si aimant ? Qui n'embrasserait un ami si chaste ? Elle aime, certes, le divin blessé, celle qui, blessée à son tour du même amour, s'écrie : « *J'ai été blessée par l'amour* (2) ! » Elle aime de retour son époux bien-aimé, celle qui dit : « *Annoncez à mon bien-aimé que je*

(1) *Cant.*, IV, 9 — (2) *Cant.*, II, 5.

*languis d'amour* (1). » — Nous donc, qui vivons encore dans la chair, autant que nous pouvons, aimons de retour Celui qui nous a tant aimés; embrassons Celui qui a été blessé pour nous, Celui dont les laboureurs impies ont *percé les pieds et les mains*, le côté et le cœur; prions afin qu'il daigne ensermer dans les liens de son amour notre cœur encore dur et impénitent et le blesser des traits de sa charité. Amen. »

Dans son opuscule, *L'Arbre de Vie, Lignum Vitæ*, saint Bonaventure trouve de nouveaux accents pour exprimer sa dévotion au Cœur de Jésus. Voici ses paroles (2) :

« Or, afin que du côté du Christ endormi sur la croix l'Église naquît et que fût accomplie l'Écriture qui dit : « *Ils regarderont celui qu'ils auront transpercé* » (3), dans les conseils divins, il fut décidé qu'un soldat ouvrirait ce côté, en le transperçant. De la sorte, le sang s'étant mis à couler avec l'eau, le prix de notre salut se trouva versé. Sorti de sa source, c'est-à-dire de l'arcane du cœur, il a donné aux sacrements de l'Église la force de produire la vie de la grâce, et il est devenu, pour ceux qui vivent dans le Christ, le breuvage *d'eau vive jaillissant de la fontaine, pour la vie éternelle* (4). Voici donc que la lance projetée par la perfidie de Saül, c'est-à-dire du peuple juif réprouvé, a ouvert *une blessure béante dans la muraille* (5), *elle a fait un trou dans la pierre, une caverne dans le mur*, comme pour servir d'habitation à la colombe (6).

Lève-toi donc, bien-aimée du Christ, sois comme la *tourterelle qui fait son nid au sommet de l'ouverture* (7); *tiens-toi là comme le passereau qui a trouvé une maison* (8); veille sans cesse; comme la *tourterelle*, caches-y tes petits nés d'un chaste amour, appliques-y tes lèvres afin d'y *puiser les eaux des sources du Sauveur* (9). Car il est *la source qui, jaillissant du milieu du Paradis, se divise en quatre branches* (10) et se répand dans les cœurs dévots, les féconde et arrose toute la terre.

Cette ardeur de l'amour du Cœur de Jésus, que la blessure a pour mission de nous révéler, avait frappé tout spécialement le séraphique docteur. Et, pour comprendre toute sa doctrine sur ce point, il faut savoir qu'il aimait, comme saint Antoine, à se représenter la personne du Christ et son rôle dans la création, sous

(1) *Cant.*, v, 8. — (2) *Fructus octavus Jesus trans lanceatus*. — (3) ZACH., XII, 10, et JOANN., XIX, 37. — (4) JOANN., IV, 4. — (5) I *Reg.*, XIX, 10. — (6) *Cant.*, II, 14. — (7) JÉR., XLVIII, 28. — (8) Ps. LXXXIII, 4. — (9) Is., XII, 13. — (10) *Gen.*, II, 10.

l'image du soleil qui illumine le monde. Il s'en explique tout particulièrement, dans la treizième conférence de l'Hexaéméron.

« Au sens allégorique, dit-il (1), le soleil signifie le Christ. Le soleil se lève et se couche, *oritur sol et occidit* (2); le Christ, lui aussi, se lève au jour de sa nativité, et il se couche au jour de sa mort. Le soleil accomplit son mouvement ascendant vers le midi, *gyrat per meridiem*; tel le Christ dans son ascension. Le soleil s'infléchit vers l'aquilon, *flectitur ad aquilonem*, et il représente ainsi le Christ, au jour du jugement. De sa première course le prophète Michée a écrit : « Il s'élèvera, pour vous qui craignez mon nom, un soleil de justice et le salut sera dans ses rayons, *orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ et sanitas in pennis ejus.* » De sa seconde course il a été écrit : « Le soleil se couchera pour eux en son midi, *Occidet eis sol in meridie.* » En plein midi, le soleil s'est couché pour les Juifs. Le Christ, en effet, a été dans sa plus grande force, après sa résurrection et son ascension; c'est alors que les Juifs ont été aveuglés. Enfin à la phase du jugement se rapporte cette parole de Jacob : « Le soleil s'est levé avec ardeur et la fleur est tombée et le foin s'est desséché, *exortus est sol cum ardore et cecidit flos et fœnum aruit.* »

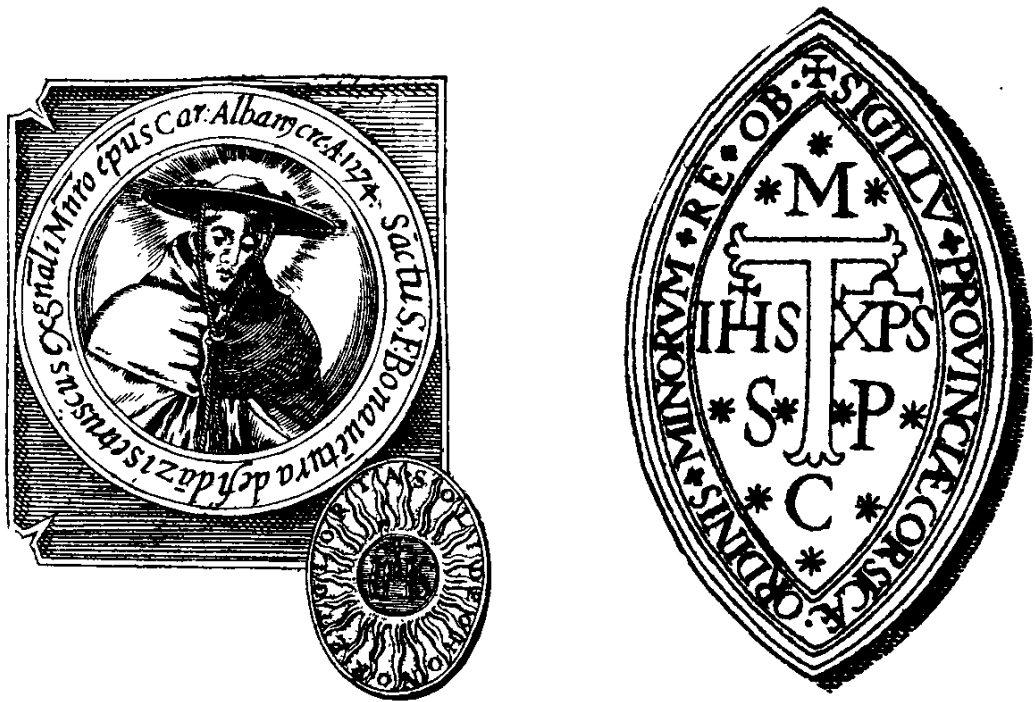
Le saint docteur aime à revenir sur cette image du Christ soleil. Dans son *Arbre de vie*, il y insiste plusieurs fois. S'il raconte la mort du Christ, il donne pour titre à son récit : *Jésus, soleil pâlisant par la mort*, et il commence ainsi :

« Enfin l'Agneau innocent, qui est le vrai soleil de justice, était resté suspendu en croix l'espace de trois heures; et, au même moment, ce soleil visible (de notre monde), compatissant à son créateur, avait caché les rayons de sa lumière. »

Dans le neuvième fruit, quand il décrit les gloires de la Résurrection, il ramène la même image. Il rappelle une parole du Sauveur concernant les justes ressuscités :

« Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père. Si chaque juste, dit-il, doit briller comme le soleil, quel sera, croyez-vous, l'éclat du soleil de justice lui-même? Il sera si grand, je l'affirme, qu'il dépassera en beauté le soleil; et, dépassant toute l'armée des étoiles, par la splendeur de sa lumière, il sera la principale merveille des cieux. »

(1) *In Hexaem., Coll. XIII, 26.* — (2) *Eccli., I, 5 et 6.*



1<sup>o</sup> Portrait de saint Bonaventure avec ses armes, d'après Gonzaga, *De Origine seraphicæ religionis*, p. 77, *Catalogus eorum cardinalium qui ex franciscano ordine prodierunt*. Rome, 1587.

2<sup>o</sup> Sceau de la province de Corse, portant le tau, I H S avec H surmonté d'une croix et le monogramme primitif X P S. Une tradition, consignée dans Gonzaga, fait remonter ces armes à saint François et à Jean Parenti. Dans son ouvrage, Gonzaga donne quatre-vingt-onze sceaux dont neuf ont le monogramme sans croix ; quatre, le monogramme avec croix ; six, les stigmates ; trois les cinq plaies.



Ce titre de soleil du monde spirituel que saint Bonaventure avait décerné au Christ Jésus dans ses écrits, il voulut plus tard le fixer par l'image. Nommé cardinal, peu de temps avant sa mort, il prit pour armes le nom de Jésus dans un soleil, avec cette devise, dont il est facile d'interpréter le double sens : *Soli Deo honor et gloria*, A Dieu seul honneur et gloire, ou mieux, selon la pensée du grand docteur, au Dieu soleil (des âmes, au Christ) honneur et gloire.

Le Christ est le soleil des âmes ; il répand, par le monde, la lumière et l'amour. Le Cœur de Jésus est la demeure, le temple, le foyer de l'amour, par lequel il a tant aimé son Père et tant aimé les hommes. C'est à ce foyer que toute créature doit venir chercher l'amour, si elle veut devenir capable d'adorer dignement la majesté du Très-Haut, de rendre à Jésus lui-même amour pour amour, de pratiquer la charité fraternelle et d'entrer en possession de la vie divine.

Telle est la doctrine de saint Bonaventure sur le Sacré-Cœur. Elle est complète et sans défaillance. Les siècles à venir ne feront que la commenter, sans y rien ajouter de nouveau.

---

### SAINTE MARGUERITE DE CORTONE (1251-1297)

Sainte Claire pratiqua pour elle-même et avec ses sœurs à l'intérieur du cloître la dévotion au Sacré-Cœur. Sainte Marguerite de Cortone, tertiaire franciscaine, fut gratifiée, comme la bienheureuse Marguerite-Marie quatre siècles plus tard, de visions célestes où Jésus lui révéla son Cœur et lui conféra la mission de prêcher au monde la dévotion à ce Cœur sacré et de porter les prédicateurs à la prêcher avec elle.

Un jour le Christ lui apparut, lit-on dans les Bollandistes (1), il se montra sous la forme du Crucifix, et il lui dit : « Mets tes

(1) *Act. Sanct.*, t. III, Febr., p. 335, B.

mains sur les ouvertures que les clous ont faites à mes mains. » Et comme Marguerite, tout intimidée, répondait « Oh! non, mon Seigneur, » aussitôt le bien-aimé Jésus ouvrit la blessure du côté ; et, dans cette caverne, Marguerite aperçut le Cœur de son Sauveur. Ravie en extase, elle embrassa son Seigneur crucifié et se sentit entraînée par lui et enlevée au ciel. Et elle l'entendit qui lui disait : « Ma fille, de ces blessures recueille des enseignements qui puissent servir aux prédicateurs qui les transmettront aux fidèles. »

Et un autre jour, il lui commanda d'annoncer à tous l'amour de son Cœur. « Dans cette mission que je te confie, lui disait-il, tu auras beaucoup à souffrir. Cependant n'hésite pas. »

« Crie et proclame que c'est par amour pour vous que je suis descendu du sein de mon Père, dans le sein de la Vierge Marie, *clama igitur, filia, quod vestri amore captus, ego de sinu Patris descendi in uterum Virginis*. Proclame les douleurs de la circoncision, l'adoration des Mages, mon oblation au Temple, ma fuite en Égypte... Proclame ma sueur de sang dans la Passion,... ma flagellation... mon crucifiement entre deux larrons... Proclame qu'au milieu de tant d'angoisses mon cœur s'est desséché et qu'ils m'ont servi un breuvage de fiel... Proclame que, après ma mort, mes cruels ennemis, sans pitié, percèrent mon côté d'une lance et qu'il en jaillit du sang et de l'eau, prix de la Rédemption des âmes. Mais je veux que, à l'occasion de toutes ces œuvres de ma bonté, tu redises que mon seul amour pour les âmes m'a porté à faire ou à endurer toutes ces choses (1).

Dans cette page, si touchante qu'elle soit, dira-t-on, il est bien question de l'amour de Jésus et l'on y sent, dans sa plénitude, la dévotion à cet amour qui a tant aimé les hommes. Mais où est donc la dévotion à son Cœur de chair ?

Cette dévotion n'est point absente du passage cité. Qu'on veuille bien le relire. Le Cœur y a été nommé deux fois. Et, la seconde fois, Jésus insiste sur ce fait que, de ce Côté transpercé, jaillit l'eau et le sang, le prix de la Rédemption des âmes. Et il

(1) *Sancta Margarita Cortonensis, Legenda antiqua, auctore Giunta Bevegnati, cap. v, 13.*

termine sur ces paroles. N'était-ce pas une invitation à l'humble tertiaire d'aller chercher l'amour dans ce divin Cœur ?

Il est certain que Marguerite le comprit ainsi ; car, peu après, dans le même chapitre (1), son historien et confident nous la montre demandant à Jésus de l'introduire dans son cœur, afin d'y trouver l'amour. Qu'on lise attentivement cette page délicieuse :

Le 3 juin 1291, après la sainte Communion, elle entra en extase, et le Christ lui apparut et lui dit :

« Je suis le Pain de Vie qui est descendu des cieux ; je suis l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Veux-tu venir vers mon Père ?

— Quand je suis avec vous, Seigneur, répondit Marguerite, je suis avec le Père et avec l'Esprit-Saint.

— Crois-tu qu'il en soit ainsi ? lui dit le Seigneur.

— Seigneur, vous savez toutes choses, reprit Marguerite, vous savez que je le crois.

— Afin donc que tu ne doutes pas, lui dit Jésus après l'avoir bénie, salue ma Mère. »

Et Marguerite récita l'*Ave Maria*, jusqu'à *Benedictus fructus ventris tui*. Et après qu'elle eut achevé la salutation, Jésus lui dit :

« Ma fille, m'aimes-tu ?

— Non seulement je vous aime, Seigneur, répartit Marguerite, mais je désire même, s'il pouvait vous plaire, *être dans votre Cœur*.

— Pourquoi veux-tu entrer dans mon cœur, reprit Jésus ; et pourquoi ne pas entrer dans la blessure de mon côté ?

— Seigneur Jésus-Christ, répondit Marguerite, si je suis dans votre cœur, je serai dans la blessure de votre côté, dans la place de tous les clous, dans la couronne d'épines, dans le fiel et le vinaigre, dans le voile (de dérision) placé sur vos yeux vénérables.

— Ma fille, m'aimes-tu ? reprit encore le Seigneur.

— Non, Seigneur, répondit Marguerite.

— Quand donc m'aimeras-tu ? lui dit Jésus.

— Seigneur, reprit Marguerite, je vous aimerai, quand j'éprouverai, dans mon corps, une part si cruelle des douleurs que vous avez souffertes pour moi, que, joignant les mains, je sentirai mon âme se séparer de mon corps. »

Et Jésus l'interrogea une troisième fois.

(1) Chap. v, n. 42.

« M'aimes-tu ?

— Seigneur, répondit Marguerite, si je vous aimais, je vous servirais. Et je crois qu'aucune créature jamais ne vous aima autant que vous le méritez.

— Tu dis la vérité, reprit Jésus.

— Je voudrais non seulement vous aimer, lui dit Marguerite, mais s'il était possible, je voudrais faire plus que vous aimer, je voudrais seulement avoir une étincelle de votre amour (1). »

Ici Marguerite demande à franchir le second échelon de l'amour qu'on puise au Cœur de Jésus : après lui avoir rendu amour pour amour, elle voudrait être unie à l'amour qui brûle dans le Cœur de Jésus et qui est un amour d'immolation pour la gloire de Dieu.

Et Jésus, tenant sa prière pour agréable, lui demande sous quelle forme d'immolation elle veut vivre son amour :

« Veux-tu mourir comme le bienheureux André ?

— Seigneur, faites-moi mourir comme vous voudrez, pourvu que je meure dans cette douleur que je désire tant ; car, si je mourais dans cette douleur, je me sentirais alors crucifiée, et c'est ce que j'estime pour moi le plus convenable...

— Veux-tu sentir la sueur (de mon agonie) ? »

Et Marguerite ne répondit point à cette question, parce qu'elle aurait voulu communier à toutes les douleurs de la Passion ?

Certes la dévotion de la sainte tertiaire de Cortone, non plus que celle de sainte Claire, de saint Antoine ou de saint Bonaventure, ne fut pas exclusivement dirigée vers le Cœur de Jésus. Elle embrassait tous les mystères de l'Homme-Dieu, et elle les méditait comme on fait aujourd'hui dans le Rosaire, en s'aidant de la récitation du *Pater* (2). Cependant, on ne peut le nier, elle pratiqua une dévotion spéciale au divin Cœur ; elle proclama au monde l'amour de ce Cœur Sacré pour les hommes et ses

(1) *Antiqua Legenda*, par G. BEVEGNATI, chap. v, 42.

(2) Elle avait divisé l'œuvre de la Rédemption en plus de cent mystères, qu'elle méditait, en répétant le *Pater Noster*. Elle récitait, chaque jour, 280 *Pater*, *Ave Maria* et *Gloria Patri* (Cf. *Giunta Bevegnati*, ch. vi, 3-14). L'*Ave Maria*, tel qu'elle le récitait, ne comprenait que la première partie depuis *Ave Maria*, jusqu'à *ventris tui*. Elle disait cinq *Pater* et *Ave*, après chaque repas, en l'honneur des cinq plaies.

richesses de salut ; elle demandait à Jésus de la faire habiter dans son intérieur pour s'enflammer de ses ardeurs. N'est-ce pas là toute la dévotion au Cœur Sacré, telle que nous l'entendons aujourd'hui ? D'un côté, le culte de reconnaissance et de compassion pour le Cœur qui a tant aimé les hommes ; de l'autre, le culte d'union à l'amour de Jésus qui s'immole pour plaire à Dieu et faire sa volonté.

---

### UBERTIN DE CASALE (1248-1301)

Ubertyn de Casale se donna la tâche de résumer toute la doctrine de ses devanciers sur le Sacré-Cœur et il la compléta encore par des aperçus nouveaux empreints de la plus haute inspiration. L'ouvrage où il exposa ses idées est l'*Arbor vitæ crucifixæ Jesu*. Et il déclare lui-même que l'objet de ce livre sera de raconter « les douleurs du Cœur de Jésus, *cordiales dolores Jesu* ». Il le termina en 1305. Il y raconte également les douleurs du Cœur de Marie. Il s'y montre l'apôtre de ces deux Cœurs. Nous allons le suivre dans ce double apostolat.

#### 1° L'Apôtre du Cœur de Jésus.

Durant son noviciat, Ubertyn prit l'habitude de consacrer chaque jour de la semaine à contempler sous l'un de ses aspects le mystère de notre Rédempteur. Le lundi il méditait sur la chute du genre humain, le mardi sur la naissance de Jésus, le mercredi sur les autres épisodes de la vie de Jésus jusqu'à la Transfiguration ; le jeudi, sur la Transfiguration jusqu'à la Cène ; le vendredi était consacré à la Passion, et « je buvais, dit-il, l'eau qui coule de la source ouverte de son cœur, *bibebam aquam de aperta vena cordis ipsius* ; le samedi, il méditait sur le Christ au tombeau et aux enfers, et le dimanche, sur la Résurrection.

L'usage de consacrer le vendredi à la Passion et au Sacré-Cœur était donc déjà pratiqué par Ubertyn de Casale, dès son noviciat, à l'âge de 14 ans, et par conséquent dès 1262.

Afin de ne pas nous répéter, nous ne dirons rien de cette partie de la doctrine d'Ubertyn, qui lui est commune avec saint Antoine et saint Bonaventure. Pour lui comme pour eux le Cœur de Jésus est le *soleil* de l'amour, il est le *tabernacle* admirable où il fait bon habiter. « Réjouis-toi donc, ô mon âme, s'écrie-t-il (1), dans le Cœur de ton Jésus... En lui, tu es ce que tu es ; et, hors de lui, tu ne peux être rien, puisqu'il est pour toi toutes choses. Il est ton ciel... il est ta terre... il est la fontaine... il est l'air vivifiant... il est ton trésor, ton aliment, le lit de ton repos, ton époux, ta lumière, ton père. Il est tout pour toi... »

Ubertyn de Casale a connu les deux aspects, les deux éléments essentiels de la dévotion au Sacré-Cœur, et il les a unis inséparablement. Quand il expose cette parole du Christ en croix : « *J'ai soif* », il attribue cette soif au Cœur de Jésus, brûlant d'un amour insatiable *pour les hommes et pour son Père*.

« Ah ! s'écrie-t-il (2), (par ce cri : j'ai soif !), il veut élever nos esprits à la pensée d'une soif bien autrement ardente allumée dans son cœur par le feu de sa charité.

« C'est comme s'il criait *aux pécheurs* : Voyez dans mon corps, il n'y a plus de place pour la douleur ; dans ma vie, plus de place pour l'humiliation ; c'est ainsi que je vous ai témoigné mon amour. Et pourtant ce cœur *a soif* de faire encore plus pour vous, si c'est possible. Pour vous il voudrait souffrir mille morts encore plus cruelles et plus ignominieuses.

« C'est encore comme s'il eût crié à *Dieu son Père* : Mon Père, j'ai fait connaître votre nom. J'ai accompli l'œuvre que vous m'avez confiée ; ce sang que vous aviez mis dans mes veines, je l'ai répandu jusqu'à la dernière goutte ; ma mort approche et pourtant *j'ai soif* de faire plus encore pour vous, s'il était possible...

« Secoue donc ta torpeur, ô mon âme rachetée par la mort de Jésus-Christ, et paie d'un juste retour la charité de son Cœur. »

Aujourd'hui on s'efforce d'introduire dans l'Église la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus ; Ubertyn de Casale en a donné la formule doctrinale, il y a six siècles :

(1) L. I, ch. ix.

(2) *Le Sacré-Cœur de Jésus. Études franciscaines*, par HENRI DE GRÈZES, p. 123-124.

« Tout sacrifice visible, écrit-il dans son *Arbor vitæ*, est le sacrement, c'est-à-dire le signe sacré d'un sacrifice invisible. Ainsi le sacrifice ineffable que le Christ fait de lui-même tant dans *l'auguste mystère de nos autels* que sur l'autel de la Croix, est le signe du sacrifice invisible qu'il fait continuellement de lui-même dans le temple immense de son cœur, *in templo latissimo Cordis sui* (1). »

Enfin Ubertin de Casale comprit si bien l'économie providentielle de la dévotion au Sacré-Cœur, qu'il prédit ce que nous voyons réalisé aujourd'hui, qu'elle serait la consolation des derniers siècles de l'Église.

Au livre troisième de son *Arbor vitæ*, il commente le sommeil de Jean sur la poitrine de Jésus, au jour de la Cène (2).

« O heureux sommeil ! s'écrie-t-il. Repos extatique de la sainte contemplation ! Il est le présage et la figure des bienfaits inestimables que Dieu doit répandre, à la fin des temps, sur les âmes de ses fidèles.

« Oui, à la fin des temps, l'Église sera élevée à une contemplation si suave, qu'elle reposera en vérité sur le cœur de Jésus. »

Et ailleurs, dans le même traité :

« Alors il y aura, dans l'Église, des légions d'âmes généreuses, qui, enivrées des douceurs du repos goûté sur le Cœur de Jésus, ne respireront que pour leur divin Maître et travailleront merveilleusement pour lui.

« N'est-ce pas de ces âmes que parlait le roi-prophète quand il chantait : *Cum dederit dilectis suis somnum* (3)... Les bien-aimés, quand le Seigneur les aura favorisés du sommeil divin sur le Cœur de Jésus, seront son véritable héritage ; car ils répudieront tout ce qui n'est pas lui ; ils seront ses vrais enfants, car ils porteront le sceau de sa divine ressemblance... Tels des flèches dans la main d'un archer puissant et habile, ainsi seront ces descendants des apôtres. Les adorateurs du Cœur de Jésus seront comme des flèches choisies entre les mains du tout-puissant Sauveur. Il les lancera sur ses ennemis pour les terrasser, pour détruire en eux le péché, les convertir et les sauver (4). »

(1) P. H. DE GRÈZES, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 117.

(2) *Arbor Vitæ*, l. III, ch. VII.

(3) Ps. 126.

(4) N'est-ce pas le sens même des promesses faites par le Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie ? « Je donnerai aux prêtres (dévots à mon Cœur) le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. »

Ces vues sur l'avenir de la dévotion au Sacré-Cœur, ces paroles prophétiques ne complètent-elles pas merveilleusement les enseignements des saints Antoine et Bonaventure, des saintes Claire et Marguerite. Au moment où le XIII<sup>e</sup> siècle s'achevait, le culte du Sacré-Cœur était constitué sur ses bases définitives ; ses fidèles avaient déjà leur nom : *les adorateurs du Cœur de Jésus*. Il ne restait plus rien à ajouter.

Le rôle des siècles à venir sera de répandre ce culte dans le peuple chrétien et de le faire adopter dans la liturgie officielle de l'Église.

### L'archer du Sacré-Cœur.



*Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa.  
Tu mas blessé je le confesse,  
Ausz seras tu ma Maitresse*  
*Messager y. r. d.*

Gravure de Messager  
dans *Emblèmes de l'amour divin et humain ensemble* (1631).



UBERTIN DE CASALE (*Suite*)

(1259-1323 et au delà, d'après E. F., XIII, 196)

## 2° L'Apôtre du Cœur de Marie compatissant.

Dans sa dévotion au Cœur de Jésus, Ubertin de Casale ne fit que suivre les traditions de son Ordre. Il est un autre terrain sur lequel il se montra initiateur. Au champ fécond de l'Évangile et du Calvaire, son regard contemplatif sut découvrir une nouvelle source de grâces intarissable, le Cœur de Marie, Mère de Jésus.

Le Cœur de Jésus, à ses yeux, était, pour tous les hommes, le principe du salut, parce que, depuis sa conception jusqu'à sa mort, il avait porté les douleurs de la Passion et de la Croix. Or le Cœur de Marie, d'après lui, par l'exercice continu de la compassion auquel la Vierge s'appliqua toute sa vie, fut pour ainsi dire la réplique du Cœur de Jésus, et, en participant à ses douleurs, il participa à l'œuvre de notre salut. Ce Cœur nous enseigne, en effet, comment nous devons compatir aux souffrances du Sauveur et il supplée à notre insuffisance.

Nous allons, d'après les propres paroles d'Ubertin, résumer sa doctrine. Il nous dira : 1° *que la douleur du Cœur de Marie fut immense*, parce que immenses furent les douleurs de Jésus, auxquelles Marie compatissait ; 2° *cette douleur fut un don du Saint-Esprit*, dû à sa pureté ; 3° *cette douleur de compassion ne fut pas sans joie*, bien au contraire, car elle est l'unique sentier qui conduit aux délices ineffables des joies spirituelles.

## Le Cœur de Marie. — Ses douleurs immenses.

Le chapitre, où Ubertin de Casale développe ses aperçus sur le Cœur de Marie, traite de *la compassion de Jésus pour sa Mère, Jesus matri compatiens*. Et comme les souffrances de Marie n'étaient pas dans son corps, mais dans son cœur, il est amené naturellement à décrire les souffrances du Cœur de Marie.

« Oui vraiment, ô bon Jésus, dit-il, ce fut pour vous une grande amertume et une nouvelle croix de voir près de vous votre Mère. Cette croix vous l'avez prise à notre place, parce qu'il n'est aucune créature, attendu que toutes lui sont inférieures, qui soit capable de mesurer les douleurs de son Cœur, *doloris Cordis ejus mensurare sufficiat*. Vous seul avez su compatir, selon la juste mesure, à votre très chère Mère et vous l'avez fait pour vous et pour nous, ses fils misérables et indignes. Et votre tourment s'en trouva encore accru, car, de cette façon, vous fûtes mortellement crucifié non seulement en vous-même, mais encore dans le Cœur de votre Mère.

« Afin de comprendre un peu, ô mon âme, combien grande fut la douleur du Cœur de Jésus, compatissant aux tourments de sa Mère chérie, mesure, si tu peux, combien grande fut la douleur dans le Cœur de cette Vierge. Son Cœur, en effet, non seulement ne rencontra aucun motif de consolation, mais il trouva tout motif d'augmenter sa peine. »

Pour faire comprendre quelle fut la douleur du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, Ubertin de Casale entre dans de très beaux développements sur l'amour divin dans le Cœur du Christ, et il montre que cet amour, parce qu'il était divin, causa en son Cœur des douleurs sans mesure. Ce sont ces douleurs, qui, par compassion, furent ressenties dans le Cœur de Marie. Écoutons ses paroles :

« Tous les biens célestes dont nous pouvons jouir, le Christ a dû nous les acheter par ses souffrances, *Christi acquiruntur dolore*. Aussi, se vit-il obligé, selon les conseils de sa sagesse, d'attirer sur lui-même autant de douleurs qu'il était nécessaire pour nous les mériter.

« Or c'est l'amour qui mesure la douleur, car plus on aime quelqu'un, plus on souffre de le voir offensé. Mais le Christ, en vertu de son union hypostatique (1), aimait Dieu d'une manière inestimable ; il eut donc à souffrir d'une manière incommensurable, puisque son amour était sans mesure.

« Pour vous représenter, en quelque façon, cette immensité, supposez qu'il existât un Dieu, qui fût tout entier douleur, *si esset unus Deus qui esset totus dolor*, comme le vrai Dieu est tout entier amour, *sicut verus Deus est totus amor* ; supposez encore que ce Dieu de douleur fût uni au Christ par l'union hypostatique et qu'il

(1) L'union hypostatique est l'union de deux natures dans une seule personne, comme elle se trouve dans le Christ Jésus.

déversât en lui toutes ses douleurs. Estimez alors ses souffrances. Cette image peut vous aider à comprendre l'immensité des douleurs du Christ.

« Ce que je viens de dire pour le Christ, dans son humanité, faites-en l'application à sa très révérende Mère et vous saurez ainsi que, par la grâce de l'Esprit-Saint, elle fut admise à porter les douleurs de son Jésus dans une mesure qui dépasse toute mesure et toute puissance créée. »

### **La douleur au Cœur de Marie fut un don du Saint-Esprit.**

Ubertyn de Casale va prouver maintenant que cette immense douleur dans le Cœur de Marie fut un don de l'Esprit-Saint. Mais, comme le spectacle d'une telle douleur serait de nature à effrayer et décourager les âmes, il ajoute aussitôt qu'avec cette douleur immense l'Esprit-Saint répandit dans le Cœur de Marie une joie non-moins immense. Et il part de là pour établir cette grande loi de la mystique chrétienne, dont la tradition se retrouve surtout chez les écrivains de la famille franciscaine, à savoir que l'unique sentier par lequel l'Esprit-Saint conduit les âmes en possession des joies ineffables de la vie spirituelle, c'est la Croix de Jésus-Christ, quand elle est portée courageusement avec lui. Écoutons l'illustre fils de saint François.

« Plus une âme, dit-il, est purifiée de tous ses vices, mieux elle ressent les douleurs de la Croix du Christ. Et la raison, c'est qu'un tel crucifiement ne peut venir en elle que par l'action de l'Esprit-Saint. Car cette douleur est une opération de l'Esprit-Saint, dans l'âme. Or une âme adonnée aux vices ne laisse pas agir l'Esprit-Saint ; mais continuellement elle se révolte contre lui, elle lui résiste de toute la force de ses habitudes vicieuses. Elle discute, elle oppose des doutes, elle allègue que le Christ n'eut pas de raisons de porter de telles douleurs dans son Cœur ni dans son corps ; qu'il n'est pas si nécessaire de tant se tourmenter continuellement pour s'unir ainsi à ses douleurs. Aussi, sous prétexte de meilleur profit, mais, en réalité, pour obéir à leurs passions, beaucoup détournent leur cœur de cette contemplation et s'appliquent à d'autres méditations qui distraient l'esprit et détruisent les célestes impulsions de la grâce. Néanmoins aveuglés par leurs vices, ils répètent qu'ils servent mieux le Seigneur de cette façon. Aussi sont-ils cause qu'ils ne goûteront jamais à la coupe immense des douleurs du Christ Jésus et qu'ils n'auront jamais l'expérience de ses vertus ».

**L'exercice de la Compassion fut, pour le Cœur de Marie,  
la voie des plus hautes délices.**

(Ceux qui rejettent la pratique de la Compassion), dit Ubertin, prétendent trouver ailleurs des consolations plus hautes ; et, sous ce prétexte, ils abandonnent l'exercice des vertus difficiles et ils éteignent en eux l'opération de l'Esprit-Saint. Et pourtant il n'est pas dépourvu des sublimes douceurs de la divinité, ce crucifiement avec le Christ. Que dis-je ? Plus complète est la transformation de l'âme à l'image du Christ souffrant et crucifié, plus entière est sa transformation à l'image du Dieu très haut et très glorieux.

« Le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Là où je suis, je veux que mon serviteur soit aussi avec moi » ? A une âme qui se renonce pour suivre uniquement sa volonté, comme doit faire tout bon serviteur, le Christ accorde la participation de sa double condition. Sur terre il vécut, en même temps, dans l'état d'exil et dans l'état de gloire, *simul fuit viator et comprehensor* ; dans la même partie de son âme, il éprouva, en même temps, la suprême béatitude et les suprêmes souffrances. Eh bien, à une âme parfaitement purifiée, parfois Dieu accorde la parfaite transformation en ses douleurs et la parfaite jouissance de sa béatitude. »

Et Ubertin de Casale enseigne que saint François, de par la stigmatisation, fut admis, selon toute probabilité, à ce privilège. Et il fut le signe manifeste donné par Dieu au monde, pour lui faire comprendre que *les joies célestes pour l'homme, signifiées par la forme du séraphin, ne vont point sans les épreuves de la souffrance, signifiées par la forme du crucifix* (1). Et il continue :

« Aussi le Christ, après avoir pris sa croix, dès le sein de sa mère, et l'avoir portée continuellement dans son Cœur, et l'avoir extériorisée par mille austérités dans son corps, ne voulut jamais dire : « Tout est consommé », jusqu'à l'heure où, tout son sang ayant été répandu, son corps ayant été tout déchiré, attaché à la croix et perdu de douleur, il l'abandonna sans vie... »

« Et donc ils se trompent beaucoup ceux qui espèrent goûter quelque chose des douceurs divines, sans entrer par la porte de la croix très sainte, *unde multum errat qui credit se aliquid degustare divinum, nisi per ostium introducatur sacratissime crucis* »

(1) Apparuit enim crucifixus pariter et alatus... ut hac apparitione ostenderet quod Franciscum et carne crucifigeret et mente transformaret in suos inabyssales dolores et anagagicos et flammeos ardores et seraficos gustus formaret.

## Saint François recevant les stigmates

Initiale d'un Vespéral franciscain du XIII<sup>e</sup> siècle. Première lettre de l'hymne de l'Épiphanie : *O sola magnarum urbium.*



*Là où je suis, je veux que mon serviteur soit aussi avec moi.*

Après cette digression sur la nécessité de porter sa croix avec Jésus ou de pratiquer la compassion, Ubertin revient à Marie et il dit :

« Et, parce que le fondement et la racine de toute grâce et de tout mérite se trouve dans les douleurs de la Croix de Jésus, que ce doux Sauveur endura dans son Cœur et dans son corps, l'Esprit-Saint remplit cette douce Vierge des douleurs du Christ, à un tel degré que, pour le comprendre, il faudrait participer à sa grâce de la maternité divine... Plus elle savait que le temps était court, que la mort ne régnerait que trois jours sur le Christ, plus elle s'efforçait, *dans tout son Cœur*, de mourir avec lui, d'entrer avec lui dans le tombeau, et de se consacrer à la douleur.

Et comme Jésus savait que sa Mère voulait participer à ses souffrances, il l'aidait de sa grâce :

« Il l'exauça pleinement, s'écrie Ubertin, et se jetant tout entier dans son Cœur virginal, à la manière d'une flèche, il dit : « Femme, voilà « votre fils (1) ! » Certes, selon le sens de la lettre, il est bien vrai qu'un glaive de douleur pénétra dans les profondeurs de son Cœur virginal, alors que, par un douloureux échange, le Fils de Zébédée lui fut donné pour compagnon, à la place du Fils de Dieu ; mais, au sens spirituel selon lequel ces deux séraphins, la mère et le fils, se parlaient toujours, ce fut une bien autre douleur, qui remplit ses entrailles maternelles... Recueille, voulait-il dire, recueille cette pâleur de mon visage, ces douleurs de mes membres, cette clameur de mes lamentations, ces inquiétudes sans mesure qui déchirent mon Cœur et verse sur moi de dignes sentiments de compassion ; avec moi, souffre ma Croix et ma mort, et supplée à l'ingratitude de tes fils qui m'abandonnent, tu obtiendras ainsi pour eux la grâce de ma clémence. »

Et Ubertin s'adressant à la Vierge lui dit :

« Recevez ce glaive de douleur, que vous promit le prophète Siméon, quand il vous disait : « Un glaive de douleur transpercera ton âme qui est la sienne, *tuam ipsius animam* ! Oui vraiment, elle est à lui votre âme, *vere tuam ipsius*, parce que votre âme appartenait au béni Jésus, bien plus qu'elle ne vous appartenait, transportée qu'elle était au dedans de lui par l'incendie de l'amour. Egalement elle est à vous son âme, *ipsius tuam*, parce que le glaive de son cruel supplice et de sa mort (en transperçant son corps) transperçait votre âme, puisque votre âme se transportait tout entière dans chacune de ses douleurs. »

(1) *Quasi seipsum totum intra cor Virginis, ad modum sagittæ, jaciens, dixit.*

Mais cette compassion n'était pas pour Marie sans douceurs. Ubertin de Casale la représente faisant ses délices de compatir avec son Fils, il la montre conversant avec la croix, et lui disant (1) :

« O croix... et vous épines... et clous..., vous qui êtes sauvages, par nature, et rudes, mon très doux Fils vous a plantés dans un Paradis très délicieux. Et il vous a arrosés si bien des ruisseaux de son sang, que nulle autre nourriture ne pourra me plaire désormais. Je ne veux plus sentir que vos pointes, je veux les fixer dans mon Cœur, *vestra deglutire acumina et vos infigere cordi meo.* »

Ubertin de Casale passa aux Bénédictins, vers la fin de sa vie, puis aux Cisterciens. Il leur transmet sa doctrine sur les Cœurs de Jésus et de Marie.

## LE ROLE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Nous avons achevé d'exposer la doctrine franciscaine sur le Sacré-Cœur au XIII<sup>e</sup> siècle. Nous la résumons en quelques mots

Au-dessus de toutes les merveilles de la création, Jésus crucifié est la grande manifestation de l'amour divin dans le monde. Dans sa Passion, en effet, Jésus révèle un amour immense et sublime pour son Père et pour les hommes. Cet amour, il l'a porté dans son Cœur d'abord, puis il l'a extériorisé dans son corps par toutes ses blessures et spécialement par la plaie de son Cœur. C'est là qu'il faut l'adorer.

Cette adoration doit s'exercer par la compassion. Mais la compassion ne consiste par seulement en un sentiment de sympathie attristée pour la personne de Jésus souffrant ; elle est avant tout l'union effective à son amour, c'est-à-dire à son esprit d'immolation à la volonté de son Père.

C'est cette compassion que pratiqua Marie dans son Cœur

(1) *Arbor Vitæ*, cap. xxv.

et à laquelle elle nous convie. C'est en cette compassion que se résume la vie chrétienne, et c'est par elle que les âmes trouvent accès aux béatitudes évangéliques.

Telle est, en quelques mots, la doctrine mystique de nos docteurs franciscains du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle est fondée sur l'amour divin dans le Christ; et le symbole sous lesquels elle aime à vénérer cet amour, c'est le Cœur de Jésus, son Cœur de chair transpercé de la lance.

Les siècles suivants vont continuer et développer cette doctrine.

Les principaux mystiques qui, au XIII<sup>e</sup> siècle, avec les Franciscains, pratiquèrent la dévotion au Sacré-Cœur furent sainte Mechtide (1241-1298) et sa sœur sainte Gertrude (1234-1303), bénédictines d'Helfta, en Saxe; sainte Lutgarde (1182-1246), cistercienne de Saint-Trond; la vénérable Ida (1247-1300), également cistercienne; Gertrude de Saxe (vers 1300), Christine de Stommeln, près de Cologne (1230-1312), dominicaines.

Dès cette époque, le culte privé au Sacré-Cœur se pratiquait conjointement avec le culte des Cinq Plaies et de la plaie du côté. Mais certaines âmes se fixaient de préférence dans la contemplation et l'adoration du divin Cœur. Nous avons vu Ubertin de Casale lui consacrer le vendredi. Ce devint un usage chez les mystiques franciscains. Les mystiques dominicains, s'attachant davantage à la plaie du côté, lui consacrèrent de bonne heure une fête annuelle, fixée au vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour qui sera désigné plus tard par Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, pour célébrer la fête de son divin Cœur (1).

Le culte suscita des poésies liturgiques. On possède une très belle hymne au Sacré-Cœur qui remonte au XIII<sup>e</sup> siècle : *Summi regis cor, aveto*. Voici la dernière strophe :

(1) Cf. BAINVEL, *La Dévotion...*, p. 231. Nous ignorons à quelle date remonte cette fête.



Da cor cordi sociari,  
 Tecum, Jesu, vulnerari.  
 Nam cor cordi similatur  
 Si cor meum perforatur  
 Sagittis impropèrii.

Fais que mon cœur à ton Cœur s'as-  
 [socio,  
 Avec toi, Jésus, qu'il soit blessé.  
 Car mon cœur à ton Cœur sera sem-  
 S'il est transpercé [blable  
 Par les flèches du mépris (1).

Cette strophe d'un chant populaire montre bien encore le caractère universel de la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'on la pratiqua partout dès l'origine. On y vénérât le vrai Cœur, le Cœur de chair de Jésus. Sur ce point il ne saurait y avoir le moindre doute, puisqu'on le définit toujours par la blessure de la lance et le flot de sang et d'eau qui s'en échappe pour la rémission des péchés.

Nous n'arrivons donc pas à comprendre comment et pourquoi certains auteurs, même parmi les meilleurs, s'obstinent encore à enseigner, comme une thèse historique fondamentale, que, avant la bienheureuse Marguerite-Marie, le culte du Sacré-Cœur ne s'adressait pas tout d'abord au Cœur de chair du divin Maître, mais à son amour abstrait ou seulement à la plaie du côté ; et que ce fut le rôle de l'illustre Visitandine d'attacher définitivement la dévotion au Cœur de chair, blessé pour nous par la lance du soldat. Le rôle de la Bienheureuse fut certes très beau et très grand ; nous le dirons en son lieu. Mais, sous prétexte de le grandir encore, il ne faudrait pas fermer les yeux devant l'évidence des faits et nier cinq siècles d'histoire. Retenons donc ce fait comme acquis à la science que, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, la dévotion au Sacré-Cœur avait son objet définitivement fixé : *le Cœur de chair de Jésus, transpercé par la lance, signe et symbole de son amour pour son Père et pour les hommes.*

(1) Cette hymne se trouve, chez Migne, avec les Œuvres de saint Bernard. Le P. Blume l'attribue au B. Hermann, prémontré, mort en 1241 (*Stimmen*, 1909). Elle semble plutôt appartenir au cycle des poètes mystiques, qu'Ozanani a étudiés sous le nom de *Poètes franciscains*. On retrouve ici évidente, en effet, l'inspiration du *Stabat Mater* :

Sancta Mater istud agas,  
 Crucifixi fige plagas  
 Cordi meo valide.

Juxta crucem tecum stare  
 Et me tibi sociare  
 In planctu desidero.

## LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE

Le xiv<sup>e</sup> siècle si troublé fut moins fertile que les autres en fruits de sainteté. Cependant on y trouve quelques âmes d'élite et celles-là se gardèrent de la contagion par la dévotion au Sacré-Cœur. Nous citerons deux noms seulement :

---

**Saint Elzéar de Sabran (1285-1323)** écrivait à la bienheureuse Delphine, son épouse : « Ma chère sœur, je me porte fort bien. Que si vous voulez me voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus, car c'est là que j'habite. C'est là seulement que vous me trouverez. Pour néant me chercheriez-vous ailleurs (1). »

Saint Elzéar et la bienheureuse Delphine étaient tertiaires franciscains.

**La Bienheureuse Claire de Rimini (1300-1346)**, tertiaire (2), mérita de voir Jésus lui montrer la plaie béante de son côté et de l'entendre lui dire : « Ma fille, tu obtiendras de mon Cœur tout ce que tu lui demanderas. » Cette simple parole n'est-elle pas la preuve formelle de la dévotion et du culte, sous forme privée, pratiqués à l'égard du divin Cœur, à cette époque : on lui adressait directement des prières.

C'est, à peu près textuellement, la parole intérieure qu'entendit la Sœur Marie de l'Incarnation, ursuline, vers 1633, et qui

(1) H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 145. — (2) *Loc. cit.*, p. 148.

l'enflamma de dévotion pour le divin Cœur : « Demande-moi par le Cœur de mon Fils, c'est par lui que je t'exaucerai et que je t'accorderai tes demandes. »

« Cette divine touche eut son effet, raconte la Vénérable, et tout mon intérieur se trouva dans une communication très intime avec cet adorable Cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père éternel que par lui (1). »

Il nous faudrait citer ici la célèbre Angèle de Foligno (1248-1309) ; mais nous en parlerons plus loin. Bornons-nous à nommer les principaux dévots du Sacré-Cœur au XIV<sup>e</sup> siècle en dehors de la famille de saint François : Jean Tauler (1294-1361) et Henri Suso (1300-1366), dominicains ; Ludolphe de Saxe ou le Chartreux (1295-1378) et deux autres chartreux de Trèves et de Strasbourg ; Simon de Cascia († 1348), augustinien ; Julienne de Norwich et la bienheureuse Dorothee (1343-1394), recluses (2).

(1) H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, pp. 267-268. — (2) Cf. P. BAINVEL, *La Dévotion au Sacré-Cœur*, pp. 206-246.

## Q V A R T A P A R S



PROVIN-

Ce très beau monogramme est extrait de l'ouvrage du P. GONZAGA, *De origine seraphico religionis*, Rome 1587. Il résume magnifiquement la dévotion au saint nom de Jésus, prêché par saint Bernardin de Sienne et professée par toute la famille franciscaine.

# LA RÉFORME DES OBSERVANTS

---

Le renouveau de vie franciscaine suscité par la réforme des Observants (1368) détermina un notable progrès dans la dévotion au Sacré-Cœur. Les principaux apôtres de ce mouvement furent précisément les chefs de cette réforme et notamment saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, sainte Colette et la bienheureuse Jeanne de Valois. Ils affirmèrent de nouveau et avec une nouvelle énergie que le foyer de l'amour divin était au Cœur de Jésus ; ils mirent en relief le rôle que remplit, auprès du Cœur de Jésus, le saint Cœur de Marie, sa mère ; enfin ils osèrent, pour la première fois, aider leur piété par la représentation de l'image.

---

## **SAINT BERNARDIN DE SIENNE (1383-1446)**

### **L'Apôtre des saints Cœurs de Jésus et de Marie.**

Saint Bernardin de Sienne commença par remettre en honneur le culte et l'image du nom de Jésus, inaugurés dans l'ordre dès le XIII<sup>e</sup> siècle, et il parvint, au milieu des plus grandes difficultés, à les faire agréer officiellement par l'Eglise.

Saint Bonaventure avait comparé la personne du Christ au soleil matériel ; saint Bernardin déclare que c'est le Nom même de Jésus qui est le vrai soleil du monde.

« (Le Nom de Jésus), dit-il (1), est très semblable au soleil. Car, de même que ce soleil matériel, par sa vigueur, sa splendeur et sa chaleur, vivifie, fait croître et conserve tous les êtres vivants de la terre ; ainsi le Nom de Jésus, à tous les pèlerins de ce monde, procure la vie de la grâce, et il la donne à tous, à ceux qui commencent à se convertir, comme à ceux qui sont déjà avancés dans les voies de la perfection.

(1) *De glorioso nomine Jesu, sermo 49.*

C'est de lui que parle Zacharie. quand il dit que son nom est Orient, *Oriens nomen ejus*, car il ressemble au soleil qui brille vers l'Orient. »

Pour ce qui concerne le Cœur de Jésus, il s'en explique clairement : il est le foyer de l'amour divin pour le monde. Dans son traité sur *l'Origine de la charité ou de l'amour divin, De origine charitatis seu divini amoris*, au chapitre III, il résume la doctrine exposée et il écrit :

« L'amour de Dieu s'est donc révélé à nous dans l'Incarnation de son Fils, par le don qu'il nous a fait de sa divinité, de son âme et de son corps. Cet amour se trouve caché dans le Cœur de Jésus-Christ et représenté sous la figure de l'encensoir d'or, *in corde ejus absconsus est et in thuribulo aureo demonstratur*.

« C'est de lui qu'on peut interpréter ce passage de l'Écriture : « Il tenait en sa main un encensoir d'or, *habens thuribulum aureum in manu sua*. » Car un encensoir n'a-t-il pas la forme d'un cœur? Et n'est-il pas dès lors tout indiqué pour signifier le Cœur du Christ ? Il est ouvert par en-haut et fermé par en-bas. Cela veut dire d'abord que, sur cette terre, il ne vécut pas seulement de la vie de la foi, mais qu'il jouit de la claire vue de la gloire (1) : il était fermé aux choses de la terre et ouvert aux choses de Dieu. Les charbons de l'encensoir représentent ses désirs ardents et spécialement son désir de souffrir la mort pour notre salut, selon la parole de saint Luc : « Je dois être baptisé d'un baptême et je suis dans l'angoisse, jusqu'à ce qu'il soit accompli (2). »

« L'encens qui brûlait dans l'encensoir représente sa prière très fervente... Cet encensoir est d'or et non pas doré, parce qu'il ne fut pas sanctifié par l'éclat de sa sagesse, mais il fut la sainteté même, selon la parole de l'Ange à Marie : « Le saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu (3). »

« Cet encensoir, c'est-à-dire ce Cœur, était dans la main du Christ, parce que la chair dans le Christ ne s'opposait pas à sa sainte opération...

« Vois donc, ô âme sainte, à quel prix le Seigneur t'a rachetée, quel grand trésor il t'a donné, de quel immense amour il t'a gratifiée : toutes choses qui sont contenues, signifiées, dans l'encensoir qui est le Cœur du Christ, *quæ omnia in Cordis Christi thuribulo exprimentur*.

(1) *Non tantum ostendit eum in terra viatorem fuisse, sed et comprehensorem*. Il ne fut pas seulement pèlerin sur la terre, mais en possession (de la gloire).

(2) LUC., XII. — (3) LUC., I.

Il a donné pour notre rédemption la divinité et la chair du Christ, à tous il a donné l'amour du Christ, à chacun le Christ offre son corps. Accepte, ô âme, épouse du Christ, prends, embrasse, avec des transports de joie et dis avec le prophète : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ? »

Et saint Bernardin expose qu'en retour de tant de bienfaits, Jésus ne réclame que notre Cœur, *sufficit Christo solum hominis habere cor*. En échange de son Cœur, il ne réclame que le nôtre. Et le saint s'extasie sur ce marché, sur ce merveilleux échange et il invite toutes les âmes à en profiter.

Souvent, dans ses discours, saint Bernardin revient sur ce mystère du Cœur de Jésus. Il y voit non seulement un *encensoir d'or*, mais un *foyer de charité*, un *asile pour les âmes*. C'est de son Cœur, que Jésus a tiré *les sept paroles* prononcées du haut de sa croix.

« Notre bon Jésus, dit-il (1), qui du bon trésor de son divin Cœur avait tiré tant de choses excellentes, en tire, dans sa Passion, de plus excellentes encore. Il nous montre son Cœur, comme une fournaise de charité, très ardente, capable d'embraser et de consumer tout l'univers. De ce Cœur embrasé d'amour il tire sept paroles sacrées et ardentes, comme sept amours brûlants du feu le plus communicatif. »

Mais c'est surtout comme l'apôtre du Cœur de Marie que le pieux franciscain mérite de retenir notre attention. Officiellement l'Église semble avoir voulu lui reconnaître la paternité du culte envers le saint Cœur de la Vierge, car c'est à l'un de ses sermons (2) qu'elle a emprunté les principales leçons de son office. En voici un passage :

« Par quelles paroles pourrai-je, moi, homme de rien, exprimer les profonds sentiments du Cœur de la Vierge, que les paroles sorties de ses lèvres nous ont fait connaître ? A cette tâche ne suffirait pas l'éloquence de tous les hommes ni de tous les anges. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « L'homme de bien tire de bonnes choses du trésor de son cœur ? » Qui donc parmi les hommes peut être supposé meilleur que celle qui mérita de devenir la Mère de Dieu, celle qui dans son Cœur et dans son sein donna à Dieu même l'hospitalité ? Quel meilleur trésor peut-on concevoir que ce divin amour, dont brûlait le cœur de la Vierge ?

(1) Cf. P. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 158. — (2) 9<sup>e</sup> Discours sur la *Visitation*.

« C'est donc de ce Cœur, comme d'une fournaise enflammée des divines ardeurs, que la bienheureuse Vierge tira de bonnes paroles, c'est-à-dire des paroles de la plus ardente charité. De même, en effet, que d'un vase plein d'excellent vin on ne peut tirer que de très bon vin, de même que d'une fournaise ardente, on ne peut tirer que des charbons capables d'allumer l'incendie, ainsi du Cœur de Marie il ne peut sortir qu'une parole pleine d'un amour excellent et d'une ardeur toute divine.

« Or de Marie, on ne rapporte que sept paroles. Elle parla deux fois avec l'ange, deux fois avec Élisabeth, deux fois avec son Fils, une fois avec les serviteurs, à Cana. Ces sept paroles répondent aux sept actes de l'amour ; et, prononcées dans un ordre admirable qui en marque les progrès, elles sont comme sept flammes qui s'échappent de son Cœur... La première est la parole de l'amour qui sépare ; la seconde, de l'amour qui transforme ; la troisième, de l'amour qui se communique : la quatrième, de l'amour qui se réjouit ; la cinquième, de l'amour qui se repose ; la sixième, de l'amour qui compatit ; le septième, de l'amour qui consomme. »

Certes ces paroles sont loin d'avoir la même profondeur que celles d'Ubertain de Casale ; mais elles sont plus à la portée des simples fidèles. Et elles montrent que la dévotion au Cœur de la Vierge resta toujours dans les préoccupations de la famille franciscaine.

## SAINT JEAN DE CAPISTRAN, SAINTE COLETTE

et autres Clarisses et Tertiaires.

Saint Jean de Capistran (1385-1456) et sainte Colette (1381-1447) furent deux grands dévots au Sacré Cœur. Comme preuve nous n'apporterons qu'un seul témoignage (1) : l'adresse du saint à la célèbre clarisse, où il l'appelle « Sa fille dans le Cœur de Jésus. » On sait, en effet, que ces sortes de formules indiquent, chez ceux qui les emploient, les dévotions qui leur sont le plus chères :

« A Sœur Colette de l'Ordre de Sainte Claire, toute dévouée à Dieu, notre chère fille dans le Cœur de l'Époux des Vierges, Jean de Capistran de l'Ordre des Frères Mineurs, Commissaire général. »

(1) Cf. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 150.



La bienheureuse **Baptiste Varani (1458-1527)**, clarisse d'Urbino, puisa sa dévotion au Cœur de Jésus au pied de la chaire des Franciscains. Elle raconta elle-même plus tard au P. François d'Urbino l'origine de sa conversion.

« A la fin d'un de vos sermons, lui écrivait-elle, vous parliez avec beaucoup d'ardeur pour amener les âmes de vos auditeurs au souvenir et à la compassion à l'égard de la Passion du Christ : vous suppliez chacun d'eux de se souvenir, au moins *tous les vendredis*, de la très sainte Passion et de verser au moins une larme, ne fût-ce qu'une seule, par amour de cette Passion et vous affirmiez avec force que cette seule petite larme serait beaucoup plus agréable à Dieu et plus utile à l'âme que toute autre œuvre, si bonne qu'elle pût être... C'est alors que je m'engageai par vœu à répandre, chaque vendredi, une larme par amour de la Passion du Christ. Et ce fut là le commencement de ma vie spirituelle (1). »

Elle avait encore été très frappée d'une autre parole du même Père, disant qu'une seule étincelle de l'amour dont la Vierge était remplie contenait plus de suavité que toutes les voluptés charnelles ensemble (2).

Durant sa vie de clarisse, elle fut favorisée d'entretiens familiers avec Jésus, qui lui révéla les peines intérieures de son cœur affligé. Elle a fait le récit de ces entretiens dans un mémoire adressé au Franciscain, son directeur, elle y déclare que ce n'est que dans le Cœur de Jésus qu'elle a compris sa Passion.

« Il y a, raconte-t-elle (3), et c'est mon Sauveur lui-même qui me l'a révélé, il y a, entre la méditation des douleurs intérieures du Cœur de Jésus et celles des douleurs sensibles de son humanité sainte, une différence semblable à celle qui existe entre le miel renfermé dans un vase et celui qui a décollé par-dessus les bords; le premier a incomparablement plus de saveur et plus de parfum. »

L'âme donc vraiment affamée et altérée de la Passion du Sauveur ne doit pas seulement approcher ses lèvres de l'extérieur du vase, je veux dire des plaies adorables du Sauveur, et sucer le sang qui en découle; non, qu'elle entre dans le vase lui-même, dans le Sacré-Cœur de Jésus. Là, mais là seulement, elle trouvera de quoi se rassasier et au delà (4). »

(1) BOLLAND., *Vita B. Baptist. Varani*, n° 6. — (2) *Loc. cit.*, n° 14. — (3) H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 165. — (4) *Bollandistes*, 2 juin, et H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 165.



L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur.

Ces sortes de gravures, qui apparaissent partout et très nombreuses dès 1450-1500, c'est-à-dire dès l'origine de la gravure sur bois, sont la traduction par l'image de la doctrine d'Ubertain de Casale, exposée plus haut et pratiquée par la bienheureuse Varani. Cette gravure se trouve au musée de Munich (Leidinger, I, 17, et Schreiber, 801). Schreiber la date de 1475. Bouchot (*Les deux cents incunables de la B. N.*) en date une semblable de 1460 et dit que celle de Munich dut être copiée sur une pièce du commencement du xv<sup>e</sup> siècle.

Cette habitude mystique de contempler les douleurs de la Passion dans le Cœur même de Jésus est une application de la doctrine d'Ubertain de Casale exposée plus haut. Elle ne tarda pas à se généraliser au point de se concrétiser et de s'exprimer par l'imagerie populaire. C'est au xv<sup>e</sup> siècle, en effet, que l'on voit apparaître ces charmantes gravures de l'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur. Un large cœur, qui est certainement, quoi qu'en disent certains interprètes, le Cœur du Sauveur (1), renferme l'Enfant Jésus, qu'on reconnaît à son nimbe crucifère. Il a en ses mains ou autour de lui les instruments de la Passion. Une de ces images met sur les lèvres de l'Enfant ces paroles : *Dans le cœur de mon Père, j'ai trouvé ces jouets.*

Voici le sens de cette image — Jésus avait lu dans le cœur de son Père céleste que sa volonté était qu'il souffrît un jour tous les supplices de sa Passion. En conséquence, il avait mis, dès son enfance, dans son propre cœur, l'image de ces supplices. Il s'en était fait un jouet ; et sa joie était de les méditer et de se préparer à les endurer, quand l'heure serait venue. L'image le représente donc vivant, dès l'enfance, dans son propre cœur, toutes les scènes de sa douloureuse Passion.

C'est dans cette Passion intérieure que la bienheureuse Baptiste Varani aimait à contempler Jésus.

« Laissez-vous fléchir, Seigneur, lui disait-elle un jour (2), et introduisez-moi dans le lit sacré de vos douleurs intérieures. Submergez-moi dans cet océan d'amertumes que renferme votre cœur ; c'est là que je veux mourir. O douce vie de mon âme ! dites-moi combien furent cruelles les peines qui affligèrent votre Cœur sacré.

— Ma fille, lui répondit Jésus, puisque tu ignores la grandeur de mes peines, sache qu'elles furent aussi grandes que l'amour dont j'étais embrasé pour mon Père et pour les pauvres humains. »

On le voit par cette réponse, l'amour de son Cœur, que Jésus veut révéler à sa servante, est d'abord l'amour pour son Père et

(1) Le fait que ce Cœur se retrouve dans les images des cinq plaies, ou encore qu'il porte le coup de lance, ne permet pas de douter qu'il ne soit celui de Jésus même.

(2) P. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p 167.

ensuite l'amour pour les hommes. Et à cette occasion la Bienheureuse avoue que « le doux Sauveur lui avait déjà fait comprendre longtemps auparavant toute l'étendue de son amour pour les créatures ». Et elle désespère de pouvoir l'exprimer sur le papier : « Je me tairai donc, dit-elle, pour ne parler que des douleurs de mon bon Maître, qui sont une expression de cet amour plus facile à comprendre pour le cœur humain. »

Un peu auparavant, Jésus lui avait fait connaître la manière dont il avait témoigné son amour pour son Père, en unissant sa volonté à celle de ce Père céleste :

Quand les soldats vinrent m'arrêter au jardin, lui dit-il, « dans mon humanité, j'unis ma volonté à la volonté de Dieu, en disant (à mon Père) : « Que votre volonté soit faite. » Et, à cause de (cette union), mes ennemis ne purent me nuire, et ils furent forcés de reconnaître que cette puissance (qui était en moi) n'était pas humaine, mais divine. Dieu cependant leur permit d'assouvir leur volonté contre moi. Ainsi en sera-t-il de toi. Si tu abandonnes à Dieu ta volonté, en toutes choses, disant du fond du cœur : « Que votre volonté soit faite, » tu me deviendras semblable, par l'union de ta volonté à la volonté divine, de sorte que les démons ne pourront te nuire en rien, avant que la permission ne leur en ait été donnée ; mais ils tomberont à la renverse et ne pourront prévaloir contre toi (1).

**Sainte Catherine de Bologne (1413-1463)** est à citer à côté de la bienheureuse Baptiste Varani. Son amour du divin Cœur s'exprimait en chants d'une belle inspiration. Comme tous ses contemporains, elle aimait à fixer son regard contemplatif sur la plaie du côté en même temps que sur le Cœur percé de la lance.

« Ame bénie du Créateur, chantait-elle, regarde ton Seigneur, qui t'attend, fixé (à la croix)... Regarde cette plaie qu'il porte au côté droit. Vois son sang qui paie tous tes péchés. Rappelle-toi qu'il fut blessé d'une lance cruelle ; c'est pour chaque fidèle que le dard (la flèche) lui traversa le Cœur (2). »

(1) BOLLAND., *Vita B. Bapt. Varani*, n° 58. — (2) P. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 154 :

Risguarda quella piaga  
Ch' Egli ha dal lato ritto  
Vedi che il sangue paga  
Tutto il tuo delitto;

Pensa che fu afflitto  
Per una lancia crudele :  
Per ciaschedun fedele  
Passo il Cor la saetta.

**Françoise Romaine (1384-1440)** fut, parmi les saintes tertiaires du xv<sup>e</sup> siècle, une grande privilégiée du Sacré-Cœur, qu'elle contemplait, selon la dévotion chère à cette époque, parmi les Cinq Plaies. Un jour qu'elle avait été favorisée d'une nouvelle apparition du Sauveur (la 14<sup>e</sup>) avec les Cinq Plaies, son confesseur lui demanda en quelle plaie elle avait fixé son esprit. Elle répondit : « Au plus profond de la plaie du Cœur. »

Dans ce divin Cœur, ajouta-t-elle, était comme une mer d'une suavité inexprimable, où je buvais une joie indicible et le souverain bien... Et une voix se fit entendre qui disait : « Je suis l'amour fidèle, qui établis l'âme dans la vérité; elle n'a plus alors pour le monde que du dégoût... elle aime *la solitude, les tribulations, les douleurs*. Lorsque ces sentiments lui sont devenus habituels et qu'elle y trouve ses délices, je la fais monter plus haut; je l'introduis dans le ciel empyrée, où elle contemple *mes plaies*; et leur splendeur la fait brûler d'amour. Lorsqu'elle est bien embrasée d'amour, je la transforme; elle entre alors dans le sanctuaire de *mon Cœur, s'abandonnant pleinement à ma volonté*. Dans mon Cœur, elle trouve un abîme de charité et la source de toutes les douceurs. »

Le premier degré de la vie mystique, de la vie d'amour, d'après cette révélation faite à la sainte tertiaire, est donc l'amour de la croix ou de la solitude et des tribulations; le second degré est d'être admis à contempler les plaies du Sauveur; le troisième degré est d'être admis dans le sanctuaire du divin Cœur, pour contempler et faire la volonté de Jésus, qui est la volonté de son Père.

Ici encore nous retrouvons la pure doctrine franciscaine : la vraie dévotion au Sacré-Cœur comprenant deux degrés d'ascension, le degré inférieur qui est la compassion aux souffrances de Jésus, le degré supérieur et parfait qui est l'union à son amour, pour suivre en tout sa sainte volonté, qui est faite d'obéissance au bon plaisir du Père céleste.

A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la dévotion à la plaie du côté de Jésus ou plutôt à son divin Cœur percé de la lance était devenue comme l'apanage de la grande famille franciscaine. Barthélemy de Pise en témoigne, dans son livre *des Conformités*, quand il parle de la province de Mutina :

« En cette province, dit-il (1), il y avait un frère Gérard, grand prédicateur qui avait fait grand éloge de saint François. Un de ses auditeurs, touché de ses paroles, s'en retourna à sa maison, et, durant son sommeil, il fut ravi au ciel. Il vit Jésus et Marie et tous les saints, qui, en procession, venaient saluer l'Enfant et sa Mère. N'apercevant point saint François ni ses frères, il demanda à l'ange qui l'accompagnait : « Où donc est François qu'exalte tant le frère Gérard ? » Et l'ange lui répondit : « Attends et tu verras quelle place il occupe. » Or, Jésus ayant découvert la plaie de son côté, il vit François qui en sortait, portant l'étendard de la croix et suivi de la multitude des frères. »

La demeure propre des Franciscains, aux yeux de la piété du xv<sup>e</sup> siècle, était donc la plaie du côté ou le Cœur de Jésus. Nous verrons bientôt les hommes de la Réforme s'en scandaliser et se servir de cette légende naïve pour jeter le ridicule sur la pieuse dévotion.

## LA BIENHEUREUSE JEANNE DE VALOIS (1464-1505)

### Les Annonciades

ou la première Congrégation vouée au Sacré-Cœur.

La bienheureuse Jeanne de Valois était la fille de Louis XI. Mariée toute jeune à Louis d'Orléans, elle fut abandonnée par ce prince, quand il hérita de la couronne de France, sous le nom de Louis XII ; et le mariage fut annulé.

Elle eut certes le cœur meurtri, à cause de cet abandon, et ne s'en consola jamais entièrement (2). Mais elle chercha en Dieu sa consolation, se plaça sous la direction du célèbre Franciscain, le P. Gabriel-Maria, et s'occupa, dans son duché du Berry, aux œuvres de la piété. Avec le concours du P. Gabriel, elle fonda l'Ordre des Annonciades, s'attacha de plus en plus à saint François, et, à sa mort, elle voulut être ensevelie avec la bure grise et la corde que les Annonciades avaient empruntées au Tiers-Ordre de saint François.

(1) *Fructus oct.*, 2<sup>a</sup> part., p. 66, 1<sup>a</sup> editio.

(2) En tête de son testament, peu avant sa mort, elle a écrit ces paroles douloureuses : « Fille, sœur, épouse des rois de France, si je n'avais été chassée du lit nuptial, j'en eusse été la mère :

Filia Francorum regis, soror unaque conjux  
Et non pulsa toro Johanna ego mater eram. »

Dieu ne tarda pas à récompenser sa piété et il lui fit goûter les délices de son amour bien plus suaves que les jouissances de la terre.

Un jour, elle se vit par Dieu invitée à un repas nuptial.

L'heure venue, elle se trouva transportée dans un lieu éclatant de lumière et assise à une table en compagnie de Jésus et de sa sainte Mère. Sur un plat lumineux, ils lui présentèrent leurs cœurs, et Marie l'invita à s'en nourrir.

Puis Jésus lui demanda si elle ne voulait pas contribuer au festin, en y joignant le sien. Il lui sembla alors qu'on lui arrachait son cœur. Elle chercha dans sa poitrine et ne l'y trouva plus.

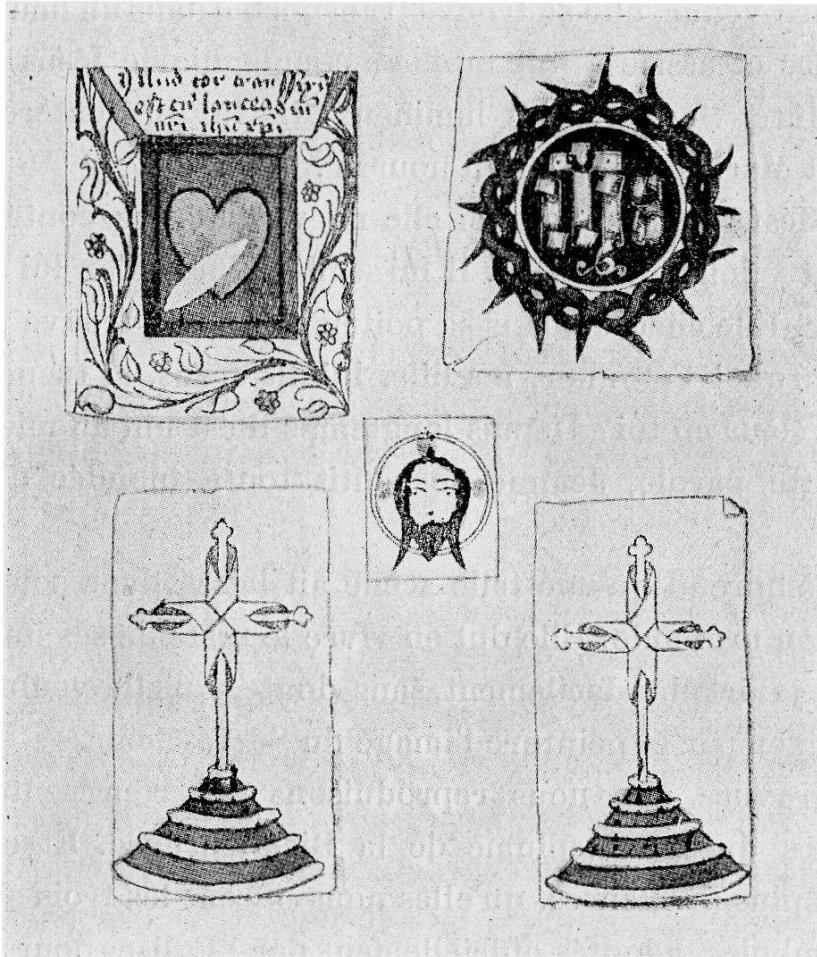
« Pourquoi t'étonner, ma fille, lui dit Jésus, si tu ne trouves plus ton cœur en toi? Depuis longtemps il est uni au mien. »

A cette parole, Jeanne se sentit toute inondée d'une joie céleste.

On comprend qu'une telle scène ait laissé dans son âme une impression profonde. Elle dut en vivre le reste de ses jours. C'est pour en jouir plus facilement, sans doute, qu'elle voulut, de ses doigts, fixer par la peinture l'image du Sacré-Cœur.

La gravure que nous reproduisons ici représente quatre aquarelles dues à la plume de la Bienheureuse. Et elles sont d'autant plus précieuses, qu'elles nous offrent les trois signes, les trois symboles, adoptés officiellement par l'Eglise, pour exprimer sa foi au mystère de l'amour divin : la croix adorée durant tout le moyen âge, le monogramme du nom de Jésus **IHS** choisi par saint Bonaventure, pour exprimer la foi intime de son cœur et admis officiellement, au temps de saint Bernardin de Sienne, par l'Eglise elle-même, et le divin Cœur de Jésus, avec cette inscription : *Illud cor transfixum est cum lancea Domini Nostri Jesu Christi*. Ce cœur a été transpercé avec la lance de Notre-Seigneur Jésus Christ. Plus loin nous expliquerons cette inscription.

Cette dévotion au Sacré-Cœur, la bienheureuse Jeanne l'avait apprise, à n'en pas douter, à l'école des Franciscains, qui restèrent toujours ses conseillers et ses directeurs spirituels. Pour affirmer cette dépendance, nous avons un document de première



Aquarelles de sainte Jeanne de Valois, d'après Pierquin de Gembloux, inspecteur de l'Académie de Bourges. (*Histoire de sainte Jeanne*, 1840).

L'aquarelle du Cœur percé de la lance est conservée dans un reliquaire à l'archevêché de Bourges.

(Cf. P. Othon, *Le B. Gabriel Maria et l'Ordre de l'Annonciade*, p. 161.)



valeur dans le *Testament spirituel* du P. Gabriel-Maria à ses chères filles, les Annonciades. Il y déclare, en effet, qu'il les a établies, pour vivre selon « *les désirs du DIVIN CŒUR de leur céleste Epoux* ». N'était-ce pas proclamer qu'il les avait vouées au Sacré-Cœur ? Entendons ses paroles :

« Avant de clore cette lettre que je vous envoie comme mon testament spirituel, je veux me conformer à notre séraphique Père saint François qui, lui aussi, donna son Testament, affirma sa volonté formelle de voir observer fidèlement les règles que nous professons. C'est pourquoi, comme clause de mon Testament d'amour et pour y mettre le sceau de notre instruction et de notre dernière volonté, je vous prie de vous souvenir toujours de deux points :

« Le premier est que vous ne perdiez jamais la mémoire de ce que je vous ai souvent répété dans mes allocutions sur l'établissement de votre Ordre et *du grand motif pour lequel il a été institué*. Souvenez-vous donc que la très sainte Vierge Marie, pour apaiser la colère de son cher Fils Jésus-Christ, prêt à nous châtier, lui avait promis d'instituer un Ordre de Vierges sages et pures, portant entre leurs mains la lampe ardente de la piété et *répondant fidèlement aux désirs du DIVIN CŒUR de leur céleste Epoux ; et, de même qu'autrefois la divine Majesté avait pu dire de David : « J'AI TROUVÉ UN HOMME SELON MON CŒUR », de même le Fils de Dieu pourrait dire : J'ai trouvé des Filles telles que ma Mère et moi les désirons... »* (c'est-à-dire encore, selon le Cœur de Jésus et de Marie).

« La seconde chose que je vous demande, c'est de vous souvenir dans vos prières de votre affectionné Père qui, à travers de grandes épreuves, est arrivé à réaliser un grand bien, bien qui consiste dans l'institution de votre saint Ordre, fondé en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de l'Annonciade (1). »

(1) Les Annonciades étaient, comme les Clarisses et les Tertiaires, sous l'obédience complète du premier Ordre franciscain, ayant pour supérieurs les supérieurs du premier Ordre. De plus, elles portaient la bure grise avec la corde selon l'usage franciscain. Elles appartenaient donc tout à fait à la famille de saint François. Le P. GABRIEL-MARIA déclare, dans ses écrits, qu'elles sont tertiaires. Cf. PIERQUIN et P. OTHON, pp. 326-331.



L'extase de la Bienheureuse Jeanne de Valois.

Tableau de Jean BOUCHER (1604) au musée de Bourges.  
A cette date de 1604, les Capucins avaient un couvent à Bourges.

Ajoutons que la Bienheureuse pratiquait la couronne franciscaine traditionnelle, les cinq *Pater* et *Ave*, en l'honneur des Cinq Plaies (1) et qu'on lui prête un écusson parti, qui porte d'un côté les cinq plaies et de l'autre un calice surmonté de l'hostie (2).

Le spectacle de cette dévotion de Jeanne pour le divin Cœur dut faire grande impression sur ses contemporains, car le souvenir s'en conserva de génération en génération. Il resta dans son Ordre comme un héritage de famille, et, quand, en 1604, Jean Boucher voulut, dans un tableau, représenter la Bienheureuse, selon l'idéal que s'en faisaient ses filles, il la peignit en extase devant le Sacré-Cœur (3).

Nous en donnons ici la reproduction. Jeanne en costume d'Annonciade, dont elle voua la règle, à genoux, sous les regards de Dieu le Père et de Marie, qui l'y invitent, adore le divin Cœur, entouré de la couronne d'épines et surmonté de la croix. Saint Joseph, le saint si cher aux Annonciades (4), lui donne l'exemple de l'adoration. A gauche, un prêtre debout contemple, lui aussi. Il représente, sans nul doute, selon l'usage généralement suivi, le donateur du tableau.

La déclaration du fondateur des Annonciades, le culte tout spécial de la bienheureuse Jeanne pour le divin Cœur, attesté par la scène de sa vision des deux Cœurs, par son culte pour les Cinq Plaies et par l'aquarelle exécutée de ses mains, la conviction de l'Ordre, affirmée encore cent ans après dans le tableau de Jean Boucher, sont des motifs suffisants, croyons-nous, pour présenter les Annonciades comme la première congrégation vouée, d'une manière spéciale, au culte du Sacré-Cœur.

Les principaux représentants de la dévotion au Sacré-Cœur au xv<sup>e</sup> siècle, en dehors des Franciscains (5), sont Dominique de

(1) P. OTHON, *loc. cit.*, p. 324. — (2) *Revue de l'Art chrétien*, 1879, II, p. 150.

(3) P. OTHON, *loc. cit.*, p. 158.

(4) Les mêmes indulgences étaient attachées à la fête de saint Joseph et aux fêtes de la sainte Vierge, dans l'église de l'Annonciade. (*Loc. cit.*, p. 167.)

(5) Parmi les Franciscains, ne pouvant les citer tous, mentionnons cependant Henri de Herp (Harphius), mort vers 1478, dont la *Theologia mystica*, étudiée et méditée partout, contribua beaucoup à propager la dévotion. Bloemenvenna, prieur de la chartreuse de Cologne et maître de Lansperge, traduisit ses œuvres mystiques. Un peu plus tard, Bruno Loer, de la même chartreuse, les réédita et les dédia à saint Ignace. Cf. BAINVEL, *La Dévotion...*, p. 250.

Trèves (1388-1461), Jacques de Clusa (1386-1466), Henri Arnoldi de Bâle († 1487), chartreux, et sainte Catherine de Sienne, dominicaine.

---

## L'Iconographie du Sacré-Cœur au XV<sup>e</sup> siècle.

---

En 1424, Bernardin prêchait à Bologne. Selon sa coutume, il termina sa station de carême par l'*Incendie du château du Diable*. Il se fit apporter les mauvais livres, les gravures et tableaux obscènes, dés, cartes, faux cheveux, et il fit un bûcher devant tout le peuple, sur la place publique. En même temps il fit promettre à ses auditeurs de renoncer à toutes ces inventions du diable.

Mais un pauvre artisan, Valério, qui gagnait sa vie à peindre des cartes, vint le trouver et lui reprocha de lui enlever son gagne-pain. Le saint prit une tablette, y traça, dans un soleil, son célèbre monogramme et lui dit : « Peignez ces images et vous n'aurez rien à regretter. » De fait, Valério peignit désormais des noms de Jésus et trouva grand profit à son nouveau travail.

Toutes les villes du nord de l'Italie eurent, comme Bologne, leurs peintres du nom de Jésus, et cet art nouveau se répandit bientôt en Allemagne, en France et par toute la chrétienté. La gravure sur bois, inventée ou du moins vulgarisée à la même époque, se mit à l'œuvre de son côté et multiplia à l'infini ces images du saint Nom, et toute la chrétienté en fut comme inondée.

Pendant que, sous l'influence et l'autorité de saint Bernardin de Sienne, le culte du nom de Jésus se répandait partout, d'autres Franciscains, parmi lesquels il faut ranger, sans doute, au premier rang, saint Jean de Capistran, propageaient la dévotion aux instruments de la Passion.

Schreiber en donne un exemple très frappant dans son **MANUEL** (1), sous ce titre : *Les instruments de la Passion, le saint tombeau et deux saints*, et qu'il date de 1440-1460.

« Dans un double cercle flamboyant et radiant, écrit-il, autour duquel les symboles des quatre évangélistes sont rangés en forme de carré, il y a en haut le suaire tenu par deux anges. A gauche, saint François est agenouillé ; à droite, un autre saint (Jean de Capistran?) (2) reste debout portant une croix. En bas, le tombeau gardé par un ange et visité par sainte Madeleine. Dans un autre cercle intérieur, on voit la croix et les autres instruments de la Passion. Sur le soubassement une prière en cinq lignes :

« O Jésus ! ô l'intime de mon âme ! ô l'éternel ! ô le fort ! ô la douceur désirable ! gardez-moi et protégez-moi dans mon corps et dans mon âme ; nourrissez-moi toujours plus, par votre foi et votre amour paternel, de votre Passion. »

C'est de ces deux types d'images, bien franciscaines, que nous allons voir sortir, par des additions et transformations simples et naturelles, l'iconographie du Sacré-Cœur (3).

La première transformation amena au milieu des instruments de la Passion ou autour du monogramme l'image des Cinq Plaies, plaies des mains, des pieds et du côté. De bonne heure, la plaie du côté fut remplacée par l'image du Cœur ouvert par la lance.

La seconde transformation consista dans l'importance toute spéciale accordée à la plaie du Cœur. Elle devient le centre de l'image, les autres plaies et les divers instruments de la Passion ne servent guère qu'à la mettre davantage en relief.

(1) *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois*, t. II, n° 1806. Munich, KHK.

(2) C'est plutôt saint Bernardin.

(3) M. Mâle, dans son livre *L'Art religieux de la fin du M. A.*, pp. 99-102, dit qu'au Moyen Age il y avait des confréries de la Passion... A Saint-Patrice de Rouen, il existait une confrérie de la Passion, érigée en 1374. Les associés portaient processionnellement les instruments de la Passion. On en créait des blasons. Dans les tableaux de cette époque, on voit les anges portant les mêmes instruments. En même temps, le culte des Cinq Plaies se développait. M. Mâle le fait commencer au xiv<sup>e</sup> siècle ; nous avons vu les saintes Claire et Marguerite de Cortone le propager dès le xiii<sup>e</sup>. Et il ajoute qu'au xv<sup>e</sup> siècle, des confréries se créèrent sous le vocable des Cinq Plaies et il en a trouvée une, à Felletins (Creuse), qui faisait dire une messe tous les vendredis. Il note à Saint-Etienne de Limoges un écusson « avec les cinq plaies au naturel sur fond d'or. »

Ces images de la Passion se développèrent encore dans une autre direction et donnèrent origine aux « Messes de Saint Grégoire » et aux « Crucifix ou Cœurs Eucharistiques ». Nous en parlerons à la fin de ce travail.

La troisième et dernière transformation amena la suppression des mains et des pieds blessés pour ne conserver que l'image du divin Cœur. C'est ainsi qu'on en arriva progressivement à l'image et au culte proprement dit du Sacré-Cœur.

Quelques gravures se présentent comme la synthèse des deux types précédents. Elles combinèrent, dans la même image, le monogramme et les instruments de la Passion, puis les développèrent d'après le même procédé par la figuration des Cinq Plaies, ou par l'image du divin Cœur resté seul.

Nous allons étudier ces divers types d'images du Sacré-Cœur, sans chercher à établir entre eux une priorité chronologique, car ils apparaissent presque en même temps dans les gravures que nous avons étudiées (1). Nous traiterons : 1<sup>o</sup> *du Monogramme seul et dans ses rapports avec le Sacré-Cœur* ; 2<sup>o</sup> *des Instruments de la Passion dans leurs rapports avec le Sacré-Cœur* ; 3<sup>o</sup> *du Sacré-Cœur représenté seul et pour lui-même*.

Nous terminerons par l'examen de deux types spéciaux de Sacré-Cœur : le Sacré-Cœur à l'Enfant Jésus, et le Sacré-Cœur à l'Agneau.

## I. — Le monogramme IHS et le Sacré-Cœur.

### 1<sup>o</sup> Origine et histoire du monogramme.

L'usage du monogramme IHS remonte aux premiers siècles de l'Eglise. On discute pour savoir s'il est d'origine grecque ou latine. Le P. Garrucci, dans *Storia dell' arte cristiana* (2), soutient l'origine latine. Cavedoni, un peu avant lui, s'était prononcé pour une origine grecque. Aujourd'hui le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* n'ose encore trancher la question. L'immense majorité des documents et des témoignages affirme cependant une origine grecque.

(1) La filiation des types que nous donnons ici est purement logique et n'a d'autre but que d'en faciliter l'étude. Répond-elle à la réalité chronologique ? Nous le croyons, mais nous n'avons point de documents pour l'établir avec certitude. La coexistence de ces divers types dans les plus anciennes gravures que nous connaissons (1450-1500) prouve seulement que l'usage de ces sortes d'images remontait déjà à de nombreuses années.

(2) Prato, 1872, t. I, p. 164.

Les documents les plus anciens que nous connaissions sont deux monnaies de Justinien II.

La première est de 685-695 et porte :

DN IHS CHS REX REGNANTIUM

et se lit : *Dominus noster Jesus Christus rex regnantium.*

La seconde est de 705-711 et porte :

IHS CRIST DF REX REGNANTIUM

et se lit : *Jesus Christus dei Filius rex regnantium.*

Le monogramme IHS ici employé est-il grec ou latin ? Est-il l'abréviation de ΙΗΣΟΥΣ ou de IHESUS ?

La seconde lettre est-elle l'hêta grec Ιησους ou l'h latin, l'aspirée de Jhesus ?

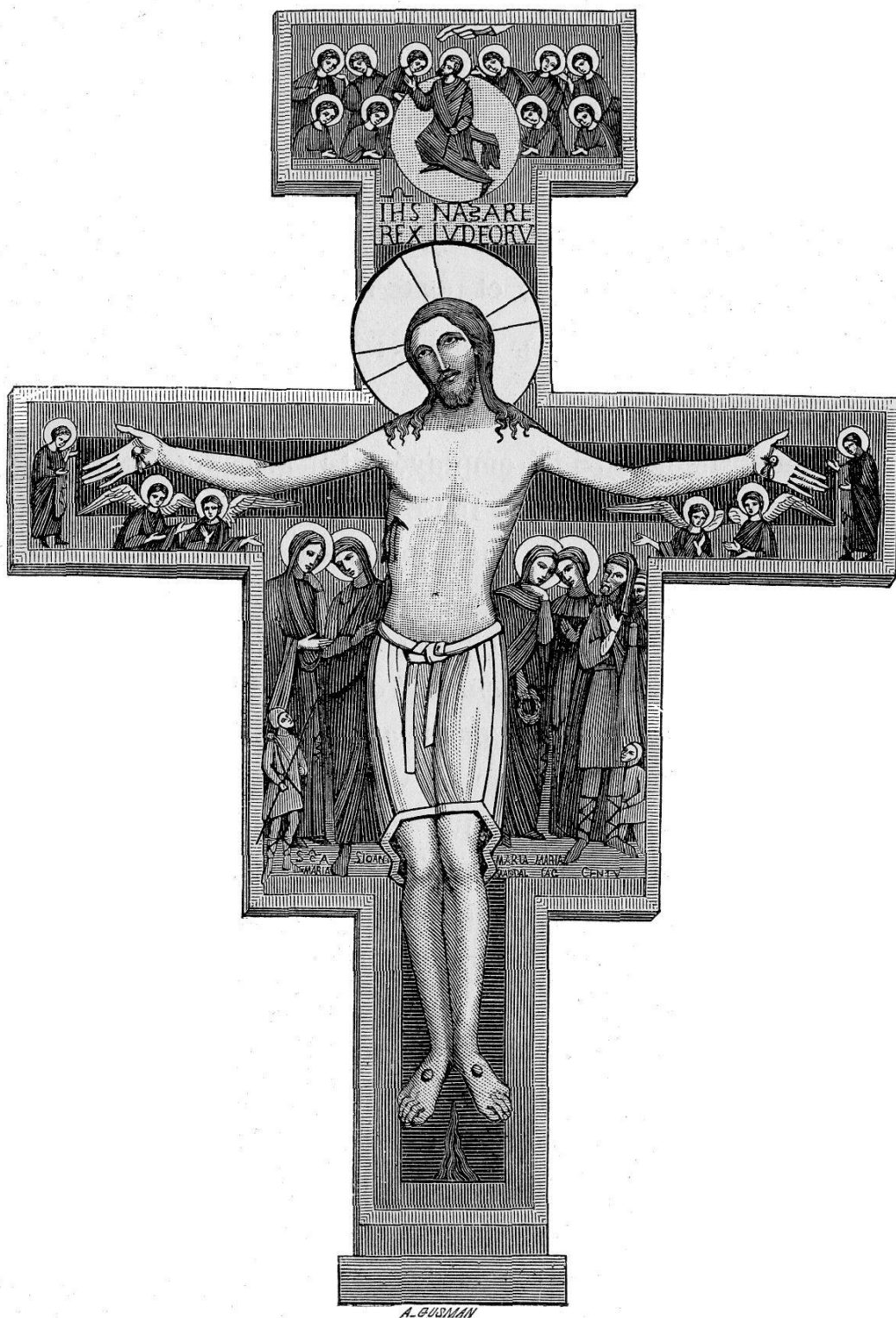
Parce que le reste de l'inscription appartient au latin, le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* y voit l'h latin. S'il fallait suivre son avis, il s'ensuivrait que, dans la plus ancienne inscription datée connue, le monogramme du Christ est latin.

Mais nous ne croyons pas que son induction soit concluante, car les grammairiens, dès cette époque, reconnaissaient à l'h latin deux valeurs, la valeur latine de l'aspiration H et la valeur grecque de l'hêta. Le grammairien Dynamius, en effet, qui vivait cent ans plus tôt, au VI<sup>e</sup> siècle, écrit : « Dans les livres sacrés, outre les 23 lettres de l'alphabet latin, nous nous servons de XP pour le nom du Christ, de H dans le nom de IHV, et dans l'Apocalypse de l'α et de l'ω (1). »

Le fait que le monogramme IHS se trouve dans une inscription écrite en lettres latines, au VI<sup>e</sup> siècle, ne prouve donc pas qu'il soit constitué de lettres latines, puisque, à cette époque, l'hêta grec, Η, était considéré comme faisant partie de l'alphabet latin et adopté officiellement par les grammairiens pour écrire le nom de Jésus.

De plus, dans les inscriptions citées plus haut, si la seconde

(1) « In sacris paginis, præter XXIII litteras alphabeti latini, usi sumus XP in Christi nomine, in IHV, H, et in Apocalypsi α et ω. »



Le Crucifix de Saint-Damien

Peinture byzantine copiée par le P. Juste, O. M. C., d'après l'original conservé au couvent des Clarisses d'Assise (Cf. *Vie de saint François*, édition Plomb, p. 23).

On y voit le monogramme IHS, comme sur le crucifix du musée de Cluny (xiii<sup>e</sup> siècle). Ce fait peut expliquer la dévotion de saint François et des Franciscains pour ce monogramme.



lettre du monogramme est la voyelle grecque hêta, la prononciation s'y trouve régulièrement figurée et facile à interpréter : *Iésus*. Si, au contraire, on y voit l'aspirée latine (la consonne h), la prononciation n'y sera plus figurée ; elle y sera plutôt défigurée. Car la présence d'une aspirée n'a ici aucune raison d'être. Aussi, quand les scribes du moyen âge eurent oublié définitivement la valeur de cet H comme voyelle et ne virent plus que l'aspirée H, ils la firent suivre d'un E pour figurer la prononciation et ils écrivirent *Ihesus*, orthographe qui se trouve en contradiction avec l'étymologie naturelle du mot hébreu *Ieshou* et du mot grec Ἰησοῦς et qui n'a de fondement nulle part.

Sur une monnaie de Constantin VI (780-791), l'inscription où se lit le monogramme est grecque :

IHSUS XPISTUS NICA

Cette inscription grecque se retrouve sous Michel II, Michel III, Basile le Macédonien et Jean Zemis.

Au ix<sup>e</sup> siècle, on donnait du monogramme la même interprétation, qu'avait donnée trois siècles plus tôt Dynamius. Le monogramme, écrit Drothmar, moine de Corbie, s'écrit par trois lettres : l'îôta, l'é long (hêta) et le sigma. On trouve la même interprétation dans la correspondance d'Amalaire (1). Nous croyons donc qu'on ne peut plus guère mettre en doute l'origine grecque du monogramme.

L'usage du monogramme se conserva en Italie, durant tout le moyen âge. On le trouve :

A Rome, au ix<sup>e</sup> siècle :

DNS NOSTER IHS XPS

Sur le diptyque de Rambona :

EGO SUM IHS NAZARENUS

(1) Voici la règle d'écriture que l'évêque Jonas avait donnée à Amalaire, au ix<sup>e</sup> siècle : « De même que le nom de Christus s'écrit par les lettres grecques XP avec les autres lettres latines convenables, ainsi le nom de IHS (Iesus) par I et H en ajoutant les lettres latines voulues. » Voir *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, à l'article ABRÉVIATION.

A Rome (1205) :

DOMINI NOSTRI IHV XPI

A Mauléon, en Poitou, (1220) :

IHESUS

Au musée de Cluny (Paris) sur un Christ du XIII<sup>e</sup> siècle : IHS.

Enfin Casley affirme que les manuscrits scripturaires latins, depuis le VI<sup>e</sup> siècle, écrivent le nom de Jésus par le monogramme :

IHS IHU IHM

Souvent, dans le monogramme, S est remplacé par C. Ce C est, croyons-nous, le Σ ou S grec. Et l'on a IHC. Parfois le monogramme se trouve réduit à deux lettres IC.

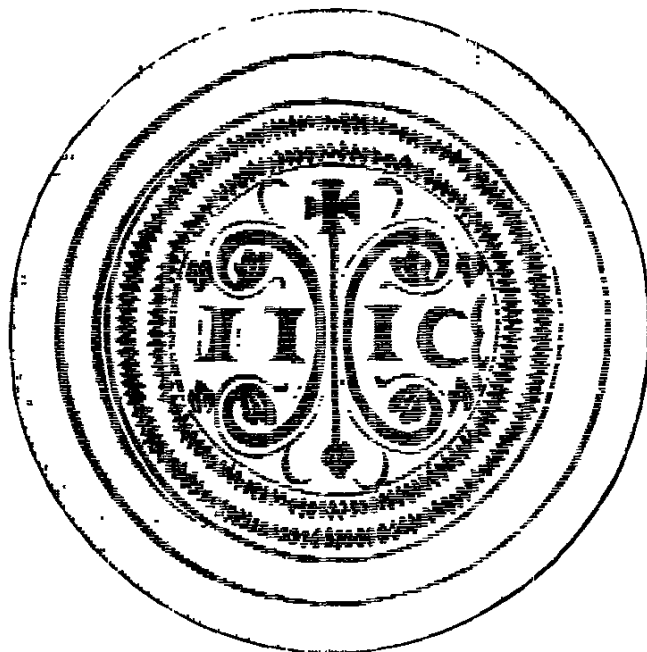
La forme IHC se trouve à Londres, au British Museum, dans le Ms. de Harley du X<sup>e</sup> siècle ; à Brixen, en Autriche, à la bibliothèque du Séminaire, dans un Ms. du XI<sup>e</sup> siècle ; en Espagne, sur le crucifix de la cathédrale de Léon (Musée de Madrid), XI<sup>e</sup> siècle ; en France, sur le crucifix d'un vitrail de la cathédrale de Bourges, première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ce monogramme, sous sa forme IHS, apparaît à l'origine de l'histoire franciscaine et il y joue un rôle important. Il marquait le nom du Christ sur le célèbre crucifix de Saint-Damien, qui parla à saint François et décida sa vocation. C'est ce qui explique, croyons-nous, le culte que lui voua l'Ordre des Mineurs. Saint François le fit graver, sous la forme IHC, et surmonté de la croix, sur les fers à hostie, qu'il faisait distribuer aux églises pauvres (1). Nous avons rapporté, d'après une antique tradition, qu'il l'aurait donné, sous sa forme IHS surmonté de la croix, pour blason à la province de Corse.

C'est dans cette tradition que saint Bonaventure puisa l'élément principal de ses armes cardinalices : le monogramme

(1) Ce fer à hostie présente deux marques intrinsèques d'authenticité : 1<sup>o</sup> les lettres du monogramme IHC au lieu de IHS que nous n'avons pas retrouvées au delà de la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ; 2<sup>o</sup> la forme de la croix qui surmonte l'H et qui est celle même de la bulle d'Honorius III, confirmant la règle des Frères Mineurs.

avec l'H surmonté de la croix et le tout enfermé dans un soleil de flammes (1).



Hostie faite avec le fer à hostie de saint François  
conservé au couvent de Greccio.

Les trois lettres sacrées I H C sont surmontées de la croix  
et encadrées de rinceaux de vigne, symbole de l'Eucharistie.

*Vie de saint François*, édit. Plomb, p. 201.

Il faut attendre jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle pour voir remettre le monogramme dans une nouvelle lumière. Ce fut l'œuvre du grand orateur franciscain, saint Bernardin de Sienne. Nous avons suffisamment fait connaître son apostolat en faveur de la dévotion au saint Nom de Jésus. Nous n'y insisterons donc pas. Son monogramme est dans un soleil étincelant de chaleur, comme celui de saint Bonaventure, mais, dans les documents les plus anciens que nous connaissions, l'H ne porte pas de croix.

(1) *La Vie de saint Aubin*, Ms. du x<sup>e</sup> siècle de la Bibliothèque Nationale, présente de beaux dessins d'hosties marquées aux monogrammes IHS, IHC, XPC, dont quelques-uns ont le signe d'abréviation surmonté de la croix. Dès le viii<sup>e</sup> siècle, les scribes barrent la hampe de l'H en forme de croix. Saint Bonaventure est le premier, croyons-nous, qui ait mis le monogramme dans un soleil. Après le concile de Lyon qu'il présida en 1274, il se produisit un grand mouvement pour la glorification du Nom de Jésus. Cf. *De Monogrammate*, Milan, 1773.

Cependant, de bonne heure, on barra d'un trait la hampe de l'Ĥ, avec l'intention formelle de former une croix, et l'on eut le monogramme avec la croix. Le plus ancien exemple du monogramme bernardinien, avec la croix, que nous connaissions, date de 1454. Nous en donnons la gravure ci-après. Un autre date de l'an 1460. C'est une gravure sur métal conservée au musée de Munich. Elle représente saint Bernardin tenant son monogramme appliqué sur une croix. Cependant c'est plutôt ici le monogramme sur la croix que la croix dans le monogramme (1). Néanmoins nous y voyons que l'artiste a prêté à saint Bernardin lui-même la volonté d'unir dans une même image le monogramme et la croix.

Le revers d'une médaille du doge Nicolas Marcello (1474) porte le monogramme, dans un soleil, avec la hampe de l'Ĥ barrée en forme de croix (2).

Une gravure sur bois de 1475-1480, conservée à la Bibliothèque royale de Stuttgart, représente le bienheureux Suso portant le monogramme avec l'Ĥ barré en croix sur la poitrine (3).

A partir de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, le monogramme à la forme crucifère se généralise de plus en plus. Il garde toujours son centre de diffusion dans la famille franciscaine mais il ne tarde pas à être employé dans d'autres ordres religieux et par quelques séculiers.

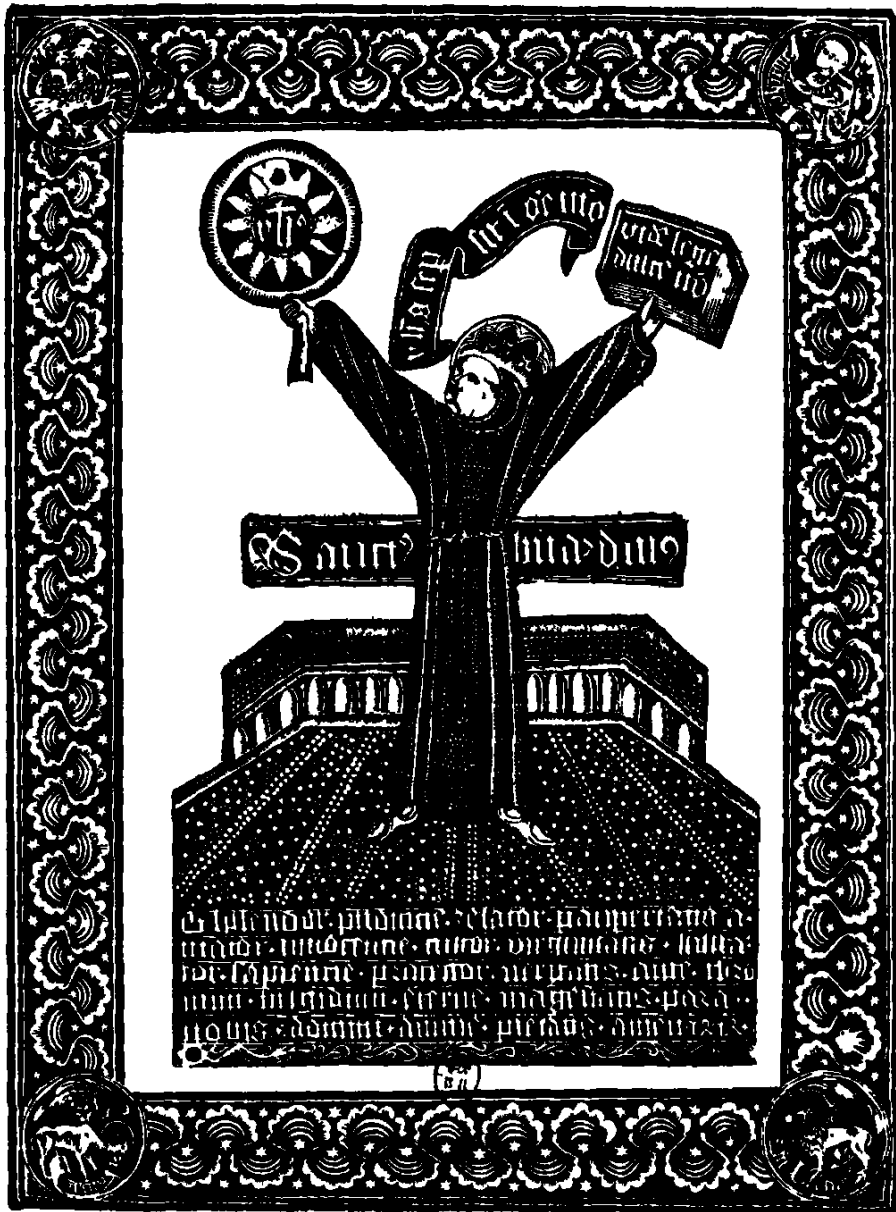
Comme spécimens de ce monogramme, rappelons celui de la bienheureuse Jeanne de Valois, reproduit plus haut, et divers frontispices : *Sermones de Evangelio æterno* de saint Bernardin de Sienne, Bâle, 1491 ; — *Vie de saint Antoine* de Maphæus, de la même époque, publiée à Deventer.

Signalons enfin le beau monogramme qui orne le trône de la Vierge dans le tableau franciscain de Pinturricchio (1454-1513) : *La Vierge et l'Enfant Jésus entouré de plusieurs Saints*. C'est le

(1) Voir SCHREIBER, *Le Manuel de...* N<sup>o</sup> 2568 et *Einzel-Metalschnitte...* Munich, de HEITZ.

(2) *Saint François d'Assise*, édition illustrée de PLOMB, Pl. XXIX, p. 312.

(3) Cf. HOLZSCHNITZE, Stuttgart, Heitz.



Saint Bernardin de Sienne prêchant la dévotion au saint Nom de Jésus.

Cette gravure au criblé, conservée au cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale, est regardée comme la plus ancienne des gravures en relief sur métal. Elle est datée de 1454, dix ans après la mort du saint. Le monogramme est surmonté de la croix, le jambage de l'h étant barré à sa partie supérieure. Le sceau de la province d'Autriche, reproduit à la page suivante, porte la croix sur la barre de l'h. Il se trouve dans Gonzaga (1587). Il porte la date de 1452.

monogramme sous sa forme définitive, c'est-à-dire tracé en caractères romains, avec la barre de l'H surmontée de la croix, et entouré de rayons de chaleur et de lumière (1).

Nous allons voir maintenant ce monogramme se développer de plus en plus et, non content de la petite croix qui le surmonte, il va s'orner de tous les signes capables d'exprimer le grand mystère du Calvaire : le crucifix et les instruments de la Passion — les Cinq Plaies — et enfin le Sacré-Cœur. Racontons cette évolution.



Sceau de la province d'Autriche.

INRI. En haut, à gauche, il y a neuf hosties ; à droite, sont représentés les dés, le fouet et la verge. Par la lettre S passe la lance, et le sang des plaies du Sauveur coule dans un grand calice posé en bas. A gauche et à droite est agenouillé un moine. Sur celui de gauche se trouve la banderole : *Quam admirabile est nomen tuum, Domine!* A droite : *Sit nomen tuum, Domine Jesu, benedictum.*

## 2° Le monogramme avec le crucifix.

Schreiber, dans son *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois* (2), signale un monogramme des environs de 1500, conservé à la Hofbibliothek de Vienne qui porte le crucifix avec les instruments de la Passion. En voici la description :

Les caractères, écrit Schreiber, sont ornementés. Le grand trait de l'ſ se forme par une croix veinée avec le Sauveur surmontée de la banderole

(1) Voir *Vie de saint François*, édit. PLOMB, p. 288.

(2) SCHREIBER, n° 1821.

C'est, on le voit, un crucifix eucharistique. Nous en parlerons plus loin.

### 3° Le monogramme avec les Cinq Plaies.

Une gravure de 1480-90 trouvée à Bruxelles réunit le monogramme avec les Cinq Plaies. En voici la description d'après Schreiber (1) :

*Le monogramme IHS et Maria.* En haut, les caractères IHS ombrés sont mis dans un rond flamboyant (un soleil). La tête de l'Ĥ est traversée par le ruban INRI et les jambages de cette même lettre renferment le Cœur de Jésus. Dans les coins supérieurs, il y a les mains blessées ; dans les coins inférieurs, les pieds. En bas on lit le mot *Maria*.

### 4° Le monogramme avec le Sacré-Cœur seul.

Dès 1460-1470, on trouve le monogramme, avec le divin Cœur, sans les autres plaies. Schreiber (2) l'appelle *Le monogramme IHS au Sacré-Cœur*. La gravure est conservée au Cabinet des estampes de Berlin. C'est un vaste cœur, traversé par un tau et portant le monogramme. En voici la description :

« Un tau, autour duquel le serpent s'entortille vers la gauche, traverse la plaie latérale, se trouvant au milieu du cœur, pourvu de six gouttes de sang. Là-dedans, à grandes lettres, le monogramme IHS. En haut une tablette à l'inscription INRI, en bas, à droite, une fleur (3). »

(1) *Loc. cit.*, n° 1825.

(2) *Manuel*, n° 1807. Cette gravure est conservée au Konigliches Kuperstich Kabinet de Munich.

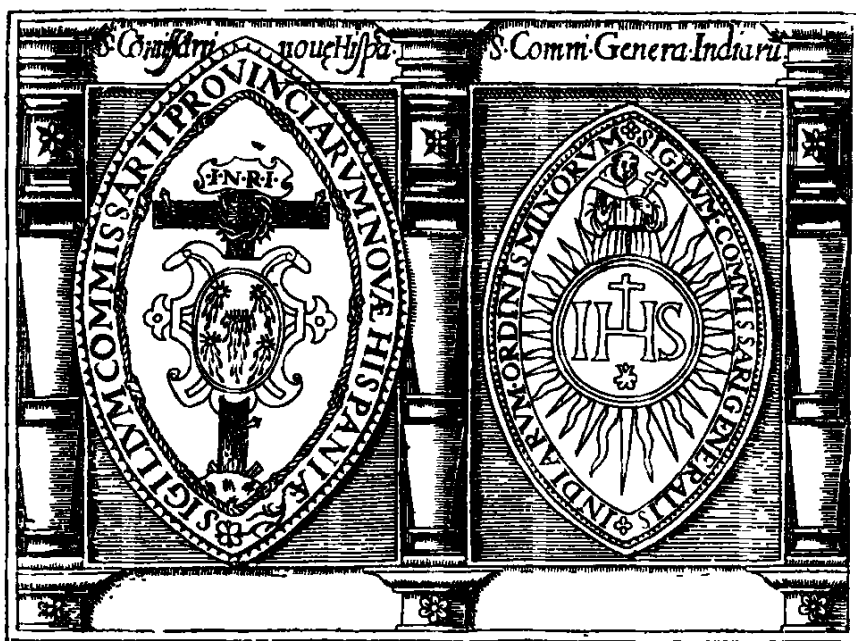
(3) Le tau insinue clairement l'origine franciscaine de cette gravure. Le tau, en effet, joue un grand rôle comme attribut de saint François. Il l'adopta comme sceau personnel : *Familiare sibi signum thau*, écrit Celano (*Tractatus de Miraculis*, II, 3) *præ cateris signis, quo solo et missivas cartulas consignabat et cellarum parietes ubique depingebat*. A cause de ce signe *tau*, saint Bonaventure voit, en saint François, l'ange de l'Apocalypse et d'Ezéchiel, armé du signe du Dieu vivant.

## II. — Les Instruments de la Passion et le Sacré-Cœur.

Nous allons retrouver, pour les instruments de la Passion, la même évolution iconographique que nous avons constatée pour le monogramme. C'est d'abord le Crucifix, puis les Cinq Plaies, ensuite le Sacré-Cœur et les Cinq Plaies, enfin, le Sacré-Cœur seul. Nous ne croyons pas utile d'apporter d'exemples des Instruments de la Passion avec le Crucifix. Nous citerons de suite les autres types.

### 1° Les Instruments de la Passion avec les Cinq Plaies.

La gravure ci-jointe, extraite de Gonzaga (1587), donne une idée suffisante des ces sortes d'images. On n'y voit pas le cœur, mais seulement la plaie du côté. Les Cinq Plaies ainsi représentées sont considérées comme faisant partie des armes franciscaines. Mais nous ignorons quand a commencé l'usage de telles armes.



1° Sceau du commissaire de la Nouvelle-Espagne : les Cinq Plaies sur la croix et la Couronne d'épines.

2° Sceau du commissaire général des Indes : le Monogramme.



## 2<sup>o</sup> Les Instruments de la Passion avec le Sacré-Cœur et les Cinq Plaies.

La plus ancienne gravure, représentant les instruments de la Passion avec les Cinq Plaies, dont nous ayons connaissance, se trouve à Londres, et elle daterait des environs de 1450. C'est encore Schreiber qui la signale. En voici la description.

Au centre de la gravure, le cœur colombin percé d'une lance au côté gauche et entouré d'une couronne d'épines. Celle-ci est pourvue de quatre roses, portant les mains et les pieds entourés d'un nimbe à dents noires. Huit portraits en buste de Caïphe, d'Hérode, de Pilate et des personnages cités dans la Passion, sont groupés tout autour. Au-dessus, on aperçoit la croix en T, dans laquelle sont enfoncés trois clous et qui porte l'inscription INRI. Au bras gauche de celle-ci, se trouve un vêtement, au bras droit encore un et trois dés. Les autres instruments de la Passion sont placés autour. L'encadrement se composait de deux traits et portait l'inscription . « *Das ist die waffen Jesu Cristi. Ce sont là les armes de Jésus-Christ (1).* »

Plus expressive encore, semble-t-il, est la gravure conservée à Berlin et à peu près de même date (1460-1470). Schreiber l'appelle *Les Cinq Cœurs blessés et le Christ en croix*. Sur une grande croix, on voit le Christ dont la partie inférieure, au-dessus du buste, se termine par un cœur ; et, à chacun des quatre angles, un cœur avec les instruments de la Passion. Voici la description qu'en donne Schreiber au n<sup>o</sup> 1805.

« Au milieu, sur une croix veinée, est fixé le buste du Sauveur, tourné vers la gauche et achevé par un cœur, au-dessous duquel deux anges agenouillés tiennent un grand calice ouvragé. Dans les quatre coins se trouve un cœur. Le premier est percé d'une flèche ; le second est dans la couronne d'épines ; le troisième est accompagné des clous, de la lance, dont la pointe plonge dans le côté du Seigneur ; le quatrième est avec des ailes et des pains d'autel. Entre ces objets, on lit les textes suivants : Là est représenté le cœur avec la flèche... le

(1) SCHREIBER, *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois au xv<sup>e</sup> siècle*, t. II, n<sup>o</sup> 1786.

cœur avec la couronne,... le cœur avec le crucifix,... le cœur avec les clous et la lance..., le cœur avec les ailes (1). »

Voici une autre gravure (2) qui n'est pas moins expressive : C'est le *Suaire et les Cinq Plaies de Nuremberg* (1470-1480). Sur fond noir. La tête du Sauveur est représentée au milieu. Elle a la barbe partagée au menton et un nimbe radiant à fleur de lys. Elle est entourée d'une couronne d'épines, au dedans d'une double guirlande de petites fleurs.

Cette double guirlande est garnie de cinq roses dont celle d'en haut contient le cœur percé à gauche ; celles du milieu, les mains, et celles d'en bas, les pieds. C'est sans doute une image destinée à propager la couronne franciscaine des Cinq Plaies.

En haut on voit la croix en tau avec INRI, au-dessus de laquelle se croisent la lance et le roseau à éponge, tandis qu'à gauche y est suspendu le fouet ; à droite, la verge et entre les deux d'autres instruments de la Passion.

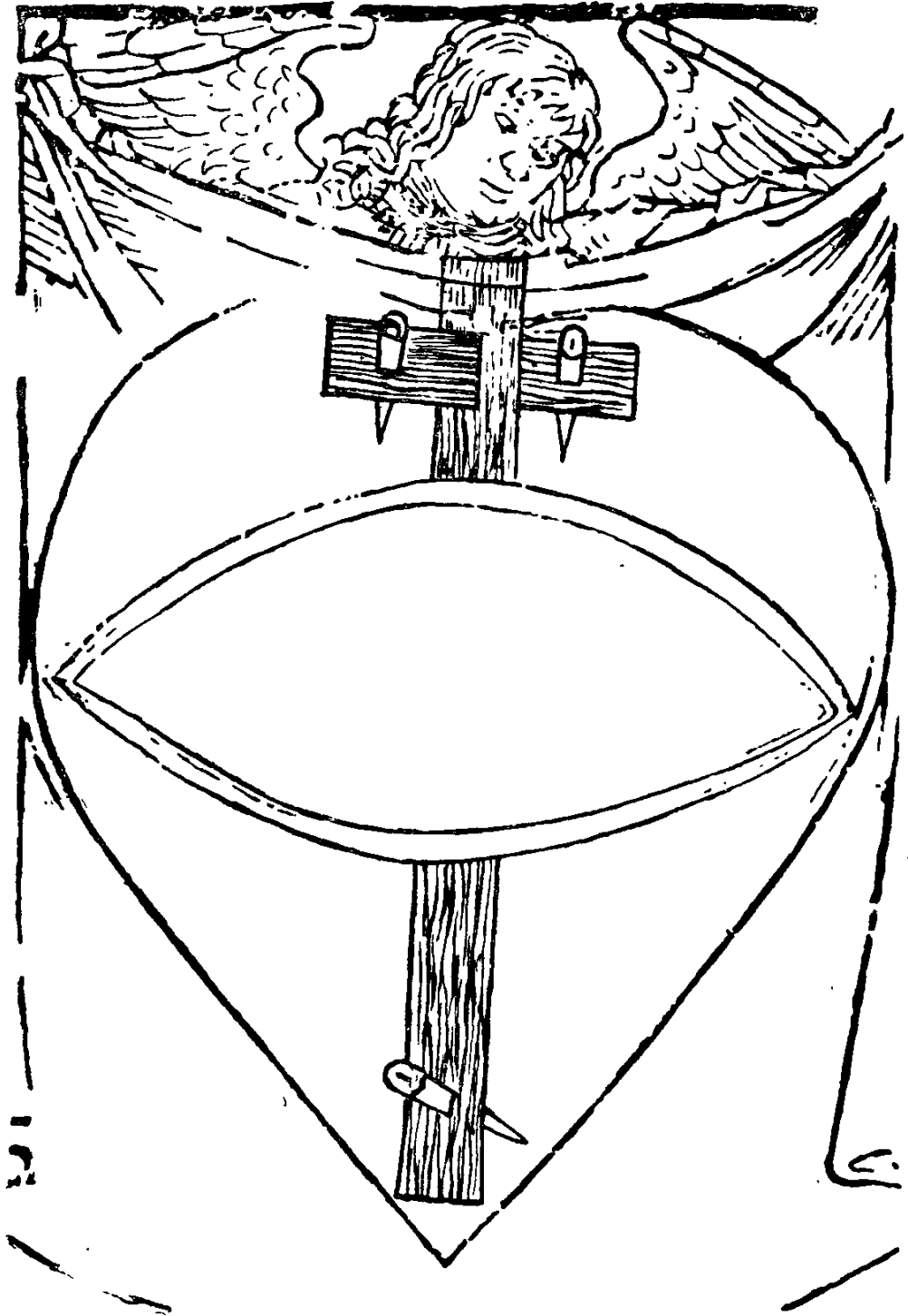
### 3° — Les Instruments de la Passion et le Sacré-Cœur seul.

Les gravures de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, qui représentent le Sacré-Cœur seul avec les instruments de la Passion, sont nombreuses. Le plus souvent le divin Cœur est sur un linge, un suaire sans doute, présenté par un ou deux anges.

Il se peut que l'ange ici et ailleurs ait une signification mystique d'origine franciscaine. Il rappelle que le Christ, dont la gravure présente le Cœur à la vénération, est celui qui apparut à saint François sur l'Alverne sous la forme d'un

(1) Tous ces cœurs sont la traduction par l'image de la célèbre parole de l'Évangile. *Sic Deus dilexit mundam* (JOANN., III, 16). Dieu, le Père et le Fils ont tant aimé le monde que, pour le rapprocher d'eux, ils ont inventé toutes les merveilles de la Passion. Ces cœurs représentent donc l'amour de Dieu le Père et aussi l'amour de Dieu le Fils, qui sont un seul et même amour, et enfin l'amour du Christ considéré dans son humanité et dès lors, son cœur de chair blessé de la lance, le Sacré-Cœur.

(2) W.-L. SCHREIBER, *Manuel*, t. III, p. 87, n° 2445.



Un ange tient un suaire sur lequel se détache un large cœur portant une large blessure ovale. Dans le cœur une croix avec trois clous. Cette gravure se trouve à la Bibliothèque royale de Munich et date de 1470-1480. Il est probable, comme dans d'autres images analogues, que l'ouverture de la plaie représente les dimensions de la sainte lance (Cf. LEIDINGER, *Holzschnitte*, Munich, I, 17.)

séraphin et dont saint Bonaventure dans son *Itinerarium* et Ubertain de Casale, dans son *Lignum vitæ*, avaient si bien exposé la signification symbolique (1).

*Le Sacré-Cœur tenu par les anges* (2). Au milieu de la partie inférieure le cœur avec la plaie béante est tenu par deux anges visibles plus qu'à demi-corps. Au-dessus s'élève la croix avec le fouet et la verge y accrochés, contre laquelle s'appuient le roseau à éponge et la lance croisés. A gauche est le suaire, les dés, etc. ; à droite sont les clous, la couronne et d'autres instruments de la Passion. On lit à la partie inférieure :

« La longueur de la croix qui est devant le cœur multipliée vingt fois représente l'exacte longueur du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et celui qui la baise et regarde avec dévotion... La déchirure dans le cœur montre l'exacte longueur et largeur de la blessure du côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui qui, s'étant confessé, le regarde avec dévotion gagne sept années d'indulgence, accordées par le seigneur Père et Pape Innocent VIII. »

### III. — Le Sacré-Cœur seul, peint pour lui-même.

Les numéros 1793, 1797, 1798, 1799, 1801 du *Manuel* de SCHREIBER représentent le Sacré-Cœur seul tenu par l'ange. Le numéro 1799, qui est à Weimar (1480-1490), est spécialement intéressant. En voici la description, d'après Schreiber :

Un ange tient un linge avec le Cœur de Jésus blessé d'une pointe. Le sang de la plaie coule dans un calice qui est posé sur le sol. Dans les deux réglottes d'encadrement se trouve l'inscription suivante : « O toi, doux Jésus ! Comme à toi, ton cœur a été percé ! » Et au xvi<sup>e</sup> siècle une autre main a écrit : « Aussi vraiment que ce Cœur a été percé par la lance, ainsi nous devons transpercer nos cœurs avec l'amour de Dieu. »

De la même époque est une autre gravure conservée au musée de Goettingen : *Le Sacré-Cœur, le Très-Haut et un Moine*.

(1) Cette préoccupation mystique s'est manifestée plus haut, bien caractérisée dans la gravure des Cinq Cœurs ; elle se retrouve dans le blason franciscain, dont un des quartiers est composé par une tête d'ange avec deux ailes, etc. Les ailes d'anges, d'après saint Bonaventure, signifient l'élévation des âmes vers les régions de la contemplation.

(2) SCHREIBER, *loc. cit.*, n<sup>o</sup> 1789. Cette gravure est à Vienne et à Berlin et date de 1484-1492.

Au centre se trouve le Cœur tenu par deux anges les ailes dressées. Au-dessus, le Très-Haut, en buste, tenant le globe de la main droite, et, de la gauche, plongeant une flèche dans le Cœur. En bas, un dominicain est agenouillé avec un rouleau, où on lit : *Miserere mei, Deus.*

Cette gravure (1) a servi à former la couverture d'un exemplaire du *Tractatus Bonaventuræ* imprimé à Strasbourg en 1489. Nous en donnons ici la reproduction.



Cette gravure se trouve au musée de Munich (Cf. LEIDINGER, *Holzschnitte*, T. I, 43). Elle date de 1463-67.

Le moine en prière est un chartreux. L'image représente Dieu le Père frappant le cœur de son Fils et l'immolant pour nos péchés.

(1) SCHREIBER, *Manuel*, n° 1803. La gravure reproduite et les autres empruntées aux musées allemands nous ont été fournies par Heitz, le grand éditeur des gravures sur bois allemandes du xv<sup>e</sup> siècle.

A Munich, on peut signaler encore la gravure : *Le Sacré-Cœur sur le Suaire tenu par deux anges* (1). Deux anges, les ailes dressées, tiennent le linge, sur lequel est représenté le Cœur portant la plaie saignante au côté gauche.



Le Sacré-Cœur sur le suaire aux deux Anges (2).

Nous arrivons maintenant à une série de Sacrés-Cœurs fort intéressante et qu'on pourrait appeler les *Sacrés Cœurs à la sainte Lance*. Nous allons les décrire. Nous expliquerons ensuite leur origine et leur signification.

Le premier que nous rencontrons est celui de Nuremberg. Schreiber, qui le décrit dans son *Manuel*, l'appelle : *Le Sacré-Cœur sur le suaire tenu par l'ange* (3) (1480-90), et il en donne la description suivante :

(1) SCHREIBER, *loc. cit.*, n° 1797-98. Ces gravures sont de 1470.

(2) Cette gravure est dans LEIDINGER, *Holzschnitte*, Munich, II, 48, fin du xv<sup>e</sup> siècle. — (3) SCHREIBER, *Manuel*, n° 1801.

Entre deux colonnes, sur un sol gazonné, l'ange, se tournant un peu vers la droite, tient un linge sur lequel se trouve le cœur, portant la plaie au côté gauche, et le monogramme IHS. En haut se lit l'inscription suivante sur deux lignes :

Illud cor transifixu est  
Cu lancea Dni nstri Ihu r.

« Ce cœur a été transpercé avec la lance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Sur une autre gravure analogue, conservée à Munich au Konigliches Kupferstich- und Handzeichnungs-Kabinet (1470), on lit l'inscription suivante :

Istud cor transifixu cum veru  
Lanceaq aperuit latus et cor Chri  
Stie unde exivit sanguis et  
Aqua in remissione peccatoru.

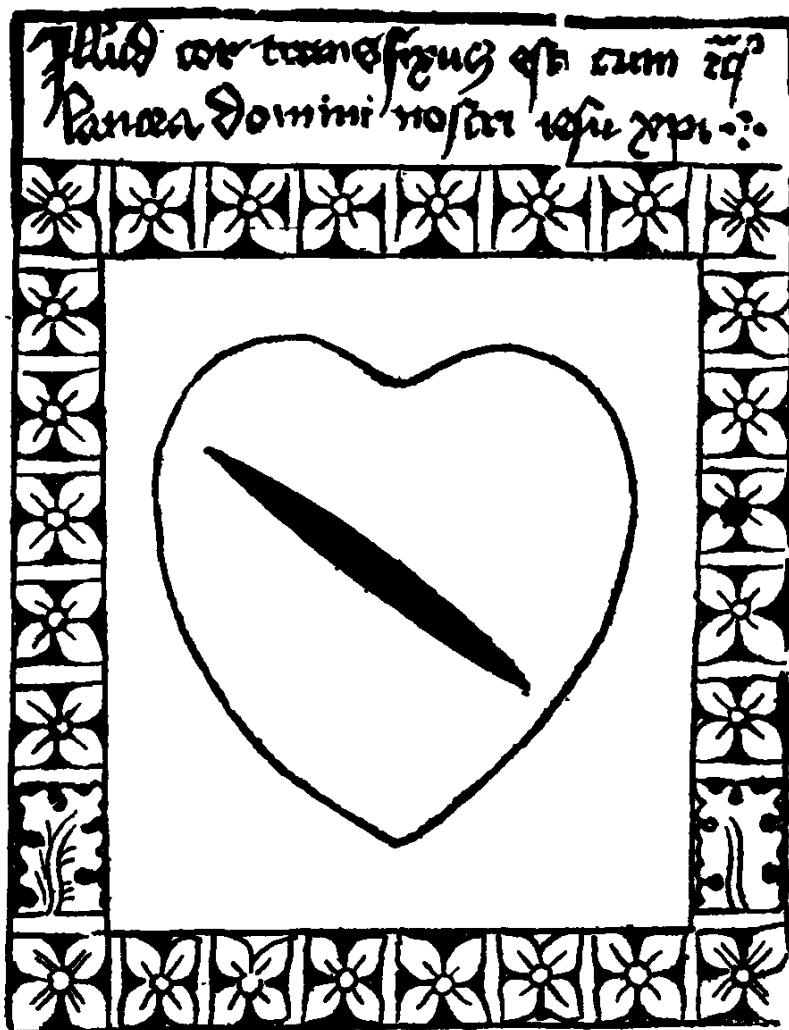
« Ce cœur a été transpercé avec la vraie lance qui ouvrit le côté et le cœur du Christ, d'où sortit le sang et l'eau pour la rémission des péchés (1). »

Une autre gravure de Munich (1484-1492) se rapporte au même Cœur de Jésus, blessé de la lance ; mais le divin Cœur y apparaît parmi les Cinq Plaies. On y lit une inscription très intéressante qui fait connaître la destination de ces sortes d'images (2).

Au milieu de la gravure, expose Schreiber, on voit la plaie du côté. Dans la plaie s'élève la croix portant l'inscription INRI et le cœur avec trois clous. Les noms des évangélistes Matthieu, Marc, Luc et Jean y sont inscrits. En haut, le suaire et les deux mains, en bas les deux pieds. A gauche on lit sur un rouleau : « Ceci est la longueur et la largeur de la blessure du Christ qui fut ouverte dans son côté. Celui qui la baise avec émotion, douleur et dévotion, aussi souvent qu'il le fait, obtient sept années d'indulgences de la part du pape Innocent. »

(1) *Loc. cit.*, n° 806. — (2) *Loc. cit.*, n° 1795.

Voici un autre spécimen non moins intéressant :



Un cœur est fendu obliquement d'une large blessure ovale. En haut se lit l'inscription :

Illud cor transfixum est cum sc̄t  
 Lancea domini nostri Jesu XPI  
 Ce cœur a été transpercé avec la sainte  
 Lance de Notre-Seigneur

Cette gravure se trouve à Munich à la bibliothèque royale. (Cf. LEIDINGER, *Holzschnitte*, I, 41) ; elle est de 1463-67. Elle a été trouvée dans un livre ayant appartenu à l'humaniste Hartman Schedel de Nuremberg.



Une gravure, analogue, de même destination et de même date (1484-1492) jouit d'une très grande vogue, car, originaire de Bavière, elle fut introduite à Altdorf, Nuremberg, Strasbourg, Hanovre. Comme la précédente elle présente le *Sacré-Cœur avec les Cinq Plaies* et de plus elle joint le monogramme à divers instruments de la Passion. Elle offre donc, en quelque sorte, la synthèse de toutes les autres. Voici la description qu'en donne Schreiber (1).

Le milieu de l'illustration nous présente, entre la couronne d'épines, le cœur portant la blessure de pointe largement ouverte et saignante, dans les coins se trouvent les mains et les pieds blessés ; en haut une planchette avec IHS, en bas une autre avec XPS au-dessus le texte suivant, en quatre lignes :

« Cet ovale sur le Cœur montre la vraie longueur et largeur de la blessure du côté du Christ. Tout homme qui avec un vrai regret et confession et contrition la regarde, gagne sept années d'indulgence de tous ses péchés par concession du Saint Père et Seigneur Innocent huit pape, aussi souvent qu'il le fera. »

Le pape Innocent dont il est ici question est Innocent VIII (1484-1492), qui, en 1492, obtint du sultan Bajazet l'insigne relique du fer de lance qui avait percé le côté de Notre-Seigneur et que les Turcs avaient enlevée aux Croisés, quelques années auparavant. C'est sans doute en souvenir de ces divers événements qu'on grava ces Sacrés-Cœurs. On les figura ou bien avec le fer de lance comme celui de la bienheureuse Jeanne de Valois, ou bien simplement avec la blessure. Et l'on donna soit à ce fer de lance, soit à la blessure une dimension reproduisant exactement celle de la sainte lance ou une proportion. C'est ce que font remarquer les inscriptions quand elles disent que ce Cœur a été transpercé avec la lance, ou la vraie lance de Notre-Seigneur.

(1) *Loc. cit.*, N<sup>o</sup> 1788.

Avant les recherches de Schreiber et d'autres Allemands, qui ont mis au jour ces nombreuses gravures du Sacré-Cœur, les auteurs qui, au hasard de leurs recherches, avaient rencontré quelques images religieuses représentant ce divin Cœur, se demandaient s'ils se trouvaient réellement en présence du Cœur de Jésus ou du cœur de la créature, du fidèle. Comme il était admis alors et jusqu'à ce jour, presque universellement sans discussion, que le culte des saintes images du Sacré-Cœur ne remontait qu'à la bienheureuse Marguerite-Marie, ils concluaient généralement que ces images représentaient le cœur du fidèle et non le Cœur de Jésus. Aujourd'hui le doute n'existe plus. Il est de toute évidence que nous nous trouvons en face de véritables images du Sacré-Cœur. S'il pouvait rester encore quelque incertitude à ce sujet, les derniers types que nous venons de décrire suffiraient à les dissiper.

Nous avons ici, en effet, un cœur faisant partie du groupe des Cinq Plaies. Il est donc bien le Cœur de Jésus, comme les mains et les pieds sont ses mains et ses pieds. Du reste, les pratiques du culte qu'on lui décerne et les indulgences qui y sont attachées ne peuvent convenir qu'au divin Cœur.

Or ce même Cœur, avec la même lance qui le transperce et la même inscription, nous l'avons retrouvé, à l'état isolé, en dehors du groupe des Cinq Plaies, dans la miniature dessinée par la bienheureuse Jeanne de Valois. Là encore nous devons donc reconnaître le Cœur de Jésus ; et nous sommes forcés d'admettre que, avant la fin du xv<sup>e</sup> siècle, la piété chrétienne avait pris l'habitude d'honorer le Cœur de Jésus dans son image.

Du reste, nous allons voir ce culte exprimé d'une manière plus vivante encore dans les types de gravures qu'il nous reste à faire connaître.

---

#### IV. — L'Enfant Jésus et l'Agneau dans le Sacré-Cœur.

Ces types d'images, représentant l'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur, sont certes des plus curieux. Nous les avons déjà rencontrés sur notre chemin. Nous voulons ici leur consacrer une



Jhesus I von nazareth  
 I om I mig I der Juden  
 Er bazm dith über uns :

L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur, d'Augsbourg (1460).

étude spéciale. Nous donnerons la description de quelques-uns d'après Schréiber, mais nous mettons de suite, sous les yeux de nos lecteurs, la gravure ci-dessus qui se trouve au musée d'Augsbourg. Elle date de 1460 environ (1).

(1) SCHMIDTBAUER, *Holschnitte*, Augsbourg. Collection Heitz.

Voici quelques-uns des types décrits par Schreiber :

A Berlin, au Kupferstich-Kabinet, se trouve une xylographie datée de 1472 représentant l'Enfant Jésus dans un cœur. Le cœur est au milieu d'une croix, dont le côté en perspective a des hachures et qui porte trois clous de bois et une couronne d'épines avec une banderole, où se lit INRI. L'enfant, fortement courbé vers la gauche, se trouve dans le cœur, il tient le fouet de la main droite et la verge dans la gauche. La pointe d'une lance est enfoncée dans la plaie du côté gauche. Du même côté, on lit MARIA et de l'autre JOANNES. Dans les angles, les mains laissant rayonner des flammes et les pieds. En bas deux lignes de texte.

In mines vatters hertzen

Fand ich disen schertzen 1472.

Dans le cœur de mon Père, j'ai trouvé ces jouets.

D'après W.-S. Schreiber, qui donne cette description dans son *Manuel* (1), cette gravure serait de la Souabe ou du Rhin.

De la même date (1460-1470), Schreiber signale à Munich, au Konigliches Kupferstich-Kabinet, un autre *Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur* (n° 799), faisant partie des Cinq Plaies, disposées à peu près comme dans la précédente gravure. Il l'appelle.

*L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur de Nuremberg* (1460-70) (2). Le Sacré-Cœur surmonté d'une oreille et entouré d'une série de cercles concentriques est fixé sur une croix fichée dans le sol ; celle-ci porte la couronne d'épines et trois clous enfoncés. L'enfant nu, orné d'un double nimbe à dents noires, est assis sur un coussin à l'intérieur du cœur. Il porte, dans ses bras, la verge et le fouet. Tout autour et partagée en quatre se trouve l'inscription : *In nomine Ihu omé genu flectatur celestiu et infernorum*. Dans les angles de la gravure, se trouvent quatre petites circonférences contenant les pieds et les mains déchirés du Sauveur. Au fond, à gauche la lance, et à droite le roseau avec l'éponge.

Schreiber, dans le premier volume de son *Manuel*, décrit 13 Enfants Jésus dans le Sacré-Cœur. Les inscriptions qui les accompagnent, ainsi que la présence des pieds et des mains percés, ne laissent pas de doute que ce cœur ne soit le Cœur

(1) *Manuel*, t. I, N° 797.

(2) SCHREIBER, *Manuel*, N° 798.

de Jésus lui-même et non le cœur du fidèle ou le cœur de Dieu son Père (1).

Voici la description d'un type, n° 802, conservé à Munich, qui ne présente que le cœur sans les pieds ni les mains. Il est de 1470-80.

L'enfant est orné d'un nimbe crucifère, étend la main droite pour bénir et tient de la gauche une pomme. Il est tourné vers la gauche à l'intérieur d'un cœur percé d'une blessure verticale et saignante. Derrière se trouve la croix veinée avec la couronne d'épines et l'inscription INRI, en avant de laquelle se croisent la lance et le roseau muni de l'éponge.

A Goettingen, on conserve une gravure plus curieuse encore. Schreiber l'appelle *le Sacré-Cœur et le saint Agneau*.

Elle date de 1480-1490. En voici la description (2) :

Sur le fond de la gravure, un tau un peu veiné, auquel sont fixés la couronne d'épines et le rouleau INRI. En haut, à gauche et à droite, un fouet et une verge sont attachés aux clous du croisillon. Sur la croix, contre laquelle s'appuient la lance et le roseau à éponge croisés, se trouve le Cœur portant au milieu la plaie horizontale, dans laquelle repose le saint agneau tourné à gauche. Au-dessus, à gauche, le suaire, à droite le soleil avec IHS : au-dessous neuf gouttes de sang, au milieu desquelles passe l'arbre de la croix. Le sol est couvert de quelques pierres et d'herbes.

Les gravures du Sacré-Cœur que nous avons décrites se trouvent surtout en Allemagne; elles ont été composées pour l'Allemagne, car leurs inscriptions sont de langue allemande. Mais les pays d'outre-Rhin n'en eurent pas le monopole. Nous savons qu'il en existait d'analogues en France et en Angleterre. Et l'on ne peut douter que l'Italie et l'Espagne n'en aient possédé de semblables.

(1) Nos 796-808. Les nos 796, 797, 798, 799, 801, 804, 805, 806, 807, 808, portent les mains et les pieds et sont des images à la fois du Sacré-Cœur et des Cinq Plaies. Voici l'inscription qu'on lit sur la gravure n° 803, conservée à Hanovre :

|                         |  |                        |
|-------------------------|--|------------------------|
| Parve puer, magne Deus, |  | Ne dampnetur homo reus |
| Ad te clamat homo reus; |  | Deus factus est homo.  |

« Petit enfant, grand Dieu, vers vous crie l'homme coupable; afin que ne soit pas damné l'homme coupable, Dieu s'est fait homme. »

(2) *Loc. cit.*, n° 1795.

Mais en aucun de ces pays, l'étude n'en a été poursuivie méthodiquement, et, sauf pour la France et l'Angleterre, nous n'avons pas de documents pour justifier notre induction.

Voici pour la France quelques faits suffisamment significatifs :

Rappelons en première ligne les dessins dus à la plume de la bienheureuse Jeanne de Valois et qui donnent, en deux esquisses, le point de départ et le point d'aboutissement de la dévotion : le monogramme IHS avec l'H surmonté de la croix et le Cœur percé de la vraie lance, avec l'inscription que nous avons retrouvée en Allemagne.

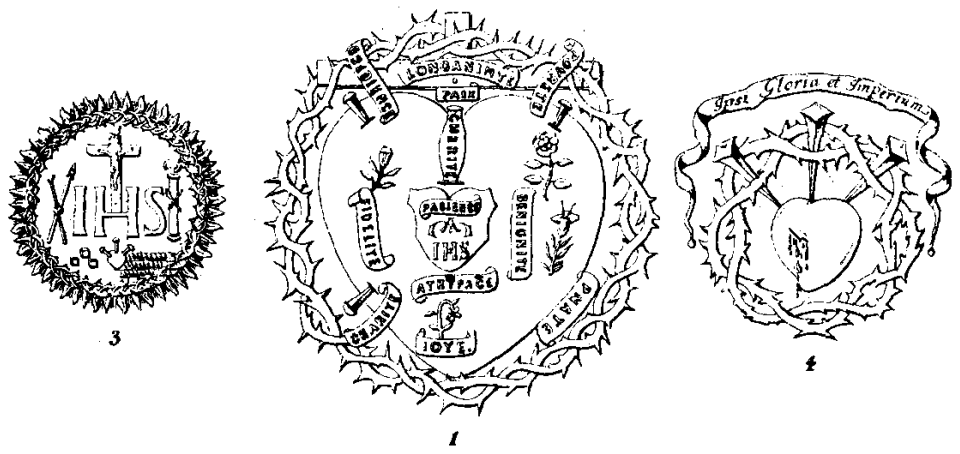
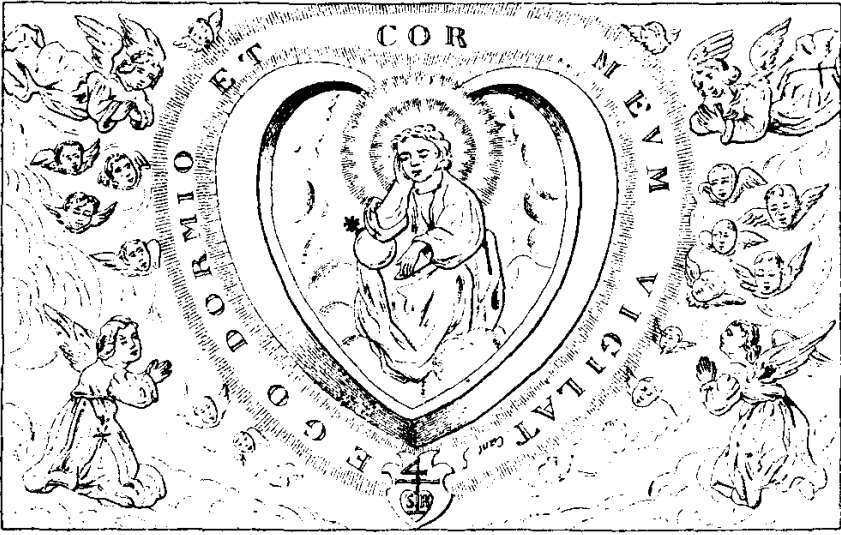
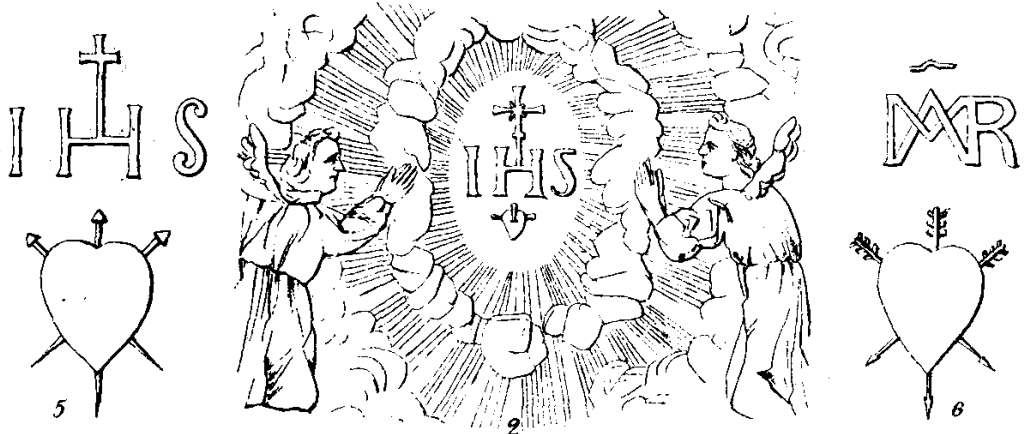
A peu près à la même date, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, vivait, au couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte, le P. Pierre Regnard. A la demande d'une religieuse du Tiers-Ordre, il composa un petit livre intitulé : *L'Exercice du Cœur crucifié*. Ce livre porte en tête une vignette qui en est le résumé doctrinal. En voici la description

Un grand cœur surmonté d'une croix est entouré de la couronne d'épines. Il est percé du fer de la lance et de trois clous. La lance est nommée Charité ; les trois clous, Obédience, Povreté, Charité (pour Chasteté sans doute). Sur ce cœur est appliqué un blason, aux monogrammes IHS et MA (l'A dessiné dans l'M), sur lequel est écrit Patience et au-dessous duquel sont écrits les lettres suivantes dont nous ignorons le sens ATRTPACE. Enfin sur ce cœur poussent des fleurs qui s'appellent pnate (pénitence), fidélité, bénignité, joie. La traverse de la croix porte le mot longanimité et la hampe celui de paix (1). Nous en donnons ci-après la reproduction.

A la même époque encore (1526), on travaillait une boiserie à l'église de Langeac (Haute-Loire), et l'on y sculptait le même cœur percé des trois clous et entouré de la couronne d'épines avec les instruments de la Passion. Labitte, dans son livre

(1) Cf. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, *Les images du Sacré-Cœur* dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1879 et 1880. (Voir la planche ci-contre, fig. 1.)

Pierre Regnard se trouvait à Fontenay-le-Comte, en 1523, en même temps que le fameux Rabelais, qui devait peu après déposer la bure franciscaine.



Pl. 1. — Gravures des <sup>xvi</sup>e et <sup>xvii</sup>e siècles.

1. Frontispice de *l'Exercice du Cœur crucifié* de Pierre Regnard (1525). — 2. Monogramme au Sacré-Cœur, gravé sur le tombeau du bienheureux Canisius (fin du <sup>xvi</sup>e siècle). — 3. En-tête du *Paradisus puerorum* du Père de Berlaymont (1619). — 4. Le cœur et les clous sous le monogramme, marque Santi-Franchi libraire de Florence (1682). — 5 et 6. Monogrammes de Jésus et de Marie avec leurs Cœurs, incrustés sur une porte de l'église Saint-Jean, à Fontenay-le-Comte (milieu du <sup>xvii</sup>e siècle). — 7. L'enfant Jésus dans le Sacré-Cœur, marque de S. Huré, libraire à Paris (1645).

Cette planche et les deux autres sont empruntées à la *Revue de l'art chrétien* (1879) art. de Grimouard de Saint-Laurent: *Les images du Sacré-Cœur au point de vue de l'histoire de l'art*. Nous exprimons notre reconnaissance à M. Champion, éditeur de la Revue, et à M. M. Aubert, directeur, qui nous ont autorisé gracieusement à les reproduire.

*Gravures sur bois tirées de livres français du xv<sup>e</sup> siècle* (1), donne sept marques de libraires (1484-1520) portant le cœur surmonté d'une croix. Mais la gravure la plus remarquable est celle qui représente l'Enfant Jésus dans un cœur, imitation de ce que nous avons trouvé en Allemagne. C'est un en-tête de livre. Au milieu des instruments de la Passion apparaît Notre-Seigneur assis sur un autel et renfermé dans un cœur, avec cette légende : *Meditatio cordis mei*. C'est là l'objet des méditations de mon cœur. La planche ci-contre donne une marque analogue du libraire Sébastien Huré, avec la légende, *Ego dormio et cor meum vigilat*.

Grimouard de Saint-Laurent, qui signale ces gravures, ne croit pas que ce cœur soit celui de Jésus : « Il ne semble pas écrit-il, que, dans ce cas, le cœur représenté soit celui de Jésus, c'est plutôt encore celui du fidèle qui possède, en quelque sorte, le divin Sauveur dans son cœur, quand il médite la Passion. »

Les images analogues que nous avons signalées en Allemagne ne permettent plus aucune hésitation. C'est bien ici le cœur de Jésus, dont l'occupation durant toute sa vie, depuis sa première enfance, comme l'enseigna Ubertain de Casale, fut de méditer sur sa Passion.

Du reste, Grimouard de Saint-Laurent ne donne son interprétation que sous d'expresses réserves, car il ajoute : « Mais il y a une si grande corrélation entre ces deux ordres d'idées, le cœur du fidèle possédant Jésus, désigné par son nom ou par une représentation personnelle, et le Cœur sacré de Jésus lui-même désigné par les mêmes moyens, que l'on passe avec une grande facilité de l'un à l'autre. Aussi peut-on affirmer qu'à toutes les époques où l'on possède des exemples du premier, il en existe aussi du second. Quelquefois la différence est bien déterminée ; d'autres fois elle est très difficile à saisir (2). »

(1) La plus curieuse est celle de Longis (1528-1560) portant un cœur percé d'une flèche entre ses initiales I L. L'ouvrage de Labitte a été publié à Paris en 1868. — (2) *Loc. cit.*, 1879, t. I, p. 319-320.



L'Angleterre n'était pas en retard sur le continent, dans l'iconographie du divin Cœur. Voici ce qu'écrivait, en effet, Grimouard de Saint-Laurent dans la *Revue de l'Art chrétien* (1).

« Les Cinq Plaies sont souvent aussi représentées (en Angleterre, avant la Réforme) tantôt par un cœur entre deux mains et deux pieds qui sont percés, tantôt par un cœur qui porte cinq blessures, comme il s'en trouve un sur un cuivre de la chapelle du roi à Cambridge. »

Sur la tombe de Newland, abbé du monastère de Saint-Augustin de Bristol, on voit un cœur entouré d'épines de toutes parts (2).

En ce qui concerne la Péninsule ibérique, si l'on en croit les traditions, le culte du Sacré-Cœur, même par l'image, y aurait connu de très hauts patronages, dès le XIV<sup>e</sup> siècle.

Ginther, curé de Sainte-Croix à Biberach (Wurtemberg), dans la dédicace d'un ouvrage publié à Augsbourg en 1705 et intitulé : *Speculum amoris et doloris in Corde Jesu*, rapporte, en effet, d'après Typotius (3), que Ferdinand, roi de Portugal (1367 à 1383), avait pris pour symbole personnel deux cœurs : le Cœur sacré de Jésus, caractérisé par sa blessure et, à gauche de celui-ci, son propre cœur avec cette devise : *Cur non utrumque?* c'est-à-dire : « Pourquoi tous les deux ne seraient-ils pas blessés ? »

Cette tradition n'a rien d'in vraisemblable et elle correspond pleinement à la mentalité religieuse de l'époque. Ces armes du pieux roi exprimaient son désir de réaliser avec le Christ l'union des cœurs jusqu'à la mort, telle que l'avait enseignée saint Bonaventure au siècle précédent et telle que la pratiquaient tous les mystiques franciscains (5).

(1) *Loc. cit.*, 1879, t. I, p. 319.

(2) Cf. *Du symbolisme dans les églises du moyen âge*, par Mason Neal et Benj. Webb, édition Bourassé, 1847. Nous reproduisons plus loin les armes de Newland qui sont un cœur percé de trois clous.

(3) *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum et regum*. D'après GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, *Loc. cit.*, 1879, t. I, p. 318.

(5) Le Cantique de saint François, qui est peut-être, pour le fond au moins, du séraphique patriarche, et qui, dans sa forme actuelle, est des environs de l'an 1300, chante cette mystique du Sacré-Cœur :

*Mio Cuore sia transfisso,  
Gesù, con quella lanza  
Che a te, la mia speranza,  
Passò in Cuore.*

Que mon cœur soit transpercé,  
Jésus, avec cette lance,  
Qui à vous, mon espérance,  
Transperça votre Cœur.

Quant à l'image même, elle n'est point en désaccord avec ce qui se faisait à l'époque. La prodigalité de gravures consacrées au divin Cœur, que nous avons constatée, en tous pays, de 1450 à 1500, suppose une tradition plus que séculaire dans l'emploi religieux de ces sortes d'images. D'un autre côté, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, la France présente au moins une famille, celle des La Charité, maires de Poitiers de 1228 à 1284, qui portaient un cœur à leur blason : d'or au cœur enflammé de gueules.

Jusqu'au temps de la Réforme, le culte du Sacré-Cœur continua de se développer. Il était si ancré au fond des âmes, que Luther lui-même trouva habile de s'en réclamer. Au frontispice d'un de ses livres, publié en 1528, à Wittemberg, sur la guerre contre les Turcs, il fit graver un cœur chargé d'une croix sur une rose (1). Nous en donnons la reproduction dans la planche consacrée à la Visitation et à la bienheureuse Marguerite-Marie. En voyant ce signe, on ne peut s'empêcher de penser aux Roses-Croix, secte maçonnique, on le sait, venue d'Allemagne, pays du Grand-Orient. Au moment où l'Eglise dressait son nouveau labarum, le Sacré-Cœur, Luther lui opposa le sien, qui en est une contrefaçon sacrilège, la rose-croix (2).

Au temps de la Réforme, le culte du Sacré-Cœur fut l'objet des violentes attaques non seulement des Protestants, mais encore des Humanistes. Erasme reprocha violemment à l'Eglise de tolérer ces dévotions nouvelles : « On n'invoque plus seulement le Christ, clamait-il dans ses *Colloques* (3), mais des parties de son corps ; la Vierge, les saints, mais les reliques les plus fabuleuses. »

Dans son *Alcoran des Cordeliers*, il s'indigne contre la légende du frère Gérard rapportée plus haut, qui montre saint François et ses enfants admis à établir leur demeure dans la

(1) *Revue de l'Art chrétien*, 1879, t. II, p. 160, et GRETZER, *De Cruce*, p. 11.

(2) La dévotion au Sacré-Cœur eut même une efflorescence très curieuse, chez certains Luthériens allemands. (Cf. *L'Eucharistie*, 1912, p. 166).

(3) ERASME, *Colloques*, 1524.

plaie du côté. Il faut entendre ces paroles au sens mystique ; il affecte de les entendre au sens matériel : « Il faut dire, s'écrie-t-il, que le corps de Jésus-Christ est cru au Ciel aussi grand que le Colosse de Rhodes, entre les jambes duquel les navires passaient ; puisque ce monstre tout chaussé et vêtu avec son étendard déployé et toute sa troupe habite en la plaie du côté d'ice-lui. Rois et princes de la terre, ouirez-vous cet opprobre fait au Fils de Dieu par cette vermine infernale et passerez par dessus sans en faire la vengeance ? Dieu le requerra de vos mains (1). »

Les âmes pieuses et animées du véritable esprit de l'Évangile ne se laissèrent point prendre à ces déclamations. Elles redoublèrent d'ardeur à honorer le divin Cœur dans ses images.

Le pieux abbé Lansperge († 1539), qu'on a appelé un précurseur de la bienheureuse Marguerite-Marie et qui fut bien plutôt un courageux propagateur et défenseur des pratiques traditionnelles, écrivit son *Pharetra divini amoris* pour soutenir le zèle des adorateurs du divin Cœur. Et dans une de ses lettres qu'on a publiée, il disait à son correspondant d'aider sa dévotion par le secours de l'image : « Mettez, disait-il, dans un endroit où vous devez passer quelque image de ce divin Cœur ou des Cinq Plaies ; elles vous avertiront souvent d'élever à Dieu vos affections (2). »

Le célèbre cordelier Jean Henry, évêque auxiliaire à Lyon de 1557 à 1574, avait mis le Sacré-Cœur dans ses armes : d'argent au cœur de gueules, marqué au nom de *Jésus* d'or, au chef d'azur chargé d'un lion léopardé de gueules (3).

Néanmoins, malgré ces efforts de la vraie piété pour réagir contre les fureurs iconoclastes de la Réforme, le culte du Sacré-Cœur par l'image devait subir, durant un demi-siècle (1525-1585), une sorte d'éclipse. Mais nous le verrons reparaitre plus brillant et plus pur avant la fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

(1) *L'Alcoran des Cordeliers*, fol. 66.

(2) Cf. GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, dans *Revue de l'Art chrétien*, 1879, t. I, p. 321.

(3) P. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 293.



Le capucin dans sa cellule (1).

## LA RÉFORME DES CAPUCINS, 1525

La première réforme réalisée dans l'Ordre franciscain par les Observants amena, nous l'avons vu, une diffusion extraordinaire de la dévotion au Sacré-Cœur, par la parole, par les écrits et par l'image. La seconde réforme, réalisée cent cinquante

(1) Cette gravure signée *Mar.* est de Martin Van den Enden d'Anvers, qui travaillait dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. L'artiste a prêté ici à son héros le même geste d'extase que Jean Boucher avait donné à la bienheureuse Jeanne de Valois et qui sera, cinquante ans plus tard, celui de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Cette gravure se trouve à la Bibliothèque Nationale (Estampes R d 70) dans *Vita S. Francisci imaginibus impressa* avec d'autres non signées et d'autres signées de Langlois, Messenger et Martin Van den Enden, qui tous florissaient entre 1620 et 1640. Elle s'applique bien soit au Père Ange de Joyeuse, soit au Père Joseph du Tremblay, qui tous les deux quittèrent les armes pour la bure.

ans plus tard par les Capucins, devait donner à la pieuse dévotion un nouvel essor plus décisif encore. Nous allons rapidement en esquisser les principales phases. Nous exposerons d'abord la doctrine, puis les pratiques de dévotion et enfin le culte par l'image.

## I. — La doctrine.

Nous dirons quelques mots tout d'abord de saint Pierre d'Alcantara, le conseiller de sainte Thérèse. Quoiqu'il n'appartienne pas, à la vérité, à la réforme des Capucins, il s'y rattache pourtant de très près ; car, pendant que les Capucins réalisaient leur réforme en Italie, il accomplissait la sienne, celle des Alcantarins, en Espagne, et il lui donnait le même esprit et le même idéal de perfection séraphique.

**Saint Pierre d'Alcantara (1491-1562)** appelle la plaie du côté le fleuve qui sort du Paradis, la porte du ciel, le lieu de refuge, la tour inexpugnable, le sanctuaire des justes, l'asile des pèlerins, le refuge de la tendre colombe, le lit fleuri de l'épouse (1).

« Sois bénie, s'écrie-t-il, ô plaie du saint côté, qui blesses les cœurs dévots, blessure qui transperces les justes, rose d'ineffable beauté, rubis d'un prix inestimable, *entrée du Cœur de Jésus*, témoignage de son amour et gage de la vie éternelle ! »

Les grands contemplatifs du Sacré-Cœur furent surtout les capucins. Le B. NICOLAS FACTOR (1520-1583), qui partagea sa vie entre les observants et les capucins, disait à ses frères qui l'interrogeaient sur la voie la plus sûre pour arriver à la contemplation (2) :

(1) Cf. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 177.

(2) *Loc. cit.*, p. 82.

« Mes frères, attachez-vous, je vous en conjure, à contempler la plaie qui mène *au Cœur de Jésus*. Voici trois ans entiers que je me suis attaché à cette seule contemplation, et je ne m'en détournerai jamais, tant j'y trouve de lumière et de profit. »

Le P. Bernard d'Osimo, provincial des capucins de Paris de 1581 à 1588, appelait le Cœur de Jésus *un foyer de lumières, une source de douceur, un refuge contre les poursuites de l'ennemi, un abri contre les foudres de la justice divine, une arche de salut*.

Dans son livre de méditations sur la Passion de Jésus-Christ, il parle de la plaie du Cœur et il met dans la bouche du Sauveur les paroles suivantes :

« O donc très aimé Jésus et mon Rédempteur, le frère et l'époux des âmes chastes, donnez-moi, s'il vous plaît, la permission d'entrer dans l'ouverture de votre côté, afin que, me trouvant dans cette fournaise qui brûle en votre Cœur, je sois tout embrasé de votre amour. Que ce soit tout mon refuge parmi les orages de ce monde, le rocher où mon âme vive seule, la grotte où l'on me voie toujours retiré. Que ce soit sur ce calvaire, non sur le Thabor que je fasse trois tabernacles : le premier dans les plaies de vos pieds, y occupant mon esprit à méditer vos pas pour parvenir à l'éternité de vos délices ; l'autre dans les blessures de vos mains, considérant toutes vos œuvres ; et le troisième et le plus large, dans la plaie de votre côté, contemplant, autant que j'aurai de vie, l'insatiable charité avec laquelle vous m'avez aimé. Là-dedans je demeurerai, s'il vous plaît, nuit et jour, j'y dormirai, j'y mangerai, j'y prierai et lirai, j'y chanterai et négocierai. Mais, parce que les ailes de mon esprit sont trop faibles pour y voler, donnez-moi celles de la colombe, c'est-à-dire des pensées saintes et de pures affections, avec lesquelles, comme une tourterelle, je médite et gémissé vos douleurs et mes péchés. Que ce sang et cette eau soient mes fontaines. Qu'à jamais je ne sois altéré d'autre breuvage et que ces canaux ruissellent toujours dans mon cœur (1). »

(1) P. HENRI DE GRÈZES, *Etudes franciscaines sur la dévotion au Sacré-Cœur*, p. 187. On retrouve ici, comme dans les gravures étudiées plus haut, l'image des ailes de la colombe, pour signifier la contemplation.

## LE P. JEAN DE CARTHAGÈNE († 1617)

Le fils du Sacré-Cœur. — Le Cœur symbole de l'amour.

L'honneur de se dire le fils ou la fille du Cœur de Jésus est une ambition qui est devenue commune, dans la mystique, à partir du xvii<sup>e</sup> siècle. Le titre se trouve déjà sous la plume du P. Jean de Carthagène, docte franciscain de l'Observance. Tout un livre de ses *Homélies sur les mystères de Notre-Seigneur* a pour objet *Les mystères cachés dans la plaie du côté de Jésus*. C'est là qu'il emploie ce titre de fils du Cœur de Jésus, pour l'appliquer à saint Jean.

« Seul, dit-il, des quatre Evangélistes, l'apôtre saint Jean nous a parlé de l'ouverture du côté de Jésus ; et le choix qui a été fait de lui s'explique facilement. Seul entre tous les disciples, Jean, pendant la Cène, avait reposé sur le Cœur du Sauveur et ce divin contact l'avait initié aux plus sublimes secrets de la divinité. Dans ce repos mystique, il avait été institué, en quelque sorte, le trésorier des mystères cachés dans la profondeur de ce Cœur sacré. Il lui revenait donc préférablement à tous les autres de nous dire comment ce trésor si riche nous a été ouvert... Particulièrement aimé du Sauveur, confident de ses secrets, autorisé à reposer sur son Cœur, Jean a mérité d'être appelé à juste titre, *le fils du Cœur de Jésus, Joannes... pro cœteris filius Cordis Christi vocitari meruit* (1). »

Certains auteurs attachent beaucoup d'importance au titre de *symbole de l'amour* que l'Église a souvent adopté, pour préciser la raison sous laquelle elle honore le divin Cœur. Cette expression se retrouve dans le même livre du P. Jean de Carthagène, avec un riche contexte qui en fixe le sens. Il se demande quel côté de Jésus a été ouvert et il répond :

Il semblerait de prime abord plus croyable que ce soit le côté gauche. Ce côté, en effet, est le siège du cœur, et *le cœur est le symbole et le siège de l'amour*. Or le Sauveur ayant voulu principalement nous témoigner son amour, il semble tout naturel de penser qu'il a voulu faire frapper tout d'abord et directement son cœur.

(1) *Homiliæ catholicæ*, Edition de 1622, p. 411. La première édition est de 1609.

Le Père s'en tient à la tradition qui enseigne que ce fut le côté droit qui fut frappé et il ajoute :

Et ce sentiment n'est pas en opposition avec la raison mystique qui appuyait le premier ; car par la blessure faite au côté droit, le Cœur de Jésus a été réellement atteint et ouvert, nous témoignant ainsi l'excès de sa charité (1).

*L'union des trois cœurs.* — L'union, dans l'amour et l'immolation, du cœur fidèle avec le Cœur de Jésus est le but même et le terme de la dévotion au Sacré-Cœur, telle que l'enseignèrent saint Bonaventure et l'école franciscaine. Le P. Jean de Carthagène développe la même doctrine, et il l'étend encore à la manière de la Bienheureuse Jeanne de Valois, quand elle fut sollicitée d'unir son cœur à celui de Jésus et de Marie. Il veut que le fidèle unisse son cœur à celui de Jésus et de Marie, de façon que des trois il n'en résulte plus qu'un seul. Et il donne pour modèle saint Jean au pied de la Croix recevant avec Marie dans son cœur le coup de lance qui transperça le Cœur de Jésus : « Cette lance, dit-il, bien qu'elle soit unique, a frappé comme trois lances ou comme une lance à trois pointes, elle a transpercé trois cœurs, celui du Christ, celui de Marie et celui de Jean le disciple (2). »

Enfin, après beaucoup d'autres considérations, avec tous les docteurs franciscains, il trouve, dans le Cœur de Jésus, la vraie cause de sa Passion.

Quand on se trouve en présence d'une mort mystérieuse, dit-il, et qu'on veut en découvrir la cause cachée, on ouvre son cadavre. Ainsi, en fut-il pour Jésus. Judas, Pilate, le bon larron le proclamèrent innocent. Pourquoi donc est-il mort ? « Que le corps du divin crucifié soit ouvert, s'écrie-il, et que nous sachions la cause vraie de ses douleurs et de sa mort. C'est au cœur que la lance a frappé. Là donc est la cause de sa Passion : Jésus est mort uniquement, parce qu'il nous aimait d'un amour infini (3). »

(1) P.-H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 412.

(2) P.-H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 413.

(3) P.-H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 419.



Le Frère Thomas de Bergame,  
le contemplatif de l'amour de Dieu pour les hommes.



Portrait du F. Thomas de Bergame.  
(frontispice de *Fuoco d'Amore*.)

Le Frère Thomas de Bergame (1563-1631) fut d'abord un berger de campagne. A l'âge de 17 ans, il entra chez les Capucins, en qualité de frère lai. Dieu récompensa son humilité et sa charité, en le favorisant des grâces les plus hautes de la contemplation. Il écrivit, par ordre de ses supérieurs, ses méditations sur la vie de Notre-Seigneur et les choses de la mystique. Elles firent l'admiration des théologiens et furent publiées en 1681. Elles forment un volume in-4° de 720 pages.

Ses contemplations sur le Sacré-Cœur sont d'une piété vraiment séraphique et pleines de la plus haute doctrine (1).

« Si les tourments de Notre-Seigneur, écrit-il, apportent à ceux qui les contemplent tant de douleurs et tant de compassion, combien plus grande devrait être la compassion aux tourments qu'il endura dans son cœur, où se donnaient rendez-vous toutes ses souffrances. Le Cœur de notre doux Seigneur est comme une seconde vie du Sauveur.

« Je veux dire, ô âmes contemplatives, que si sa tête couronnée d'épines, ses mains percées, ses pieds crucifiés souffrirent des douleurs intolérables, hélas ! ce Cœur de mon bien-aimé et très doux Seigneur sentit, lui aussi, les clous des pieds et des mains, il sentit toutes les épines de la tête enfoncées dans sa chair ; et si un membre quelconque souffrait quelques tourments, le cœur les souffrait avec lui, de sorte que, pendant que notre Jésus était cloué sur la croix, couronné d'épines et flagellé, qu'il agonisait et mourait, son Cœur souffrait lui aussi les déchirements des clous et toutes les douleurs qu'endurait sa sainte humanité...

« O mon âme ! si tu contemples la dure et cruelle Passion extérieure du bien-aimé Seigneur, contemple aussi sa Passion intérieure et en particulier celle de son Cœur sensible ; et, si tu verses des larmes d'eau pour la Passion extérieure, pleure avec les yeux de l'âme et verse des larmes de sang sur sa Passion intérieure... Le Cœur de Dieu était le siège de toutes les douleurs. Et de même que les fleuves et les torrents courent à la mer, parce que la mer est leur centre et leur aboutissement, ainsi tous les tourments du Seigneur étaient comme autant de fleuves qui se précipitaient vers son Cœur. »

Le bon frère passe alors en revue toutes les souffrances du Cœur de Jésus. Il les voit causées par les péchés du monde et nos péchés en particulier, et il montre le doux Jésus nous reprochant de telles ingrattitudes.

« O Cœur de mon très doux Seigneur ! qui vous a conduit à cette extrémité ?

— L'amour que j'ai pour toi, âme sans cœur ! Et tu n'y penses pas, ingrate et cruelle ! Pour tout le bien que je t'ai fait, tu ne me rends que nouvelles injures ! Pour tant de douceurs, tu m'abreuves de fiel et tu me perces le cœur ! »

Après avoir offert ses sentiments de reconnaissance, de compassion, de réparation, à ce divin Cœur, le frère Thomas

(1) *Fuoco d'Amore*, partie II, Essemp. II.

s'étend longuement sur les fruits de cette dévotion il se plonge, pour ainsi dire, dans le Cœur de Jésus, pour y goûter les joies de la vie d'union. Ce Cœur est pour lui le cellier inépuisable où l'on puise, en abondance, le vin qui fait les âmes fortes, le vin de l'amour extatique et béatifiant.

« Et je dirai ceci : si Dieu faisait connaître à tous quelle chose est son céleste amour, comme il a fait à ses chers amis, je crois que le monde s'en irait à sa fin ; parce que si Dieu faisait voir à une âme une parcelle de cet amour, cette âme tomberait dans une telle admiration et stupeur qu'elle laisserait, pour l'amour de Dieu, non seulement ce monde, mais cent mille mondes, attirée par le suave et doux amour de Dieu... Et je le jure, par ce Dieu qui est le foyer de tout amour, que qui n'a pas goûté le pur amour de Dieu, ne peut, non, ne peut savoir ce que c'est que le bonheur en cette vie. »

Et, au chapitre dix-huit du septième Traité, il revient sur cette même idée : « Si grand, dit-il, est l'amour de Dieu, que si Dieu donnait à tous ce sentiment qu'il accorde à ses amis préférés, s'il le donnait à tous, dis-je, le monde s'en irait à rien, parce que servir et aimer Dieu avec cet amour est chose si précieuse, douce et suave, que tous le voudraient embrasser et il ne resterait plus personne qui voulût travailler la terre ni bâtir des palais. Oui, le monde s'en irait à rien. »

L'amour du Christ que le frère Thomas décrit dans son livre est son amour pour les hommes ; il s'arrête peu ou point à contempler son amour pour son Père. Au chapitre III de la II<sup>e</sup> partie (1), il parle de l'amour de Jésus pour sa Mère au pied de la Croix.

« C'étaient deux amants passionnés l'un pour l'autre ; Marie ne cessait de lancer ses flèches vers le Cœur de Jésus, et Jésus lançait ses flèches vers le Cœur de Marie. Et ces flèches étaient faites et composées d'amour. Mais, hélas ! ces flèches qui frappaient le Cœur de Jésus le pénétraient jusqu'au plus profond de cette portion de lui-même dédiée à l'amour de sa Mère. Or, l'amour de Marie était grand et c'est sa grandeur qui mesurait celle des douleurs de Jésus. Mais, de plus, l'amour de Dieu pour sa Mère était sans mesure ; et, dès lors, sans mesure furent les douleurs que souffrit Jésus, spécialement celles de son Cœur.

« Quand Marie présenta son Fils au Temple, le Cœur de Marie fut transpercé par un glaive, à cause de la parole de Siméon ; et ce glaive resta au Cœur de Marie, jusqu'au jour où elle le vit ressuscité et monter

(1) Essemp. II, cap. III, II<sup>a</sup> p.

au Ciel dans sa gloire. De même le Cœur de Jésus fut transpercé d'un autre glaive et il en souffrit les tourments, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Et quel fut ce glaive qui transperça le Cœur de notre bien-aimé Seigneur ? Son amour sans mesure pour sa Mère chérie et pour tout le genre humain. »

Tel est l'amour que contemple l'humble frère Thomas au Cœur de Jésus : son amour pour sa Mère et pour tous les hommes. Et, comme l'amour appelle l'amour, il achève sa contemplation en fixant son regard sur l'amour de reconnaissance et de compassion que Marie et les autres âmes chrétiennes ont rendu à ce même Jésus, l'époux des âmes. Nous n'y insisterons pas. Mais il nous faut l'entendre encore décrire les effets de l'amour au cœur de l'homme.

« O l'époux de mon âme ! s'écrie-t-il, au sixième chapitre du même livre. Qui pourra jamais raconter l'état sublime où se trouve celui de vos serviteurs que vous avez frappé de votre amour, que vous avez admis à contempler votre majesté et vos divins mystères ! O Dieu ! il faudrait un de vos séraphins pour raconter ces merveilles opérées dans ces âmes privilégiées, car l'homme mortel et borné ne peut raconter des choses qui sont infinies. Mais, que dis-je ? seule votre majesté serait capable de nous dire les merveilles, la grandeur des choses que vous opérez dans les âmes qui vous appartiennent.

« Je le confesse et je le jure, ô Dieu d'ineffable tendresse, vous êtes un Océan de tous les biens véritables dans lequel vous me tenez submergé, ô Dieu de sainteté ; et, à la manière d'un poisson, je m'y plonge jour et nuit. Si je vis, ce n'est pas par moi, c'est par vous, vous me tenez attaché à votre hameçon et me captivez par l'appât de votre amour. Et c'est en vous goûtant, que j'apprends à mépriser la mer de ce monde trompeur. »

Le cher frère ne sort pas de cette contemplation : il voit et goûte l'amour de Dieu pour les hommes, il voit et il sent que cet amour est infini et sans mesure. Mais pourquoi et comment cet amour est-il infini et sans mesure ? Il ne sait que dire et que répondre.

« Revenons, dit-il, au dix-neuvième chapitre du septième traité de la deuxième partie, revenons à l'amour de Dieu. Cet amour dépasse toute intelligence humaine et même céleste, et Dieu seul le peut comprendre, parce qu'il en a donné la mesure dans la grandeur de sa Passion. Ce que peut comprendre l'âme aimante est un point en face

d'un océan. Et, comme il est impossible de mesurer ni compter les étoiles du ciel ou le sable de la mer, ainsi il est impossible de mesurer et comprendre l'amour de Dieu qui est sans mesure. Mais tout ce qu'il peut dire, c'est l'amour seul qui le peut dire, car l'amour seul peut comprendre, en quelque parcelle, l'amour de Dieu. Et, si je voulais parler de l'amour, je dirais des choses merveilleuses ; car si grand fut l'amour de Dieu pour l'homme, qu'il en vint à cet excès de dire de lui-même : *Je suis un ver de terre et ne suis même plus un homme, car je suis l'opprobre des hommes et l'abjection de mon peuple.*

Si, chez l'homme, l'amour seul peut comprendre l'amour de Dieu, frère Thomas avoue cependant qu'un esprit plus cultivé que le sien pourrait en mieux saisir et exprimer les merveilles :

Cet amour de notre Dieu, dit-il, s'il est possible d'en comprendre et saisir quelque étincelle, seul en est capable qui sait aimer. Avec l'amour on peut comprendre le Seigneur. Et on comprend dans la mesure qu'on aime. Avec l'amour une bonne vieille femme toute simple comprendra mieux qu'un grand littérateur sans l'amour, parce que, avec l'amour, elle en aura eu la pratique. Et avec l'amour elle le pratiquera, à son gré, alors que ce savant, qui n'a que la théologie sans l'esprit de Dieu, cheminera à travers les définitions de la scholastique par les voies de l'intelligence, mais il lui manquera au cœur la pratique de la vraie théologie.

Cependant, si ce savant avec la science théologique possédait l'esprit de Dieu, son amour pour Dieu atteindrait bien plus loin que celui du pauvre ignorant sans culture.

... Et il est certain que le savant peut avoir de Dieu une connaissance plus grande que l'ignorant. Et donc, quand il se sert de sa science, avec un sentiment d'amour et d'humilité, il peut devenir, lui aussi, comme l'ignorant, un grand saint et un grand ami de Dieu.

Parmi ceux qui, dans la contemplation de l'amour du Cœur de Jésus, joignirent la science à la pratique, nous devons placer au premier rang, à cette époque, le P. Joseph du Tremblay.

## LE PÈRE JOSEPH ET LES CALVAIRIENNES

### Les colombes du Sacré-Cœur.

Le P. Joseph du Tremblay, le grand capucin, l'Éminence Grise, le célèbre collaborateur de Richelieu, fut un grand dévot du divin Cœur. On l'a appelé, à juste titre, *l'Apôtre du Sacré-*

*Cœur au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle* (1). Comme avait fait le Père Gabriel-Maria, cent ans auparavant, et avec un dessein plus précis et plus affirmé encore, il institua une congrégation de femmes, avec le but spécial et formel d'honorer le Cœur de Jésus et de vivre son amour.

En 1614-1617, à Poitiers, avec Madame d'Orléans, en religion la Mère Antoinette de Sainte-Scholastique, il fonda les Calvairiennes par une réforme des Bénédictines de Fontevault (2).

Comme il poursuivait alors ses vastes projets de croisade, il leur assigna pour but de prier pour la libération de l'Orient chrétien et spécialement des Saints-Lieux ; et il leur donna comme aliment de leur vie religieuse la méditation de la Passion, selon l'esprit de saint Benoît, leur père, et de saint François, leur réformateur. Mais il voulut définir lui-même comment il comprenait ce double esprit de saint Benoît et de saint François ; et il le résuma dans la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ; de sorte que, en réalité, il fonda sa réforme sur la dévotion au divin Cœur. Entendons ses paroles :

Saint Benoît et saint François, dit-il (3), ont fondé leurs ordres en une plus excellente perfection. Saint Benoît a donné origine au sien dans une grotte, au pied d'un haut rocher, à l'exemple de la naissance de Jésus à Bethléem. Là il vécut en une extrême pauvreté, ayant seulement un crucifix. Il fit un sacrifice très agréable à Dieu, lui offrant corps et âme, pour être brûlés et consommés par son amour...

(1) Les *Annales franciscaines* ont publié, sous ce titre, quelques-unes de ses conférences sur le Sacré-Cœur (juin-juillet 1889 et juin 1890). Voir aussi le P. HENRI DE GRÈZES, *La dévotion au Sacré-Cœur. Etudes franciscaines*, p. 216 et suiv. ; l'abbé DEDOUVRES, *Le P. Joseph et le Sacré-Cœur ; Les Dix Jours*, ou recueil de 28 exhortations aux Calvairiennes, éditées par le P. J. O. M. C., à Toulouse, 1913, d'après le manuscrit et la rédaction du P. Ange de Mortagne, compagnon du P. Joseph ; *L'Exercice des dix jours*, recueil des mêmes exhortations, d'après la rédaction des Calvairiennes, édité par Albert Dufourq, en préparation.

(2) Madame d'Orléans, fille du duc de Longueville, mère d'Henri de Gondy de Retz, veuve à 22 ans, de Charles de Gondy, marquis de Belle-Isle, entra, en 1599, chez les Feuillantines de Toulouse. Bientôt (1604) elle vint à Fontevault, coadjutrice de l'abbesse, Eléonore de Bourbon, sa tante et la tante d'Henri IV. Là, elle connut le Père Joseph qui voulut l'employer à la réforme de cet Ordre, d'accord avec l'abbesse. Après quelques succès, surtout au monastère de l'Enclôître, près Poitiers, elle dut y renoncer, et elle se retira à Poitiers avec les plus courageuses, parmi les partisans de la Réforme, et elle fonda les Calvairiennes. Elle mourut en 1618.

(3) *Les dix jours*, p. 357.

« La règle de saint François bien observée passe au delà des vœux pris à lettre. Car la pauvreté y est telle, qu'elle renonce à toute propriété, en particulier et en général. La chasteté va jusqu'à éviter le suspect consort qui est péché mortel, servant d'un bon préservatif, afin de mieux garder le vœu. L'obéissance y est sans restriction, disant qu'on doit obéir à tout, excepté en ce qui est contre Dieu et son âme.

« Il faut donc considérer ce que nous devons faire, pour nous perfectionner en notre condition... Saint Benoît est en son lustre dans sa grotte et saint François sur sa montagne (de l'Alverne où il reçoit les stigmates). »

C'est à vous, mes bonnes Mères et Sœurs, à considérer comment votre Instituteur s'est sacrifié à Dieu, en cette grotte, et comment il y a jeté les fondements de votre Ordre. Vous devez écouter le prophète Isaïe qui vous dit : *Pensez avec attention à la pierre d'où vous êtes taillées et à la caverne du lac d'où vous êtes coupées...* Vous avez été tirées de cette pierre qui est Jésus-Christ et de la caverne qui est la Vierge par son humilité ; vous avez pris naissance sur le Calvaire dans la forte et constante charité du Fils de Dieu et de sa Mère.

Cette pierre, cette caverne, d'où sont sorties les Filles du Calvaire, sont donc, aux yeux du P. Joseph, la charité de Jésus et de Marie manifestée au Calvaire. Mais cette charité, il se plaisait à en montrer la source dans le Cœur de Jésus, dans son Cœur de chair, percé par la lance du soldat. De sorte que, pour lui, le lieu d'origine de ses filles était le divin Cœur. Et il voulait qu'il devint leur demeure, comme la caverne de Subiaco avait été la demeure de saint Benoît, leur père.

Mais l'exemple de saint François, par qui elles sont réformées, les invite également à fixer leur demeure dans le même Cœur du divin Maître. Car c'est là que saint François, sur le Calvaire, fixa la sienne.

« Nous parlerons seulement aujourd'hui, dit-il (1), de la pauvreté du Calvaire, dont saint François, entre tous les saints, y a eu tout son cœur, et à la Passion, qui lui ont obtenu les sacrés stigmates. Saint Benoît a bien montré aussi qu'il avait imprimé à son œuvre cette excellente pauvreté de la croix, s'étant, dès sa conversion, retiré en une affreuse grotte, y portant un seul crucifix. Si les vœux de ce patriarche étaient bien connus, on les trouverait admirables ; et y ajoutant votre particulière vocation de Calvaire, cet esprit approche de l'esprit crucifié de saint François, dont Dieu s'est daigné servir d'un des siens pour vous l'enseigner. »

(1) *Loc. cit.*, p. 367.

Les Bénédictines réformées sont donc appelées Calvairiennes, parce qu'à l'esprit de saint Benoît elles ont ajouté l'esprit de saint François, qui est l'esprit crucifié ou l'union à Jésus dans sa Passion du Calvaire.

Mais comment les Calvairiennes arriveront-elles à s'unir efficacement aux mystères de la Passion du Sauveur ? Ce sera encore en fixant leur demeure dans le Cœur de Jésus. Elles seront les colombes du *Cantique des Cantiques*. C'est à ce titre qu'on les verra établir leur séjour dans le trou de la pierre et de la muraille, c'est-à-dire, comme il l'explique, dans le Cœur de Jésus. Écoutons ses paroles ; il s'adresse aux Calvairiennes (1) :

« *Levez-vous, mon amie, s'écrie-t-il avec le Cantique des Cantiques ; hâtez-vous, ma belle, venez, ma colombe, dans le pertuis de la pierre, dans la caverne de la muraille. Montrez-moi votre face et que votre voix s'entende à mes oreilles, car votre voix est douce et votre face est très belle.* »

« Ces paroles sont admirables et conviennent si bien à votre esprit qu'elles semblent avoir été dites pour vous. Aussi est-ce mon dessein de vous enseigner ce qui vous est plus propre. Par ces trois mots . *Surge, propera, veni, levez-vous, hâtez-vous, venez*, nous sont enseignés les trois degrés par lesquels nous devons correspondre à la vocation et monter à la perfection. »

*Surge*, lève-toi, signifie que la Calvairienne doit quitter tout à fait le monde. *Propera*, hâtez-vous, montre qu'elle doit être remplie de zèle et de ferveur, pour atteindre le but de sa vocation. Enfin *Veni*, venez, indique le lieu et l'état de perfection où elle doit s'établir, l'état de colombe.

« En cet état, dit-il (2), l'âme est appelée colombe, en tant qu'elle veut habiter en la pierre, au Cœur de Jésus, être sauvage et non familière, comme les pigeons. En ces trois paroles sont donc compris la vocation, l'avancement et la perfection.

« Après avoir vu ces trois degrés de la vie spirituelle, continue-t-il, il faut spécialement considérer la fin où ils vous conduisent, que ce passage nous montre clairement et qui est : *dans les fentes de la pierre et dans l'ouverture de la muraille*. Tous les Pères expliquent par ce *caverna maceris* la bouche d'un pertuis, qui est celle dont

(1) *Loc. cit.*, p. 69.

(2) *Loc. cit.*, pp. 71-72.



saint Jean parle : *Sed unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua* (1). Le Cœur de Jésus fut ouvert et non seulement piqué, comme il fut aux autres endroits de son précieux corps, qui sont des plaies non beaucoup ouvertes. Pourquoi le Cœur de Jésus est-il appelé *maceria*, qui veut dire une muraille de pierres sèches, sans chaux et ciment ? C'est qu'il est ouvert, qu'un chacun voit dedans l'amour qu'il lui porte. Mais il y a *caverna*, une grande entrée...

« Jésus est donc la muraille qui divise et conserve les âmes qui vont au Ciel d'avec celles qui vont en enfer, où le chemin qui y conduit est large ..

« La devise des Filles du Calvaire doit être que le chemin est étroit, qu'il faut passer à travers le Cœur de Jésus, où il ne faut craindre d'entrer, encore que ce soit une caverne. Il faut se résoudre de se conformer (à lui) et prendre votre consentement d'être crucifiées avec Lui et dire avec l'Époux : *Je porte mon Jésus dans mon cœur*. Je considère cette caverne du sien où je me cache, et (je) m'y plonge, comme dans un délicieux bain pour moi mais très sensible, comme (faisait) la Vierge au pied de la Croix, lorsque son sacré Corps en fut descendu. »

Et plus loin (2) : « Je finirai en vous priant, mes filles, de considérer attentivement la grâce dont Dieu vous a prévenues de **vous députer par votre vocation à habiter et demeurer dans le Cœur et les plaies de son Fils unique**, qui vous est un passage doux et assuré pour entrer dans sa divinité. Je vous exhorte, avec le prophète Jérémie (3), par ces naïves paroles : *Délaissez les cités, demeurez dans la pierre et soyez comme une colombe bâtissant son nid au sommet de la bouche de la pierre*. Voilà en peu de mots l'exercice où vous devez occuper votre vie. Quittez et oubliez toute peine et attaches des choses temporelles, prenant résolution d'habiter dans le Cœur de Jésus et y faire votre nid, afin d'y loger toute votre lignée, qui sont vos affections, votre espérance et contentement. Mais pour cela il faut être colombe, sans fiel, sans jalousie, envie, soupçon, non rusées et subtiles pour tromper Dieu, vos supérieures et vous-mêmes. Au contraire la colombe est la figure du Saint-Esprit... qui est un esprit d'amour, de douceur et de simplicité...

« Soyez donc, mes bonnes Mères et Sœurs, comme le dit Isaïe (4), *comme des colombes pleurant au pied de la Croix*, la mort et la privation de votre divin Époux, ne voulant attacher votre cœur à autre chose, comme la colombe, quand elle a perdu son mari, elle (ne) s'allie à aucun autre et passe le reste de sa vie à gémir.

(1) JOAN, XIX, 34. Un soldat de sa lance ouvrit son côté, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.

(2) *Loc. cit.*, pp. 80-81.

(3) JÉRÉM., XLVIII, 28.

(4) IS. LIX, II. Quasi columbæ meditantes geminus.

« ... (Soyez encore) *comme les colombes demeurant à leurs fenêtres* (1), qui sont le Cœur de Jésus et ses plaies, par lesquelles elles voient, sans vouloir se servir d'autres lumières. »

Dans les vingt-huit exhortations qui composent ses *Exercices*, le P. Joseph revient sans cesse sur ces mêmes idées :

Je vous ai tant de fois représenté, dit-il dans la dix-huitième, le Cœur de Jésus, votre Époux, ouvert, lequel est *l'armoire des Filles du Calvaire*, auquel il les convie d'y rentrer. Saint Jean, disciple bien-aimé, l'a vu et considéré avec tendresse et affection. C'est la fin de son Évangile, de sa science, où il apprend les plus rares secrets de la divinité... »

Et plus loin : « Je vous donne, *pour votre portion et dot, le Cœur du Sauveur crucifié...* »

Après avoir voué ainsi ses filles au Sacré-Cœur (3), dans la septième exhortation, le P. Joseph montre le bonheur de l'âme qui habite au Cœur de Jésus et le profit qu'elle en retire.

« Mais très heureuse, dit-il, celle qui, comme une colombe, va se plonger dans le Cœur et les plaies de son Époux, est parvenue au parfait amour et à la fruition interne de Jésus, où il se fait une vraie transformation et union. Car, dans ce Cœur, on voit ce que nous sommes, ce que Dieu veut de nous et ce qu'il en a ordonné. C'est un miroir, où nous ne voyons pas seulement les taches de notre conscience, mais il y a aussi le moyen et le pouvoir de les effacer et (de) nous rendre agréables. Car, par la face, on connaît Jésus, et, par le Cœur, on l'aime, ce qui ne peut manquer, puisqu'on est même dans le centre de l'amour, non plus comme un rayon attaché au soleil, mais dans le centre même. Ce qui arriva à saint Jean l'Évangéliste, au

(1) ISAÏE, LX, 8, Quasi columbæ ad fenestras suas.

(2) *Loc. cit.*, p. 276.

(3) Ces conférences sont de 1635 et 1636. Mais l'idée de consacrer la Congrégation au Sacré-Cœur remontait aux origines mêmes. Dans la huitième exhortation, le P. Joseph le déclare formellement. Il y parle des intentions de Madame d'Orléans, la fondatrice, morte en 1618 : « L'esprit général de votre Congrégation, dit-il, c'est donc d'avoir vu en cette bonne âme un appel à imiter Jésus sur le Calvaire et *loger dans son Cœur* et à compatir avec sa sainte Mère à ses douleurs. » *Loc. cit.*, p. 112. Cf. pp. 118, 127, 155, 158, 253, 275, 279, 335, 357, 367, 408, 413, 420, 444, etc. Partout le Père revient sur cette idée que la vocation de la Calvairienne est d'habiter dans le Cœur de Jésus. Aussi disait-il de cet *Exercice des dix jours* : « Je l'appellerai l'exercice du Cœur de Jésus. »

Dès 1604-1610 le Père Joseph semble bien avoir fondé la réforme de Fontevault sur la même dévotion. A la mort de l'abbesse, en effet, 26 mars 1610, à côté de ses armoiries on vit figurer les monogrammes de Jésus et de Marie et les Cinq plaies représentées par les pieds et les mains percés et par le Cœur transpercé lui-même et surmonté d'une croix. (Cf. *R. de l'art Chrét.*, 1879, p. 332.) Le P. Joseph présidait à ces funérailles.

(4) *Loc. cit.*, p. 96-97.

jour de la Cène. Se reposant sur la poitrine de Jésus, il s'attacha à lui par amour, comme un rayon. Mais, sur le Calvaire, lorsque le Cœur de Jésus fut percé par la lance, il y logea ses affections rendant témoignage de cette ouverture : *Celui qui a vu (et est entré dans ce Cœur non comme la lance pour lui faire mal mais par amour) assure cette vérité.* Ce qui fut réservé à lui seul des Apôtres. Ce qui lui donna entrée dans ses hautes lumières du Verbe divin... Et (ce) qui le rendit si transformé en l'amour de Jésus que ses principales paroles n'étaient que de charité et d'amour, ne pouvant sortir de lui que des étincelles de ce feu qui le consumait ! »

Ces dernières paroles indiquent le caractère de la dévotion au Sacré-Cœur, chez le P. Joseph. Il y voyait, nous l'avons dit, un exercice de compassion aux souffrances de Jésus et de reconnaissance pour son amour ; mais il y voyait surtout un exercice de conformité à ses sentiments et à ses divines affections et spécialement à son amour pour les volontés de son Père céleste. Dans la seizième exhortation, il compare le Cœur de Jésus à une citerne, où Dieu avait amassé les eaux des plus pures consolations, qui consistent à garder l'âme contente au milieu des aridités et des plus grandes désolations.

(Durant la Passion de Jésus) écrit-il (1), son Père avait préparé en son Cœur une citerne. Toutes les consolations y avaient coulé et jamais une âme ne fut plus satisfaite qu'alors, ayant fait abstraction de toutes les extérieures. Il était en deux états : l'un affligé à l'extrême, à l'extérieur, et l'autre joyeux, au dedans.

*Il s'était proposé la joie que son âme et son précieux corps recevront après sa résurrection, et le contentement de plaire à son Père, en cette action d'où dépendait le salut de tant de personnes. Mais pourtant, sustinuit crucem, il (souffrit) si grièvement que lui seul est capable de le faire concevoir... Il fit entendre des prières et des supplications à celui qui le pouvait garantir de la mort... Et il est certain que cela ne fut manque de courage, mais par l'amour qu'il portait à son Père et aux âmes, nous donnant exemple d'épurer notre amour, rejeter le mauvais, et de ne chercher, comme nous le faisons, à nous baigner dans les consolations.*

Donc, d'après le P. Joseph, ce qu'enseigne le Cœur de Jésus aux âmes qui lui sont fidèles, c'est de se proposer ici bas une seule joie : le contentement de plaire à son Père, en faisant ses saintes volontés, et de renoncer à toutes les autres consolations.

(1) *Loc. cit.*, p. 253.

« *Je boirai au Calice de mon Seigneur*, disait-il (1), où est le fiel et l'amertume... me privant de toutes consolations sensibles, intérieures et extérieures, pour boire de l'eau de la citerne de Jésus en croix, qui est son Cœur ouvert, où se sont rassemblées toutes les grâces célestes qu'il veut nous communiquer. *Et continuo exivit sanguis et aqua*. Aussitôt que ce Cœur a été ouvert par le fer de la lance, les torrents de ses bienfaits sont coulés sur son Église, particulièrement sur sa sainte Mère et saint Jean, qui les ont après distribués sur tous les chrétiens. »

Le terme de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est, en dernier lieu, de faire du Cœur de Jésus et du cœur de la créature un seul cœur.

« Mes bonnes sœurs, dit-il (2), puisque vous êtes appelées à l'esprit du Calvaire, et que, sur ce mont, il (Jésus) vous ouvre son Cœur, afin que vous y logiez et en disposiez, il faut aussi que vous soyez le sien, comme il dit : *Mon fils, donne-moi ton cœur*. Que vous deveniez son Cœur, que tout ce qui est en vous soit plein de son affection et transformé en sa charité, en tous temps et en tous lieux ! Le cœur, selon sa matière, n'est que chair, mais il signifie l'amour, le fond de l'esprit où est logé le franc arbitre et la charité. Ainsi il faut devenir toutes esprit ; ce qui sera lorsque vos actions seront conduites de Dieu.

« Mais il ne faut pas que vous vous contentiez de cet heureux état. Il faut passer outre et être le cœur de l'esprit de Dieu, puisqu'il vous appelle et vous aime, en sorte que votre esprit et votre cœur s'unissant à Lui ne soient qu'un... Vous voyez que tout ce que nous vous enseignons n'est qu'une même chose, qui est d'unir votre volonté à celle de Jésus. »

Et plus loin (3) : « Il faut donc mettre votre loi, votre règle, vos constitutions dans votre cœur qui doit être celui de Jésus, puisqu'il l'anime, et dire, avec David, ce que le Sauveur dit à son Père : Dans le commencement du livre de vos ordonnances, ô mon Père, il est écrit de moi que je dois faire votre volonté, que je dois mettre votre loi au milieu de mon cœur. L'hébreu, au lieu de ce mot milieu, dit le centre du cœur, dans le cœur du cœur. C'est le Cœur de Jésus dans le nôtre, lequel contient aussi celui de l'Église dans le sien, comme en la partie la plus chère qu'il environne. (C'est) le centre de notre esprit qui est dans celui de Jésus, comme dans le sanctuaire que son Père a ouvert, pour y voir la loi d'amour, et (il) veut que nous ouvrions le nôtre pour l'y mettre, et ainsi que ces deux cœurs soient une habitation mutuelle. Comme dit saint Jean, Jésus dit : *Je suis en mon Père, et*

(1) *Loc. cit.*, p. 254-255.

(2) *Loc. cit.*, p. 275.

(3) *Loc. cit.*, p. 279.

*vous en moi et moi en vous. Et plus bas : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons en son cœur et y ferons notre demeure. »*

Le Cœur de Jésus est donc le centre d'union, où tous les cœurs créés n'en forment plus qu'un seul avec le sien. Mais il est quelque chose de plus grand encore, il est le centre d'union où la créature se rencontre avec son Créateur. Lisons cette page vraiment sublime :

« *Est locus apud me*, dit le P. Joseph (1), rappelaient la parole du Seigneur à Moïse (2), *il y a un lieu en Dieu*. Les Pères de l'Église disent que c'est le Cœur de Jésus, que c'est ce *caverna maceriaz*, cette muraille ouverte, dont il est parlé au premier des Cantiques, le côté du Sauveur ouvert en croix. Le Père Éternel dit donc : Je veux que vous sachiez qu'il y a un lieu le plus cher non seulement aux créatures, mais à moi-même, que je préfère, s'il se peut ainsi dire, à tout ce qui est ma Divinité, qui est le Cœur de mon Fils mort en croix, où est le siège de mon amour et d'où je fais couler tous mes trésors pour enrichir le ciel et la terre.

« Mais pour bien parler de ce Cœur qui est le symbole de l'amour, (il) faut entendre celui qui a reposé dessus, l'a vu ouvert et s'y est logé, lequel ayant pénétré jusqu'au centre de la Divinité, en parle hautement, en son Évangile : que le Fils unique de Dieu est dans le sein de son Père, que le Père aime uniquement son Fils, que le Père et le Fils s'entr'aient d'un même amour, dont ils ont produit le Saint-Esprit. Et ainsi le Père donne tout à son Fils, lui donnant soi-même et son amour. »

Cette gloire de la Divinité, que le Fils reçoit de son Père, Jésus va nous la communiquer, en nous ouvrant son Cœur :

« Mais, ô amour incompréhensible ! s'écrie le P. Joseph, il ne suffit pas au Père d'avoir ainsi enrichi son Fils ; mais il l'envoie au monde, le met en notre possession, et par ainsi se donne lui-même à nous, toute la Trinité, les attributs et les perfections divines. Mais d'autant que nos esprits sont faibles et que nous ne pouvons comprendre ces hauts mystères, il a voulu, après nous avoir témoigné ce parfait amour, que le Cœur de son Fils fût ouvert après sa mort, afin de nous mieux faire croire cela et pour nous mettre en possession des trois Personnes divines. »

En conséquence, le P. Joseph proclame la nécessité de la dévotion au Sacré-Cœur, au moment même où elle commençait à

(1) *Loc. cit.*, p. 127.

(2) EXODE, XXXIII, 17-19.

être si combattue que le pieux évêque de Genève osait à peine la nommer dans ses écrits par ailleurs si débordants d'amour.

« Quelques-uns diront, continue-t-il : (Ne) peut-on pas bien se sauver sans entrer dans ce Cœur, sans que Jésus soit mort pour nous et nous ait ouvert son côté ? Dieu peut tout ; mais son amour n'a point trouvé de moyen plus excellent, après être mort pour nous, que de nous laisser en son Cœur, afin de posséder les divines Personnes ensemble : Je suis en mon Père et mon Père est en moi (1). »

Nous arrêtons là ces citations que nous pourrions multiplier à l'infini, en les empruntant à ses autres ouvrages ascétiques. Car partout le P. Joseph prêchait cette dévotion au divin Cœur. Mais ces courts extraits suffisent à montrer que, dans sa dévotion, le célèbre capucin savait unir, d'une manière inséparable, les deux éléments essentiels qui la constituent : l'amour de Jésus pour les hommes, qui appelle, de notre part, reconnaissance et compassion, et l'amour de Jésus pour son Père, qui appelle, de notre part, union et conformité à cette vie d'amour filial.

Presque tous les capucins qui ont traité de la mystique ou de l'ascétisme, au xvii<sup>e</sup> siècle, ont insisté sur le culte à rendre au

(1) *Loc. cit.*, p. 128. Malgré ces preuves multipliées, établissant le rôle prépondérant du P. Joseph, pour répandre le culte du Sacré-Cœur, les ouvrages de vulgarisation, tels que le *Dictionnaire de Théologie catholique* ou la *Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, du P. BAINVEL, etc., continuent de placer au premier rang saint François de Sales ou la Visitation ou la Compagnie de Jésus, dont le rôle, avant la bienheureuse Marguerite-Marie, fut tout à fait secondaire, et, après elle, et jusqu'au xix<sup>e</sup> siècle, resta tout à fait réservé. Et, pour soutenir leur thèse, sans s'en rendre compte, ils sont amenés à défigurer quelque peu le véritable exposé de la doctrine. A propos du P. Joseph, le P. Bainvel écrit : « Peut-être le mot *cœur* ne lui présente-t-il pas un sens très défini, et, en pressant telle de ses expressions, on pourrait être tenté de conclure, que, tout en employant le mot *cœur*, il n'a pas en vue le cœur de chair, et que, par conséquent, nous n'avons pas là, à proprement parler, la dévotion au Sacré-Cœur. La conclusion serait inexacte. Le P. Joseph ne précise pas, il est vrai, comme on a fait plus tard et la réalité concrète qui fonde le symbolisme reste si voilée que le *cœur* nous apparaît peut-être plus chez lui comme un mot, une métaphore que comme une chose, un symbole. Il a cela de commun avec tous ceux, ou peu s'en faut, qui à cette époque parlent du Sacré-Cœur. Mais un regard plus attentif nous montre que l'idée reste symbolique et que le mot *cœur* n'est pas complètement vidé de son contenu matériel. » (*Loc. cit.*, pp. 310-311.)

Non, il n'est pas exact de dire que le P. Joseph ait manqué de précision. Chez lui, le mot *cœur* non seulement n'est pas vidé de son contenu matériel, qui est le *cœur percé de la lance*, mais il n'est pas vidé non plus de son contenu moral, lequel est, d'après lui, *son amour pour les hommes et son amour pour son Père*. Il enseigne donc la dévotion dans son intégralité traditionnelle ; tandis que beaucoup de modernes s'obstinent encore à écarter de cette dévotion la moitié de son contenu moral : *l'amour du Cœur de Jésus pour son Père*.

Sacré-Cœur. Le P. Henri de Grèzes, dans ses *Etudes franciscaines* sur *La dévotion au Sacré-Cœur*, cite les PP. Philippe d'Angoumois (1631), Paul de Lagny (1663), Léandre de Dijon (1660), Bernardin de Paris (1662), Louis-François d'Argentan (1668). Tous se sont faits, à l'école de saint Bonaventure, les apôtres de la dévotion au Sacré-Cœur entendue au sens que nous avons exposé. Nous n'insisterons point sur leurs enseignements. Mais, avant de clore ce chapitre consacré à la branche franciscaine des Frères Mineurs capucins, nous voulons donner une vue d'ensemble sur cette puissante doctrine du Sacré-Cœur qu'ils ont contribué à asseoir sur ses bases définitives.

Ce n'est certes pas un vulgaire spectacle, celui qu'il nous a été donné de contempler en la personne de ces deux fils de François d'Assise, dont nous venons d'analyser la pensée. L'un, venu des champs de la Vénétie, où il paissait les brebis, consacra toute sa vie, à l'intérieur de son couvent, aux humbles travaux des frères lais; l'autre, sorti d'une noble famille de l'Île-de-France, devint le conseiller des rois et contribua plus que personne à faire de sa patrie le premier pays du monde. Tous les deux se rencontrèrent dans la même dévotion à l'amour du Cœur de Jésus. Et, tandis que l'un, en des accents enflammés, que désirèrent entendre les princes de la terre les plus illustres, racontait les merveilles de l'amour de ce divin Cœur pour les hommes (1), l'autre, dans les termes de la plus haute théologie et de la plus persuasive éloquence, célébrait l'amour de ce même divin Cœur pour son Père céleste et invitait tous les hommes à y venir communier. Ils se complétaient ainsi l'un l'autre, pour traiter, dans toute son étendue, le grand mystère de l'amour divin.

Que faut-il admirer davantage, l'extase de l'humble frère Thomas devant le Cœur qui tant aima les hommes et pour eux versa jusqu'à la dernière goutte de son sang, ou la contemplation

(1) Le frère Thomas de Bergame fut en relations épistolaires avec Léopold, prince du Tyrol, les archiduchesses Marie-Christine et Eléonore, sœurs de l'empereur Ferdinand, etc.

de celui qu'on nomma l'Eminence Grise et qui, dans les flammes d'amour qui embrasaient le divin Cœur, voyait surtout l'incendie de l'holocauste mystérieux où se consuma la victime toute sainte pour obéir à la volonté de son Père ? O amour de mon Jésus pour l'homme pécheur ! s'écriait le petit pâtre de la Vénétie dans son ravissement. O amour de mon Christ pour la volonté toute sainte de votre Père céleste, redisait, à son tour, le pieux conseiller de nos rois. Et ensemble, à genoux, ils adoraient, ils bénissaient et chantaient le même cantique d'actions de grâces. C'est que, sous des formules diverses, ils traduisaient, ils exprimaient le même mystère d'amour, l'un dans le langage des simples, qui s'arrêtent de préférence à contempler les choses par les dehors, l'autre dans le langage du savant et du théologien, habitué à pénétrer jusqu'au plus intime des mêmes réalités. C'est cette solidarité des deux formules que nous voudrions mettre en évidence aux yeux de nos lecteurs. Elles se tiennent et se complètent, comme l'âme et le corps dans le composé humain. Ne les séparons pas, dans la dévotion au Sacré-Cœur, et surtout n'en écartons pas la contemplation de l'amour du Christ pour son Père : elle en est l'âme, elle seule lui communique l'esprit et la vie.

Dieu, nous l'avons dit, est amour : il s'aime lui-même et il aime toutes ses créatures, même les damnés. Mais ces amours sont divers et subordonnés entre eux harmonieusement. Pour exprimer ces divers amours, les théologiens se servent de diverses expressions. *Vis-à-vis* des damnés, c'est un amour de justice : Dieu donne à chacun de ces malheureux ce qu'il mérite ; il les conserve dans la vie et ne leur inflige d'autres privations ou châtiments que ceux qu'exigent leurs crimes. *Vis-à-vis* de toutes les autres créatures, c'est un amour de *bienveillance* : Dieu veut et fait du bien à toutes ; il leur donne et conserve l'existence et la vie, et il les comble de beaucoup de biens, auxquels ces créatures n'ont aucun droit. *Vis-à-vis* de lui-même, Dieu pratique un amour de complaisance : c'est de cet amour de complaisance qu'il s'aime lui-même, que le Père aime son Fils dans le Saint-Esprit,



selon la parole de l'Écriture : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* C'est de cet amour que le Fils aime le Père, dans le même Saint-Esprit, et trouve sa joie à faire, en toutes choses, sa volonté.

Cet amour de complaisance est le privilège personnel de la divinité. Nulle créature n'en est digne et même n'est capable par elle-même d'en être l'objet, fût-elle un million de fois plus belle qu'un chérubin, un million de fois plus aimable que le plus aimable des séraphins.

Aussi, quand Dieu, malgré cette impossibilité naturelle, par un prodige de bonté, eut résolu de nous admettre à goûter les délices ineffables et intimes de sa vie d'amour, il dut, par une fiction mystérieuse, pleine des plus sublimes réalités, nous associer à son Fils, de façon à ne former avec lui, pour ainsi dire, qu'une même personne. Et c'est pour sceller cette union qu'il l'envoya au milieu des temps revêtir notre nature et faire ainsi du monde entier, dont il devenait le chef, un corps immense dont nous étions les membres. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (1). Dieu a tant aimé le monde (il s'agit du monde entier et non pas seulement des hommes), Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique (2). Et la présence de ce Fils unique dans le monde, comme chef du monde, lui permet de reporter sur ce monde tout entier l'amour paternel qui était le privilège exclusif de son divin Fils.

Et, depuis lors, sur le monde transfiguré, Dieu étend son amour de complaisance. Mais, en réalité, et c'est bien évident, c'est sur la personne de son Fils bien-aimé qu'il arrête tout d'abord ses regards. Pour nous, nous ne faisons que *participer* aux ineffables tendresses dont il l'entoure, par le fait tout extrinsèque à nos mérites naturels, que nous sommes les membres de son corps mystique. Dieu le Père ne nous aime donc de cet ineffable

(1) JOAN., III, 16.

(2) La théologie enseigne que Dieu aurait pu, par d'autres voies que l'Incarnation, réaliser notre adaptation à recevoir sa grâce. L'incarnation n'était pas absolument nécessaire, elle a été un surcroît d'amour.

amour de complaisance que dans l'amour qu'il a pour son Fils. L'amour dont Dieu nous aime est subordonné à l'amour dont il aime son Fils premier-né.

Bien plus, si le Fils lui-même nous aime, c'est uniquement dans l'amour qu'il a pour son Père et pour nous associer à ce filial amour. Il nous aime d'abord parce que, de par la volonté de son Père, nous sommes les membres de son corps. Comme le chef, comme la tête aime ses membres, ainsi Jésus nous aime, c'est-à-dire dans la mesure où nous acceptons de recevoir de lui l'influence, l'esprit, le mouvement et la vie.

Or tout le mouvement du Fils de Dieu, toute sa vie conspirent vers l'amour et la louange de son Père. C'est donc vers cet amour et cette louange qu'il nous entraîne de toute l'énergie de sa force vitale et de sa grâce divine. Par tous les mystères de sa vie laborieuse, souffrante et glorieuse, il nous oriente vers son Père. S'il nous a sanctifiés dans l'eau et le feu, c'est afin de nous rendre dignes et capables de chanter avec lui son cantique de louange et d'amour filial, devant le trône de son Père céleste. Là encore l'amour du Fils pour les hommes est subordonné à son amour pour son Père et il y trouve sa raison d'être et sa mesure.

C'est en ce sens théologique que nous disions, en parlant de l'*Amour qui s'immole*, au commencement de ce travail, en des termes qui ont pu surprendre des âmes moins préparées à les entendre : « Et vous, théologiens, ne nous parlez plus de l'amour du Dieu Rédempteur pour les hommes qu'il a voulu racheter du péché et de la mort. » C'est-à-dire parlez-nous d'abord de son amour pour son Père ; car c'est dans le mystère de cet amour, qui prime tout le reste, que vous comprendrez son amour pour les hommes. Si, en effet, Jésus a tant aimé les hommes jusqu'à mourir pour eux sur la croix, c'est, avant tout, par amour pour son Père qu'Il les a aimés ainsi, pour les sanctifier et les rendre dignes de le chanter avec lui. Et ce Père lui-même, s'il aime les hommes, c'est à cause de son Fils. Et pour parler de la merveille des merveilles, la Rédemption, qui semble avoir été voulue tout d'abord par amour pour

l'homme, saint Irénée soutient que la Rédemption elle-même, qui profite tant aux hommes, fut voulue de Dieu le Père tout d'abord pour la gloire de son Fils, afin de lui donner occasion de déployer les richesses de sa grâce rédemptrice, *præformante Deo primum animalem hominem, videlicet ut a spiritali salvaretur* (1).

L'unique prière de Jésus, le *Pater noster*, en qui se résume tout son esprit, n'est qu'un hymne à la louange de son Père et à l'amour de sa sainte volonté. Du reste, la philosophie elle-même, d'accord avec la théologie, ne dit-elle pas que, dans ses œuvres, Dieu n'a pour *fin* que sa gloire? S'il veut le bien des créatures, c'est comme *mojen* d'étendre sa gloire : *omnia propter semetipsum operatus est Deus*, disent les Proverbes (xvi, 4). Dieu le Père, dans le monde, dans l'ordre de la grâce et, à plus forte raison, dans l'ordre de la création, poursuit la gloire de son Fils ; et le Fils poursuit la gloire de son Père. C'est là la grande préoccupation de son cœur, auprès de laquelle tout le reste n'est rien et à laquelle tout le reste est subordonné.

O Cœur sacré de Jésus, Fils unique de Dieu, oui certes vous aimez les hommes, comme le chantait dans son extase l'humble frère de Bergame. Et comment ne les aimeriez-vous pas, puisqu'ils sont les membres de votre corps et que vous les nourrissez du sang de votre grâce? Mais cet amour pour les hommes n'est pas un amour de l'homme pour l'homme, une sorte de philanthropie divine, telle que l'entendent les mondains et peut-être certains dévots mal éclairés. Non, mais, selon l'enseignement du P. Joseph, il est une des formes multiples, sous lesquelles il vous plaît d'exprimer votre amour pour votre Père Céleste. Votre Cœur ne sait rendre qu'un chant, le chant de l'amour filial ; et, si, en vérité vous aimez les hommes que vous avez rachetés de votre sang, c'est dans cet amour filial que vous les aimez. Vous avez voulu en faire des organes sanctifiés, par qui vous étendriez à toute la création l'hymne de votre amour, en l'honneur de votre Père Céleste.

(1) Voir notre brochure sur *les Motifs de l'Incarnation*.

C'est si vrai que ceux-là qui refusent de se laisser sanctifier par l'eau et le feu, pour devenir vos dignes organes, vous les rejetez loin de vous. Et ces hommes que vous poursuiviez de votre amour non pour eux-mêmes, car ils n'en sont pas dignes, mais pour votre Père, dès lors qu'ils refusent de s'associer à votre chant d'amour, vous les abandonnez aux ténèbres extérieures : *Non novi vos. Ite maledicti in ignem æternum.* Je ne vous connais pas, leur dites-vous. Allez au feu éternel (1).

Oui, l'amour du Cœur de Jésus, ce feu dont il veut embraser tous nos cœurs et le monde entier, c'est bien, selon les enseignements du P. Joseph à ses filles du Calvaire, l'amour pour son Père céleste et pour ses saintes volontés. De cet amour filial découle tout le reste, comme la chaleur sort du foyer qui l'engendre.

Quand un brasier ardent est allumé quelque part dans un foyer fermé, malgré les obstacles il fait sentir au loin ses ardeurs. C'est l'air, embrasé à son contact, qui, s'échappant dans l'espace, porte partout sa chaleur. Par l'air nous sentons la chaleur ; mais nous savons nous rendre compte que la source de cette chaleur n'est point dans l'air, elle est dans le foyer. — Approchons de la fournaise elle-même, nous y verrons en incandescence des charbons ardents, du métal en fusion, dardant partout un éclat aveuglant. A cette vue, nous nous écrierons : « La source de la chaleur, elle est là, dans l'incandescence de ces charbons qui éblouit mes yeux. » — Mais interrogez les savants, ils vous diront que vous vous trompez. Certes la chaleur est dans l'incandescence, mais là n'est point sa source. Le vrai foyer de cette chaleur qui

(1) Il importe de bien entendre, comme nous venons de l'exposer, l'amour de Dieu pour les hommes, afin de ne pas le rabaisser et en faire une stérile philanthropie. Si Dieu aimait l'homme pour l'homme, il se contenterait de l'orner et développer dans les limites de sa nature et il nous aurait laissé à notre bassesse naturelle. Mais Dieu le Père aime les hommes pour son Fils et il les a soumis à son Fils, afin qu'ils soient les membres de son corps et qu'ils forment sa Cour, et c'est pour qu'ils soient dignes de cette fonction qu'il les a ennoblis d'une façon si merveilleuse. De même Dieu le Fils aime les hommes pour son Père, et, comme nous l'avons dit, il s'est uni à eux pour les rendre capables de chanter avec lui les cantiques d'amour filial. Mais en s'unissant ainsi à l'homme, il l'a transformé et il l'a élevé jusqu'à sa divinité. C'est là l'origine de notre grandeur.

échauffe l'air du dehors et qui produit l'incandescence à l'intérieur, est quelque chose de plus intime. Il est dans ce que l'œil de l'homme ne peut voir, ni ses oreilles entendre, il est dans la combustion des molécules et des atomes imperceptibles, qui, en s'unissant et se combinant entre eux dans une sorte d'embrassement frénétique, dégagent autour d'eux cette chaleur qui cause l'incandescence des charbons, la fusion du métal et qui embrase au loin tout l'espace environnant.

Ainsi en est-il de l'amour au Cœur de Jésus. Jésus aime toutes les créatures. Son amour, il l'a manifesté par l'œuvre de la création d'abord, puis d'une manière plus éclatante dans l'œuvre de la Rédemption. Cependant, ni dans l'œuvre de la création, ni même dans l'œuvre de la Rédemption ne se trouve le véritable foyer de son amour et le point d'attaché de son Cœur. Ce vrai foyer, il est dans l'ineffable embrassement par lequel il se porte tout entier vers la volonté sainte de son Père céleste, dont la possession, l'accomplissement et la jouissance le remplissent d'un bonheur parfait, d'une joie ineffable et l'enivrent au mystérieux nectar de la vie divine. Son œuvre extérieure de la Rédemption n'est que l'incandescence visible de cet amour caché; et l'œuvre de la création en est comme une effusion plus atténuée encore, tel cet air embrasé qui s'échappe de la fournaise ardente.

*Osculetur me osculo oris sui.* O Père, étreignez-moi de vos embrassements ! Tout le geste du Sacré-Cœur est une aspiration vers ce baiser des lèvres de son Père et une aspiration à nous unir tous aux joies de cette divine étreinte. Son amour pour les hommes se résume tout entier dans cet effort qu'il accomplit dans le but de nous associer à lui dans l'amour de son Père : *ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (1) C'est dans l'amour qu'il s'unit à son Père, c'est dans cet amour qu'il veut nous unir à lui, nous unir entre nous, nous unir à son Père, afin que l'unité soit consommée pour la vie éternelle.

(1) JOAN., XVII, 27.

## II. — Les pratiques de la dévotion au Sacré-Cœur.

La prédication de la dévotion au Sacré-Cœur devait, de bonne heure, susciter des pratiques du culte en son honneur. Dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, nous avons vu sainte Claire les mettre en usage dans son couvent, sous la forme d'une longue prière aux Cinq Plaies où la plaie du Cœur occupait une place de choix. Sainte Marguerite de Cortone, après chaque repas, honorait ces mêmes plaies par la récitation de cinq *Pater* et *Ave*. La bienheureuse Jeanne de Valois s'était dessinée, avons-nous dit, une image de ce divin Cœur, avec sa plaie, pour aider sa dévotion (1). Et ce culte par l'image était universel au XV<sup>e</sup> siècle.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les manuels officiels de dévotion de deux grandes congrégations, le Tiers Ordre régulier et les Clarisses de France, font une large place à la dévotion au Sacré-Cœur.

Le manuel de piété du Tiers Ordre, composé de 1625 à 1635, contient un exercice journalier, dans lequel on reporte continuellement vers le Sacré-Cœur le regard du religieux. En voici quelques exemples (2) :

POUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE — ... Après l'examen, il faut offrir au Père Éternel les douleurs et amertumes du Cœur de son Fils pour suppléer au défaut des nôtres. Et celles que nous concevons doivent être puisées à cette fontaine d'amour. Pour la sainte messe.... Après l'Élévation, on s'exercera sur les plaies de Notre-Seigneur comme il suit : aux plaies des pieds... ; des mains... ; à la plaie du côté, nous estimant indignes d'entrer dans ce sanctuaire à cause des souillures de notre cœur... Il se faut tenir dans ce sacré côté, jusqu'à la fin de la messe, y faisant son exercice, y nichant comme la colombe au trou de la mesure.

(1) Elle récitait la *Couronne des Cinq Plaies*, composée de cinq *Pater* et *Ave* ; et, dans la plaie de la main droite, elle trouvait la source des *saintes pensées*, et, dans les autres, les *saintes componctions* (main gauche), *affections* (pied droit), *langueurs* (pied gauche), *transformations* (cœur). La plaie du Cœur, on le voit, était, pour elle, la fournaise où elle se transformait en Dieu. — Elle méditait de la même manière les cinq douleurs de Marie : la parole de Siméon, la perte au Temple, l'enlèvement au jardin des Oliviers, le crucifiement, le coup de lance. Par cette voie encore, sa piété trouvait son aboutissement et son repos dans le Cœur de Jésus percé de la lance.

(2) P. H. DE GRÈZES, *loc. cit.*, p. 203 et suiv.

Tous les autres exercices se font de la même manière, en union avec le Sacré-Cœur. C'est, du reste, ce que nous avons vu faire aux Calvairiennes pour leur retraite annuelle des dix jours. La *Conduite intérieure des Clarisses*, éditée en 1659 par le Père Adrien de Maringues, récollet, n'est qu'une réédition, en meilleur ordre, des anciennes prières en usage parmi ces religieuses, ainsi que le déclare l'auteur.

Ce manuel, écrit le P. Henri de Grèzes, est tout plein du Cœur de Jésus. Ce divin Cœur y est continuellement présenté comme « la fournaise d'amour, la source des grâces, l'abîme de la miséricorde, le sanctuaire où se consomme l'union de l'âme religieuse avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Il établit que la perfection consiste dans l'union de l'âme religieuse avec Jésus. Mais il ajoute aussitôt que le lieu de cette union, c'est le Cœur de Jésus.

Considérez, dit-il, que cette union se doit pratiquer principalement dans le Cœur de Jésus, où nous sommes tous, puisqu'il nous aime tous, l'amour ayant cette propriété de loger toujours avec soi, dans le cœur de la personne aimante, comme dans son propre domicile, les personnes aimées... Demeurons donc, dans ce Sacré-Cœur de Jésus, tout ardent de l'amour qu'il nous porte et faisons-y toutes nos œuvres et toutes fonctions de la vie purgative, illuminative et unitive.

Et l'auteur enseigne ensuite la manière de vivre ces trois vies, en union avec le Cœur de Jésus.

Qu'on veuille bien remarquer encore ici la nature de cette dévotion franciscaine au Sacré-Cœur. Elle adore le Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes, mais elle ne s'arrête pas là. Cette adoration du Cœur de Jésus n'est que la porte qui fait entrer dans le sanctuaire de la vraie dévotion à ce divin Cœur. Cette dévotion dans sa forme parfaite, c'est la communion à son amour ; c'est, comme dit la *Conduite intérieure des Clarisses*, l'exercice des fonctions de la vie purgative, illuminative et unitive, en union avec le Cœur de Jésus.

---



Gravure extraite de l'ouvrage *Les Martyrs de l'Ordre de Saint François*, 1684, B. N. Est Rd 53. Elle montre l'origine et le progrès de la dévotion au S.-C.

La dévotion au Sacré-Cœur, dans la famille franciscaine, découle :

1<sup>o</sup> Du drame des stigmates, par l'intermédiaire de la dévotion aux Cinq Plaies, *ex ipsis et per ipsos* ;

2<sup>o</sup> De la dévotion au Nom de Jésus, IHS, associée à l'idée de la Passion signifiée par les trois clous qui accompagnent le Monogramme.



### III. — L'iconographie du Sacré-Cœur à la fin du XVI<sup>e</sup> et au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle

Le mouvement de la Réforme protestante fut une révolte non seulement contre la doctrine et la discipline de la vieille Église, mais contre les diverses formes de son culte et surtout contre les saintes images. Les chefs-d'œuvre mutilés de nos cathédrales sont la preuve toujours parlante de cette fureur iconoclaste (1).



#### Le Sacré Cœur et les 3 clous.

- 1<sup>o</sup> A gauche, armoiries de Jean de Newland, au xv<sup>e</sup> siècle. Cf. *Musical Times*, 1907, p. 106.
- 2<sup>o</sup> A droite, gravure sur bois du *Paradisus animæ*, au xvi<sup>e</sup> siècle. Cf. *L'Eucharistie*, 1912, p. 167.



Avec la paix, la piété chrétienne reprit sa liberté. Elle revint d'abord à ses anciennes images. Elle les vénéra, avec une nouvelle ferveur. Telles ces madones qu'on retrouve enfouies dans le sillon par les générations passées et auxquelles on dresse un temple nouveau.

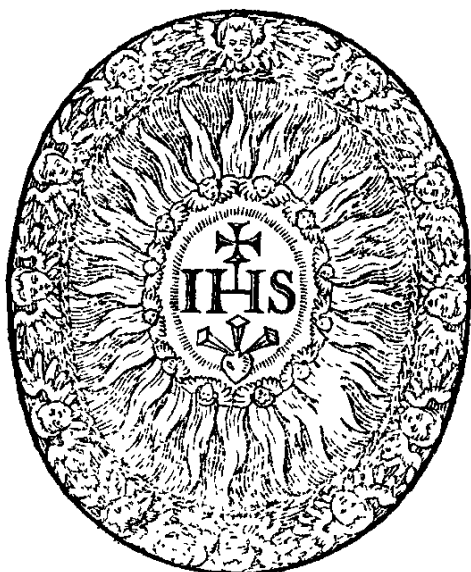
Les Franciscains furent les plus ardents à travailler à cette restauration du culte des anciennes images. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir leurs livres imprimés, depuis 1585 jusque vers 1630.

Ils rénoverent d'abord le monogramme qui avait été un des points de départ de l'iconographie du Sacré-Cœur. C'est dans un

(1) La Réforme n'avait pas seulement proscrit les images, mais la dévotion elle-même au Sacré-Cœur. Et cette suspicion avait pénétré jusque dans l'Église. C'est ce qui explique la réserve du P. Joseph, quand il défend aux Calvairiennes de répandre indiscrètement au dehors ses enseignements à ce sujet. Nous verrons saint François de Sales et d'autres adopter la même réserve. Le grand public ne pouvait encore porter cette doctrine, *non potestis portare modo*.

ouvrage daté de 1587, le *De origine seraphicæ religionis* de Gonzaga, que l'on trouve cette superbe contemplation extatique du monogramme que nous avons reproduite plus haut. Ici l'imagerie religieuse a fait un progrès remarquable, elle a su unir l'art à la piété.

A peu près en même temps, les artistes chrétiens reproduisent le divin Cœur avec les instruments de la Passion et avec le monogramme. Ils le font avec une certaine réserve, mais avec plus d'art. Il semble qu'on veuille échapper aux anciennes cri-



Le monogramme  
au Sacré-Cœur de 1585.



Le monogramme  
au Sacré-Cœur d'Henri III.

tiques des humanistes aux aguets. On dispose les trois clous artistement, en faisceau, sous le saint Nom. Puis sous les pointes des clous, le cœur lui-même,

Le livre le plus ancien où nous ayons vu, de nos propres yeux, cette nouvelle forme du monogramme au Sacré-Cœur est de 1585, le *De contemnendis mundi deliciis* du P. Didace Stella, frère mineur de la Régulière Observance d'Espagne (1). Nous en donnons ici la reproduction avec un autre de même date, le monogramme d'Henri III.

(1) Ce livre, traduit de l'italien en latin par le Père Pierre Bourguignon, jésuite, fut édité par Birkman, aux frais d'Arnold Mylius à Cologne.

Mais ce livre ne fut pas le premier à revêtir cette nouvelle forme du monogramme. Nous croyons qu'en Italie il devait être en usage et assez répandu, au moins depuis quelque temps. La raison principale de notre conjecture, c'est que la même année ce monogramme au Sacré-Cœur fait son entrée, presque officielle, dans la Compagnie de Jésus ; et depuis ce jour il fut employé concurremment avec le monogramme simple, comme blason dans les pièces intimes et publiques appartenant à la Société. Les *Litteræ annuæ*, en effet, envoyées de Rome, en 1885, au nom des supérieurs généraux, à toutes les maisons de l'Ordre, portent le monogramme au Sacré-Cœur. Et ce monogramme continuera de figurer sur ces feuilles officielles durant six autres années et décorera beaucoup de frontispices d'ouvrages publiés par les Révérends Pères.

Quelle fut la première origine de ce monogramme ? L'idée d'associer le monogramme avec le Sacré-Cœur et les trois clous et d'autres instruments de la Passion est très ancienne, nous l'avons constaté. Mais qui est-ce qui lui donna cette sobriété de bon goût que nous remarquons ici ? Nous l'ignorons. Le fait qu'il fut adopté dès 1585 par les *Litteræ annuæ*, publiées à Rome, et par les éditeurs du livre *De contemnendis*, traduit de l'édition italienne, nous invite à chercher du côté de l'Italie (1).

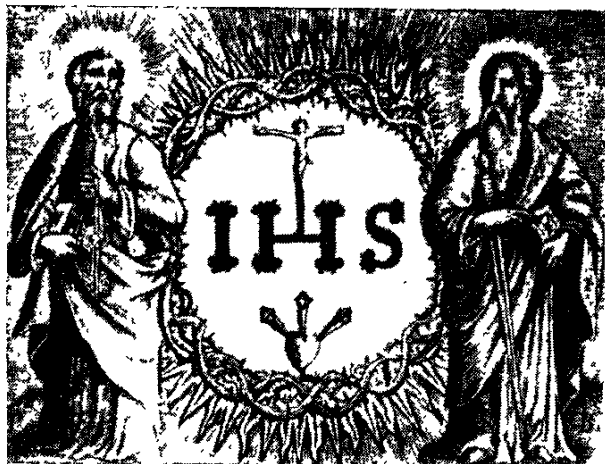
Notre induction se trouve quelque peu confirmée par le fait que deux ouvrages ayant appartenu à Henri III (1574-1590), l'un édité en 1578 et l'autre en 1585, portent, sur la reliure, ce monogramme avec le crucifix, surmontant le Cœur percé de trois clous et entouré d'une couronne d'épines (2).

(1) Le monogramme au Sacré-Cœur se trouve sur les *Litteræ* éditées par le P. Nic. Orlandini de Florence, en 1585 (pour 1583), en 1586 (pour 1584), en 1588 (pour 1586) ; et sur les lettres, éditées par le P. François Benci, en 1589 (pour 1586-87), en 1590-91 (pour 1588-89), en 1594 (pour 1590-91). Les autres *Litteræ annuæ* ne portent pas le monogramme au Sacré-Cœur. Le P. Letierce fait erreur dans ses *Études sur le Sacré-Cœur*, en plaçant à l'année 1584 l'apparition de ce monogramme sur les *Litteræ*.

(2) La date de l'édition ne donne pas celle de la reliure. Celle-ci fut antérieure à 1590, puisqu'elle porte les armes d'Henri III.

Nous empruntons la gravure représentant le monogramme en question, à la *Revue de l'Art chrétien* (1879, t. II, p. 143). Les images du Sacré-Cœur, par Grimouard de Saint-Laurent. L'I et l'H sont formés par les personnages, la Vierge, saint Jean avec un livre et Marie-Madeleine avec son vase à

Or ne peut-on pas supposer que cette idée du monogramme fut apportée d'Italie et suggérée au roi par la reine Catherine de Médicis. Cette pieuse reine, qui introduisit les Capucins en France et fonda leur premier couvent de Saint-Honoré, était toute dévouée à la famille franciscaine et dès lors à leurs traditions (1). Comme, de fait, elle gouverna la maison de son fils et le royaume, jusqu'à sa mort, en 1589, on peut croire qu'elle ait été



Le monogramme  
du P. Philippe Boskhier, 1606.

l'inspiratrice de ce monogramme et qu'elle en ait emprunté l'idée aux Capucins d'Italie et de France (2).

Pendant de longues années, les Franciscains des diverses obédiences, capucins, récollets, observants, les Jésuites, puis les

parfums ; la barre de l'H par le séraphin de la contemplation. Les ouvrages, où ce monogramme a été trouvé, sont l'*Histoire de Barlaam et de Josaphat* par saint Jean Damascène et *Recueil de la vie de la Vierge Marie* par Jean de Lavardin. Ces ouvrages se trouvaient, en 1879, chez Morgand et Fatout, libraires à Paris. A la B. N., se trouve un exemplaire de l'*Histoire de Barlaam* relié aux armes d'Henri III, sans le monogramme. Peut-être l'exemplaire au monogramme était-il celui de la reine.

(1) Les Capucins s'établirent à Saint-Honoré, disent les Annales du couvent, avec toute la joie possible de la pieuse reine et de toute sa cour, qui y faisait souvent ses prières et y entendait la messe très fréquemment, ainsi que le roi Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV.

(2) Cette pensée de joindre aux armes royales le monogramme au Sacré-Cœur n'est-elle pas une réponse faite d'avance à la demande du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie, concernant les armes du roi Louis XIV, où il voulait voir graver son divin Cœur? Cette première consécration due à la pieuse reine, fut suivie de la paix religieuse, par la conversion d'Henri IV, et d'un siècle de grande prospérité.

autres ordres religieux, des séculiers même, rivalisèrent d'ardeur à placer leurs ouvrages sous la protection du nouveau monogramme. Les artistes s'ingénièrent à trouver des combinaisons plus belles et plus pieuses et l'on vit se créer de véritables petits chefs-d'œuvre d'iconographie. Le frontispice du livre *L'Amour de Jésus*, du P. Barthélemy Solutive, que nous avons reproduit plus haut, en est un beau spécimen. Il y en aurait bien d'autres à citer et à faire connaître.

Celui que nous reproduisons ici ne manque pas d'une certaine noblesse d'expression. Il est emprunté au livre du P. Philippe Boskhier, franciscain : *Orator Terræ Sanctæ et Hungariæ*, publié à Douai, *sub signo apostolorum Petri et Pauli*, en 1606.

Le P. Letierce, dans son grand ouvrage, *Etudes sur le Sacré-Cœur* (1), donne un chiffre considérable d'ouvrages composés par des Pères de la Compagnie et ornés du monogramme au Sacré-Cœur. Il cite en premier lieu, comme nous l'avons fait, les *Litteræ annuæ* de 1585. La même année, une édition du *Manuale catholicum* du bienheureux Canisius aurait porté le même monogramme.

Voici maintenant sa statistique, qui va jusqu'en 1689 :

De 1584 à 1600, 31 ouvrages ; de 1600 à 1643, 120 ouvrages ; de 1643 à 1670, 52 ouvrages ; de 1670 à 1689, 14 ouvrages.

Pendant que les Pères de la Compagnie s'immobilisaient quelque peu dans le monogramme, les Franciscains des diverses branches, et surtout les Capucins s'ingénièrent à trouver des formes d'images de plus en plus parfaites et variées, pour exprimer et susciter la dévotion au divin Cœur.

Dans une vie illustrée de saint François conservée aux Estampes (2) à Paris et gravée par Langlois et Messenger, datant par conséquent des environs de 1630, on trouve une belle composition représentant l'extase de saint François ou d'un de ses enfants devant le Sacré-Cœur. Nous l'avons reproduite au commencement de cet article consacré aux Capucins.

(1) T. II, p. 506-507. — (2) Rd 70.

Mais, au-dessus de toutes les autres productions, il faut placer les deux belles gravures qui illustrent le grand ouvrage du P. Laurent de Paris, capucin : *Le Palais de l'amour divin entre Jésus et l'âme chrétienne*.

Cet ouvrage eut deux éditions : la première de 1604-1606, la seconde de dix ans postérieure environ. Mais les gravures de la première édition datent au plus tard de l'an 1599, car l'approbation de l'ouvrage, qui est de cette année, dut viser l'illustration elle-même, que le texte s'arrête longuement à commenter.

Le P. Laurent de Paris est le premier, croyons-nous, qui ait eu l'idée de représenter Notre-Seigneur debout, montrant son cœur dans sa poitrine entr'ouverte, avec ce geste d'amour qui crie à l'âme : « Voilà le Cœur qui a tant aimé les hommes ». Il a le mérite d'avoir créé l'attitude définitive à donner aux images du Sacré-Cœur. Les inventions subséquentes, dignes d'attention, n'ont été que des répliques de la sienne. La bienheureuse Marguerite-Marie elle-même, dans l'imagerie dont elle se fit l'inspiratrice, n'a pas eu l'idée de ce geste. Ses visions ne l'ont pas élevée au-dessus des représentations du divin Cœur que nous avons vues dans les vieilles gravures du xv<sup>e</sup> siècle. De sorte que l'iconographie moderne du Sacré-Cœur doit reconnaître comme créateur un enfant de saint François, un fils de notre pieuse France et de notre bonne ville de Paris (1).

Voici le commentaire que donne l'auteur lui-même au geste et à l'attitude de son Sacré-Cœur (2) :

(1) Dans l'image du P. Laurent, nous ne louons que le geste général de l'image. Aujourd'hui on atténuerait le réalisme de l'exécution.

Le P. Letierce, dans son livre *Etudes sur le S.-C.* (t. II, p. 507), écrit : « En 1593, le P. Jérôme Natal publiait à Anvers la première édition de ses *Adnotationes in Evangelia*. Notre-Seigneur y est représenté... sur sa poitrine rayonne son divin Cœur. Le dessin est de Devos, doyen de l'académie d'Anvers. » — Désireux de reproduire cette gravure à titre de document, nous avons demandé cet ouvrage à la B. N. L'image du Sacré-Cœur annoncée ne s'y trouve pas ; le dessin de Devos est bien à la place indiquée et représente Notre-Seigneur. Mais, sur sa poitrine, il n'y a pas de cœur ; il n'y a que l'agrafe de son manteau. Serait-ce cette agrafe que le Révérend Père aurait, par distraction, prise pour un cœur ?

(2) Nous avons gardé scrupuleusement la pensée et le texte de l'auteur, tout en corrigeant son style trop archaïque. Cette explication remplit les pages 297-299 de la seconde édition.

QVID INVENISTI IN ME INIQUITATIS, VEL QVID FECI TIBI, UT RECEDERES A ME? OBSTUPESCITE COELI SUPER HOC, ET DESOLAMINI VEHEMENTER *Hierem. 2.*



Lavi te aqua, unxi te oleo, ornavi te auro et argento, vestita es bysso et Polymito, et multis coloribus et fornicata es a me? vae. vae tibi. quis audiuit unquam talia horribilia? *Ezechiel. 16.*

L. Gaultier  
incidit 1674

Ce tableau vous représente la misère et le malheur où se plonge une âme péchant mortellement, spécialement après avoir reçu la grâce de la justification, par le baptême ou par le sacrement de pénitence.

Le côté ouvert du Sauveur, avec son Cœur percé d'un poignard à cinq pointes, enseigne que l'âme pécheresse, par chaque péché mortel (qu'Ubertain de Casale compare à une fourche à cinq doigts) fait d'un seul coup, cinq plaies mortelles au Cœur de Jésus. Ces plaies sont cinq douleurs spirituelles, qu'il a ressenties dans sa Passion..., qu'il a signifiées par les cinq plaies cruelles, dont il voulut que sa chair fût transpercée, et qu'il a voulu garder en son corps après sa résurrection, pour vous rappeler que vous ne devez plus pécher et pour vous faire souvenir de son amour.

En montrant son cœur, il fait entendre (à l'âme pécheresse) les paroles suivantes :

Tu m'as fait et renouvelé toutes les plaies de mon corps et les douleurs de mon âme et cependant j'ai dissimulé, je me suis tu, j'ai eu patience, je n'ai dit mot, t'attendant toujours à pénitence, je t'ai supportée longuement.

Par ces mots, il lui découvre l'amour secret qu'il a eu pour elle, alors qu'elle était son ennemie par le péché.

Il montre en même temps ses mains et ses pieds cloués, sa tête couronnée et couverte d'épines, en lui adressant les dix reproches suivants :

*(De sa main droite)*. J'ai été blessé pour toi et cependant tu as commis des crimes inexplicables ! Tu as eu le cœur de faire cela ? Ne sais-tu pas que celui qui pêche, après avoir reçu ma grâce, me crucifie de nouveau et se moque de moi.

*(En haut du tableau)*. Qu'as-tu trouvé en moi de mauvais ou d'inique ? Quel tort t'ai-je fait ? Quel mécontentement as-tu reçu de moi ? Et cependant tu m'as quitté, tu t'es retirée de moi, pour en aimer un autre plus que moi ! Étonnez-vous de ceci, ô cieux, et soyez désolé d'une grande douleur.

*(Sur l'entablement de la salle)*. Pour quelle raison, ma bien-aimée, en ma maison, en mon Église, as-tu commis tant de forfaits ? Si le turc, le payen, l'infidèle et l'hérétique, qui sont pour moi des étrangers hors de ma maison, commettent des péchés, il ne faut pas s'en étonner. Mais toi, qui est de ma maison, ma fille, mon épouse, à qui j'ai fait tant d'honneur et tant de bien, toi qui as tant de moyens de bien faire et de facilités pour fuir le mal, que tu m'offenses ainsi ! d'où cela peut-il bien venir ?

*(A la corniche de l'entablement)*. Pour tes péchés, j'ai dû me faire comme un esclave et me laisser traiter comme un fainéant ! Pour tes iniquités, j'ai supporté peines et travaux ! J'ai été si mal traité que je suis devenu défiguré comme un lépreux. Et c'est toi qui as renouvelé tous ces tourments et toutes ces hontes.



*(Au pilier, à droite du Seigneur).* Pour quelle cause, âme impie, as-tu irrité le Seigneur contre toi et contre moi ? Quel est le sujet de sa colère ? Un faux honneur ? un lucre infâme ? une vile volupté ? N'est-ce pas là l'occasion ? Misérable !

*(Aux autres colonnes).* Tu as mis une tache à ta gloire ; tu as rendu abominable ta beauté ! Oh ! que tu es devenue laide, vile, méprisante par toute ta conduite !

*(Autour de la bague).* Tu as violé ta première promesse ! Est-ce une petite faute de violer la foi que tu as jurée à Dieu ? Quelle peine mérite un tel forfait ?

*(A la couronne royale renversée).* La couronne de la bonne volonté est tombée de ton front. Malheur à toi, parce que tu as péché ! Était-ce une raison, pour toi, d'être méchante, parce que je suis bon ? Fallait-il écarter le saint désir de m'aimer, pour poursuivre un rien et t'attacher à une vile créature ?

*(Sur les vêtements royaux jetés à terre).* Ton vêtement était couvert de pierreries. Pourquoi l'as-tu souillé, ce signe de ta sanctification ? A cela comme à tout le reste de ta conduite, il n'y a point d'excuse.

*(Tout au bas du tableau).* Je t'ai lavée dans l'eau, je t'ai sanctifiée dans mon sang, au Baptême et à la Pénitence, je t'ai ointe de l'huile de ma grâce et des sept dons du Saint-Esprit ; je t'ai ornée d'or et d'argent, c'est-à-dire de foi, d'espérance et de charité ; je t'ai vêtue de lin et de broderies, teintes de diverses couleurs, qui sont la sainteté, la pureté et la justice ; j'ai mis une couronne de beauté sur ton front, et je t'ai promis fidélité ; tu devins mon épouse en me donnant ton cœur, tu mangeas le froment des élus, mon corps sacré, je t'avais faite belle, ornée de toutes les grâces. Et cependant tu m'as quitté, tu t'es adonnée au péché, prostituée au démon ! Malheur à toi qui as fait des choses si horribles.

*L'un des anges la prenant par le bras, lui dit :* Souviens-toi d'où tu es tombée et reviens à tes premières œuvres que tu faisais avant ta chute. Ton péché est cause de ta misère.

*L'autre ange lui montre le Sauveur et lui dit :*

Ame pécheresse, la miséricorde de Dieu t'appelle à la pénitence, ne méprise pas les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longanimité.

Alors l'âme éclairée par toutes ces paroles, pénétrée de douleur et tout en larmes, s'écrie avec repentir, en redisant les paroles écrites sur les flambeaux : Oui, je vois maintenant et je comprends que c'est un grand mal et une chose bien amère d'avoir abandonné mon Dieu ! Pourquoi ai-je péché ? Seigneur, dites-moi une parole de pardon ! dites-moi : Je suis ton salut !

Les chaînes du péché et du démon m'ont enlacée de toutes parts. Rompez ces liens, Seigneur !

Au lieu des brillants ornements d'autrefois, je n'ai plus que cette bure déchirée. Me voici toute nue, chargée de confusion. Toute la beauté de la fille de Sion s'en est allée de moi !

Venez, Seigneur, et considérez combien je suis devenue misérable, vile et méprisable. Ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde.

Ces considérations sur les douleurs et *les cinq plaies causées au Cœur de Jésus* par le péché, et longuement développées, sont proposées dans le livre du P. Laurent de Paris comme sujet pratique de méditation pour le vendredi (1).

L'ouvrage du P. Laurent (2) ne passa pas inaperçu. Saint François de Sales le cite avec éloge dans la préface de son *Traité de l'amour de Dieu* « Nous voyons de plus, écrit-il, un grand et magnifique *Palais* que le révérend P. Laurent de Paris, prédicateur de l'Ordre des Capucins, bâtit à l'honneur de l'amour divin, lequel étant achevé sera un cours accompli de la science de bien aimer. »

Nous allons passer rapidement en revue les autres gravures du Sacré Cœur, les plus répandues à cette époque.

### 1<sup>o</sup> Le cœur percé d'une flèche — ou de deux flèches.

Les deux symboles se voient au frontispice du livre si curieux *Emblèmes d'amour divin et humain ensemble* (1631), dont nous avons déjà parlé. Les diverses gravures du livre et leurs légendes montrent que le cœur percé d'une flèche est tantôt le cœur de Jésus, tantôt le cœur de la créature.

Dans la gravure 41, reproduite plus haut, c'est la créature qui tient l'arc et c'est le cœur de Jésus qui est blessé. *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa*, « Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, » lui dit Jésus en lui montrant son cœur dans sa poitrine entr'ouverte.

Dans la gravure 48, au contraire, c'est Jésus qui est l'archer

(1) *Le Palais de l'amour divin*, p. 308 et suiv.

(2) L'ouvrage du P. Laurent devait contenir cinq volumes : *Le Palais de l'amour divin*, qui seul a paru et comprend 1246 pages ; *Divini amoris camera thesauri* ; *Aula* ; *Stromata* ; *Calamus*.

divin et la créature, frappée au cœur, de lui dire, en commentant Isaïe :

*Tetendit arcum suum et posuit me quasi signum ad sagittam.*  
Ta croix et ton trait, mon époux,  
Frappant mon cœur, me semblent doux.

Les gravures 28 et 31 montrent enfin Jésus et la créature se lançant réciproquement leur flèche. Et la légende explique en disant : *Sit in amore reciprocatio.*

Le saint amour veut qu'on lui rende  
La réciproque qu'il demande.

## 2<sup>o</sup> La créature donnant son cœur à Dieu.

Nous venons de voir comment l'imagerie franciscaine exprima l'idée mystique de l'amour de Jésus nous donnant son cœur, Elle ne rendit pas avec moins de bonheur la seconde partie de cette doctrine, qui veut que la créature, par réciprocité, donne son cœur à Dieu,

Le P. Laurent de Paris, dans son livre *Le Palais de l'amour divin* (1), l'a interprétée avec cette maîtrise que nous avons admirée dans son image du Sacré-Cœur.

Nous donnons ci-contre le dessin qu'il fit exécuter et graver. Nous résumons l'interprétation qu'il en donne.

Ce tableau représente les noces mystiques ou l'union de l'âme avec Jésus-Christ par la grâce et la charité.

Ces noces se célèbrent sous le porche d'une église qui est l'Église catholique romaine, en dehors de laquelle le Christ n'accepte point de s'unir aux âmes.

L'époux est Jésus-Christ, le Verbe de Dieu : *Sponsus Verbum Dei*. Il porte la triple couronne, parce qu'il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, *Rex regum et Dominus dominantium*.

Il porte une ceinture de justice et de sainteté, *Sanctus sanctorum*.

L'épouse est l'âme appelée à la vie chrétienne, dans la maison du Christ qui veut devenir son époux. Qu'elle se rende digne de son choix, car ce serait folie de refuser.

Le Roi-Époux lui présente une bague d'or où est écrit *Fidelitas*. La fidélité mutuelle des époux. — Le Christ sera fidèle, car il tient ses promesses. Mais, afin que l'âme puisse lui garder sa foi, il lui assure sa grâce, le secours de sa main, *gratia Dei*, représentée par le rubis

(1) Page 263.



qui orne la bague. De l'autre main, il indique la colombe, les sept dons du Saint-Esprit qui est amour, qui l'inclinera doucement vers tous ses désirs et toutes ses volontés, car cet Esprit est plus doux que le miel, *super mel dulcis !*

Sur la tête de son épouse, le Christ met une couronne, *bona voluntas*, la couronne de la bonne volonté ou des bons et ardents désirs de l'aimer et de n'aimer que lui en tout et partout. Ses cheveux qui voltigent, *intentio purus amor*, signifient qu'elle ne se proposera jamais d'autres intentions que de lui plaire.

Le collier de perles, dont il a orné son cou, représente toutes les vertus. A ce collier est suspendue une croix, *fides*, qui signifie la foi en la parole de l'époux sans laquelle on ne peut lui être agréable.

A son poignet droit, un bracelet d'or, *spes*, l'espérance ; au poignet gauche, un autre bracelet d'or et d'opales, *opera bona*, les bonnes œuvres, parce que l'époux promet son Ciel à l'épouse, comme récompense de ses bonnes œuvres.

L'épouse présente son cœur, *charitas*, à Jésus. Elle lui donne son cœur, son amour, parce que Jésus, le premier, lui a donné le sien. De ce cœur s'élancent des flammes *desideria*, qui sont les désirs de son amour et l'union de son esprit, de sa volonté avec la volonté de son Jésus.

Sa ceinture est d'or comme celle de Jésus. Elle signifie la pureté, *puritas*, du corps, du cœur et de l'esprit, la pureté des actions, des paroles, des désirs et des pensées.

Elle est vêtue de deux robes de fin lin, les vêtements du salut, *vestimenta salutis*. La plus courte signifie la sainteté de la vie, la plus longue, la persévérance ; elle est le dernier vêtement dont on ne peut se laisser dépouiller sans perdre tous les autres.

Le manteau royal qui recouvre ses épaules, *indumentum justitiæ*, signifie l'accroissement des vertus.

Sur ses chaussures est écrit *cognitio, dilectio*, connaissance et amour, parce que tous ses pas doivent être dirigés dans le but de mieux connaître et de mieux aimer son époux.

Deux anges entourent l'épouse ; ils s'en vont vers le Christ, lui exposer les désirs de sa fiancée et ils reviennent vers l'âme chrétienne lui rapporter les dons de l'époux, de nouvelles parures, *fortitudo et decor indumentum ejus*, la force et la grâce qui doivent la couvrir comme d'un vêtement.

Protégée par cette parure, elle triomphe de ses ennemis qui sont représentés enchaînés aux deux colonnes, *Per hoc vicisti, o sponsa, malignum*.

Pour contempler ce mariage et le sanctionner apparaît le Père Éternel, *sponsor*, entouré des anges, qui chantent, sur leurs instruments les joies de ce mystère, *gaudium est coram angelis sanctis in cælo super hæc*.

L'allégresse de toute cette fête est exprimée sur l'arcade supérieure et sur le parvis : « L'époux se réjouira dans son épouse et Dieu se réjouira en toi, âme fidèle. Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui, répond l'épouse, il paît ses brebis au milieu des lis, c'est-à-dire parmi les fleurs de toutes les vertus, la chasteté, la pureté, la sainteté.



*Cor contritum et humiliatum  
Deus non despicies  
L'Amour est Dieu et son offrande  
N'est que le cœur qui nous demande*

Le livre des *Emblèmes de l'amour divin et humain ensemble* a traité, lui aussi, cette idée de la créature donnant son cœur à Dieu ; et, selon son habitude, il l'a fait sous une forme très parlante. Qu'on jette les yeux sur la gravure ci-jointe. Une jeune fille, représentant l'âme humaine, se tient à genoux devant le trône du Christ. Elle est présentée par deux anges, armés de l'arc et d'une flèche. Ils exposent qu'ils l'ont frappée au cœur de la flèche de l'amour divin. La jeune fille offre sur un plateau son cœur dans lequel une flèche se trouve plantée.

L'inscription qui interprète cette image porte le texte *Cor contritum et humiliatum Deus non despicias*. « Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. »

Deux vers achèvent l'interprétation :

L'amour est Dieu, et son offrande  
N'est que le cœur qu'il nous demande.

### 3<sup>o</sup> L'union des deux cœurs.

Le dernier terme de la dévotion au Sacré-Cœur, avons-nous dit, est la vie d'union dans l'amour de Jésus, amour qui s'immole pour son Père céleste et pour ses frères de la terre.

L'imagerie franciscaine a encore inventé de touchants emblèmes, pour exprimer cette doctrine.

Le frontispice de l'ouvrage du Père Henri Jonghen, frère mineur de la province de Germanie, *Nuptiæ agni*, édité à Anvers en 1658, porte une gravure analogue à celle que nous venons de décrire du Père Laurent de Paris.

Sous le regard du Père éternel, du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, Jésus, l'agneau de Dieu, contracte son union nuptiale avec la Vierge chrétienne, qui se présente armée du crucifix. Le trait d'union, le lien des époux est un cœur surmonté d'une croix. Ce symbole signifie que le Christ et l'âme chrétienne s'unissent ensemble, en se donnant mutuellement leur cœur et en les unissant de telle sorte qu'ils n'en forment plus qu'un seul surmonté de la croix, c'est-à-dire un seul cœur identifié en celui de Jésus (1).

Le P. Jonghen explique cette union du cœur de l'homme avec le cœur de Dieu par ce trait du IV<sup>e</sup> livre des Rois (2). Jéhu, roi d'Israël, rencontre Jonadab, fils de Rechab, et il lui dit « Est-ce que ton cœur est droit (avec moi), comme mon cœur est

(1) Ce geste des deux mains tenant un cœur était devenu également le symbole de la concorde profane, le mot concorde signifiant union des cœurs.

(2) *Nuptiæ agni*, p. 300-591, ch. x, 15.





droit avec toi ? *Numquid est cor tuum rectum, sicut cor meum cum corde tuo.* — Oui, dit Jonadab. — S'il en est ainsi, donne-moi la main, » répondit Jéhu. Et il le fit monter dans son char, pour aller à Samarie combattre contre la maison de l'impie Achab. Jéhu est la figure de Jésus. Et ce char où il fait monter celui dont le cœur est semblable au sien, c'est la croix où l'âme aimante doit s'immoler avec lui, pour la gloire de Dieu son Père et pour le salut du monde.

Pour exprimer la doctrine de l'union des cœurs dans l'amour, le livre des *Emblèmes de l'amour divin et humain ensemble* nous a déjà présenté son image, dont la signification n'est pas équivoque : le divin forgeron plongeant le cœur de la créature dans la fournaise de la charité, et le soudant au sien, sur l'enclume du sacrifice, de façon à n'en faire plus qu'un seul.

Ce feu, cet enclume, ce marteau,  
De deux cœurs n'en feront qu'un beau.

De nombreuses gravures, les armes de la Visitation par exemple, le frontispice du livre *Emblèmes de l'amour divin et humain ensemble*, etc., présentent un seul cœur percé de deux flèches. Nous croyons qu'il faut les interpréter, d'après cette doctrine de l'union des cœurs. Jésus et la créature se sont lancé réciproquement leur flèche. Et ces flèches, en atteignant le but, de deux cœurs n'en ont plus fait qu'un seul ; car le propre de l'amour est d'unir les cœurs, comme disait, tout à l'heure, le livre des *Emblèmes*.

Ici c'est le feu de l'amour qui unit ; dans les gravures du frontispice ou de la Visitation, ce sont les flèches, lancées par les deux amants, qui font le lien des cœurs ou mieux leur union en un seul.

Quelquefois le mysticisme des gravures est plus complexe encore. C'est ce qui a lieu notamment pour le blason de la Visitation dont nous venons de parler.

Saint François, dans une lettre à sainte J. de Chantal, a exposé lui-même comment il en conçut l'idée le 10 juin 1611 : « Dieu m'a donné cette nuit, disait-il, la pensée que notre maison de la

Visitation est, par sa grâce, assez noble et assez considérable pour avoir ses armes... J'ai donc pensé, ma chère Mère, si vous en êtes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flèches enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant l'enclavure à une croix qui le surmontera *et sera gravé des sacrés noms de Jésus et de Marie...* car vraiment notre petite congrégation est un ouvrage *du cœur de Jésus et Marie*. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré-Cœur, il est donc bien juste que *notre cœur demeure*, par une soigneuse mortification, *toujours environné de la couronne d'épines*, qui demeura sur la tête de notre Chef, tandis que l'amour le tint attaché sur le trône de ses mortelles douleurs.»

Ce texte prouverait, d'après le P. Bainvel, que ce cœur percé de deux flèches est celui de la Visitandine et non celui de Jésus (1). Il nous paraît qu'il est à la fois celui de Jésus, de Marie et de la Visitandine, unis en un seul cœur. Cette union des trois cœurs en un seul est chose courante, nous l'avons montré plusieurs fois, dans la mystique franciscaine alors admise et pratiquée universellement. Malheureusement les théologiens de nos jours ont perdu le secret de cette mystique et dès lors ils n'en comprennent plus les symboles.

Mais le texte de cette lettre de saint François de Sales n'a pas de sens en dehors de cette interprétation. D'abord ce cœur est bien celui de la Visitandine, comme l'indiquent les mots : « Il est donc bien juste que *notre cœur demeure...* toujours environné de la couronne d'épines. » Mais il est aussi celui de Jésus, car la présence des deux flèches signifie, comme nous l'avons vu, la blessure réciproque que se font deux cœurs aimants et ici le deuxième cœur ne peut être que celui de Jésus, caractérisé du reste par la couronne d'épines et la croix (celui de la Visitandine étant caractérisé par la « soigneuse mortification »). Enfin il faut y voir encore le cœur de Marie qui ne fait qu'un avec celui de Jésus, d'après la mystique reçue alors, et comme l'indique l'expression « ouvrage

(1) *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 333.

du cœur (et non des cœurs) de Jésus et Marie » (1). Nous retrouverons l'expression de cette mystique plus affirmée encore dans le chapitre suivant consacré au P. Eudes. Ce Cœur, emblème de la Visitandine, signifiait donc que la Visitandine devait, comme avait fait Marie elle-même, conformer tellement son cœur à celui de Jésus que de son cœur et de celui de Jésus et Marie il ne résultât qu'un seul cœur.

#### 4<sup>o</sup> Compositions diverses.

Le cœur entr'ouvert, d'où sort Jésus, Sauveur du monde, tenant d'une main le globe surmonté de la croix (2). Ce symbole signifie que c'est l'amour de son cœur qui a porté Jésus à venir sauver le monde.

2<sup>o</sup> Le cœur, demeure de Jésus, où il habite avec des instruments de pénitence et d'où sort une lourde croix avec tous les instruments de la Passion (3). C'est une belle illustration pour le culte au Cœur de Jésus expiant pour nos péchés. Nous la donnons ci-après.

(1) Remarquons encore que le Cœur emblème de la congrégation porte les noms de Jésus et Marie, non pour que le cœur de la Visitandine se rappelle toujours les noms de Jésus et Marie (*Pone me ut signaculum super cor tuum*), mais pour que la Visitandine se rappelle toujours « le Cœur de Jésus et Marie dont la congrégation est un ouvrage ». Si donc ce cœur a pour but de rappeler le cœur de Jésus et Marie, il faut dire qu'il en est le symbole.

Du reste, saint François professait expressément cette doctrine de l'union des cœurs ; et, à la suite de toute l'école franciscaine, il en faisait le terme de la mystique. Voici ce qu'il écrivait dans son *Traité de l'Amour de Dieu* (VII, 13) : « Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir *qu'un cœur et qu'une âme*, si saint Paul ne vivait plus lui-même, *ains Jésus-Christ* vivait en lui, à raison de l'extrême union de son cœur à celui de son Maître, par laquelle son âme était comme morte en son cœur qu'elle animait, pour vivre dans le cœur du Sauveur qu'elle aimait. ô vrai Dieu, combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avaient *qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie*, en sorte que cette sacrée Mère, vivant ne vivait pas elle, mais son Fils vivait en elle. »

(2) L'image de l'Enfant Jésus sortant d'un cœur, que nous avons reproduite aux dernières pages de ce travail, fut trouvée par les premiers explorateurs qui découvrirent les Philippines, lors de la prise de la ville de Cebu. Elle était renfermée dans un coffre et recouverte de fleurs et de roses (Cf. GONZAGA, *De Orig. S. Relig.*, p. 1350-1355.)

(3) *Le Directeur fidèle ou l'adresse dans les pratiques de la foi*, par le P. ARCHANGE DE VALLONGNES, capucin, t. I, Rouen, 1637, au frontispice.

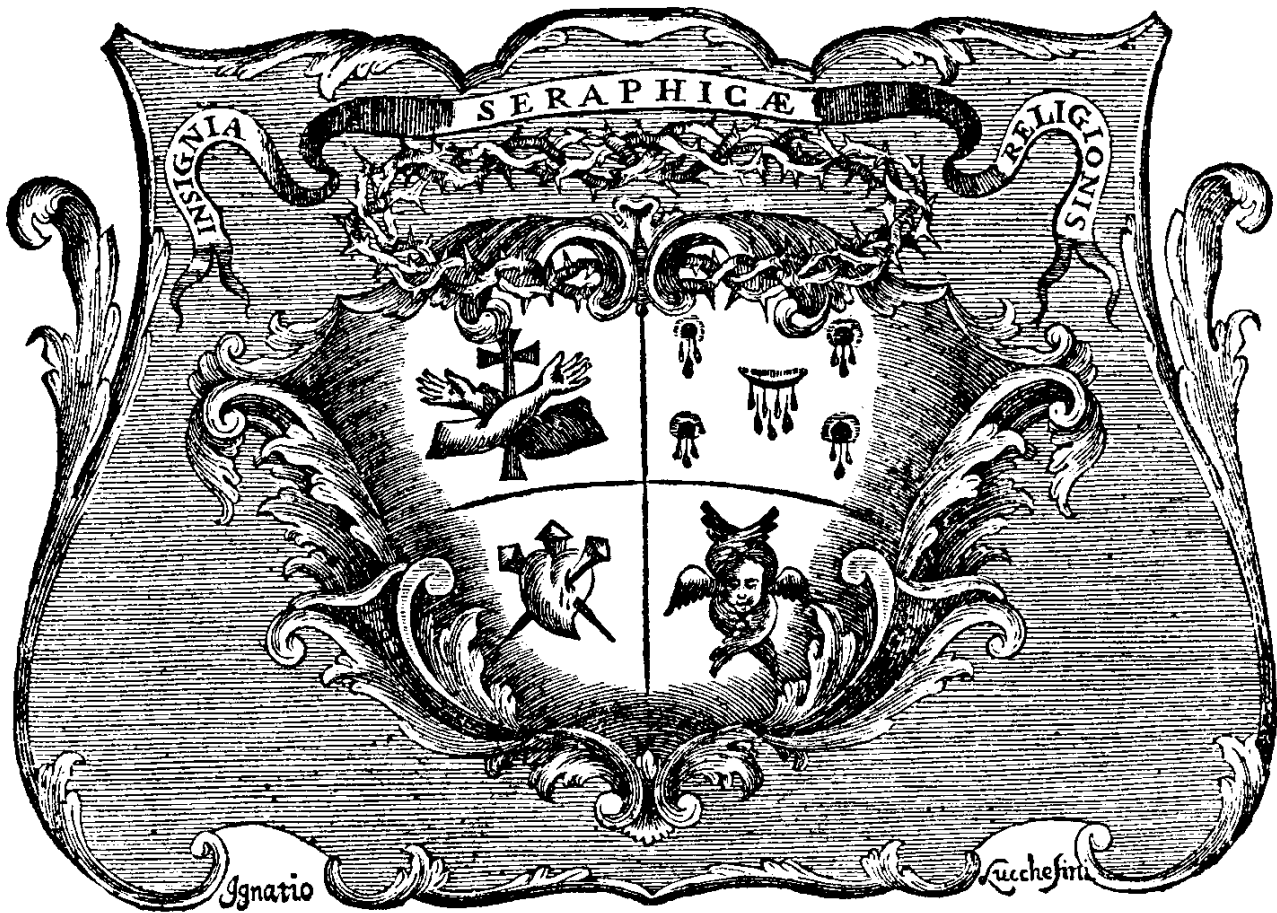
Ces deux dernières gravures expriment l'idée, si fréquemment développée par les mystiques franciscains, que le mystère de la Passion est sorti du Cœur de Jésus et qu'il en a



Frontispice du livre *Le Directeur fidèle*, par le Père Archange de Vallongnes, capucin, Rouen, 1637.

souffert toutes les douleurs dans son cœur, dès sa conception et durant toute sa vie, avant de les porter extérieurement dans son corps.





### Les armoiries de la famille séraphique.

Ces armes résument tout le progrès de la dévotion au Sacré-Cœur du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle : 1<sup>o</sup> le bras du Christ et le bras de saint François qui se croisent devant la croix, sont un souvenir des stigmates ; — 2<sup>o</sup> la figure d'ange rappelle le séraphin des stigmates, et symbolise l'âme contemplant la Passion ; 3<sup>o</sup> les Cinq Plaies retinrent tout d'abord le regard contemplatif des Franciscains ; — 4<sup>o</sup> le Cœur percé des trois clous (parce que, en son Cœur, Jésus concentra toute sa Passion) devint enfin l'objet préféré de la contemplation et du culte, dans la famille franciscaine.

En adoptant ces armes, les chefs de l'ordre séraphique ont voulu prendre la responsabilité de cette orientation de la dévotion franciscaine et proclamer qu'elle constituait l'esprit même de l'ordre. Cette gravure tirée de la *Methodus mittendi epistolas*, est du XVIII<sup>e</sup> siècle ; mais on la trouve dès le XVI<sup>e</sup>, du moins dans tous ses éléments.

A ces formes primitives, le XVII<sup>e</sup> siècle, nous venons de le voir, ajouta la représentation du Sacré-Cœur en pied : le Christ debout, montrant son Cœur dans sa poitrine ouverte.

# LA COMPAGNIE DE JÉSUS

---

La Compagnie de Jésus vécut, à l'origine, des dévotions franciscaines. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on sait les relations de saint Ignace avec l'Ordre des Mineurs et qu'on se rappelle qu'il fut, lui aussi et tout d'abord, un fils du séraphique patriarche, dans le Tiers-Ordre (1).

Au temps où saint Ignace vivait sous l'habit de tertiaire, il y avait trois formes de dévotions qui primaient toutes les autres dans l'Ordre franciscain : la dévotion au Sacré-Cœur, telle que nous l'avons exposée, la dévotion au saint Nom de Jésus et la dévotion au Rosaire. La première n'avait pas encore reçu l'approbation officielle de l'Eglise, mais seulement des encouragements par les indulgences accordées aux images du divin Cœur percé de la lance. La dévotion au saint Nom avait été consacrée officiellement, au temps de saint Bernardin, comme nous l'avons dit. La dévotion au Rosaire avait obtenu une reconnaissance également officielle et était enrichie d'indulgences.

Nous avons trouvé dans Schreiber (2) la description d'une gravure franciscaine, exécutée vers l'an 1500 et reproduite à Bamberg, Vienne, Munich, Berlin et ailleurs, ce qui prouve la grande vogue dont elle bénéficia. Elle nous fait connaître ce qu'était cette dévotion au Rosaire. En voici la description :

Le milieu de la feuille représente le Christ en croix à l'arbre de laquelle il y a les mots *L'Incarnation*. Au-dessus plane le Très-Haut avec la sainte Colombe et l'inscription *Sainte Trinité*. A gauche, Marie

(1) Voir les *Personnages illustres des trois Ordres franciscains*, par H. DE BARENTON, p. 74, où est cité le témoignage d'Antoine de Sellis, général du Tiers-Ordre en 1610.

(2) *Manuel...*, n° 1628.

avec l'Enfant et l'inscription *La Vierge Marie* ; à droite, trois anges avec l'inscription *Tous les saints Anges*. Ensuite, sur un rang, on voit les Patriarches et les Apôtres et Evangélistes. Au-dessous, les saints Martyrs, tous les saints Confesseurs et Pères, enfin toutes les saintes Vierges et les saintes Veuves.

Le tout est renfermé dans la couronne du Rosaire. En dehors de cette couronne, en haut, à gauche, est représentée la messe de saint Grégoire et à droite saint François. En bas, des personnages ecclésiastiques et laïques font leur prière.

En haut, trois lignes gravées :

*Jhésus. C'est là le céleste rosaire. Le grand rosaire contient 50 Pater noster, 50 Ave Maria et 5 Credo. Le petit, 10 Pater noster, 10 Ave Maria et 1 Credo.*

En bas, cinq lignes de texte : « Ce rosaire a été approuvé par le pape Alexandre VI, avec 96 années d'indulgences, auxquelles sept autres années ont été ajoutées. Mais, si l'on ne récite que des *Ave Maria* sur le grand, le Pape n'accorde que 78 années et 230 jours d'indulgences. Le petit rosaire porte 15 années et 285 jours d'indulgences. (Extrait du *Mariale* de Bernardin de Bustis.)

Des confréries s'étaient établies pour pratiquer et propager cette dévotion au saint Rosaire et, unissant la dévotion du Nom de Jésus à celle du rosaire, avaient pris le nom de **Fraternité de Jésus du céleste rosaire**, **Jhesus Bruderschaft des hymelischen Rosenkranz** (1).

Cette universelle dévotion au nom de Jésus répandue par les Franciscains avait créé par toute la chrétienté une ambiance spéciale de piété, dont l'âme de saint Ignace se trouva toute imprégnée. Et, quand il eut résolu d'établir sa Compagnie, il la fonda sur cet état d'âme spécial à cette époque, la dévotion au Nom de Jésus, qu'il a comme cristallisée en elle. A sa société il donna le nom de Compagnie de Jésus, qui rappelle celui des Fraternités de Jésus alors si nombreuses ; il lui donna pour blason

(1) Ce titre se trouve sur les éditions de Berlin et de Bamberg. Il y avait des fraternités de divers noms. Telle la fraternité de Saint-Sébastien, *Saint Sebastians Bruderschaft*, signalée dans les **Holzschnitte** de Heitz, *Collection du prince de Furstemberg*, n° 20.

le monogramme IHS surmonté de la croix si cher à saint Bonaventure, à saint Bernardin, à la bienheureuse Jeanne de Valois et à toute la famille de saint François ; enfin, pour manuel de piété à pratiquer et à propager partout, il donna une sorte de rosaire médité, les célèbres *Exercices* (1).

Ces deux dévotions au Nom de Jésus et aux mystères de sa vie contenus dans le Rosaire absorbèrent toute l'âme de saint Ignace et de ses premiers disciples. Aussi ne voit-on point qu'ils aient pratiqué la dévotion au Sacré-Cœur, si ce n'est à l'état d'exception, par exemple saint Alphonse Rodriguez (1531-1617) et le bienheureux Canisius (1521-1597).

« Nous ne trouvons pas aux origines de la Compagnie de Jésus, écrit le P. Bainvel (2), ni la même dévotion, ni les mêmes intuitions, que nous avons remarquées chez saint François de Sales et à la Visitation. D'une dévotion de saint Ignace au Sacré-Cœur, nous n'avons pas de témoignage historique certain... Nous avons de saint François de Borgia une admirable invocation à la plaie du côté : le Cœur de Jésus n'y est pas nommé, mais il n'y manque que le mot. Saint Louis de Gonzague est souvent cité comme grand dévot du Sacré-Cœur ; mais les deux témoignages qu'on en donne n'ont pas une valeur historique directe. »

Et, après avoir cité le B. Canisius et saint Alphonse Rodriguez, il ajoute : « Avec ces exemples et quelques autres moins importants, qui ont été signalés en temps et lieu, on peut se faire une idée, autant du moins qu'on peut en juger d'après les documents connus, de ce qu'a été, au xvi<sup>e</sup> siècle, la dévotion, je ne dis pas de la Compagnie de Jésus, mais de quelques Jésuites, au Sacré-Cœur.

« Au xvii<sup>e</sup> siècle, faits et textes se multiplient avec une extrême abondance (3)... »

C'est donc à partir du xvii<sup>e</sup> siècle que la Compagnie commença d'entrer dans la dévotion au Sacré-Cœur. Nous en avons

(1) Ceux qui ont étudié les *Exercices* savent, en effet, qu'en dehors des premières pages consacrées à la conversion de l'âme et qui ne sont que le préambule, tout le livre est consacré à méditer les mystères de la vie de Notre-Seigneur. C'est donc plutôt une sorte de rosaire médité qu'un manuel de spiritualité. Les procédés de la voie purgative n'y sont qu'esquissés ; la nature, voire l'existence de la voie unitive, y est à peine indiquée ; seule la voie illuminative, fondée sur la connaissance de Notre-Seigneur, y est pratiquée. C'est cette lacune concernant les procédés de la voie unitive qui explique, croyons-nous, cette sorte de défiance vis-à-vis de la contemplation qu'on a remarquée chez plusieurs auteurs de la Compagnie.

(2) *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 342.

(3) *Loc. cit.*, p. 346.



marqué le point de départ et les diverses phases, en traitant de l'iconographie du Sacré-Cœur. Nous voulons simplement dire un mot ici sur la doctrine de cette dévotion.

La doctrine professée par les écrivains de la Compagnie est, durant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la plus pure doctrine franciscaine. Sans oublier l'amour dû à Jésus lui-même, on place le principal caractère de la dévotion dans l'union à son Cœur, pour vivre son amour.

Voici, à ce sujet, un extrait bien significatif du *Bouquet de myrrhe* du P. Caraffa (1585-1649), général de la Compagnie (1).

« Les plaies de Jésus-Christ, le nid de l'amour divin... demandez à changer de cœur. O mon Jésus, donnez-moi votre cœur. Oh ! qu'il serait bien mieux dans ma poitrine que celui qui l'anime ! S'il y était, comment vous aimerait-il, vous qui êtes si aimable, puisque, étant dans la vôtre, il m'aime, moi qui ne mérite que votre haine.

« Vivez désormais,... privé de votre propre cœur, de ce cœur qui ne tient que de l'homme et de la terre, plein du Cœur de Jésus-Christ, d'un cœur tout ardent et divin. O l'heureux changement ! ô le bienheureux sort ! Mais souvenez-vous que le Cœur qu'on vous donne est un cœur blessé, pour vous disposer à une vie toute semblable. »

Et le P. Caraffa explique la double blessure du Cœur de Jésus, en citant le texte célèbre de la *Vigne mystique*. Par là il se déclare lui-même le disciple du séraphique Docteur dans la dévotion au Cœur sacré.

C'est aux mêmes sources de la *Vitis mystica* et du *Stimulus amoris* que le P. de Saint-Jure (1588-1657) puise la doctrine de son *Livre des élus*, quand il traite de la demeure de l'âme dans les plaies de Notre-Seigneur (2). Et, comme avait fait le Père Joseph, comme enseignait la *Conduite intérieure des Clarisses*, il fonde tout le secret de la vie parfaite dans l'union de nos cœurs au Cœur de Jésus.

« Notre-Seigneur, dit-il dans *L'Homme spirituel*, nous loge dans son Cœur... Allons donc avec joie nous loger dans ce Cœur pour n'en sortir

(1) P. BAINVEL, *La Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 352-360.

(2) P. BAINVEL, *loc. cit.*, p. 565.

jamais. Oh ! qu'il est bon et qu'il y a de plaisir de demeurer et d'opérer dans ce Cœur. Oui, d'opérer..., car c'est dans le Cœur de Notre-Seigneur que nous devons faire toutes nos opérations... Nous y devons faire absolument tout ce que nous faisons et y exercer toutes les fonctions de la vie purgative, de la vie illuminative et de l'unitive. »

Le P. Nouet (1608-1680) parle absolument dans le même sens et avec les mêmes termes. C'est l'éternel commentaire de la *Vitis mystica* :

« Si votre cœur est trop petit, écrit-il (1), et trop bas pour aimer et honorer un Dieu qui est si grand, nous pouvons nous acquitter de nos devoirs, en l'honorant et l'aimant du Cœur de Jésus. Car enfin il est à nous, son Fils nous l'a donné, et si nous le lui offrons avec humilité pour suppléer à notre impuissance, il se tiendra content et satisfait. »

Ces quelques textes suffisent pour montrer comment les meilleurs auteurs ascétiques de la Compagnie, durant le xvii<sup>e</sup> siècle, ne s'écartent en rien de la pure doctrine traditionnelle.

## LE B. P. EUDES

### Le culte liturgique du Sacré-Cœur

L'Ordre franciscain avait formulé, d'une manière complète, la doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur. Il en avait multiplié les pratiques et les avait répandues partout parmi les fidèles. Il restait à en établir le culte officiel et liturgique. L'initiative en appartient au bienheureux P. Eudes, fondateur de la congrégation de prêtres dite de Jésus-Marie (1641), de l'Ordre de Notre-Dame de la Charité (1643-1666), et de la confrérie ou congrégation séculière du Sacré-Cœur de Marie (vers 1650).

(1) Entretien pour le mardi de la 22<sup>e</sup> semaine après la Pentecôte.

C'est dans ses congrégations d'abord, et ensuite au dehors, que le bienheureux P. Eudes répandit le culte du Sacré-Cœur de Jésus et du Saint Cœur de Marie.

« Dès 1646, écrit le P. Bainvel, il leur fait célébrer solennellement la fête du Saint Cœur de Marie, d'abord le 20 octobre, qu'il consacra plus tard au Cœur de Jésus, puis le 8 février, qui restera réservé au Cœur de Marie. Il compose, pour cette fête, un office qui est approuvé, dès 1648, par quelques évêques. »

En 1648, le P. Eudes obtient de célébrer sa chère fête dans la cathédrale d'Autun. En 1654, les Eudistes établirent, dans leur collège de Lisieux, la congrégation du Saint Cœur de Marie avec petit office. Enfin, en 1655, ils inaugurent, dans leur séminaire de Coutances, la première église bâtie en l'honneur du Cœur de Jésus et Marie.

Jusqu'en 1670, le Cœur de Jésus était honoré, par une seule et même fête, avec et dans le Cœur de Marie, parce que le Père Eudes aimait à les considérer comme ne formant qu'un seul et même cœur. Cependant, en cette année 1670, il fit approuver une fête spéciale pour le Sacré-Cœur de Jésus, et en 1672, il prescrivit à sa congrégation de prêtres de la célébrer le 20 octobre et de la prendre comme fête patronale (1).

Des diocèses et des congrégations diverses ne tardèrent pas à s'associer à la jeune société des Eudistes et se mirent à célébrer ces fêtes des Cœurs de Jésus et de Marie. Au premier rang il faut compter les Franciscains de la province de France.

(1) La circulaire du P. Eudes écrite à cette occasion raconte bien quelle idée il se faisait des deux fêtes : « C'est une grâce inexplicable, dit-il, que le très aimable Sauveur nous a faite, de nous avoir donné dans notre congrégation, le Cœur admirable de sa très sainte Mère. Mais sa bonté... a passé bien plus outre en nous donnant son propre Cœur, pour être, avec le Cœur de sa très glorieuse Mère, le fondateur et le supérieur, le principe et la fin, le cœur et la vie de cette congrégation... Quoique jusqu'ici nous n'ayons pas célébré une fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le Cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa très sainte Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre congrégation, de regarder et honorer ces deux Cœurs comme un même Cœur en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection. » LE DORÉ, *Le Père Eudes*, p. 143.

Pour toutes ces raisons, le bienheureux Père Eudes a été déclaré officiellement l'instaurateur, dans l'Eglise, du culte liturgique du Sacré-Cœur.

« Brûlant lui-même d'un singulier amour envers les cœurs très saints de Jésus et de Marie, déclare le bref de béatification, il eut le premier — et ce ne fut pas sans une sorte d'inspiration divine — l'idée d'un culte public en leur honneur. De ce culte si doux on doit donc le regarder *comme le père*, car, dès la fondation de sa congrégation de prêtres, il fait célébrer parmi ses fils la solennité de ces cœurs; *comme le docteur*, car il composa en leur honneur des offices et une messe; *comme l'apôtre*, enfin, car de tout son cœur il s'employa à répandre partout cette dévotion salutaire (1).

L'oraison de l'office du Sacré-Cœur est remarquable par la doctrine qui y est exprimée. En voici le texte :

« Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, vous qui, dans l'excès d'amour, dont vous nous avez aimés, nous avez donné avec une bonté ineffable le cœur de votre bien-aimé Fils, pour que nous puissions *vous aimer parfaitement en union de cœur avec lui* : accordez-nous, nous vous en supplions, que nos cœurs *étant consommés dans l'unité entre eux et avec le Cœur de Jésus*, toute notre vie soit une vie d'amour entre lui et nous et que par sa médiation les justes désirs de nos cœurs s'accomplissent (2). »

Avant l'année 1670, avons-nous dit, le bienheureux Père Eudes avait toujours uni, dans son culte, les deux cœurs de Jésus et de Marie comme n'en formant qu'un seul. Il vénérât le saint Cœur de Jésus et Marie comme un seul Cœur.

(1) Cf. P. LE DORÉ, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 18.

(2) Cette oraison exprime les deux caractères fondamentaux de la dévotion au Sacré-Cœur tels que nous avons essayé de les dégager dans tout notre travail : 1<sup>o</sup> ce que l'on vénère comme l'objet premier et principal dans cette dévotion, c'est l'amour de Jésus pour son Père ; 2<sup>o</sup> ce que l'on demande, dans la dévotion, avant tout, c'est la participation à l'amour de Jésus pour son Père, duquel découle tout le reste ; et l'on désire que cette participation soit si entière que du Cœur de Jésus et du cœur de la créature il résulte un seul et même cœur consommés dans l'unité. On y indique encore le troisième élément important de la dévotion : l'amour de Jésus pour les hommes et des hommes pour Jésus.

On peut reconnaître là une influence de la doctrine franciscaine qui enseigne, comme nous l'avons exposé, que l'amour divin unit le cœur de la créature à celui du Créateur, de façon à n'en plus former qu'un seul. Entre Jésus et Marie, l'amour avait dû opérer cette fusion parfaite des deux cœurs en un seul.

Cette influence de la doctrine franciscaine sur le P. Eudes n'est pas une simple hypothèse. Elle est une certitude reconnue et affirmée par le savant éditeur de ses *Œuvres complètes* (1). Le P. Lebrun, dans son introduction au traité *Le Cœur admirable*, cite les sources où a puisé le P. Eudes et il dit :

« Signalons encore (après saint Jean Chrysostome, saint Augustin et saint Léon) (2), l'auteur du traité de la *Vigne Mystique*, que le P. Eudes croyait être saint Bernard, et qui serait en réalité saint Bonaventure, s'il faut en croire le dernier éditeur du Docteur séraphique. Le vénérable lui a emprunté les leçons du second Nocturne de son Office du Cœur de Jésus, et, après lui, l'Église en a fait autant dans l'Office qu'elle a approuvé pour le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, en coupant toutefois le traité d'une façon un peu différente. Ce que le P. Eudes goûtait le plus dans ce traité, ce sont ces belles paroles où il retrouvait ses idées favorites sur l'union de nos cœurs à celui de Jésus : « Je le dis hardiment, le Cœur de Jésus est à moi. Si, en effet, Jésus-Christ est mon chef, comment ce qui est à lui ne serait-il pas à moi?... »

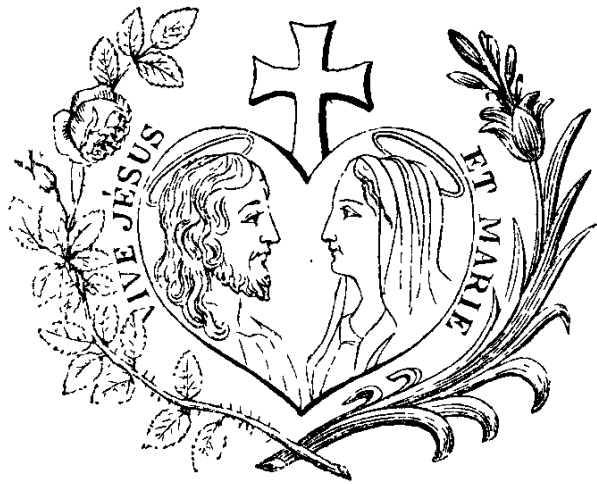
« Saint Bernardin de Sienne, écrit-il encore (3), mérite de trouver ici une mention spéciale. Il nous a laissé sur le Cœur de la Bienheureuse Vierge des considérations magnifiques, dont le Vénérable s'est souvent inspiré dans le *Cœur admirable*, et qu'il a introduites dans son Office du Cœur de Marie. C'est lui aussi qui a émis cette belle pensée que le Cœur de Jésus est une fournaise ardente de charité destinée à embraser l'univers, et l'on sait que c'est cette pensée que le Vénérable s'est efforcé de développer dans le douzième livre de son ouvrage. »

(1) Le P. BAINVEL, *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 387, écrit du P. Eudes : « Il lut sainte Mechtilde et sainte Gertrude, Lansperge et Louis de Blois. Est-ce là qu'il puisa sa dévotion au Cœur de Marie et de Jésus? ou ne fit-il que l'y nourrir? Il ne semble pas qu'on sache rien de précis à ce sujet. » On sait cependant chez quels auteurs le P. Eudes emprunta les leçons de ses offices du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, et le P. Bainvel lui-même a su le remarquer. Il y a quelque chance que ce soit chez eux surtout que le P. Eudes ait alimenté sa dévotion, puisqu'il propose leurs écrits à tous les fidèles. Ces auteurs ne sont ni sainte Gertrude, ni sainte Mechtilde, ni Lansperge, ni Louis de Blois, mais saint Bonaventure et saint Bernardin de Sienne.

(2) *Œuvres complètes* du P. Eudes, t. VI, p. CLIV.

(3) *Œuvres complètes* du P. Eudes, t. VI, p. CLV.

Cette importance prépondérante attachée par le P. Eudes à la doctrine franciscaine touchant la fusion des cœurs dans l'amour pourrait peut-être donner la solution de l'énigme qui s'attache à l'emblème de sa Congrégation et qui renouvelle la discussion soulevée à propos des armes de la Visitation. Cet emblème est un cœur de métal dont l'intérieur contient les images de Jésus et Marie se regardant. Celui que portent les



sœurs de la Congrégation contient l'image de la Sainte Vierge tenant entre ses bras l'Enfant Jésus et environnée de deux branches, l'une de roses et l'autre de lis (1).

Est-ce le cœur de Jésus et Marie que représente cet emblème ou le cœur de l'Eudiste ? Le P. Lebrun y voit le cœur de l'Eudiste et il appuie son opinion sur de bonnes raisons. Cependant il nous reste encore une objection dans l'esprit. Le bienheureux P. Eudes a placé sa Congrégation de Notre-Dame de Charité sous le patronage du Cœur de Jésus et Marie. N'était-il pas naturel de lui donner comme armes et signe de ralliement ce Cœur de Jésus

(1) Les cœurs qui portent gravés les noms de Jésus ou Marie, IHS ou MA, ne sont pas nécessairement les cœurs de Jésus ou de Marie. Ils sont parfois une application des paroles du Cantique : « *Pone me ut signaculum super cor tuum, Place mon nom, comme un sceau, sur ton cœur.* » Cela signifie que la créature doit garder dans son cœur le souvenir et l'amour de Jésus et de Marie. Toutefois, disons-le encore, ce sens n'exclut pas l'autre sens d'une mystique encore plus haute. Car il y a quelque chose de mieux que de graver en son cœur le nom de Jésus, c'est d'en graver l'image, c'est de transformer son propre cœur en l'image du cœur de Jésus et de Marie, de façon à n'en plus former qu'un seul. La mystique en revient toujours à cette fusion des cœurs, comme à son dernier terme.

et Marie ? N'était-ce pas ce Cœur que le P. Eudes avait toujours devant les yeux et sur les lèvres ? « Ce sont deux trésors inestimables, disait-il (1),... dont (Dieu) rend (notre congrégation) dépositaire, pour ensuite les répandre par elle dans le cœur des fidèles. »

Ce Cœur de Jésus et Marie, que le P. Eudes regardait comme le trésor de sa Congrégation, nous pensons, avec le P. Le Doré, qu'il voulut aussi le signifier par cet emblème. Mais nous ne croyons pas qu'il faille, pour cela, renoncer à y voir le cœur de l'Éudiste. Les Cœurs de Jésus et Marie et le cœur de l'Éudiste sont trois cœurs que le P. Eudes voulait voir unis par l'amour et fondus en un seul ? Et l'unité d'emblème pour représenter ces trois cœurs n'est-elle pas la meilleure expression de son désir (2) ?

### Les Franciscains, collaborateurs du P. Eudes.

Les Franciscains, si zélés pour la dévotion au Sacré-Cœur, ne virent pas avec indifférence les efforts tentés par le P. Eudes, pour introduire le culte liturgique en son honneur. Ils le secondèrent de tout leur pouvoir et ils s'y associèrent dès la première heure. Afin d'abrégé, nous nous contenterons de citer quelques documents, qui établissent et précisent cette collaboration.

L'esprit qui anima le B. P. Eudes était un esprit puisé manifestement aux sources franciscaines. Le nom qu'il donna à sa congrégation en serait à lui seul une preuve.

« Il a voulu que sa congrégation fût appelée des noms augustes de Jésus et de Marie et de leurs Sacrés Cœurs », écrivait en 1711 le P. Blouet de Camilly dans l'*Abrégé de sa vie*. Et le P. Le Doré conclut « Le titre : Congrégation de Jésus et de Marie semble donc une abréviation pour Congrégation des Noms et des Cœurs de Jésus et de Marie. » Or n'est-ce pas le propre de la doctrine

(1) Le P. LE DORÉ, *Le Père Eudes*, p. 144-147.

(2) Plusieurs congrégations fondées au XVII<sup>e</sup> siècle s'établirent sur la dévotion au Sacré-Cœur et mirent un cœur dans leur emblème, telles les congrégations de l'Oratoire, du Verbe Incarné.

franciscaine exposée ici, d'appuyer toute sa dévotion sur le Nom et le Cœur de Jésus, sans oublier le Nom et le Cœur de sa sainte Mère.

Aussi les Franciscains, dans la dévotion du Bienheureux, reconnurent de suite un bien de famille.

En 1645, le P. Eudes voulut propager une formule de salutation « au très saint Cœur de Jésus et Marie ». C'est par elle qu'il commença son apostolat public. Il lui fallait une approbation authentique. Le gardien des Cordeliers de Caen était alors le P. Chancerel, religieux d'un grand savoir. Le P. Eudes lui demanda la sanction de son autorité et le Père la lui donna de grand cœur, en même temps que le P. de la Dangie, célérier de l'abbaye de Saint-Etienne. « Nous avons lu cette salutation au très saint Cœur de Jésus et Marie, disait-il, et nous n'y avons rien trouvé contre la foi orthodoxe (1). »

En 1668 son intervention fut plus utile encore. Jusque-là, le P. Eudes avait célébré sa fête du Sacré-Cœur avec la seule autorisation des évêques français. Or, pour l'introduction de tout nouvel office, le droit liturgique exigeait l'approbation de Rome. C'est cette approbation de Rome qu'obtint le P. Chancerel. Laissons le P. Eudes raconter lui-même cette démarche.

« Mgr l'Eminentissime Cardinal de Vendôme (2), faisant, à Paris, en l'année 1668, l'office de légat *a latere* de Notre Saint-Père le pape Clément IX, autorisa et approuva la dévotion et l'Office du Très Saint Cœur de la bienheureuse Vierge, en deux occasions différentes. Premièrement, à la prière du R. P. Bernard Chancerel, provincial des Frères Mineurs de la grande province de France, comme il paraît à la fin de leurs offices propres. Ensuite de quoi on célèbre cette fête et cet office dans la susdite province (3).

« Secondement il l'approuva à notre requête (Suit le texte de la requête et de l'approbation, datée du 2 juin 1668.) Et il ajoute :

(1) Cf. P. LE DORÉ, *Les Sacrés-Cœurs*, II, p. 77.

(2) Le cardinal Louis de Vendôme était fils de César, duc de Vendôme, et de Françoise de Lorraine, duchesse de Menour. Il naquit en 1612 et mourut à Aix en 1669.

(3) P. Eudes, *Le Cœur admirable*, L. XIII, ch. 1.



« Remarquez premièrement que la susdite requête supplie son Eminence d'approuver non seulement l'Office du Très Saint Cœur de la Bienheureuse Vierge, mais aussi d'autoriser tout ce qui est contenu dans les approbations de Messesseurs les Archevêques et Evêques...

« Remarquez, en second lieu, que les actes de la légation de Mgr le Cardinal de Vendôme ont été confirmés à Rome par le Saint-Siège apostolique et par Notre Saint-Père le Pape Clément IX... Et c'est en vertu de cette approbation que cette fête se célèbre dans l'Ordre de Saint-François. »

Le même Bienheureux, en un autre endroit, revient sur cette adhésion des Franciscains à son office et il nous apprend qu'ils le célébraient le 1<sup>er</sup> juin.

« C'est dans tous les couvents des religieux et religieuses de saint François de la grande province de France, écrit-il, que cette solennité se fait le premier jour de juin, avec une piété singulière, sous la permission et approbation du Saint-Siège apostolique (1). »

En même temps qu'ils adhéraient au culte liturgique, les Franciscains prêtaient aussi leur concours à l'érection des confréries instituées également par le Bienheureux P. Eudes. Le P. Henri de Grèzes (2), dans ses *Études franciscaines sur le Sacré-Cœur*, en a compté soixante dix-sept, établies dans les églises de l'un des trois Ordres, depuis 1695 jusqu'à 1742.

Ces chiffres et ces faits n'ont pas besoin de commentaires. Ils montrent les enfants de saint François marchant au premier rang pour la propagande du culte liturgique, comme ils l'avaient fait pour la doctrine et pour la dévotion privée.

(1) *Œuvres complètes*, t. VII, p. 408. Nous devons l'indication de ces documents au Père LEBRUN, le savant éditeur des *Œuvres du Père Eudes*. Nous lui exprimons ici notre reconnaissance.

(2) P. 368-370.



# LA VISITATION

Saint François de Sales et la B<sup>se</sup> Marguerite-Marie.

Pour caractériser la doctrine de saint François de Sales concernant la dévotion au Sacré-Cœur, nous ne citerons que deux témoignages.

Le premier, c'est le choix qu'il fit d'un cœur surmonté d'une croix et environné de la couronne d'épines, comme armes de la congrégation de la Visitation, qu'il fonda en 1610. Nous avons interprété ces armes. Nous n'y reviendrons pas. Mais ce choix montre qu'il voulait que ses filles vécussent de la vie et des vertus du Cœur de Jésus.

Ses filles le comprirent ainsi et l'une des plus illustres, la Mère Anne-Marguerite Clément, morte à Melun, en 1661, en odeur de sainteté, en rendait témoignage, quand elle écrivait que l'illustre fondateur de la Visitation « a été inspiré de dresser un Ordre dans l'Eglise pour honorer l'adorable Cœur de Jésus-Christ et ses deux plus chères vertus qui sont le fondement des règles et constitutions de la Visitation » (1).

Et Henri de Maupas du Tour, dans la vie du saint Docteur (2), déclare que ces religieuses étaient établies particulièrement, en ce dernier siècle, pour être les imitatrices des deux plus chères vertus du Sacré-Cœur du Verbe incarné, qui sont la base et le fondement de leur Ordre, et leur donnent ce privilège et cette grâce incomparable de porter la qualité de Filles du Cœur de Jésus.

L'autre témoignage fera connaître le caractère de la dévotion au Sacré-Cœur pratiquée par saint François de Sales et enseignée

(1) Sa vie a été publiée en 1686.

(2) *La vie du vénérable serviteur de Dieu, François de Sales*, 1657, p. 310.

par lui à la Visitation. Il la veut telle que la comprenait saint Bonaventure, opérant l'union et la fusion des cœurs entre Dieu et la créature.

Voici, en effet, ce qu'il écrivait à sainte Jeanne de Chantal, le 29 avril 1622, veille de la fête de sainte Catherine de Sienne :

« Je m'en vais à l'autel, ma chère fille, où mon cœur répandra mille souhaits pour le vôtre, ou plutôt notre cœur répandra mille bénédictions sur soi-même, car je parle plus véritablement ainsi. Dieu ! ma chère sœur, ma fille bien-aimée, à propos de notre cœur que ne nous arrivât-il comme à cette bénite sainte, de laquelle nous commençons la fête ce soir, que le Sauveur nous ôtât notre cœur et mit le sien au lieu du nôtre. Mais n'aura-t-il pas plus tôt fait de rendre le nôtre tout sien, absolument sien, purement et irrévocablement sien ? Oui, qu'il le fasse, ce doux Jésus. Je l'en conjure par le sien propre et par l'amour qu'il y confirme, qui est l'amour des amours. Que s'il ne le fait (oh ! il le fera sans doute, puisque nous l'en supplions), au moins ne saurait-il empêcher que nous ne lui allions prendre le sien, puisqu'il tient encore sa poitrine ouverte pour cela. Et si nous devons ouvrir la nôtre pour, en ôtant le nôtre, y loger le sien ne le ferions-nous pas ? (1) »

Certes ces témoignages, en faveur de la dévotion de saint François de Sales et des premières Visitandines au Sacré-Cœur, paraîtront faibles et peu décisifs aux yeux de certains critiques hargneux ou même sévères. A ces quelques lettres intimes, privées, non destinées à la publicité et peu explicites d'ailleurs, à cette interprétation que nous avons donnée du cœur emblème de la congrégation, à ces affirmations un peu tardives de son historien, Henri de Maupas, ou de la sœur Clément, ils opposeront la multitude de ses écrits bien authentiques et destinés à la publicité, traités ascétiques, dogmatiques, polémiques, où il semble éviter à dessein de parler du Sacré-Cœur. Dans ses

(1) Cette lettre, il est facile de s'en rendre compte, justifie pleinement l'interprétation que nous avons donnée des armes de la Visitation : un seul cœur représentant le Cœur de Jésus, de Marie, de la Visitandine. Ici saint François veut que le Cœur de Jésus prenne la place du sien et la place du cœur de sainte Chantal : c'est l'union des cœurs en celui de Jésus qui faisait l'objet habituel de ses préoccupations et formait son idéal religieux. Aussi sainte Jeanne de Chantal parlait-elle sans cesse à ses filles dans cet esprit : « Devenez vraiment humble, écrivait-elle à l'une d'elles, douce et simple, afin que, par ce moyen, votre pauvre cher cœur que j'aime tendrement, soit un vrai cœur de Jésus. » (*Sainte Jeanne de Chantal*, 1874, t. I, page 177.)

sermons mêmes, s'il parle une fois ou deux de la plaie du côté, il n'insiste pas sur la blessure du cœur (1).

Nous croyons qu'il faut attribuer cette réserve au milieu protestant, où vécut le saint Docteur et qui était si hostile à la pieuse dévotion. Pour ne pas effaroucher davantage les brebis égarées, il taisait ce qui pouvait les froisser et le gardait dans l'intime de son cœur.

C'est cette même condescendance, croyons-nous, qui explique le peu de place que tient la sainte Humanité de Notre-Seigneur dans la mystique du bon Docteur. La piété franciscaine ne veut aller à Dieu que par le Christ et sa Croix. Elle le considère comme le chemin et la porte unique qui conduit à la vie ; dès lors elle arrive tout naturellement à l'ouverture du Cœur qui est la grande porte d'accès au royaume.

La mystique de la *Vie dévote*, au contraire, et du *Traité de l'Amour de Dieu*, par condescendance, sans doute, pour les erreurs de l'époque, protestantisme et humanisme, aime à mettre l'âme plus directement en relation avec Dieu. Certes on sent partout l'intermédiaire du Christ et de la sainte Humanité, mais il y est, le plus souvent, sous une forme si discrète et voilée qu'il faut être attentif pour l'y découvrir. Si donc, pour le but qu'il poursuivait, le saint évêque de Genève croyait devoir insister le moins possible sur la sainte Humanité du Sauveur, on conçoit qu'il ait évité de parler du Sacré-Cœur et de la dévotion qui s'appliquait à l'honorer. Il réservait, sur ce point, les épanchements de sa piété pour l'intimité des entretiens privés.

(1) Un de ses sermons (édit. Annecy, t. VIII, CLX) où il parle plus expressément du Sacré-Cœur ne serait pas authentique, au dire de ses éditeurs. Le *Traité de l'Amour de Dieu* parle quelquefois du Cœur de Jésus, mais il le prend ordinairement au sens métaphorique d'amour et ne s'arrête pas à considérer le cœur de chair transpercé de la lance, dont le sang donna naissance à l'Eglise, aux sacrements et à l'Eucharistie. Voici un passage où il se rapproche le plus du sens traditionnel pour s'en écarter aussitôt : « Oui certes, Théotime, l'amour divin assis sur le cœur du Sauveur, comme sur son trône royal (allusion à l'image de Jésus assis sur son cœur reproduite plus haut et qu'il plaça au frontispice de son traité), regarde par la fente de son côté percé tous les cœurs des enfants des hommes ; car ce cœur étant le roi des cœurs tient toujours ses yeux sur les cœurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voient et ne sont qu'entrevus, ainsi le divin amour de ce cœur (voit toujours nos cœurs tandis que nous ne faisons qu'entrevoir le sien ou plutôt son amour). »

Ce mélange de réserve et d'effusion, chez le saint fondateur de la Visitation, pourrait expliquer, croyons-nous, l'attitude de sa congrégation vis-à-vis de la chère dévotion : réserve très grande du côté de l'autorité dirigeante, piété touchante de la part de quelques sœurs qui voulaient voir, dans cette dévotion, l'âme même de l'Institut. N'avons-nous pas vu une situation à peu près semblable dans la Compagnie de Jésus et même chez le Père Joseph ? Bientôt Notre-Seigneur allait intervenir lui-même personnellement pour encourager et soutenir les fervents de son divin Cœur.

### **La Bienheureuse Marguerite-Marie.**

#### **Son rôle providentiel.**

#### **Ses collaborateurs : Franciscains et Jésuites.**

Durant la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, la dévotion au Sacré-Cœur, nous venons de le constater, avait reconquis droit de cité en France. Elle était partout dans les écrits, dans les manuels de piété, dans les pieuses images. Elle avait pris possession du sanctuaire par le culte liturgique, les congrégations et confréries. Par elle on pouvait espérer que le règne de Dieu allait s'étendre sur la France d'abord, la fille aînée de l'Eglise, puis sur le reste du monde.

Hélas ! ces espérances allaient bientôt s'évanouir. Pendant que la classe dirigeante, dans le clergé, représentée spécialement par les évêques et par les congrégations : Franciscains de toutes branches, Jésuites, Eudistes, etc., travaillaient à gagner le monde au Sacré-Cœur, la classe dirigeante, parmi les laïques, s'organisait, sous le drapeau du Jansénisme et du Gallicanisme, pour orienter les âmes vers un autre idéal. En prêchant un rigorisme sans cœur, elle commença par les détourner de l'amour divin et de ses charmes victorieux ; puis, exaltant sans mesure les chefs-d'œuvre artistiques et littéraires du paganisme, elle précipita les âmes vers les fausses jouissances de l'humanisme, d'autant

plus trompeuses que, sous une apparence de noblesse et de grandeur, elles respiraient le plus grossier sensualisme.

Sous le nom de cordicoles, ils tournèrent en ridicule les dévots du Sacré-Cœur ; et bientôt ils eurent écarté du culte de l'amour divin ses meilleurs adeptes. Il est un signe frappant de cette décadence précoce de la dévotion au Sacré-Cœur. C'est l'examen des vignettes et frontispices qui ornent les ouvrages de piété, à partir de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. Depuis 1585 environ et jusque vers 1650, ces vignettes et frontispices présentent d'admirables motifs religieux, où se voit très souvent l'emblème du divin Cœur. Jésuites et Franciscains, avons-nous dit, rivalisaient de piété à ce point de vue. Vers le milieu du grand siècle, sauf peut-être chez les Franciscains, plus fidèles à la pieuse tradition, tous ces emblèmes font place à ceux du paganisme. Des images de dieux et de déesses ou des imitations d'art antique remplacent les saintes images délaissées et méprisées.

L'élan donné par le bienheureux P. Eudes, pour célébrer le divin Cœur par une fête publique allait s'affaiblissant. Plusieurs congrégations qui l'avaient adoptée n'avaient pas tardé à l'abandonner. Quand, en 1693, on propose aux Bénédictines de Lyon, les Dames de Saint-Pierre, d'adopter la dévotion de Paray, ces Dames rappelèrent « qu'elle avait été autrefois fort ordinaire dans l'Ordre... et qu'il y avait eu, il y a beaucoup d'années, une fête dans l'Ordre et un office en l'honneur du Sacré-Cœur (1) ».

Les difficultés, les contradictions, qu'éprouvèrent la bienheureuse Marguerite-Marie à la Visitation et le P. de la Colombe dans la Compagnie, pour faire accepter leur apostolat en faveur d'un culte spécial en l'honneur du Sacré-Cœur, prouvent que l'autorité dirigeante dans beaucoup de congrégations, même les plus ferventes par ailleurs, n'était plus en faveur de la pieuse dévotion. La vraie charité se refroidissait, le cœur chrétien se pervertissait.

C'est de cette perversion que se plaindra bientôt le divin Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie :

(1) BAINVEL, *loc. cit.*, p. 441.

« Mon peuple choisi me persécute secrètement, lui disait-il le 27 décembre 1673, et ils ont irrité ma justice. Mais je manifesterai ces péchés secrets par des châtiments visibles, car je les criblerai dans le crible de ma sainteté pour les séparer d'avec mes bien-aimés. »

Puis découvrant son Cœur tout déchiré et transpercé de coups : « Voilà, lui dit-il, les blessures que je reçois de mon peuple choisi. Les autres se contentent de frapper sur mon corps ; ceux-ci attaquent mon Cœur qui n'a jamais cessé de les aimer. Mais mon amour cédera enfin à ma juste colère, pour châtier ces orgueilleux attachés à la terre qui me méprisent et n'affectionnent que ce qui m'est contraire, me quittant pour les créatures, fuyant l'humilité pour ne chercher qu'à l'estime d'eux-mêmes. »

C'est donc pour protester contre cet abandon déplorable dans lequel la France laissait tomber le culte du divin Cœur, et la ramener dans le sentier de ses voies miséricordieuses, que Jésus voulut se manifester à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, lui disait-il dans la première des grandes apparitions, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors... Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

Quelle était donc cette Marguerite-Marie ?

**Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690)** naquit à Verosvre, dans le Charolais, au diocèse d'Autun (1). Dès son enfance et durant toute sa vie, elle jouit d'une intime familiarité avec Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge, qui la favorisèrent de leurs apparitions et de leurs entretiens très fréquents.

Voici en quels termes elle dépeint, elle-même, ces visites du Sauveur. C'était peu de temps après sa profession religieuse :

« Il me promet, écrit-elle dans son *Mémoire*, de ne me plus quitter, en me disant . « Sois toujours prête et disposée à me recevoir ; car je « veux désormais faire ma demeure en toi, pour converser et m'entre-  
« tenir avec toi. »

(1) C'est l'année suivante, 1648, et dans la cathédrale d'Autun que fut célébrée la première fête publique diocésaine, en l'honneur du Sacré-Cœur.

« Dès lors il me gratifia de sa divine présence, mais d'une manière que je n'avais pas encore expérimentée... je le voyais, je le sentais proche de moi, et l'entendais beaucoup mieux que si c'eût été des sens corporels, par lesquels j'aurais pu me distraire pour m'en détourner. Mais je ne pouvais mettre d'empêchement à cela, n'y ayant rien de ma participation. »

Ce que voulut faire Notre-Seigneur en Marguerite-Marie, ce fut de manifester en elle d'une manière éclatante et accessible à tous les yeux, ce que son amour veut faire dans les âmes, par le moyen de la dévotion à son Sacré-Cœur. Or ces grâces merveilleuses qu'il répandit dans la Bienheureuse ce sont celles mêmes que nous avons entendu décrire avec tant de précision par les mystiques franciscains un amour intense pour la personne de Notre-Seigneur, amour de reconnaissance pour ses bienfaits, et de compassion pour ses souffrances et de réparation pour les outrages dont il est abreuvé; puis un désir immense d'être transformé à son image et de ne plus former qu'un cœur, un amour, une volonté avec lui, pour réaliser en tout les désirs de son Père.

Nous allons l'entendre raconter elle-même, dans son *Mémoire*, comment Jésus lui fit gravir les divers degrés de l'amour divin. Nous verrons le bon Maître la conduisant, toute jeune, au sein de la famille franciscaine, où elle resta durant trois longues années de 8 à 11 ans, parmi les filles de sainte Claire. Là il lui fit puiser, comme à sa source naturelle, l'intelligence des voies mystérieuses qui conduisent à son divin Cœur. Et, c'est, après qu'il l'en eut pénétrée suffisamment, qu'il la retira de ce sanctuaire; car il la destinait à d'autres asiles de piété, au milieu desquels il voulait faire revivre, par son entremise, le zèle de son divin Cœur.

**L'amour pour Notre-Seigneur.** — Dès sa petite enfance, Notre-Seigneur lui inspira pour sa personne l'amour des épouses fidèles. Elle n'avait pas encore l'âge de raison, raconte-t-elle, qu'un instinct mystérieux la poussait à prononcer les paroles qui signifient le vœu de chasteté.



Placée à l'âge de huit ans, en pension, chez les Clarisses de Charolles, sa volonté de se donner à Jésus, tout entière, par la vie religieuse, y prit conscience d'une façon définitive. Elle y gravit ce premier degré de l'amour divin, qui n'est autre que le dessein de tout quitter, pour suivre Jésus, comme son unique époux.

« On me mit dans une maison religieuse, où on me fit communier, que j'avais environ neuf ans. Et cette communion répandit tant d'amertume pour moi sur tous les plaisirs et divertissements, que je n'en pouvais plus goûter aucun, encore que je les cherchais avec empressement. Lorsque j'en voulais prendre avec mes compagnes, je sentais toujours quelque chose qui me tirait dans quelque petit coin... et puis me faisait mettre en prières, mais presque toujours prosternée ou les genoux nus ou faisant des génuflexions, pourvu que je ne fusse pas vue.

« J'avais grande envie de faire tout ce que je voyais faire aux religieuses, les regardant comme des saintes, pensant que, si j'étais religieuse, je le deviendrais comme elles. Cela m'en fit prendre une si grande envie, que je ne respirais que pour cela, quoique je ne les trouvasse pas assez retirées pour moi; et n'en connaissant point d'autres, je pensais demeurer là. »

**L'amour de compassion.** — Dans cette même maison des Clarisses, Notre-Seigneur commença de lui faire gravir le second degré de sa voie d'amour, la compassion ou l'union à ses souffrances. Mais, comme elle le déclare, la connaissance expérimentale du Sacré-Cœur lui manquait alors. Elle eut beaucoup de peine à comprendre cette voie douloureuse et à s'y conformer.

« Mais je tombai, dit-elle, dans un état si pitoyable que je fus environ quatre ans sans pouvoir marcher.

« On me voua à la Sainte Vierge, en promettant que, si elle me guérissait, je serais un jour une de ses filles. Je n'eus pas plus tôt fait ce vœu que je reçus la guérison, avec une nouvelle protection de la Sainte Vierge. Elle se rendit tellement maîtresse de mon cœur, qu'en me regardant comme sienne, elle me gouvernait, comme lui étant dédiée, me reprenait de mes fautes et m'enseignait à faire la volonté de mon Dieu...

« (Une fois guérie) je ne pensai plus qu'à chercher du plaisir, dans la jouissance de ma liberté, sans me soucier beaucoup d'accomplir ma promesse. Mais, ô mon Dieu, je ne savais pas alors ce que vous

m'avez fait connaître et expérimenter depuis, qui est que votre Sacré-Cœur, m'ayant enfanté sur le Calvaire, avec tant de douleurs, la vie que vous m'y avez donnée ne pouvait s'entretenir que par l'aliment de la Croix, laquelle serait mon mets délicieux... D'autre part mon divin Maître me pressait si fort de tout quitter, qu'il ne me laissait plus de repos. Il me donna un si grand désir de me conformer à sa vie souffrante, que tout ce que je souffrais ne me semblait rien, ce qui me faisait redoubler mes pénitences. Et quelquefois, me jetant aux pieds de mon Crucifix, je lui disais : « O mon cher Sauveur, que je serais « heureuse si vous imprimiez en moi votre image souffrante ! » Et il me répondait : « C'est ce que je prétends, pourvu que tu ne me résistes « pas et que tu y contribues de ton côté. »

Cette vie d'union à Jésus par la compassion, commencée chez les Clarisses à l'âge de onze ans, Marguerite Marie la continua, chez ses parents, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, puis d'une manière de plus en plus parfaite, au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial, jusqu'à la mort.

C'est en récompense de cette vie de compassion menée courageusement, quoique non sans défaillances, pendant quinze années, et afin de la fortifier et de la rendre capable de la mener jusqu'à la fin, que Jésus lui montra et lui ouvrit son Cœur pour la parfaite vie d'union. Telle est sa loi, en effet, posée sur le Calvaire, il n'ouvre son cœur qu'à ceux qui ont le courage de se tenir longtemps debout sur le Calvaire, en union avec Marie, sa mère, et saint Jean, le disciple bien-aimé.

**La vie d'union à la volonté du Père céleste.** — Ce fut, semble-t-il, à la fin de sa retraite de profession (1673) que Jésus, pour la première fois, manifesta son cœur à la Bienheureuse et l'introduisit dans la vie d'union aux volontés de son Père.

Au sortir de la table sainte, il se montra à elle et lui dit :

« Voici la plaie de mon côté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle. C'est là que tu pourras conserver la robe d'innocence, dont j'ai revêtu ton âme, afin que tu vives désormais de la vie d'un Homme-Dieu, — vivre comme ne vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi, -- pensant à ton corps et à tout ce qui t'arrivera comme s'il n'était plus, — agissant comme n'agissant plus, mais moi seul en toi. Il faut pour cela que tes puissances et tes sens demeurent ensevelis en moi, que tu sois sourde, muette, aveugle et insensible à toutes

les choses terrestres : vouloir comme ne voulant plus, sans jugement, sans désir, sans affection et *sans volonté que celle de mon plaisir*, qui doit faire toutes tes délices.

« Sois toujours disposée à me recevoir, je serai toujours prêt à me donner à toi, parce que tu seras souvent livrée à la fureur de tes ennemis. Mais ne crains rien, je t'environnerai de ma puissance et je serai le prix de tes victoires. Prends garde de ne jamais ouvrir les yeux, pour te regarder hors de moi. Qu'aimer et souffrir à l'aveugle soit ta devise : *un seul cœur*, un seul amour, un seul Dieu ! » (1)

Il fit pour elle ce qu'il avait fait pour beaucoup de mystiques. Par deux fois au moins, il lui montra, d'une manière sensible, comment il entendait l'union de son Cœur au sien.

C'était lors de la première grande apparition. Après lui avoir dit qu'il la choisissait pour sa grande mission, il prit son Cœur dans sa poitrine et le mit dans le sien. Puis il le retira semblable à une flamme ardente, en forme de cœur et le remit en place, en lui disant : « Jusqu'à présent tu n'as pris que le nom de mon esclave ; je te donne celui de la disciple bien-aimée de mon Sacré-Cœur. »

Plus tard, quand Jésus voulut donner à la Bienheureuse, comme collaborateur, le P. de la Colombière, il le lui fit comprendre de la sorte : le Père disait la messe et Marguerite-Marie s'avavançait pour la communion. Le Cœur de Jésus brûlant de flammes lui apparut ; deux autres cœurs étaient près de lui qui cherchaient à s'y unir et à s'y perdre. Une voix disait : « C'est ainsi que mon amour unit ces trois cœurs pour toujours. »

(1) Qu'on remarque ici l'application de la doctrine sur l'unité des cœurs de la créature avec Jésus : « *Un seul cœur, un seul amour, un seul Dieu.* » Et ce seul cœur, c'est celui de Jésus, car la créature doit devenir « *sans volonté que celle de son bon plaisir* ». Et « ce bon plaisir » de Jésus, c'est « de faire la volonté de son Père », et il veut que la créature la poursuive avec lui. Cependant, remarquons-le encore, cette *analyse* du « bon plaisir de Jésus », pour y découvrir et adorer « le désir de se sacrifier à la volonté de son Père », n'est pas faite ici par la Bienheureuse. Elle s'attache à la volonté de son Jésus, cela lui suffit. Elle sait, du reste, que Jésus et son Père n'ont qu'une seule volonté. « *Qui videt me videt et Patrem meum*, qui fait ma volonté fait la volonté de mon Père, » pourrait lui dire Jésus, comme à Philippe. Mais Jésus ne le lui dit pas et n'attire pas sur ce point son attention. Au cœur d'une femme, il sait que l'amour conjugal parle plus fort que l'amour filial. A la piété féminine, il aime donc se présenter habituellement comme l'époux des âmes.

Pour la Bienheureuse comme pour saint Bonaventure et tous les mystiques, le Cœur de Jésus est le lieu d'union de tous les cœurs, dans l'unité d'amour.

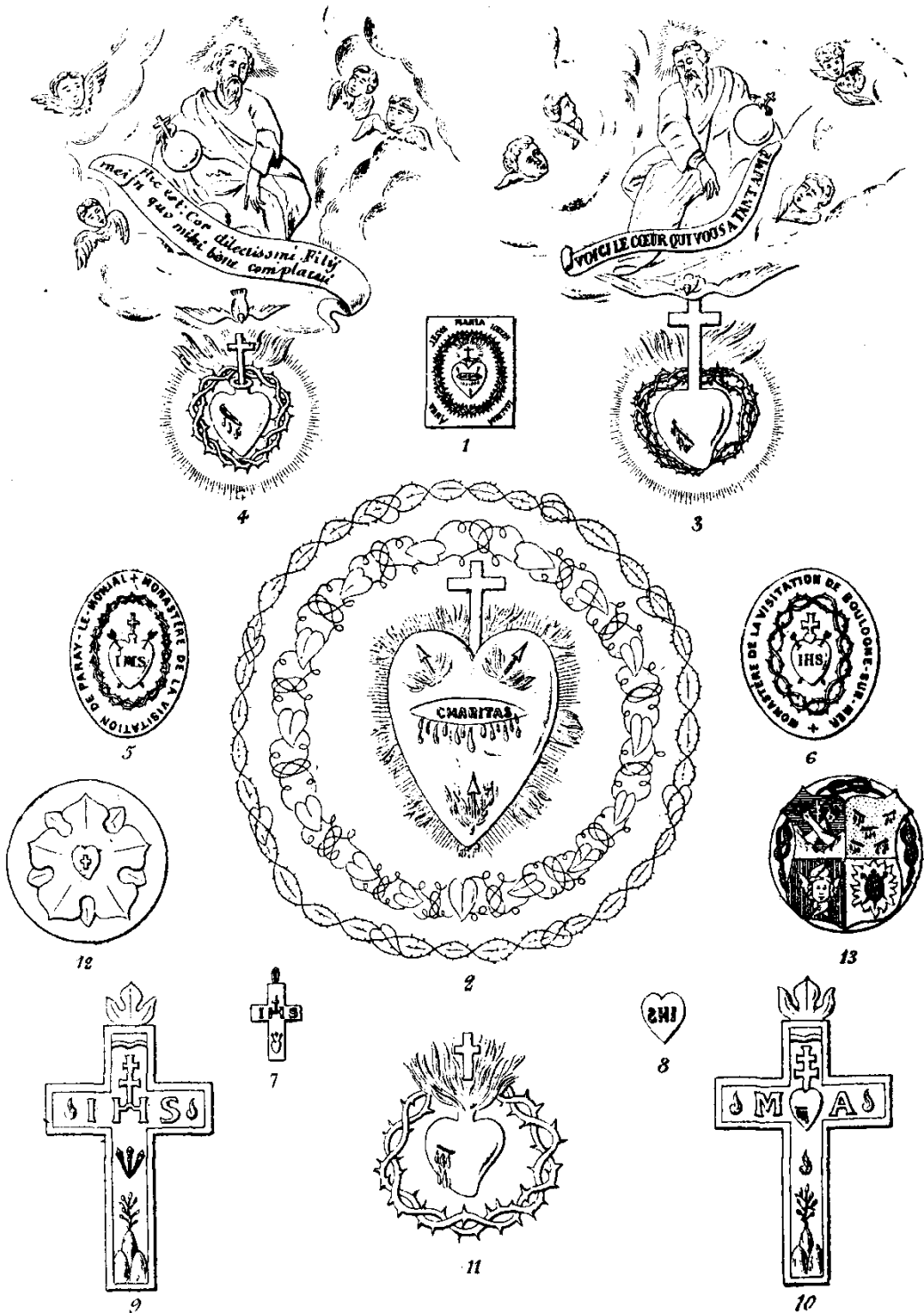
Dans la suite de son mémoire, la Bienheureuse décrit les deux aspects principaux sous lesquels Notre-Seigneur lui manifestait son Cœur. Nous allons donner son récit. On y constatera que le divin Maître empruntait exactement les deux formes traditionnelles, adoptées par la piété franciscaine pour représenter le Sacré-Cœur : d'un côté, Jésus montrant lui-même son Cœur, dans sa poitrine, comme dans la gravure du P. Laurent de Paris ; de l'autre, le divin Cœur se manifestant seul dans un soleil ardent (1).

Voici les paroles de la Bienheureuse :

1<sup>o</sup> *Le Sacré-Cœur dans un soleil.* — Ce Sacré-Cœur m'était représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur, qui se sentait d'abord embrasé d'un feu si ardent qu'il me semblait m'aller réduire en cendre, et c'était particulièrement en ce temps-là que mon divin Maître m'enseignait ce qu'il voulait de moi et me découvrait les secrets de cet aimable Cœur.

2<sup>o</sup> *Jésus montrant son Cœur.* — Une fois entre autres que le Saint Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée toute au dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et puissances, Jésus-Christ, mon doux Maître, se présenta à moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils ; et de cette humanité sacrée sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise, et, s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude et méconnaissances ; « ce qui m'est beaucoup plus sensible, me dit-il, que tout ce que j'ai souffert en ma Passion, d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire davantage. Mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Mais, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras en être capable. »

(1) Voir nos gravures, et spécialement *l'Extase de la bienheureuse Jeanne de Valois*.



**I. — Images inspirées par la Bienheureuse Marguerite-Marie ou à l'usage de la Visitation.**

1<sup>o</sup> Image dessinée par la Bienheureuse ou sous ses yeux. — 2<sup>o</sup> Image faite à Paris. — 3<sup>o</sup> Partie supérieure d'un tableau de Paray. — 4<sup>o</sup> Partie supérieure d'une gravure conforme à un tableau contemporain de la Bienheureuse. — 5<sup>o</sup>-6<sup>o</sup> Cachets de la Visitation de Paray et de Boulogne-sur-Mer. — 7<sup>o</sup>-8<sup>o</sup> Croix pectorale et cœur de sainte Chantal sur ses portraits. — 9<sup>o</sup>-10<sup>o</sup> Croix des religieuses de la Visitation.

**II. — Images diverses.**

11<sup>o</sup> Image provenant d'un émigré. — 12<sup>o</sup> Emblème de Luther (Rose-Croix). — 13<sup>o</sup> Armoiries des Franciscains.

Extrait de la *Revue de l'art chrétien*, 1879. T. II, 171.

Cette dernière apparition n'est-elle pas comme une réplique, avec son commentaire, de la belle gravure du P. Laurent de Paris donnée aux âmes pieuses soixante-quinze ans auparavant ?

Jésus semblait donc vouloir confirmer lui-même, de tout point, la doctrine et les pratiques de la dévotion à son divin Cœur, telles que les avaient formulées les disciples du Crucifié de l'Alverne.

### La Mission de la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Plusieurs panégyristes de la Bienheureuse Marguerite-Marie désireux de grandir son auréole et trop peu renseignés sur le dogme et l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, ont manifestement exagéré son rôle. Les uns l'ont présentée comme apportant au monde une nouvelle révélation de l'amour de Dieu ; les autres se sont contentés de dire qu'elle en avait révélé le symbole si vivant, si riche, si expressif, qui est le Cœur du Christ. Ce sont là deux erreurs, erreur dogmatique, la première ; et la seconde, erreur historique.

Emporté par son admiration d'historien, Mgr Bougaud semble bien ne s'être pas suffisamment gardé de la première, dans son *Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie* (1), il écrit, en effet, ces paroles : « La révélation du Sacré-Cœur est, sans contredit, la plus importante des révélations qui ont éclairé l'Église, après celle de l'Incarnation et de la sainte Eucharistie. C'est le plus grand coup de lumière depuis la Pentecôte. » Et le P. Bainvel, dans *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (2) : « Sans doute, l'Incarnation, la Rédemption, tous les bienfaits de Jésus étaient déjà des effets d'un amour passionné et nous avaient été présentés comme tels par Jésus même, par saint Jean, par saint Paul, par toute la tradition chrétienne. Mais il y a dans la manifestation du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie, une nouvelle déclaration d'amour, combien vive et passionnée et par là un nouvel appel à l'amour... »

(1) Ch. xiv, p. 331. — (2) P. 40.

Et il prête cette conviction à Marguerite-Marie que la dévotion au Sacré-Cœur contient un don *nouveau* fait par le Ciel à la terre :

« Ainsi, d'après Marguerite-Marie, dit-il, le Sacré-Cœur résume tout Jésus ; le don du Sacré-Cœur est, pour ainsi dire, un *don nouveau, une avance nouvelle* de Jésus vers nous. On ne saurait donner une idée plus juste ni plus grandiose de la dévotion (1). »

Oui, le Sacré-Cœur résume tout Jésus, c'est vrai. Mais que la manifestation du Cœur de Jésus à la Bienheureuse contienne une *nouvelle déclaration d'amour, ou un don nouveau, ou une révélation nouvelle*, analogue et comparable à l'Incarnation, à la Rédemption, à l'Eucharistie, à l'effusion de la Pentecôte, ou y ajoutant quelque chose, voilà ce qu'il ne faudrait pas dire. La foi y est intéressée. Tout ce que Dieu a résolu de révéler et de donner à la terre, il l'a donné et révélé dans l'Évangile et il n'y ajoutera rien, jusqu'à la grande manifestation au dernier jour.

Nous l'avons assez longuement établi, l'amour que Jésus nous montre dans le symbole vivant de son Cœur, c'est celui qu'il a montré dans l'Évangile et au Calvaire. Le symbole de son Cœur sert à nous le rappeler, plus vivement certes, mais au même titre que la croix nue de Constantin, ou le crucifix de saint François.

Celui qui n'est pas au courant de la mystique chrétienne et qui lit les visions de la Bienheureuse y trouvera de quoi éclairer son ignorance. Ce sera pour lui une révélation. Mais ce ne sera pas une révélation pour l'Église. Cet amour, elle l'a connu dès l'origine, et tous les saints l'ont expérimenté à travers les siècles.

Les PP. Letierce et Bainvel ne nous semblent pas s'être suffisamment gardés de la seconde erreur. Dans leurs livres, en effet, *Étude sur le Sacré-Cœur* et *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, ils déploient tous leurs efforts pour faire de la Bienheureuse l'initiatrice, dans l'Église, de la dévotion et du culte, envers le divin Cœur, le Cœur de chair, considéré comme le symbole de l'amour de Jésus, Dieu et homme.

(1) *Loc. cit.*, p. 41.

« Il reste que, dans la pensée des dévots, écrit le P. Bainvel, dans *La dévotion au Sacré-Cœur* (1), la Bienheureuse Marguerite-Marie a été l'instrument providentiel pour faire éclore la dévotion, pour propager le culte et obtenir la fête... Si donc les révélations faites à Marguerite-Marie étaient fausses, la fête, sans manquer d'appui, manquerait de fondements historiques, et l'on pourrait dire que, en fait, nous la devrions aux rêveries d'une visionnaire. L'Église l'entend ainsi. »

Nous avons vu que la dévotion, le culte et la fête du Sacré-Cœur étaient éclos et bien vivants longtemps avant la Bienheureuse. Là n'a donc point été son rôle. Pour être ailleurs, il n'a point, du reste, été moins beau ni moins efficace. Dieu s'est servi de la Bienheureuse comme d'un instrument pour propager la dévotion à son divin Cœur, spécialement dans ce milieu de la classe laïque dirigeante, qui alors lui était devenue hostile. Qu'on relise attentivement toutes ses visions et l'on verra que tout converge vers cette mission.

Tout d'abord Jésus lui précise les formes pratiques, populaires, pourrions-nous dire, sous lesquelles il désire que s'exerce cette dévotion. Ensuite il lui désigne des auxiliaires pour sa propagande : la Visitation et la Compagnie de Jésus. C'est là l'objet précis des révélations. Le reste n'est que secondaire. Examinons d'abord ces formes de la dévotion préconisées par la Bienheureuse.

**Le vendredi consacré au divin Cœur.** — Ce qui domine dans les pratiques de dévotion enseignées par Marguerite-Marie, c'est l'idée de consacrer le vendredi au Sacré-Cœur, par la communion, par l'oraison et par les fêtes solennelles de la liturgie. Et, en organisant ainsi la dévotion, elle se donne comme l'interprète des désirs et volontés de Jésus.

Nous avons entendu, il y a un instant, Notre-Seigneur demander à la Bienheureuse la compassion à ses souffrances et la réparation pour compenser l'ingratitude des pécheurs. Marguerite proteste de son impuissance. Et alors Jésus de lui dire :

(1) p. 145.



« Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » Et en même temps ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit, raconte-t-elle, une flamme si ardente que je pensai en être consumée, car j'en fus toute pénétrée et ne pouvais plus la soutenir, lorsque je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse : « Je serai ta force, me dit-il, ne crains rien, mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. Premièrement tu me recevras dans le Saint Sacrement, autant que l'obéissance le voudra permettre, quelques mortifications et humiliations qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour. Tu communieras de plus tous *les premiers vendredis de chaque mois.* »

Après et avec la Communion, Jésus lui demande l'heure sainte, c'est-à-dire l'oraison d'affection et d'union, pour le *vendredi de chaque semaine.*

« Et toutes les nuits du *jendi au vendredi* je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des Olives ; laquelle tristesse te réduira, sans que tu le puisses comprendre, à une espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort.

« Pour m'accompagner dans cette humble prière, que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir, en quelque façon, l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres. »

Enfin, après avoir consacré à son divin Cœur la semaine par l'heure sainte du vendredi, le mois par la communion du premier vendredi, Jésus lui demanda de consacrer l'année par une fête solennelle, *le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement.*

Cette pensée de fonder la dévotion au Sacré-Cœur par la consécration d'un jour de la semaine, le vendredi, s'était déjà, depuis longtemps, nous l'avons vu, présentée à la piété franciscaine. Et en fait ce jour lui avait été consacré pour l'oraison et la méditation de ses souffrances. C'est la consécration de cette coutume franciscaine déjà pratiquée, sans doute, par elle, à Charolles, que le Sacré-Cœur lui demandait (1).

(1) Le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement était déjà consacré à l'office de la *Plaie du côté*, chez les Dominicains. La demande de Notre-Seigneur, là encore, se montre donc conforme à l'usage et à la tradition ecclésiastique.

Comme acte et formule spéciale de cette dévotion, Marguerite-Marie mit en honneur la consécration ou don de soi-même et l'amende honorable. Dans ces deux actes, il est facile de reconnaître les deux éléments essentiels de la dévotion, telle que la pratiqua la piété franciscaine. L'amende honorable, c'est la compassion et la réparation, pour les souffrances et les outrages endurés par le Sauveur ; la consécration, c'est l'union au Cœur de Jésus pour vivre son amour et s'immoler avec lui à la gloire et à la volonté de son Père.

Dans sa dévotion au Sacré-Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie contemple surtout son amour pour les hommes et si elle pratique la vie d'union à la volonté de son Jésus, elle ne l'analyse pas, avons-nous dit, jusqu'à adorer, en elle, la volonté de son Père céleste. C'est un fait que nous avons déjà remarqué chez sainte Marguerite de Cortone et qui est assez général chez les femmes.

De ce fait, qui tient au caractère féminin de la voyante, certains historiens ont voulu tirer une conclusion doctrinale concernant la nature de la dévotion enseignée à Paray.

Dans un opuscule paru à Rouen, en 1694, *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, on essayait de caractériser la dévotion partie de Paray et de la différencier de celle qu'avait enseignée et pratiquée le P. Eudes :

« Ce mot, Cœur de Jésus, disait-on, peut s'entendre ou de la partie adorable qui porte ce nom, ou des sentiments intérieurs de Jésus-Christ en général, ou enfin, en particulier, de son amour pour nous. C'est dans le second de ces trois sens que l'ont pris les auteurs de deux excellents offices (M. Olier et le P. Eudes). Le troisième sens est ordinaire... et c'est... en ce sens qu'on le doit prendre dans la dévotion dont nous parlons (la dévotion de Paray) (1).

Dans son livre *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (2), le P. Bainvel adopte la même thèse. Après avoir décrit les pratiques de dévotion propagées par la bienheureuse Marguerite-Marie, il ajoute :

(1) BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 442.

(2) *Loc. cit.*, p. 62.

« Quelles que soient les pratiques, la Bienheureuse y voit surtout des exercices d'amour. Aimer le divin Cœur qui nous aime tant et qui a soif d'être aimé, lui rendre amour pour amour, c'est, pour elle, le fond de la dévotion au Sacré-Cœur.

« Pour elle, tout est dans cette réciprocité d'amour, Jésus, dans son amour, a soif d'être aimé. L'âme qui a compris cela ne vit plus que pour l'aimer et pour le faire aimer. »

Toute cette façon de parler n'est pas suffisamment exacte, parce qu'elle est incomplète. Jésus a surtout soif de faire aimer son Père, comme l'indique la formule de prière qu'il a laissée à ses disciples. Certes, il veut que nous l'aimions lui-même, parce que, de par la volonté de son Père, il est notre chef et que nous ne pouvons aimer son Père convenablement qu'autant que nous sommes unis à lui, comme les membres sont unis à leur chef. Et ici le lien d'union est l'amour : qui aime Jésus aime son Père ; parce que qui aime Jésus participe à l'amour dont il aime ce Père céleste.

Cette analyse de l'amour qui est au Cœur de Jésus et qui doit être au nôtre, il ne faut pas la chercher, avons-nous dit, dans les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie. Cependant, sans se l'analyser, c'est bien lui que vénère et qu'adore la pieuse Visitandine. Les textes cités suffisent à l'établir. Ne disons donc pas que, dans son culte, elle ne sut pas pénétrer jusqu'à l'amour du Christ pour son Père ; ce serait amoindrir sa gloire et rabaisser la dévotion de son cœur à un degré inférieur, au-dessous de ce qui se pratiquait vulgairement autour d'elle.

Du reste, Jésus lui-même l'avait mise à trop bonne école, pour qu'elle se méprit sur la nature de l'amour qui brûlait en son Cœur. Il lui avait demandé de modeler sa dévotion sur celle de saint François. C'était lui dire de suivre la pure doctrine franciscaine, dont elle avait puisé la tradition chez les Clarisses de Charolles. Entendons-la raconter elle-même comment Jésus la plaça sous ce patronage du patriarche séraphique.

« Un jour de saint François, dit-elle (1), à mon oraison, Notre-Seigneur me fit voir ce grand saint, revêtu d'une lumière et d'une splendeur incompréhensibles, élevé dans un éminent degré de gloire, au-dessus des autres saints, à cause de la conformité qu'il a eue à la vie souffrante et pauvre de notre divin Sauveur et de l'amour qu'il avait porté à sa sainte Passion. Aussi ce divin amour crucifié, s'imprimant en lui par l'impression de ses sacrées plaies, l'avait rendu un des plus grands favoris de son Sacré-Cœur et lui avait donné un grand pouvoir pour obtenir l'application efficace du mérite de son précieux sang, en le rendant, en quelque sorte, distributeur de ce divin trésor.

« Pour apaiser la justice divine irritée contre les pécheurs et prête à les châtier, ce grand saint s'expose à cette divine colère d'un Dieu irrité, comme un autre lui-même dedans son Fils crucifié ; et, pour son amour, Dieu fait souvent céder la rigueur de sa justice à la douce clémence de sa miséricorde.

« Mais c'est particulièrement pour les religieux déçus de leur régularité que saint François intercède ; et c'était en leur faveur qu'il était là prosterné et gémissait sans cesse ; et, en particulier, pour les désordres arrivés à un Ordre qui aurait reçu de grands châtiments, sans le secours de ce grand favori de Dieu.

« Après m'avoir montré toutes ces choses, ajoute la Bienheureuse, le divin Époux de mon âme me donna le grand saint *pour conducteur*, comme un gage de son divin amour, pour me conduire dans les peines et souffrances qui m'arriveront (2). »

Que le lecteur veuille bien faire cette remarque : Quand saint François lui est donné comme guide dans sa dévotion au divin Cœur, il lui est présenté dans l'exercice même de sa vie d'union à Jésus s'immolant pour les pécheurs. N'est-ce pas assez significatif ? Jésus veut faire entendre par là qu'il n'y a qu'une vraie dévotion à son divin Cœur, celle qui ne se contente pas de pleurer et gémir sur ses douleurs comme les filles de Jérusalem, mais qui, avec saint François, va jusqu'au bout et s'unit à Jésus pour porter une partie de sa Passion, c'est-à-dire pour s'immoler à la volonté de son Père céleste.

(1) Certains historiens fixent la date de cette apparition à l'an 1686, peu avant la mort de la Bienheureuse. Le P. Hamon la fixe à l'an 1673, tout au début des grandes manifestations. C'est bien plus vraisemblable. C'est au début plus encore qu'à la fin de sa vie, que la voyante avait besoin d'un conducteur et d'un guide.

(2) Mgr LANGUET, *Vie et Œuvres*, t. 1, p. 235-253.

## L'expansion de la dévotion de Paray. Visitandines, Jésuites et Capucins.

Nous avons vu comment Jésus avait formé la bienheureuse Marguerite-Marie à la dévotion à son divin Cœur et comment il l'avait mise à l'école de saint François, pour tout le détail des pratiques à exercer en son honneur.

Peu de temps avant sa mort, il lui désigna les principaux collaborateurs par lesquels il voulait achever de gagner le monde au culte de son amour : la Visitation, la Compagnie de Jésus et le roi de France.

C'était le 2 juillet 1688. Il apparut à la Bienheureuse accompagné de la Vierge, de beaucoup d'anges, de saint François de Sales, du P. de la Colombière et de plusieurs Visitandines.

Marie, montrant le divin Cœur aux Visitandines, leur dit : « Voilà ce divin trésor qui vous est particulièrement manifesté. » Et elle ajouta que ce trésor n'était pas pour elles seules. Il faut qu'elles « distribuent cette précieuse monnaie et qu'elles tâchent d'en enrichir le monde ».

Puis, s'adressant au P. de la Colombière, elle lui dit : « Et vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car, s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait (1). »

Nous avons là l'indication du rôle spécial assigné à la Visitation et à la Compagnie : propager la chère dévotion. Le milieu où ces deux congrégations avaient alors plus d'action était la classe dirigeante du monde laïque. Pour sauver la France, il eût fallu la gagner à la doctrine d'amour.

(1) BAINVEL, *La Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 33-34.

Mais, hélas ! la France, à cette heure de son histoire, était gangrenée par le Jansénisme, l'Humanisme et par le Gallicanisme. Et la classe dirigeante était précisément le foyer de ces pernicieuses erreurs. Pour les vaincre, il eût fallu l'intervention du grand roi, Louis XIV, et le concours de toute son autorité.

Aussi Notre-Seigneur voulut-il lui faire entendre son appel. C'était en 1689. De nouveau, il parle à la Bienheureuse. Il lui déclare qu'il désire « entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré, autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion.... « Fais savoir, dit-il, au fils aîné de mon Sacré-Cœur,... que comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable... Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes. »

Et Marguerite-Marie, au nom du Christ, demande encore « un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour ». Et elle ajoute que le Sacré-Cœur a choisi le roi, « comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Souverain Pontife ». La Visitation et la Compagnie étaient désignées pour lui faire savoir les désirs du Sacré-Cœur.

Peu de temps après ces apparitions (1690), la Bienheureuse quittait la terre pour le ciel. Sa mission était achevée. Par elle Jésus avait fixé les formes pratiques sous lesquelles il désirait que fût honoré son divin Cœur, et il avait assigné à chacun son rôle pour en assurer la diffusion. Si chacun s'était mis à l'œuvre selon ses moyens, il y a tout lieu de croire que la France eût été sauvée et que par elle le règne de Dieu se fût rapidement répandu sur la terre. Mais il n'y eut point accord dans le zèle (1).

(1) On constate cependant, en 1697, un effort, inutile d'ailleurs, tenté à Rome, pour obtenir la fête du Sacré-Cœur à la date demandée par la Bienheureuse. Rome renvoya à l'Ordinaire. Cf. BAINVEL, p. 444-446. Citons encore l'apostolat de la sœur Rémusat, vers 1720.

On n'est pas certain que le roi ait reçu son message. Mais, en fait, il n'en fut point tenu compte. Et, quand cent ans plus tard, instruit par le malheur, Louis XVI voulut réparer la faute de son grand aïeul, il était trop tard.

Si l'on s'en rapporte aux témoignages cités par le P. Bainvel, le zèle développé par la Visitation et par la Compagnie pour s'acquitter de leur mission, ne marqua guère d'entrain.

« D'Annecy, de la « sainte Source », écrit le P. Bainvel (1), partait, le 14 novembre 1693, une circulaire expliquant pourquoi l'on y refusait d'entrer « dans ces pratiques si singulières, qu'on a introduites depuis peu pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus... Nous ne voulons point pour cela avoir moins de religion envers le Sacré-Cœur ; nous le regardons toujours comme le centre de tous nos désirs et le comble de tous nos vœux ». Ce sont donc les pratiques nouvelles destinées à étendre le culte, que l'on rejette, ce sont les demandes de Paray-le-Monial.

La Compagnie de Jésus n'adopta point une moindre réserve. Quelques Pères s'employaient certes ardemment à promouvoir la cause, mais l'autorité était loin de les encourager (2).

En 1695, le P. Croiset, l'un des confidents de Paray, reçut un avertissement du Général de la Compagnie, le P. Gonzalès, disant « qu'il craignait que le Père ne fût tourné aux opinions singulières » et retranchant les pratiques contraires aux usages.

En 1697, un autre Père, qu'on croit être le P. de Galliffet, un autre confident de Paray, présenta à l'approbation un ouvrage visant, croit-on, la dévotion avec fête universelle et office. Les examinateurs de l'Ordre louèrent l'ouvrage « écrit avec science et talent, on ne peut plus apte à promouvoir la dévotion et le culte du Sacré-Cœur ». Mais ils furent d'avis qu'on ne l'imprimât point (3).

Et comme quelques Pères s'étaient entremis pour obtenir la fête, en faveur de la Visitation, ils ajoutaient : « Nous souhaitons

(1) *La Dévotion au Sacré-Cœur*, p. 438.

(2) BAINVEL, *loc. cit.*, p. 439.

(3) BAINVEL, *loc. cit.*, p. 443.

que les nôtres ne s'emploient plus à patronner la cause du Sacré-Cœur en cour de Rome, et surtout que votre Paternité n'intervienne pas pour obtenir que la fête avec la messe et l'office propre du Sacré-Cœur soient accordés à toute l'Eglise; particulièrement en un temps où les dévotions nouvelles pullulent de toutes parts et sont écartées impitoyablement par la sainte Eglise (1). »

« La Compagnie en corps, écrit le P. Bainvel (2), ne devait faire acte de consécration au Sacré-Cœur qu'au temps de Laurent Ricci, quand les malheurs, fondant sur elle de toutes parts, elle n'avait plus d'espoir que dans ce Sacré-Cœur. »

On ne vit donc point dans la Compagnie reflourir la belle ardeur des premières années du xvii<sup>e</sup> siècle. L'image même du Sacré-Cœur disparut de plus en plus des frontispices et vignettes, où autrefois elle obtenait la place d'honneur.

Cependant la famille franciscaine continuait à progresser dans sa dévotion au Sacré-Cœur. Elle s'était, avons-nous dit, fait la propagatrice des confréries en son honneur. De l'an 1695 à l'an 1740, le P. Henri de Grèzes (3) en énumère soixante-dix-sept établies dans ses monastères.

En 1730, les Capucines de Tours, encouragées par le provincial des Capucins, firent un tableau du Sacré-Cœur. En 1737, pour le centenaire de leur établissement, elles font l'amende honorable au Très-Saint Sacrement et au Sacré-Cœur de Jésus, la corde au cou et un cierge à la main (4).

C'était donc bien la dévotion de Paray qu'on avait adoptée dans ce monastère.

Les Capucins continuaient, avec entrain, la propagande par l'image, telle que nous l'avons vue s'exercer, dans la famille franciscaine, depuis le xv<sup>e</sup> siècle. Le Père Joseph-Marie de

(1) BAINVEL, *loc. cit.*, p. 446.

(2) BAINVEL, *loc. cit.*, p. 439.

(3) *Le Sacré-Cœur de Jésus* (*Etudes franciscaines*, p. 368 - 371).

(4) *Loc. cit.*, p. 375.



Saint-Etienne († 1707), raconte la Chronique, fit imprimer d'innombrables images du Sacré-Cœur. Il les distribuait au peuple et beaucoup de personnes se trouvèrent guéries, par leur vertu, de maladies même fort graves (1).

Le Père Léon de Saint-Alban (1641-1726) pratiquait dans le Midi la même méthode de propagande avec le même succès.

Les écrivains et mystiques des trois Ordres témoignaient, de leur côté, une grande dévotion au Sacré-Cœur. Citons, parmi les auteurs spirituels, le Père Archange, du Tiers Ordre, dans son livre *L'Esprit de l'Évangile*, le Père Bernardin de Picquigny (1633-1709), saint Léonard de Port Maurice, le célèbre Père Ambroise de Lombez, qui lui consacrèrent des pages éloquentes et enflammées.

Mais au-dessus de tous se distingua sainte Véronique de Giuliani, capucine italienne (1661-1727).

Véronique n'avait que quatre ans quand mourut sa mère, laissant, après elle, cinq petites filles. Pleine de foi, sur son lit de mort, cette sainte chrétienne consacra chacune d'elles à l'une des Cinq Plaies de Notre Seigneur; et Véronique eut pour sa part la plaie du côté. Depuis ce jour, jusqu'à la fin de sa vie, elle ne voulut plus d'autre asile que le Cœur du divin Maître.

A dix sept ans, elle entra chez les Capucines de Città di Castello, où elle eut beaucoup à souffrir en son corps et en son âme. Elle souffrit en union avec le divin Cœur, et celui-ci, après seize ans d'épreuves, voulut bien se manifester à elle (1694).

Jésus, en effet, lui apparut avec toutes ses plaies. Mais, par son éclat, la plaie du côté surpassait toutes les autres et elle contenait un beau diamant que Jésus contemplait avec amour. Et le bon Maître lui dit que ce diamant, c'étaient les souffrances qu'elle avait endurées pour son amour.

« Chaque fois, lui dit-il, que tu protestais ne vouloir autre chose que ma volonté, tu ajoutais un ornement à mes plaies. De toutes tes souffrances, j'ai formé ce joyau que je garde dans mon Cœur. »

(1) *Loc. cit.*, p. 342.

Ces paroles embrasèrent la sainte du désir de souffrir davantage encore. « Oui, je veux être crucifiée avec vous, répondit-elle ; faites-moi souffrir tout ce que vous avez souffert pour moi ; cependant je m'abandonne à votre bon plaisir. »

La nuit de Noël 1696, avec un canif, elle trace sur son cœur une croix de sang ; et, avec le sang qui coule, elle écrit une protestation de fidélité, où elle déclare ne vouloir que la volonté de son Jésus : « Vous m'avez dit que les amants de la croix sont seuls admis dans le secret de votre Cœur. Or, par cette protestation écrite avec mon sang, je me déclare amante de la croix. »

Le jour de Pâques 1698, le Sauveur lui apparut encore. Il lui prit son Cœur, l'ôta de sa poitrine et le lui présentant :

— Dis-moi, lui demanda-t-il, à qui est ce Cœur ?

— A vous, Seigneur, répondit Véronique.

— A qui est ce Cœur ? répéta Jésus.

— A vous, Seigneur, répondit encore la sainte.

— A qui est ce Cœur ? demanda une troisième fois le Sauveur.

— A vous, Seigneur, à vous seul, protesta l'humble capucine.

— Eh bien, dit le Seigneur, puisque ce Cœur est à moi, je veux le placer où il doit être.

Elargissant alors la blessure de son côté et découvrant son divin Cœur aux regards émerveillés de sa fidèle servante, il y plongea son cœur.

Comme il avait fait pour saint François, Jésus voulut décorer la pieuse amante de son Cœur de ses sacrés stigmates. A Noël 1696, elle reçut le stigmate du côté et le 29 mars suivant les stigmates des pieds et des mains.

« Le jour de Noël, raconte-t-elle, comme je priais, le divin Enfant parut devant moi. Il tenait à la main un dard, semblable à une baguette d'or, ayant, à une de ses extrémités, un jet de flamme, à l'autre un fer aigu pareil à celui d'une lance. Sur son Cœur, il posa le jet enflammé ; sur mon cœur il appuya le fer de la lance. Je sentis alors une douleur véhémence, comme si mon cœur était transpercé d'outre en outre. J'ouvris les yeux, le dard avait disparu des mains du divin Enfant... Ayant repris possession de moi-même, il me sembla que j'avais une plaie au côté ; mais je n'osais y jeter les yeux pour m'en assurer. J'y appliquai pourtant un linge et je le retirai tout imprégné de sang frais ; j'éprouvai en même temps une douleur cuisante. Huit jours plus tard,



LA DÉVOTION AU  
Etablie en France par  
**DÉDIÉE A**  
*A Darcourt sculpteur*

**SACRÉ CŒUR DE JESUS**  
le Clergé assemblé en 1765  
**LA REINE**  
*par J. J. Parquier*

Gravure commémorative de la décision du Clergé de France relative à la fête du Sacré-Cœur en 1765. (Extrait de *L'Art Chrétien*, 1879, p. 464.)

l'obéissance m'imposa de m'assurer par le regard de la réalité de cette plaie. J'obéis ; et je vis, en effet, à mon côté, une plaie béante, telle qu'aurait pu la faire une large lame de couteau. Par l'ouverture on voyait au dedans la chair vive et saignante. Que tout ceci soit à la gloire de Dieu (1). »

Pendant ce temps, la France, livrée aux jansénistes, aux gallicans et aux philosophes, s'éloignait de plus en plus du Christ et de son amour. Ces erreurs sapèrent les bases de l'autel et du trône, qui se trouvèrent ébranlés par de terribles commotions. Dans cette suprême détresse le clergé séculier et le roi, ou du moins la reine, comprirent enfin qu'il ne fallait pas fermer les oreilles plus longtemps aux sollicitations du Sacré-Cœur.

Le 17 juillet 1765, les archevêques et évêques de la nation se trouvaient réunis en assemblée générale.

L'archevêque de Reims, qui présidait, leur communiqua les désirs de la reine Marie Leczinska, demandant qu'ils voulussent bien établir, dans tous les diocèses du royaume, où ils ne l'étaient pas encore, la dévotion et l'office du Sacré-Cœur.

La demande plut à l'assemblée, qui émit un avis favorable ; et, avant de se séparer, ils rédigèrent une lettre collective à tous les évêques de France restés dans leurs diocèses, les invitant à établir chez eux cette dévotion et cet office.

Cent ans plus tard, 23 août 1856, Pie IX rendait la fête du Sacré-Cœur obligatoire pour l'Eglise universelle. Il avait pris cette résolution à la demande de l'épiscopat français.

Certes, ni en 1765 ni en 1856, ces solennels témoignages de confiance et de dévotion au divin Cœur n'ont arrêté les terribles fléaux qui menaçaient alors la France catholique et l'Eglise entière. Mais ils ont obtenu ceci : c'est que ces fléaux ne seraient point des instruments de mort, mais qu'ils deviendraient des principes de résurrection à une vie chrétienne plus haute, plus intense et plus divine. Le déluge de 1789-1800 guérit la France de la plaie du gallicanisme et du jansénisme qui semblait mortelle. Le déluge de 1870-1905 la guérira de la plaie non moins hideuse

(1) P. HENRI DE GRÈZES, *Le Sacré-Cœur de Jésus, Etudes franciscaines*, pages 352 et suivantes.

du libéralisme et de l'anticléricalisme qui la rongent jusqu'aux moelles. Les signes d'une véritable renaissance sont déjà manifestes; daigne le ciel hâter l'entier épanouissement de la vie chrétienne rendue à la France.



## LE CŒUR EUCHARISTIQUE DE JÉSUS

La dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus tend à s'introduire et à se propager depuis quelques années. Elle n'est pas chose nouvelle. Elle a une tradition fort ancienne, que nous voulons rappeler, avant de clore notre travail.

La signification donnée vulgairement aujourd'hui au Cœur Eucharistique de Jésus n'est certes pas substantiellement différente du sens traditionnel. C'est toujours le Sacré-Cœur dans ses rapports avec l'Eucharistie que l'on y adore. Cependant, si l'on en juge par l'exposé qu'en font certaines notices (1), les rapports envisagés ne seraient pas absolument les mêmes qu'autrefois.

Aujourd'hui la dévotion tend à vénérer le Sacré-Cœur dans l'Eucharistie, parce que l'Eucharistie est le lieu de sa résidence parmi nous, le don par excellence qu'il a fait à la terre et son

(1) Voici en quels termes la *Revue de l'Archiconfrérie du Cœur Eucharistique de Jésus* expose l'objet de l'Œuvre, dans chacun de ses bulletins :

« La dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus a pour objet d'honorer d'un culte spécial d'amour, de reconnaissance et de réparation l'acte de dilection suprême, par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable Sacrement de l'Eucharistie pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. C'est donc la dévotion au Cœur de Jésus nous donnant l'Eucharistie, le plus grand de ses dons, et se donnant lui-même dans l'Eucharistie. Et, puisqu'il demeure dans cet auguste Sacrement près de nous et pour nous, il est bien juste que nous lui rendions nos hommages au lieu même où il réside. »

centre d'action sanctificatrice. Certes, l'idée de Sacrifice n'en est pas absente, mais on n'y insiste pas ; et, comme nous l'avons remarqué pour certaine forme de la dévotion au Sacré-Cœur, on la laisse au second plan.

Autrefois, au contraire, la dévotion insistait tout d'abord et presque exclusivement sur les rapports de l'Eucharistie avec le Cœur de Jésus, envisagé *dans l'acte même de son Sacrifice au Calvaire*. A ses yeux, l'Eucharistie n'était, pour ainsi dire, que le sang du Cœur de Jésus, répandu sur la Croix, et par qui les âmes sont purifiées et nourries. On n'ignorait certes pas le mystère de Jésus considéré *comme résidant simplement* dans l'Eucharistie, *mais on préférait l'y adorer dans sa fonction précise de victime qui continue son sacrifice et qui en fait l'application aux âmes* (1). Nous allons suivre l'expression de cette doctrine à travers les siècles, spécialement dans l'image.

Doctrinalement, comme nous l'avons dit, l'attention spéciale, donnée par les âmes dévotes aux rapports de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, se trouve affirmée, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, dans l'*Arbor vitæ crucifixæ*. Ubertain de Casale y a fixé ces rapports, dans son style si vivant et si expressif. Rappelons ses paroles :

« Tout sacrifice visible est le sacrement, c'est-à-dire le signe sacré d'un sacrifice invisible. Ainsi le sacrifice ineffable que le Christ fait de lui-même *tant dans l'auguste mystère de nos autels que sur l'autel de la Croix*, est le signe du sacrifice invisible qu'il fait continuellement de lui-même *dans le temple immense de son Cœur*. »

Le Cœur de Jésus est donc le principe et l'origine du sacrifice sanglant du Calvaire, par lequel nous avons été rachetés, et du sacrifice eucharistique de l'autel, par lequel la rédemption est appliquée à nos âmes. C'est, sous une forme plus mystique, la

(1) C'est peut-être pour cette raison que la Sacrée Congrégation a rejeté les images représentant le Sacré-Cœur dans l'Eucharistie. Jésus est dans l'Eucharistie avant tout sous la forme d'immolation : *hoc facite in meam commemorationem, in memoriam passionis, resurrectionis et ascensionis*, interprète le Canon de la Messe ; et ces images du Sacré-Cœur n'avaient pas cette forme du Sacrifice, en qui seul est le principe de la résurrection et de la glorification.

doctrine traditionnelle formulée par saint Jean Chrysostome et répétée par saint Bonaventure : Du Cœur transpercé de Jésus sortit l'eau et le sang et, avec eux les sacrements, d'où naquit l'Église.

Sainte Angèle de Foligno, au commencement de sa conversion, apprit, à l'école de Jésus, à mettre en pratique cette vérité de la mystique alors régnante. Elle demandait à Dieu la grâce de conserver toujours la mémoire de la Passion.

« Comme je persévérais dans cette demande, raconte-t-elle (1), il m'arriva un songe, dans lequel me fut montré le Cœur du Christ, et il me fut dit : « Dans ce Cœur il n'y a pas de mensonge, mais tout est vérité. » Il me sembla que cela m'arrivait, parce que j'avais fait des railleries au sujet d'un prédicateur.

« Donc une fois que je me tenais en prière et que j'étais pleinement éveillée, le Christ m'apparut d'une façon plus manifeste et se fit mieux connaître à moi. Il m'appela et il me dit de placer ma bouche sur la plaie de son côté. Il me sembla que je l'y appliquais et que je buvais le sang qui en coulait et il me fut donné de comprendre que j'étais purifiée dans ce sang. C'est là que je commençai à ressentir une grande consolation. »

Toute la fin du moyen âge et depuis lors, les mystiques ont vécu de cette foi au sang du Christ, sorti de la plaie de son Cœur, et purifiant, consolant, nourrissant les âmes par l'Eucharistie. Nous allons voir l'iconographie traduire cette doctrine sous les formes les plus diverses et les plus ingénieuses. Mais, avant de présenter ces saintes images, écoutons le célèbre P. Joseph se faire, au xvii<sup>e</sup> siècle, l'écho de la Vierge de Foligno. A ses yeux, le sang qui sort du Cœur de Jésus est le sang avec lequel Jésus écrivit, sur le parchemin de son corps, le Testament qui nous établit héritiers de son royaume, et l'Eucharistie, en nous offrant la communion à son corps, nous fait entrer en possession de ce testament et de notre héritage. Écoutons ses paroles :

« *Ceci est mon corps*, écrit-il, en expliquant le mystère de l'Eucharistie (2), *cela est le calice de mon sang, du Nouveau Testament, lequel est répandu pour vous et pour plusieurs en la rémission des pécheurs.* »

(Ce qu'il a fait) par ces paroles : « *Voilà le sang de mon alliance qui a été épanché*, non une goutte par chicheté, mais toute la bouteille et

(1) BOLL., Jan., I, 189. — (2) *Les dix jours*, pp. 334, 335.

la fiole a été renversée, car le coup de lance qui pénétra jusqu'au Cœur en fit tout sortir, comme dit saint Jean : *Et continuo exivit sanguis et aqua*. Le côté étant percé, le sang et l'eau en sortirent pour rémission de nos péchés. Ce Testament de Jésus est écrit de son sang qui est le plus grand témoignage d'amour qu'ait pu inventer le Sauveur. »

Pour le P. Joseph, le sang qui scella le Testament Eucharistique, c'est donc bien le sang du Cœur de Jésus ; et c'est le sang de ce Cœur qui lui donna sa valeur. En conséquence, toute la valeur de l'Eucharistie découle de ce divin Cœur transpercé sur la Croix et elle est fondée totalement sur l'acte de son sacrifice.

Une des formes les plus anciennes sous lesquelles l'iconographie traduisit aux yeux des fidèles cette doctrine de la dépendance de l'Eucharistie vis-à-vis de la plaie du Cœur fut ce qu'on appela la Messe de Saint Grégoire.

Saint Grégoire est à l'autel et dit la messe, il en est à la consécration et se prosterne dans la genuflexion qui suit la consécration du calice. Alors devant lui, au fond de l'autel, apparaît le Christ de pitié, c'est-à-dire le Christ nu avec toutes ses plaies saignantes, entouré de tous les instruments de sa Passion et s'élevant du tombeau. De la plaie du côté sort un jet de sang qui remplit le calice.

Cette représentation de la Passion, imaginée au moyen âge, concrétisait merveilleusement aux yeux des fidèles le drame eucharistique et fixait son exacte dépendance par rapport au sacrifice du Calvaire (1). C'est pour cela qu'elle jouit durant les xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles d'une vogue considérable et elle donna

(1) Elle était aussi le commentaire de l'*Ave verum corpus natum... Cujus latus perforatum fluxit aqua et sanguine*. « Salut vrai corps du Christ... dont le côté transpercé répandit l'eau et le sang. » Un livre d'heures du xv<sup>e</sup> siècle dit qu'il faut réciter cette hymne au moment de l'élévation. Cf. BARBIER DE MONTAULT, *Histoire monumentale, la Messe de Saint Grégoire ou l'apparition du Christ de pitié, d'après la tapisserie du musée de Nuremberg*. Dans cette tapisserie, on voit nettement le sang du Cœur jaillissant dans le calice. C'est un détail important pour le sens mystique. Cependant, beaucoup de gravures omettent ce trait caractéristique.



naissance aux messes grégoriennes si recherchées à cause de leurs célèbres indulgences (1).

Les Franciscains apparaissent comme les principaux propagateurs de cette image de la messe grégorienne, dite aussi du Christ de pitié. Ils la choisirent pour former l'écusson des monts de piété ou de pitié; et elle forma le sceau de leur province des Philippines dénommée province de Saint-Grégoire.

La gravure que nous donnons ci-contre est de 1470-1490. Elle n'a pas besoin de commentaire. L'image de Dieu le Père domine toute la scène. Le Christ, les mains et les pieds détachés, se tient debout près de la croix. Le Saint-Esprit, sous forme d'une colombe, couvre de ses ailes le double mystère du sang qui sort du côté transpercé et du calice duquel émerge l'hostie. Des hosties, comme flocons de neige, sortent du côté entr'ouvert, tombent dans la cuve de pierre en forme de T, le pressoir, *torcular*, se changent en sang et vont arroser les âmes du Purgatoire et les pécheurs. L'inscription porte : « O bon Jésus, vous êtes la vraie fontaine de vie, qui arrosa toute la terre et l'enivra et vous nous avez rachetés par votre sang (2). »

En Angleterre, Lady Eustlake a signalé et reproduit une gravure analogue du xvi<sup>e</sup> siècle · Notre-Seigneur en croix; de la plaie du côté (3) jaillit un flot de sang recueilli par l'Eglise et dans lequel se dessine une hostie.

Plus ancienne encore est une gravure non moins intéressante du *Pater noster* en image conservée à la Bibliothèque Nationale

(1) Les Heures à l'usage de Poitiers de 1491 disent : « Mgr saint Grégoire... considérant que toute l'efficace de la rémission des péchés procédait du mérite de la Passion donna 14.000 ans de vray pardon à tous vrais confez et repentans qui, les genoux fléchis en terre devant la représentation de la benoite Passion, diront sept *Pater* et *Ave*,... » Il s'agit peut-être de Grégoire XII (1370-1378) ou de Grégoire XIII (1406-1417), sous qui semble avoir commencé le culte de ces images. Plus tard, la légende semble en avoir reporté l'origine à saint Grégoire le Grand.

(2) Cette gravure doit être rapprochée de celle de Munich (Collection Heitz, T. II, n° 16) datée de 1493 et qui représente le Christ au pressoir. Jésus foule le raisin dans la cuve du pressoir, en disant : « *Torcular calcavi solus*, Seul je foule le pressoir. » Le sang sort dans un calice. La gravure reproduite ci-contre est conservée au musée de Bâle et tirée de Major, *collection Heitz*, XI, N° 6.

(3) *History of Our Lord*, T. II, p. 201.



¶ Bone ih̄u quies verus  
fons mie qui regem tota  
terra et inclinat ea et  
redemit nos suo sanguine .

de Paris et qu'on date de 1425-1450. A la cinquième demande, *Dimitte nobis*, est représenté le Christ debout et nu. De son côté ouvert sort un fleuve de sang qui va se déverser dans un bassin rectangulaire où le peuple vient puiser avec des calices. En haut du tableau Dieu, le Père contemple et dit : *Calix meus inebrians quam præclarus est. Qu'il est beau mon calice enivrant !*

Une autre édition (1) ajoute : *Exemplum dedi vobis...* Je vous ai donné l'exemple, faites comme moi.

Dans cette même édition, le Christ dit : « *Haurite de fonte sanguinis mei, puisez à la fontaine de mon sang.* »

La première figure à droite, en haut, portant le vase à parfums de Madeleine, s'appelle *pietas*, la piété ; les deux autres se nomment *caritas*, la charité.

A gauche, au premier plan, le moine, dans cette autre édition s'appelle *frater*, il représente tous les chrétiens, et l'ange s'appelle *oratio*, il personnifie la prière.

Deux frères et une sœur à droite tendent leur calice, en disant : « *In multis offendimus omnes. En maintes occasions nous péchons tous.* » Ils s'appellent : *Commission, rémission, omission*, et ils personnifient le péché.

Au centre, deux sœurs et un frère puisent, à la fontaine de miséricorde, le sang du Christ qui lave les âmes de leurs péchés.

C'est cette même idée du Cœur Eucharistique que traduisent les nombreuses gravures et images des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles qui représentent le sang du Côté et aussi des autres plaies recueilli dans un calice. Le calice signifie ici le sacrifice de l'autel et l'Eucharistie, qui s'alimente au sang du Cœur de Jésus, répandu par toutes ses plaies. Une gravure conservée à la Bibliothèque royale de Bamberg (1470) ne laisse pas de doute à ce sujet. Elle représente le crucifiement. Des mains recueillent le sang des cinq plaies dans des calices, et le sang s'y transforme en hosties (2).

A cette époque du xv<sup>e</sup> siècle, les artistes affectionnent de

(1) Cf. *Officium super Pater noster* B. N. édition Adam Pilinski.

(2) Collection Heitz, *Kon. Bibl. Bamberg*, T. I, pl. 14.— Voir aussi *Gravures sur bois des anciens Maîtres allemands*, par BECKER (1808). *La Crucifixion de Durer*.



### La Fontaine de vie ou de miséricorde

Légende qui se lit au bas de la gravure

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Remarquez qu'il y a trois sortes d'offenses dans lesquelles tombent les fils de la grâce : le péché de commission, parce qu'ils n'aiment pas Dieu de tout leur cœur ; le péché d'omission, parce qu'ils ne l'aiment pas de toute leur âme ; le péché de rémission, parce qu'ils ne l'aiment pas de tout leur esprit. Pour toutes ces offenses, priez, afin que Dieu vous les pardonne, à vous et à vos frères. *Et dimitte nobis...*

Ce texte se lit sur l'édition de la B. N., reproduite par Adam Pilinski.

peindre la scène du Calvaire, dans l'acte de l'ouverture du Côté par le coup de lance. La *Biblia pauperum* (1440-1450) s'est chargée de nous faire connaître le sens mystique qu'on y attachait. Il a trait à la même idée, que nous exposons.

Le 24<sup>e</sup> tableau représente la crucifixion, au moment du coup de lance. Des scènes juxtaposées rappellent les figures de l'Ancien Testament qui s'y rapportent : c'est, à gauche, Ève sortant du côté d'Adam, et, à droite, Moïse frappant le rocher. Cela signifie clairement que du côté du Cœur ouvert du Sauveur est née l'Église et sont sortis les Sacrements et le plus grand de tous, l'Eucharistie (1).

A la même époque, comme scène caractéristique de la Résurrection, les artistes choisissent, avec une préférence marquée, l'apôtre Thomas mettant sa main dans la plaie du côté, et, dans ce geste, trouvant la force de confesser sa foi : *Dominus meus et Deus meus*. C'est toujours la même idée mystique : du Cœur de Jésus ouvert par la lance sort la foi et la vie pour les âmes.

La Réforme, pour ces images du Cœur eucharistique, comme pour les autres images du Sacré-Cœur, marqua un point d'arrêt ou même de recul. Cependant elles ne disparurent pas entièrement et l'on chercha, de divers côtés, à leur donner une forme moins matérielle et plus artistique. Le frontispice, que nous donnons ci-après, en est un bel exemple. Le Christ, la Sagesse, a bâti un palais, dressé sa table pour le festin. Il a immolé la victime et mélangé le vin (2). Il a envoyé chercher les convives. La pierre fondamentale de tout l'édifice montre un calice dans un cœur. C'est toujours l'idée du cœur eucharistique, d'où sort l'aliment des âmes. Mais, comme il est facile de le remarquer ici, les artistes, guidés par la pure doctrine traditionnelle, n'ont

(1) La collection Heitz présente cette scène dans les volumes consacrés à Venise (n<sup>o</sup> 13), à la *Biblia pauperum*, à Berlin (1430-1440), à Munich, etc.  
 (2) *Prov.*, IX.



Frontispice du livre du P. Antoine Serpensi des FF. MM. de la Stricte Observance (Portugal), par Ladame, vers 1650.

### Les figures eucharistiques à travers l'Ancien Testament.

1<sup>o</sup> Au centre : la Sagesse a dressé la table et préparé le festin.

2<sup>o</sup> A gauche : a) Dieu créant la lumière qui est le calice eucharistique ;

b) formant l'homme à son image par le sacrement de son Corps ;

c) le nourrissant des fruits du Paradis.

3<sup>o</sup> A droite : a) le sacrifice de Melchisedech ;

b) l'arche de Noé ;

c) le sacrifice d'Abel.

4<sup>o</sup> Dans les fondements de l'édifice : le calice et l'hostie dans un cœur (le Cœur de Jésus).

jamais l'idée de peindre le Sacré-Cœur dans l'hostie, mais bien l'hostie, le calice dans le divin Cœur.

Aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, la mystique franciscaine développa encore la doctrine du Cœur eucharistique, dans un sens un peu différent, mais fondé sur la même foi, et qu'on pourrait appeler le Cœur eucharistique de Marie. C'est là une expression nouvelle peut-être, mais l'usage d'attribuer à Marie et même aux simples chrétiens les expressions qui conviennent à Jésus date de la première origine de l'Eglise. Jésus y était appelé *piscis*, le céleste poisson, ἰχθύς (1), et Tertullien appelait les chrétiens des *pisciculi*, de petits poissons.

L'image ci-contre représente ceci : Marie, au Ciel, porte, dans son cœur, l'hostie sainte ; et une clarisse capucine, la Bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo, l'adore, à genoux, comme dans un ostensor vivait et glorieux (2).

L'idée qui s'en dégage est facile à interpréter : le cœur de Marie vit avec Jésus son sacrifice du Calvaire et son sacrifice eucharistique, et, pour le vivre plus entièrement, il garde, au dedans de lui-même, la sainte Hostie, par qui nous participons au sacrifice du Sauveur, à sa mort et à sa vie glorifiée.

En 1771, le jour de l'Invention de la Sainte Croix, eut lieu, au Colisée, à Rome, une messe où communièrent des milliers de personnes d'une pieuse association. On leur distribua une médaille ainsi composée. :

Sur la face antérieure, au milieu, une croix ; au-dessus de ses branches deux cœurs, celui de Jésus, celui de Marie ; au-dessous les armoiries de Benoit XIV, fondateur de l'Association, avec ces mots : *Benedicto XIV fundatore.*

(1) C'est-à-dire Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur, Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ υἱός σωτήρ.

(2) Cette image rappelle une vision mystique de la Bienheureuse. Elle fut éditée en 1901, lors des fêtes de sa béatification, à Paris.



La Bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo  
adorant l'hostie dans le cœur de la Sainte Vierge.



Au revers, Dieu le Père et une colombe sur son sein, figurant le Saint-Esprit ; en dessous le calice surmonté de l'hostie, placé sur un autel qui portait cette inscription *Clemente XIV protectore*.

Sur la tranche on lisait *Se dedit in cibum in amphitheatro Flavi*.

Au milieu de l'amphithéâtre, à une grande croix, on avait appendu un tableau représentant Notre-Seigneur, la poitrine découverte. De la plaie du côté jaillissaient d'innombrables parcelles eucharistiques, et l'une d'elles allait se reposer sur la bouche d'une religieuse placée à droite (1).

A Rome, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on était donc revenu tout à fait aux anciennes traditions iconographiques du XV<sup>e</sup> siècle et à l'antique foi et piété du moyen âge. Les Jansénistes et les Philosophes hurlèrent de dépit et crièrent au scandale : « Nous ne voulons pas, disaient-ils, que ce Dieu-là règne sur nous ! » Et ils déchaînèrent la Révolution comme leurs ancêtres, les Humanistes, avaient déchaîné la Réforme. A la place du Dieu du Calvaire, ils eurent la déesse Raison ; et, à la place du pape de Rome, ils eurent Robespierre.

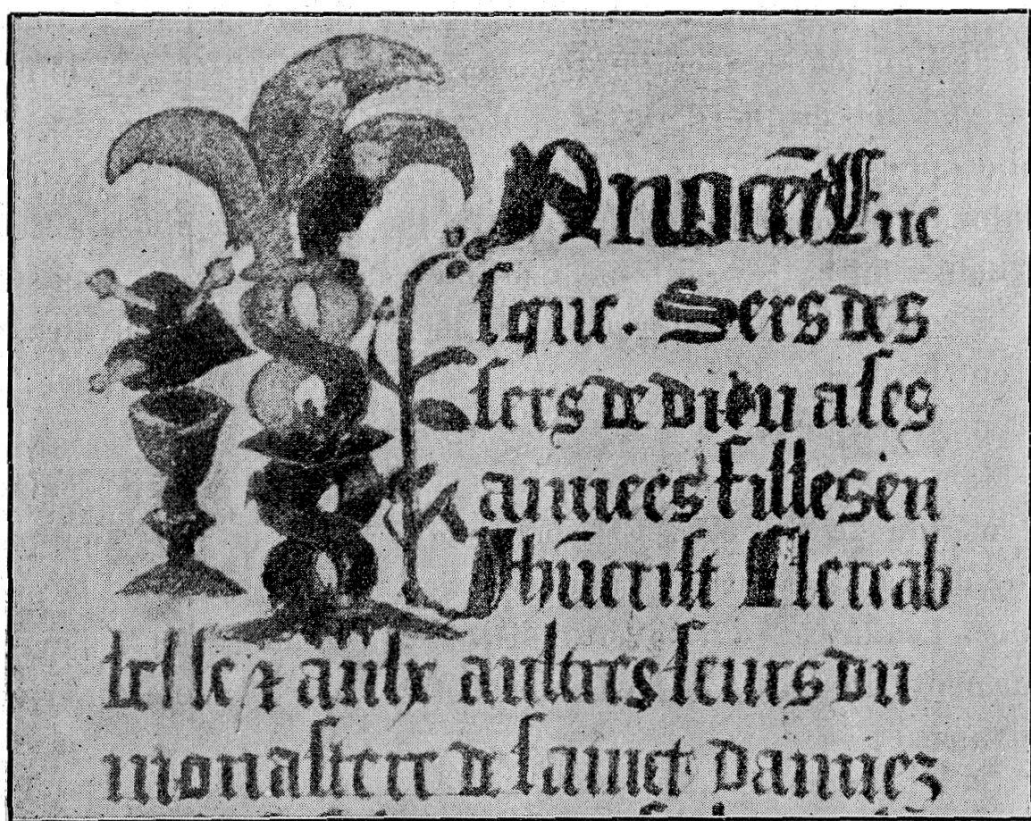
Mais, comme nous l'avons dit, le sang de la Terreur servit à la religion de l'amour. Et ceux-là qui n'avaient pas voulu du culte du Sacré-Cœur, alors qu'ils étaient dans la gloire et la puissance, l'embrassèrent, avec une foi mêlée d'héroïsme, dans les tourments du martyre. La France actuelle est née de ce nouveau Calvaire.

(1) Cf. *Les images du Sacré-Cœur* par GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT, dans la *Revue de l'Art Chrétien*, 1880. T. I, pp. 61-62. *Camilli Blasii Aurimatis de Festi Cordis Jesu dissertatio*, 1772.

## Monographie d'un Couvent de Clarisses en France (1).

En 1598, quelques Clarisses réformées quittent leur monastère de Bourg et viennent à Lyon, fonder une nouvelle maison.

Pour toute richesse, elles apportent avec elles un parchemin qui renferme l'austère règle de Saint-Damien. La copie est de l'an 1524. La Sœur qui l'a écrite a historié la première lettre.



Dans sa composition, on sent qu'elle a voulu mettre quelque chose de son âme et, vivifier la lettre froide en marquant ce qui, à ses yeux, en constituait l'esprit et la vie : sur un calice elle a peint un cœur percé de trois clous. Celui du milieu fait une profonde déchirure et le sang coule abondant dans le calice. Un lys s'épanouit à côté. C'était un symbole et un programme.

(1) Les documents de cette monographie nous ont été gracieusement communiqués par le R. P. Lebrun, qui les tenait de l'Abbesse du Monastère.

La vie religieuse des Clarisses lyonnaises devait s'abreuver au sang généreux qui coule, chaque matin, à la messe, du Cœur de Jésus immolé sur l'autel. Elle naquit et elle vécut de cette dévotion.

Soixante ans plus tard, en 1659, on voit un fervent Récollet, le P. Adrien de Maringues, offrir et dédier à l'Abbesse un livre qu'il a composé : *Les Exercices spirituels*. Il a puisé sa dévotion aux mêmes sources que le P. Joseph du Tremblay. Le Sacré-Cœur revient souvent sous sa plume : « *Et saluant votre Cœur amoureux traversé du fer de la lance* », fait-il dire à ses filles spirituelles. Demandez, ajoute-t-il : « *une très parfaite union de votre cœur avec celui de Jésus... aimez Dieu avec le Cœur de son Fils... Caressez le souverain Roi, vous ne pouvez faire de caresses plus agréables que d'offrir le Sacré-Cœur de Jésus...* »

De bonne heure, elles adoptent l'office du Saint Cœur de Marie préconisé par le P. Eudes et sa Congrégation. Et en 1778 l'Abbesse établit, à perpétuité, l'amende honorable, chaque vendredi, au Sacré-Cœur de Jésus.

Enfin arrive la Révolution. Les pieuses Clarisses mettent leur confiance dans le Sacré-Cœur. En 1792, elles font le vœu de se consacrer à perpétuité aux saints Cœurs de Jésus et Marie, si Dieu leur conserve la grâce de la vie de communauté. Chaque jour elles les honoreront d'une oraison spéciale ; chaque vendredi et samedi leur seront consacrés, et chaque premier vendredi du mois, elles renouvelleront leur consécration.

Elles sont expulsées de leur monastère, le 2 octobre 1792, mais elles ont le bonheur de garder, au milieu du monde, leur chère vie d'observance et de communauté. Après la tourmente, elles purent rentrer dans leur pieux monastère et elles y renouvelèrent, avec d'humbles actions de grâces, leur consécration de 1792. Et depuis lors, elles ont vécu plus que jamais de la dévotion au divin Cœur. Et, chaque année, elles célèbrent avec une spéciale solennité les fêtes des Saints Cœurs de Jésus et Marie

Depuis 1820, elles ont même obtenu une indulgence plénière pour tous les fidèles qui, ces jours-là, visiteraient leur église.

En 1876, les Clarisses colettines de Lyon ont essaimé à Lourdes; en 1902, celles-ci ont créé une monastère à Volleyfield; ces deux nouveaux centres de vie franciscaine ont adopté toutes les pratiques de leur maison mère, et elles vivent la même vie d'amour et de dévotion au Cœur qui tant aima les hommes, qui tant aima son Père céleste.

*Ab uno disce omnes* : par cet exemple pris au hasard, vous pouvez juger la famille tout entière du séraphique Patriarche.



## CONCLUSION

Quand Dieu, au commencement, organisa l'univers, il le fonda sur deux grandes lois : la loi d'amour et la loi d'immolation.

Il est un fait général, en effet, qui, dans le monde de la nature, comme dans le monde de la grâce, éclate aux yeux les moins attentifs : tout y apparaît comme un mélange déconcertant de bien et de mal, de vie et de mort, de justice et d'iniquité. Nul ne vit sinon dans la mort et par la mort d'autrui. La plaine et les forêts, les airs et les océans ressemblent à d'immenses champs de bataille, où la plante dévore la plante, où le poisson, dans les eaux, s'acharne après le poisson, l'oiseau dans les airs poursuit l'oiseau pour se repaître de sa chair; les animaux se nourrissent des plantes et se déchirent entre eux. Et l'homme n'est le roi de la création que parce que, dans cette lutte universelle pour la vie, il a pouvoir de se repaître, à la fois, de tout ce qui vit sur terre, dans les airs et dans les profondeurs des eaux.

Entre eux-mêmes les hommes, consommant ce désordre général, s'exploitent avec férocité. Le bonheur et la richesse des uns ne peut se fonder si ce n'est sur la misère des autres.

Il n'est pas jusqu'aux êtres insensibles qui ne présentent le spectacle de cette apparente barbarie. Les lois chimiques qui régissent les corps inertes veulent qu'ils se détruisent et s'absorbent entre eux, comme nous avons vu faire les animaux et les plantes. Et la chaleur elle-même, la lumière, admirables parures de l'univers, sont mesurées à notre monde, avec une telle parcimonie, qu'une moitié de notre globe n'en peut jouir, sans que l'autre s'en voie dépouillée.

Mystères de douleurs inapaisables et d'espérances infinies ; désirs insatiables de justice et abîme insondable d'iniquités : tel apparaît le monde aux regards de qui le contemple.

Devant un tel spectacle beaucoup s'indignent, crient au scandale, et interrogent en blasphémant : « Qui donc à l'univers imposa des lois si barbares ? »

Lois cruelles, dites-vous. Le Christ, vous ouvrant son cœur, proteste, et il vous répond : « Les lois de l'univers sont des lois d'amour et elles servent à l'amour. Elles offrent un reflet de l'Amour éternel et infini qui règne au-dessus des mondes »

La loi de cet amour incréé, en effet, c'est de se donner. Dieu le Père donne son être et sa vie à son Fils ; ensemble ils se communiquent au divin Esprit. Dans l'acte de se donner est, pour Dieu, la vie et le bonheur sans mesure. Sans mesure il se donne en trois personnes ; se donner par amour, c'est là sa vie ; se donner sans réserve, c'est là son bonheur inaltérable.

A cette vie de l'amour, à ce bonheur inaltérable, un jour, Dieu voulut associer sa créature. Mais, si, pour être heureux dans l'amour, il faut savoir donner et se donner tout entier, à Dieu, dont elle a tout reçu, que pouvait offrir la créature ? Comment pouvait-elle lui témoigner son amour ?

La créature n'a qu'une chose qu'elle puisse donner à Dieu ou lui refuser : l'acquiescement à sa volonté et à ses désirs. Et cet acquiescement peut être sans mesure, s'il va jusqu'à tout sacrifier pour suivre Dieu : ses biens, ses enfants, comme dit l'Évangile, et sa vie même. C'est là le don de la créature à Dieu, c'est là son

amour. Et le don, l'amour est d'autant plus grand, qu'il faut *sacrifier*, pour suivre la volonté de Dieu, des intérêts plus attachants (1).

C'est le sacrifice donc qui, pour la créature, donne à l'amour sa meilleure mesure. Mais si, comme nous l'avons dit, l'amour lui-même, pour la créature comme pour Dieu, mesure la vie, mesure le bonheur, qui donc oserait se plaindre si Dieu, voulant nous associer, sans mesure, à son bonheur, a fondé le monde sur le sacrifice ? Le sacrifice élargit l'amour et, partant, élargit le bonheur.

La loi du sacrifice, c'est le champ immense ouvert à l'amour créé et dans lequel il peut lutter et rivaliser, si l'on peut parler ainsi, en vaillance et en générosité, avec l'amour incréé. « Menez-moi au Ciel, je vous suivrai, peut dire la créature à son Créateur, menez-moi au fond des enfers, je vous suivrai encore. *Si ascendero in cœlum, tu illic es, si descendero in infernum, ades*. Car c'est votre main qui m'y conduit ; *etenim illuc manus tua deducet me*.

Certes, à suivre Dieu dans les hauteurs des cieux, il n'y a pas, direz-vous, grand mérite pour nous, ni grand amour ; tout l'amour est du côté de Dieu. Mais à le suivre dans la profondeur des enfers, c'est-à-dire dans les plus cruelles épreuves, c'est là le mérite, c'est là l'amour, pour la créature. En nous y conduisant, Dieu développe sans mesure l'étendue de notre amour pour Lui, et, dès lors, l'étendue de notre mérite, de notre vie et de notre bonheur, au jour des rétributions.

(1) Suivre Dieu, alors qu'il envoie la prospérité ou l'adversité, *acquiescer* en tout à sa sainte volonté, c'est là tout l'homme, et l'homme n'a pas autre chose à offrir à Dieu. Il ne peut lui offrir même un bon désir, car c'est Dieu, par sa grâce, qui donne à l'homme la bonne pensée elle-même, le bon désir, le bon vouloir en toutes choses. En face de ce don de Dieu, l'homme ne peut qu'une chose : donner ou refuser sa coopération, son acquiescement ; c'est là le don de la créature à Dieu. (Cf. I Cor., iv, 7.)

Bien plus, la volonté elle-même de coopérer au bon vouloir que Dieu opère en nous, est un don de Dieu, car, étant quelque chose de *positif*, elle ne peut venir que de Dieu. Seule la cessation de ce bon vouloir dépend de l'homme, parce qu'elle est quelque chose de purement *négatif*.

Et donc, ce que Dieu demande de nous, c'est de ne pas faire cesser, de ne pas détruire les bons vouloirs qu'il nous envoie, les bons mouvements vers les saintes actions qu'il nous suggère.

Suivre Dieu, *sequere Deum*, c'est là tout l'homme et la condition de son bonheur.

Là est la clef de l'énigme que pose à notre cœur anxieux ce spectacle d'un monde plein de désordres, d'injustices et de cruautés. Il est le champ clos où l'amour humain, avec l'arme du sacrifice, lutte en générosité avec l'amour divin.



Il est une image curieuse, trouvée par Magellan et ses compagnons en la ville de Cebu, aux Philippines, alors que, dans leur voyage de découverte autour du monde, ils en prirent possession au nom du Christ et de leur roi (1521). Elle montre, sortant de la blessure d'un cœur enflammé, le Christ-Dieu,

plongé dans la méditation et tenant en main le monde, sur lequel est plantée la croix (1). Magnifique symbole ! Voici ce qu'il signifie.

Le monde est sorti du Cœur du Christ, Dieu et Homme tout ensemble. L'amour est sa loi : l'amour de Dieu pour la créature et l'amour de la créature pour Dieu. Mais parce que, pour la créature, le moyen le plus parfait d'exprimer son amour est le sacrifice et l'immolation à la volonté divine, la Sagesse éternelle, qui méditait de prendre place parmi les créatures, décida de fonder une partie au moins de ce monde, celui qu'Elle avait choisi d'habiter, le monde matériel, sur la loi du sacrifice et de l'immolation (2).

Dédaignant donc le monde des purs esprits, où il n'y avait pas de sacrifices à offrir, le Fils de Dieu, en venant parmi les créatures, descendit jusqu'à ce monde matériel qui lui donnait le moyen d'offrir à Dieu, son Père, un témoignage d'amour digne de lui. Ce témoignage d'amour fut l'immolation du Calvaire. Et il invita tous les hommes, ses frères, à l'offrir avec lui. Que dis-je ? il en fit la loi nécessaire de tous les êtres matériels, à laquelle nul n'a le pouvoir de se soustraire.

(1) Gonzaga, qui rapporte ce fait et reproduit cette image, dans son *De origine seraphicæ religionis* (p. 1350-1355), dit qu'elle fut trouvée, non sans une sorte de prodige, dans un coffre, couverte de fleurs et de roses. Des missionnaires franciscains (ils étaient en Chine depuis le XIII<sup>e</sup> siècle) avaient peut-être passé par là et laissé cette image. Elle se voit aussi en tête du *Traité de l'Amour de Dieu* de saint François de Sales, édition de 1620.

(2) Cette loi du sacrifice explique la présence de deux morales dans le monde : la morale chrétienne du *droit divin*, enseignant que la voie du bonheur pour l'homme est de sacrifier sa propre volonté pour faire celle de Dieu (la vie religieuse, par le vœu d'obéissance, en est la parfaite expression) ; — et la morale antichrétienne (païenne et révolutionnaire) des *droits de l'homme* qui enseigne que l'homme doit chercher le bonheur, en suivant sa propre volonté et ses passions, sans se préoccuper de la volonté de Dieu. La dévotion au Sacré-Cœur, entendue comme nous l'avons exposée dans ce travail, est le meilleur remède à cette morale antichrétienne. Elle nous apprend à considérer, avant tout, le Cœur de Jésus dans l'acte de se sacrifier à la volonté de son Père, et à nous unir à son sacrifice, au point d'en faire nos délices et notre pain quotidien, *meus cibus est ut faciam voluntatem Patris*.

Cette morale du Sacré-Cœur ou du droit divin, qui apprend à se sacrifier pour suivre la volonté de Dieu, de préférence à la volonté de l'homme, quand il y a conflit, est encore la meilleure sauvegarde contre la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se présente pour opprimer l'homme. Car elle marque le point où il faut résister à toute tyrannie, au besoin par le martyre, et elle en donne la force. Elle est le meilleur facteur de progrès, car la volonté de Dieu est que l'homme tende vers le mieux dans tous les ordres, matériel, esthétique, intellectuel, moral et religieux.



Depuis le soleil et ces milliers d'astres lointains, qui se consomment pour éclairer et réchauffer l'univers, jusqu'à ces myriades d'êtres vivants, qui s'étendent du végétal jusqu'à l'homme, et qui, les uns sans douleurs, les autres avec d'horribles souffrances et de rudes labeurs, tirent de leur sein et de leur substance la nourriture et la vie, non pour eux-mêmes, mais pour d'autres qui ne leur sont rien ou qui demain s'élèveront contre eux, tout vibre à l'unisson du Calvaire. Chaque être de ce monde, comme frappé d'une inique sentence de mort, suit son chemin, traînant sa croix, et précipite sa course vers le lieu de son immolation.

C'est de ce mystère d'universel holocauste que parlait saint Paul aux Romains (1), quand il disait : « Nous le savons, toute créature fait entendre des gémissements, elle enfante jusqu'à ce jour, *omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc...* Car toute créature est soumise à la vanité (à la mort) malgré elle, à cause de Celui qui l'a soumise à ses lois d'espérance, *propter Eum qui subjecit eam in spe*. Mais il viendra un jour où la créature elle-même sera délivrée de cette servitude de la corruption et participera à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. »

Temple auguste, autel immense, holocauste perpétuel, tel apparaît notre monde terrestre, à la lumière du Christ. Dans ce temple, avec une clameur puissante et avec des larmes sorties de son Cœur, Jésus offre à son Père le don parfait, qu'il sait lui être agréable, *cum clamore valido et lacrymis offerens* (2) ; et à cette clameur, et à ces larmes le monde entier répond, unissant son offrande et son sacrifice à celui de son chef et de son prêtre.

Et, autour de l'autel, les anges adorent, eux qui ne connurent point ces riches offrandes de l'immolation à présenter à leur Créateur. Et les chérubins tout éclatants de lumière et les séraphins tout brûlants d'amour se couvrent la face de leurs

(1) Rom., VIII, 19-23. — (2) Hebr., V, 7.

ailes et s'écrient : « Saint, saint, saint est l'Agneau immolé pour les péchés du monde, l'unique holocauste digne d'être offert devant le trône de la Majesté. » Satan lui-même, ce chef-d'œuvre d'amour et d'intelligence, qui, enivré de sa beauté, au commencement, avait méprisé l'Homme, ce ver de terre, que Dieu lui proposait pour chef universel, Satan qui avait refusé de courber la tête devant lui et, dans cet orgueil, avait consommé sa révolte, Satan lui-même, en voyant, d'un cœur d'argile et de chair, sortir un tel fleuve d'amour, recule en rugissant et avoue sa défaite : « Il a vaincu, le lion de Juda, le rejeton de David, *Vicit leo de tribu Juda, radix David* (1). »

Et nous donc, fils de cet univers que l'éternelle Sagesse voulut fonder sur la loi de l'amour, puisque nous participons à cette puissance d'immoler à Dieu, dans le Christ et avec le Christ, des offrandes dignes de lui, multiplions nos sacrifices et nos holocaustes. Et allons-y de grand cœur, *corde magno et animo volenti*. A ce don de nous-mêmes accompli sans réserve et sans mesure, *in justitia et sanctitate veritatis*, Dieu répondra par le don de lui-même accompli également sans réserve et sans mesure. Et ce don de Dieu à l'âme, c'est pour elle le bonheur. Et ce bonheur, les saints dont nous avons ici même entendu le témoignage nous ont dit qu'il n'était pas réservé seulement pour le jour de l'éternité, mais que, dès cette vie, il enivrait les âmes des plus douces jouissances.

Oh ! il avait goûté cette ivresse céleste de l'amour de Dieu dans le Christ, le séraphique François d'Assise, lorsqu'il exhalait, à travers les strophes sans fin de son Cantique, les ravissements de son extase :

Amour de charité,  
Pourquoi m'as-tu ainsi blessé ?  
J'ai le cœur tout fendu.  
Il brûle d'amour.

(1) *Apoc.*, v, 5.

Pour acheter l'amour, j'ai tout donné,  
 Le monde et moi-même tout entier en échange (1).  
 Si tout était à moi, tout ce qui est créé  
 Pour l'amour, sans pacte aucun, je l'aurais donné.  
 Aussi de l'amour je suis devenu le jouet,  
 M'étant vendu sans réserve, et je ne sais où l'on me traîne.  
 Par l'amour à ce point je suis défiguré,  
 Que partout l'on me prend pour un fou.  
 Mais, puisque je suis vendu,  
 De fait, ne suis-je pas devenu pour moi sans valeur.

Mes parents me croyaient rappeler à eux,  
 Mes amis qui sont hors de cette voie ;  
 Mais qui s'est donné une fois, à d'autres ne se peut plus donner,  
 A d'autres ne se peut plus vendre, le serf qui fuit son seigneur.  
 La pierre pourrait s'amollir bien des fois  
 Avant l'amour qui en son pouvoir me tient...

Pour moi, je ne puis plus voir la créature ;  
 Vers le Créateur crie toute mon âme.  
 Ni le ciel ni la terre ne me donnent de douceur ;  
 Au prix du Christ-amour tout m'est à dégoût ;  
 La lumière du soleil me paraît ténèbres,  
 Quand je regarde sa face resplendissante.  
 Les chérubins ne sont rien,  
 Si beaux qu'ils soient par leur science,  
 Non plus que les séraphins éclatants d'amour,  
 Pour qui voit le Seigneur.

Le ciel et la terre crient et clament sans cesse,  
 Et toutes choses avec eux, que je dois aimer.  
 Chacune me dit : « De tout ton cœur aime ;  
 L'amour qui nous a faites efforce-toi d'embrasser,  
 Car cet amour est de toi si désireux,  
 Que toutes il nous a faites pour t'attirer à lui par nous. »

(1) C'est-à-dire je me suis vendu comme serf, comme esclave à l'amour, pour lui appartenir et le posséder. Ici François se compare à un homme qui se serait vendu comme serf ou esclave à l'Amour. Tout est plein d'allusions à la condition des serfs vis-à-vis de leur seigneur. Au XIII<sup>e</sup> siècle, on comprenait facilement ces allusions. Aujourd'hui bien rares sont ceux qui en saisissent toute la saveur, ou même qui les peuvent comprendre quelque peu. Ces allusions aux formes spéciales et rigoureuses du servage, tel qu'il se pratiquait au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, nous semblent un grand argument en faveur de l'authenticité de ce cantique, que beaucoup de critiques prétendent n'être pas de saint François ni de son époque.

Oh ! avec quelle profusion je la vois s'épancher,  
 La bonté et la courtoisie  
 De cette douce lumière  
 Qui partout se répand au dehors !

Avec François d'Assise, plongeons nos cœurs dans cet amour du Christ, vers lequel nous appelle toute créature. Et apprenons à chanter son cantique :

Amour, amour, toute créature te proclame ;  
 Amour, amour, tu es chose si profonde !  
 Plus quelqu'un t'embrasse,  
 Plus il te réclame encore...  
 Amour, amour, Jésus, je touche au port ;

Amour, amour, Jésus, donne-moi réconfort ;  
 Amour, amour, Jésus, tu m'as tellement ravi le cœur !  
 Amour, fais-moi sentir toujours tes saintes ardeurs !  
 Avec toi, transforme-moi en charité  
 Et en souveraine vérité.  
 Amour, amour, amour !



## NOTES ADDITIONNELLES

La Mère Jeanne Chezard de Matel, fondatrice des Sœurs du Verbe incarné avait pris pour emblème, avons-nous dit, le monogramme crucifère avec les trois clous surmontant un cœur. Il lui fut donné du Ciel par révélation, et en le recevant, elle s'écria : « Reposez-vous sur nous, cher Cœur de notre amour, cher Amour de notre cœur. » Ces paroles prouvent qu'elle voyait dans cet emblème le Cœur de Jésus et celui de la religieuse unis en un seul. Dans une de ses visions, elle vit sainte Claire qui lui dit : « Je t'aiderai en grande chose. » Elle reçut donc, elle aussi, de l'esprit franciscain. (Cf. *Vie*, 1910, pp. 87-93).

Nous avons dit, par erreur, que l'Oratoire avait un cœur dans ses armes. Il n'a que les monogrammes de Jésus et Marie dans une couronne d'épines. Disons que de Bérulle, le fondateur, était tertiaire, qu'il s'était préparé aux Ordres par une retraite de 40 jours chez les Capucins en 1599 et que le Père Eudes fut Oratorien pendant 20 ans, avant de fonder sa Congrégation. C'est lui qui unit, aux Noms de Jésus et Marie, leur saint Cœur.

Comme témoignage de la dévotion du P. Gabriel-Maria au Sacré-Cœur, on peut citer encore un de ses parafes, qu'on voit sur le décret par lequel il institue un vicaire provincial pour l'Aquitaine, en 1502. Ce parafe est un cœur surmonté d'une croix portant le monogramme de Marie M.A. (Cf. OTHON DE P., *Aq. sér.*, II, p. 395). C'est le P. Gratien de P. qui nous l'a signalé, de même que le P. Bon. Kruitwager avait attiré notre attention sur les riches collections allemandes. Nous leur exprimons ici notre reconnaissance.

# TABLE DES GRAVURES

---

|                                                                                                                                                                                                                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Frontispice de la <i>Théologie mystique</i> du P. V. Gelen.....                                                                                                                                                                                                                              | 9   |
| Le baiser du Crucifix à saint François (Murillo).....                                                                                                                                                                                                                                        | 20  |
| L'adoration du monogramme au Sacré-Cœur (frontispice P. Solutive)...                                                                                                                                                                                                                         | 31  |
| Onze symboles primitifs signifiant le mystère du Christ.....                                                                                                                                                                                                                                 | 43  |
| Deux formes de la croix des III <sup>e</sup> et VII <sup>e</sup> siècles, trouvées en Chine .. .                                                                                                                                                                                             | 43  |
| Trois formes du labarum constantinien .....                                                                                                                                                                                                                                                  | 45  |
| Saint François et le crucifix : <i>L'amour, l'amour n'est pas aimé!</i> .....                                                                                                                                                                                                                | 49  |
| Saint Louis de Toulouse, saint Antoine, saint Bernardin du Pinturicchio (1484).....                                                                                                                                                                                                          | 57  |
| Gravure des Cinq Plaies et le Sacré-Cœur (1587) .....                                                                                                                                                                                                                                        | 64  |
| L'union des Cœurs dans l'amour (Messager, 1631).....                                                                                                                                                                                                                                         | 70  |
| Portrait et sceau de saint Bonaventure .....                                                                                                                                                                                                                                                 | 76  |
| Sceau franciscain de la province de Corse.....                                                                                                                                                                                                                                               | 76  |
| L'archer du Sacré-Cœur (Messager) .....                                                                                                                                                                                                                                                      | 84  |
| Saint François recevant les stigmates (miniature du XIII <sup>e</sup> siècle).....                                                                                                                                                                                                           | 85  |
| Franciscains contemplant le monogramme IHS (1587) .....                                                                                                                                                                                                                                      | 92  |
| L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur, 1475, Munich .....                                                                                                                                                                                                                                        | 98  |
| Cinq aquarelles de la B. Jeanne de Valois .....                                                                                                                                                                                                                                              | 104 |
| L'extase de la B. Jeanne de Valois devant le Sacré-Cœur (Boucher, 1604).....                                                                                                                                                                                                                 | 106 |
| Le crucifix de saint Damien.....                                                                                                                                                                                                                                                             | 112 |
| Le fer à hostie de saint François et le monogramme.....                                                                                                                                                                                                                                      | 116 |
| Saint Bernardin prêchant le Nom de Jésus, gravure de 1454.....                                                                                                                                                                                                                               | 117 |
| Le sceau de la province franciscaine d'Autriche et le monogramme (1452).....                                                                                                                                                                                                                 | 118 |
| Le sceau au monogramme — sceau aux Cinq Plaies.....                                                                                                                                                                                                                                          | 120 |
| Le Sacré-Cœur tenu par l'ange (croix et blessure) (1470-80) .....                                                                                                                                                                                                                            | 123 |
| Le Sacré-Cœur tenu par deux anges et adoré par un moine (1463) .....                                                                                                                                                                                                                         | 125 |
| Le Sacré-Cœur blessé, tenu par deux anges (XV <sup>e</sup> siècle).....                                                                                                                                                                                                                      | 126 |
| Le Sacré-Cœur blessé avec inscription (1463).....                                                                                                                                                                                                                                            | 128 |
| L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur et les Cinq Plaies (1460).....                                                                                                                                                                                                                             | 131 |
| Planche de 7 gravures : Le Sacré-Cœur du P. Regnart (1525) — IHS au Sacré-Cœur du B. Canisius — du <i>Paradisus puerorum</i> (1619) — de Santi Franchi (1682) — de l'église Saint-Jean à Fontenay-le-Comte (XVII <sup>e</sup> siècle). — L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur de Huré (1645) .. | 135 |
| Le capucin dans sa cellule adorant le Sacré-Cœur vers 1630 .....                                                                                                                                                                                                                             | 140 |
| Le portrait du F. Thomas de Bergame.....                                                                                                                                                                                                                                                     | 145 |
| Les stigmates, le monogramme, les Cinq Plaies etc. (Frontispice des <i>M. de l'O de S. F.</i> ), 1684.....                                                                                                                                                                                   | 168 |
| Armoiries de Jean de Newland (XV <sup>e</sup> siècle).....                                                                                                                                                                                                                                   | 169 |
| Gravure du <i>Paradisus animæ</i> (XVI <sup>e</sup> siècle).....                                                                                                                                                                                                                             | 169 |
| Le monogramme au Sacré-Cœur de 1585 .....                                                                                                                                                                                                                                                    | 170 |
| Le monogramme au Sacré-Cœur d'Henri III .....                                                                                                                                                                                                                                                | 170 |
| Le monogramme du P. Philippe Boskhier (1606) .....                                                                                                                                                                                                                                           | 172 |
| Le Sacré-Cœur et l'âme pécheresse du P. Laurent de Paris.....                                                                                                                                                                                                                                | 175 |
| La créature donnant son cœur à Dieu, du même .....                                                                                                                                                                                                                                           | 180 |
| — — — — —                                                                                                                                                                                                                                                                                    |     |
| de Messager .....                                                                                                                                                                                                                                                                            | 182 |
| <i>Nuptiæ agni</i> , Les noces mystiques du P. H. Jonghen.....                                                                                                                                                                                                                               | 184 |
| L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur du P. A. de Vallongnes (1637).....                                                                                                                                                                                                                         | 188 |

|                                                                                                                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les armoiries de la famille franciscaine.....                                                                                                                                                     | 189 |
| L'emblème des Eudistes.....                                                                                                                                                                       | 198 |
| Planche de 13 gravures : dix gravures du Sacré-Cœur inspirées par la<br>B. Marguerite-Marie ou adoptées par la Visitation — Sacré-Cœur<br>d'un émigré, — de Luther — armoiries franciscaines..... | 213 |
| Le vœu de la reine Marie Leckzinska.....                                                                                                                                                          | 227 |
| Le Cœur eucharistique de Bâle (1470-90).....                                                                                                                                                      | 234 |
| La fontaine de vie de l' <i>Exercitium super Pater noster</i> , B. N. (1425).....                                                                                                                 | 236 |
| Le temple de la Sagesse de Ladame (1650).....                                                                                                                                                     | 238 |
| Le cœur de Marie et la B. M. M. Martinengo.....                                                                                                                                                   | 240 |
| Le Cœur eucharistique et les Clarisses de Bourg-Lyon (1525).....                                                                                                                                  | 242 |
| L'Enfant Jésus sortant d'un cœur d'après Gonzaga (1500-1587).....                                                                                                                                 | 247 |

## TABLE DES MATIÈRES

### PREMIÈRE PARTIE — LA DOCTRINE

#### *I. L'amour divin, ce qu'il est.*

|                                              |    |
|----------------------------------------------|----|
| Dieu est puissance, lumière, amour.....      | 7  |
| L'amour de Dieu, le Père, pour son Fils..... | 10 |
| L'amour du Fils pour le Père.....            | 13 |
| Le Père et le Fils aiment les hommes.....    | 14 |

#### *II. L'amour qui s'immole, ou Jésus crucifié, foyer de l'amour divin pour le monde.*

|                                                                       |    |
|-----------------------------------------------------------------------|----|
| Le Christ vient apporter son amour dans le monde.....                 | 16 |
| Il l'enseigne, en le vivant parmi nous.....                           | 18 |
| Il en donne l'exemple dans l'acte de son sacrifice.....               | 19 |
| Il le communique dans la communion de la créature à son sacrifice.... | 20 |

#### *III. L'amour qui se donne, ou le Sacré-Cœur.*

|                                                            |    |
|------------------------------------------------------------|----|
| L'amour se donne par la souffrance.....                    | 24 |
| Le cœur centre des émotions, — symbole de l'amour.....     | 25 |
| La blessure du Cœur de Jésus, véritable source de vie..... | 27 |
| L'Esprit, le Sang et l'Eau... ..                           | 30 |

#### *IV. L'amour divin dans les âmes.*

|                                      |    |
|--------------------------------------|----|
| Il y produit une joie ineffable..... | 31 |
| Il y produit la vie divine.....      | 36 |

### DEUXIÈME PARTIE — L'HISTOIRE

#### *I. Les origines.*

|                                                                |    |
|----------------------------------------------------------------|----|
| L'amour divin se communiquant au monde par Jésus crucifié..... | 41 |
| Symboles primitifs exprimant cette vérité.....                 | 44 |
| Les symboles constantiniens, le labarum, la croix.....         | 45 |
| Saint François et le crucifix. Le stigmatisé.....              | 46 |

II. Depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

|                                                                                                     |         |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Caractère de la dévotion au Sacré-Cœur, au XIII <sup>e</sup> siècle.....                            | 51      |
| Erreur de certains modernes sur l'objet de cette dévotion.....                                      | 52      |
| Saint Antoine de Padoue (1195-1231), le premier apôtre du Sacré-Cœur.....                           | 56      |
| Sainte Claire et la dévotion aux Cinq Plaies (1194-1252).....                                       | 62      |
| Saint Bonaventure, le théologien du Sacré-Cœur (1221-1274)..                                        | 65      |
| Sainte Marguerite de Cortone, sa dévotion au Sacré-Cœur et aux Cinq<br>Plaies. Le rosaire.....      | 77      |
| Ubertin de Casale, l'apôtre du Sacré-Cœur (1259-1323).....                                          | 81      |
| Ubertin de Casale, l'apôtre du Cœur de Marie.....                                                   | 81      |
| Le rôle du XIII <sup>e</sup> siècle. Mystiques divers dévots au Sacré-Cœur.....                     | 87      |
| La première hymne au Sacré-Cœur.....                                                                | 88      |
| La dévotion au Sacré-Cœur pendant le XIV <sup>e</sup> siècle.....                                   | 90      |
| La réforme des observants et saint Bernardin de Sienne.....                                         | 93      |
| Saint Bernardin apôtre du Cœur de Marie.....                                                        | 95      |
| Saint Jean de Capistran, sainte Colette, la B. Varani.....                                          | 96      |
| Sainte Catherine de Bologne, sainte Françoise Romaine.....                                          | 100     |
| La B. Jeanne de Valois et le P. Gabriel-Maria.....                                                  | 102     |
| Les Annonciades, la première congrégation vouée au Sacré-Cœur.....                                  | 105     |
| <i>L'iconographie du Sacré-Cœur au XV<sup>e</sup> siècle.....</i>                                   | 108-139 |
| Saint Bernardin et les images du Nom de Jésus, IHS.....                                             | 108     |
| Saint Jean de Capistran et les instruments de la Passion.....                                       | 109     |
| La genèse de l'iconographie du Sacré-Cœur.....                                                      | 110     |
| Origine et histoire du monogramme IHS.....                                                          | 110     |
| Le monogramme adopté par saints Bonaventure et Bernardin.....                                       | 114     |
| Le monogramme avec le crucifix ; avec les Cinq Plaies.....                                          | 118     |
| Le monogramme avec le Sacré-Cœur.....                                                               | 119     |
| Les instruments de la Passion et les Cinq Plaies.....                                               | 120     |
| Les instruments de la Passion et le Sacré-Cœur avec les Cinq Plaies ...                             | 121     |
| Les instruments de la Passion avec le Sacré-Cœur.....                                               | 122     |
| Le Sacré-Cœur seul, peint pour lui-même.....                                                        | 124     |
| Le Sacré-Cœur et la sainte Lance.....                                                               | 126     |
| L'Enfant Jésus dans le Sacré-Cœur.....                                                              | 131     |
| Le Sacré-Cœur et le Saint Agneau.....                                                               | 133     |
| Les images du Sacré-Cœur en France. Le P. Regnart, Langeau, etc.<br>En Angleterre, au Portugal..... | 137     |
| La Réforme et les Humanistes contre le culte du Sacré-Cœur.....                                     | 138     |
| Lansperge, le cordelier Henry, au XVI <sup>e</sup> siècle.....                                      | 139     |

## III. La dévotion au Sacré-Cœur depuis la Réforme des Capucins.

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Réforme des Capucins et leur doctrine du Sacré-Cœur.....                 | 140 |
| Saint Pierre d'Alcantara. — Nicolas Factor. — Bernard d'Osimo.....          | 141 |
| Le P. Jean de Carthagène. — Le fils du Sacré-Cœur.....                      | 143 |
| Le F. Thomas de Bergame et l'amour du Sacré-Cœur pour les hommes.....       | 145 |
| Les Cœurs de Jésus et Marie, leur amour mutuel. — L'amour béatifiant.....   | 147 |
| Le P. Joseph l'apôtre du Sacré-Cœur (1577-1638).....                        | 149 |
| La M. Antoinette d'Orléans, et la Réforme de Fontevault.....                | 150 |
| Les Calvairiennes ou les colombes du Sacré-Cœur. <i>Les Exercices</i> ..... | 151 |

|                                                                                                                           |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Les Capucins et le Sacré-Cœur au xvii <sup>e</sup> siècle .....                                                           | 159     |
| Exposé doctrinal : l'amour pour les hommes et l'amour pour Dieu au<br>Cœur de Jésus.....                                  | 160     |
| Les pratiques de la dévotion au Sacré-Cœur. Manuels de piété .....                                                        | 166     |
| <i>L'iconographie du Sacré-Cœur au xvii<sup>e</sup> siècle</i> .....                                                      | 169-189 |
| Après la Réforme : le monogramme au Sacré-Cœur. Capucins et<br>Jésuites.....                                              | 169     |
| Le Sacré-Cœur et le P. Laurent de Paris.....                                                                              | 174     |
| Le Cœur percé d'une ou deux flèches.....                                                                                  | 178     |
| La créature donnant son cœur à Dieu et le P. Laurent de Paris, etc....                                                    | 179     |
| L'union des deux cœurs, le P. Jonghen, la Visitation.....                                                                 | 183     |
| Compositions diverses.....                                                                                                | 187     |
| Les armoiries de la famille franciscaine.....                                                                             | 189     |
| La Compagnie de Jésus, les dévotions préférées de saint Ignace.....                                                       | 190     |
| Les Jésuites et le Sacré-Cœur au xvi <sup>e</sup> et au xvii <sup>e</sup> siècles.....                                    | 192     |
| Le B. P. Eudes et le culte liturgique du Sacré-Cœur (1648).....                                                           | 194     |
| Les sources franciscaines du B. P. Eudes et l'emblème des Eudistes.. .                                                    | 197     |
| Les Franciscains collaborateurs du P. Eudes et les congrégations du<br>Sacré-Cœur .....                                   | 199     |
| La Visitation, saint François de Sales et le Sacré-Cœur.....                                                              | 202     |
| La Bienheureuse Marguerite-Marie et le refroidissement de la dévotion.                                                    | 205     |
| La jeunesse de la Bienheureuse, son éducation chez les Clarisses ... ..                                                   | 207     |
| Caractères de sa dévotion au Sacré-Cœur.....                                                                              | 208     |
| La mission de la Bienheureuse exagérée par certains .....                                                                 | 214     |
| Elle fixe les pratiques de la dévotion.....                                                                               | 216     |
| Objet de la dévotion de Paray : deux écoles.....                                                                          | 218     |
| Saint François donné comme guide à la Bienheureuse .....                                                                  | 219     |
| L'expansion de la dévotion de Paray : Visitandines et Jésuites .....                                                      | 221     |
| Les Capucins et les Clarisses. — Sainte Véronique de Giuliani.....                                                        | 224     |
| Marie Leckzinska et le clergé de France en 1765.....                                                                      | 228     |
| <i>Le Cœur Eucharistique</i> de Jésus aujourd'hui et autrefois.....                                                       | 229     |
| Ubertyn de Casale, Angèle de Foligno, le P. Joseph.....                                                                   | 230     |
| La messe de saint Grégoire et les images du Cœur Eucharistique<br>au M. A.....                                            | 232     |
| Les fontaines de vie ou de miséricorde.....                                                                               | 234     |
| Le Cœur Eucharistique aux xvii <sup>e</sup> et xviii <sup>e</sup> siècles.....                                            | 237     |
| La Bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo et le Cœur de Marie.....                                                       | 239     |
| Les Clarisses de Lyon et le Sacré-Cœur, monographie (xvi <sup>e</sup> -xx <sup>e</sup> siècles).                          | 242     |
| <i>Conclusion</i> : le mystère du bien et du mal dans le monde.....                                                       | 244     |
| Le don de la créature à Dieu et la loi du sacrifice.....                                                                  | 245     |
| Le Christ posant la loi du monde et la fondant sur le sacrifice d'amour.                                                  | 247     |
| Le cantique de l'amour de saint François.....                                                                             | 250     |
| <i>Notes</i> concernant les congrégations du Verbe Incarné, de l'Oratoire et<br>des Eudistes, et le P. Gabriel-Maria..... | 252     |
| Table des gravures.....                                                                                                   | 253     |